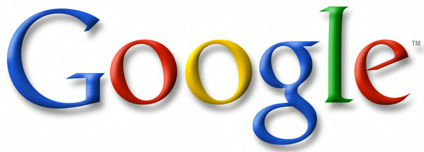
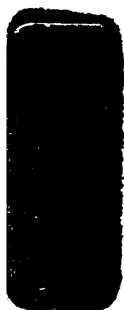
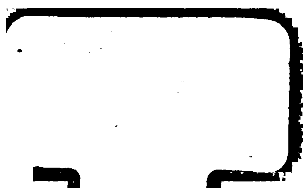








ANNALES DES VOYAGES,

DE

LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME TROISIÈME

de la Seconde Souscription,

ET SEPTIÈME

de la Collection.

ANNALES DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;

OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉES

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

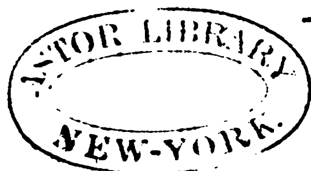
TOME SEPTIÈME,

CONTENANT LES CAHIERS XIX A XXI.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

1809.



ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

RELATION D'UN VOYAGE A LA COCHINCHINE,

*Accompagnée de Notions géographiques et historiques sur cette Contrée, et sur les Mœurs, Usages, etc. de ses Habitans; par M. Chapman; imprimée pour la première fois dans l'*Asiatic Annual Register, *de l'an* 1801; *traduite de l'anglais par M. S. L.* (1).

Au mois de janvier 1778, deux mandarins cochinchinois arrivèrent à *Calcutta*, sur le *Rumbold*, vaisseau de la compagnie des Indes. Un

(1) Il existe beaucoup de relations sur la Cochinchine, mais qui, pour la plupart, sont peu connues en France. Une des plus anciennes et des meilleures est celle de *Borro*;

le recevoir à son bord, lui et deux mandarins alliés à la famille royale. Ils désiroient qu'on pût les débarquer dans le *Donai*, province la plus méridionale de la Cochinchine, où leur souverain s'étoit réfugié par suite d'une invasion des Tonquinois dans le nord de son empire, et d'une révolte qui avoit éclaté en même temps dans l'intérieur. Le capitaine du *Rumbold*, informé que le P. Lorico jouissoit de la plus grande considération parmi les Cochinchinois, et que précédemment il s'étoit rendu fort utile aux officiers et à l'équipage d'un vaisseau de la compagnie poussé par une tempête dans la baie de Turon, lui donna passage ainsi qu'aux deux mandarins, et mit à la voile dans l'intention de débarquer ces derniers à *Donai*. Mais le vent et les courans l'emportèrent dans le sud, et si loin des côtes de cette province, qu'il se vit contraint de renoncer à les reconnoître et de conduire ses passagers au Bengale.

Les mandarins et le missionnaire furent, dès le lendemain de leur arrivée, présentés au gouverneur général qui leur fit un accueil fort distingué, et leur offrit ses services de la manière la plus propre à leur inspirer de la confiance. On leur donna une maison et des domestiques; on les défraya complétement; enfin, ils furent traités de telle sorte que le temps de leur séjour au Bengale dut leur paroître fort court à raison

des agrémens qu'on leur procura; ils y restèrent jusqu'au milieu du mois d'avril. MM. Croftes et Killican avoient équipé un petit navire de 70 à 80 tonneaux pour les ramener dans leur pays (1). Quelques jours avant leur départ, M. Croftes me pria de faire entendre au gouverneur général qu'un léger cadeau de sa part seroit fort agréable aux mandarins. Non seulement Son Excellence goûta cette idée, mais il me dit que son intention étoit d'envoyer quelque présent considérable au roi de la Cochinchine, et me chargea de consulter MM. Croftes et Killican sur les objets parmi lesquels on pourroit faire le choix le plus convenable. L'occasion de converser avec eux sur la Cochinchine s'offroit trop naturellement pour n'être pas saisie; aussi le fut-elle, et ces messieurs s'étendirent sur les avantages que des relations commerciales avec ce royaume procureroient au Bengale et à la compagnie des Indes. Ils firent l'énumération des plus importantes productions de la Cochinchine, et exprimèrent le vœu qu'on profitât de

(1) Ces détails et ceux qui suivent montrent l'union qui règne entre les Anglais de l'Inde, et l'esprit patriotique et entreprenant qui les anime. Les gouverneurs et les négocians des Colonies françaises ne s'entendent pas aussi bien ensemble. La morgue des uns, l'égoïsme des autres, sont au nombre des causes qui ont empêché le système colonial français de prospérer et de s'étendre. (*N. d. R.*)

la circonstance actuelle pour se lier avec le souverain de cette contrée. Charmé d'une entreprise qui pouvoit me donner du relief en me mettant à même de servir ma patrie, je déclarai que j'irois volontiers en Cochinchine, si le conseil suprême jugeoit à propos de m'y envoyer avec un caractère public. De nouvelles conversations avec MM. Croftes et Killican, la communication qu'ils me donnèrent de papiers relatifs à la Cochinchine, entr'autres, de la relation du capitaine du *Rumbold*, surtout les assurances des deux mandarins, me confirmèrent dans la résolution de visiter leur pays, et j'en fis part au gouverneur général. Lui et les membres du conseil suprême adoptèrent le plan de MM. Croftes et Killican, et l'exécution m'en fut confiée au gré de mes désirs. L'*Amazone*, petit senaut, appartenant à la compagnie, fut équipé et disposé pour le passage des mandarins. Mes compagnons de voyage étoient M. Bayard, officier au service de la compagnie; M. Totty, chirurgien; le capitaine Maclennan, de l'*Amazone*, et le capitaine Hutton, de la *Jenny* : c'étoit le nom du navire de 70 à 80 tonneaux dont j'ai déjà parlé, et qui avoit d'abord dû aller seul en Cochinchine avec les mandarins.

L'objet de ma mission étoit d'établir des relations commerciales entre la Cochinchine et les comptoirs anglais de l'Inde, d'obtenir pour

nos vaisseaux et pour leurs cargaisons tous les avantages et priviléges que le gouvernement cochinchinois seroit disposé à leur accorder. Les fruits qu'on se promettoit de ce commerce étoient une exportation plus considérable des produits de l'Inde et de l'Europe à la Cochinchine, et une importation proportionnée des nombreux et riches objets d'échange que fournit ce royaume.

Il me reste à raconter les événemens du voyage dont je viens d'exposer les motifs.

« L'*Amazone* ayant descendu la rivière, je m'y embarquai le 16 avril, avec l'un des mandarins et cinq ou six personnes de sa suite. Son compagnon avoit pris passage sur la *Jenny*.

Un mois après (le 29 mai) nous mouillâmes à *Malacca*, et en partîmes le 2 juin pour *Tronganon*, port malais situé de l'autre côté de la presqu'île, où nous arrivâmes le 12. La *Jenny* nous y attendoit. Le capitaine Hutton nous apprit la mort du mandarin son passager. Cet événement, arrivé peu de jours après son départ de *Malacca* où il nous avoit précédés, m'affligea d'autant plus que j'avois à regretter un homme d'esprit et de tête, qui eût pu me rendre de grands services dans son pays.

Nous trouvâmes à *Tronganon* 30 ou 40 Cochinchinois, dont le navire avoit échoué près de ce port. Suivant les lois de *Malacca*, cet accident les rendoit tous esclaves, et mettoit leurs effets à

la disposition du *râjah*. Ils firent à notre mandarin un rapport confus et peu satisfaisant de ce qui s'étoit passé en Cochinchine pendant son absence. Mon premier mouvement fut de chercher à rendre la liberté à quelques-uns de ces malheureux; mais je ne fus pas peu surpris de la lenteur et froideur apparente qu'ils mirent à accepter un pareil bienfait. Pendant mon séjour à *Tronganon*, le frère du roi me témoigna que ce monarque (alors absent) y verroit avec plaisir l'établissement d'une factorerie anglaise; et j'appris à mon retour à *Malacca*, que le gouvernement anglais de cette place avoit écrit au conseil suprême de la compagnie à ce sujet.

Cette complaisance du roi venoit de la crainte d'une invasion du roi de *Rio* dans ses États, et du désir de les étendre avec le secours de la compagnie. Si celle-ci jugeoit à propos de former un établissement dans quelque partie de la presqu'île de *Malacca*, elle choisiroit sans doute une situation plus convenable que celle de *Tronganon*. Pendant plusieurs mois de l'année, le vent rend cette côte très-dangereuse et même inaccessible. Je ne pense pas, au reste, que nous puissions nous établir avec le moindre avantage chez les Malais. Il y a quelques années que la présidence du fort Saint-George tenta de former un établissement à *Achem*, sous la conduite de Mons. Edouard Moncton; mais l'on fut bien-

tôt obligé d'y renoncer. Les Malais achètent tous les ans à *Tronganon* 200 caisses d'opium, quelques marchandises sèches, du fer et du cuivre en petite quantité, et d'autres articles on ne peut moins importans. Leurs objets d'échange sont le poivre, la poudre d'or, et un étain que des barques malaises et *buggises* (de Célèbes) apportent à *Tronganon* (1).

(1) Dans son excellent *Manuel du commerce des Indes*, M. Blancard donne une meilleure idée de cette contrée. Voici ce qu'il en dit :

« Tronganon, ville capitale de la côte orientale de » la presqu'île de Malacca, par 5° 25' de latitude nord. » Le roi de cette contrée y réside.

» Ce pays a peu de numéraire, mais il a des produc» tions considérables en poivre, cire, rotins, et surtout » en calin dont il fournit de grandes quantités. Il ne faut » donc pas penser à vendre aux naturels du pays contre » des espèces; ils en ont peu, et ne les donnent qu'à la » dernière extrémité.

» Le roi fait à lui seul presque tout le commerce du » pays, par la voie de son ministère; il affectionne les » étrangers qui vont chez lui; mais il faut se conduire » avec beaucoup de circonspection avec le peuple qui » est méchant et perfide.

» La récolte du poivre se fait dans les mois de mai » et juin : à cette époque il arrive dans la rade de » Tronganon des navires anglais et portugais pour y faire » leur chargement; et tout le poivre et le calin de l'an» née se trouvent enlevés trois mois après. »

[En 1788, selon M. Blancard, un bâtiment y acheta du

Le 17 juin nous partîmes de ce port. Le 20, nous fûmes en vue de *Pulo-Ubi*, où nous mouillâmes dans la nuit; le lendemain nous nous trouvâmes à la latitude de 8° 35' nord, qui doit être à peu près celle de la pointe de *Camboge* que nous découvrîmes à l'ouest de nous. Les géographes et hydrographes la placent 10 à 15 milles plus au nord.

Pulo-Ubi est une petite île que l'on aperçoit de fort loin, située tout à fait à l'extrémité orientale du golfe de Siam. Mon intention, en suivant cette route, étoit d'avoir occasion d'explorer les côtes méridionales de *Camboge*, qui sont peu connues; de remonter le bras occidental du fleuve de même nom, qui sépare ce royaume de la Cochinchine, pour me procurer des renseignemens certains sur l'état actuel de cette dernière contrée; et enfin, de me ménager, s'il se pouvoit, une entrevue avec le roi que l'on croyoit réfugié à *Donai*, comme je l'ai déjà

poivre et du *calin* (espèce d'étain), et y vendit du fer en barres, du bois d'ébène et des toiles demi-guinées, le tout à des prix avantageux.]

« On pourroit y vendre encore de l'opium, de l'eau-» rose, des couteaux flamands, des canons du calibre de » trois et de quatre livres de balle, des pierriers, des » pistolets, de la poudre de guerre, des mouchoirs fins » de Madras, et des toiles noires, fines et légères, de la » côte de Coromandel. » (*N. d. R.*)

dit. Nous ne mîmes guère plus de deux jours pour aller de *Pulo-Ubi* à la rivière de *Camboge*. La pointe de ce nom, et toute la côte jusqu'à l'embouchure du bras occidental de la rivière, sont excessivement basses et couvertes de taillis. La mer est si peu profonde qu'à cinq ou six milles du rivage nous avions rarement plus de quatre brasses : aussi notre conserve (la Jenny), malgré la petitesse de son gabaris et les tentatives répétées de son capitaine, ne put (à marée basse il est vrai) approcher la terre de plus près que deux ou trois milles.

Nous aperçûmes fort peu d'habitans, et seulement deux barques à l'entrée de la rivière. Nous envoyâmes notre canot pour leur parler; mais les pauvres pêcheurs chinois qui les montoient ne purent entendre notre interprète cochinchinois.

Le 24, entre trois et quatre heures de l'après-midi, nous mouillâmes à trois brasses de fond, à vue de l'embouchure du bras occidental de la rivière de *Camboge*. La marée descendoit; et comme nous avions observé la veille que le jussant s'élevoit à deux brasses et demie, nous devions craindre un reflux proportionné.

(Ici l'auteur raconte les dangers que courut le bâtiment, emporté par la marée et poussé sur des bas-fonds. L'*Amazone* tiroit 12 pieds; la

profondeur de l'eau n'étoit généralement que de 12 pieds et quelques pouces.)

Le 26, on eut communication avec un senaut portugais de Macao. M. Moniz, Portugais de la suite du mandarin, notre passager, se rendit à bord du senaut, et revint bientôt me dire ce qu'il avoit appris du capitaine.

Le rebelle Ignaak avoit eu dans la Cochinchine une suite de succès décisifs. Le roi, réfugié à *Pulo-Condore*, y avoit été pris et mis à mort; son frère étoit tombé entre les mains de l'usurpateur qui l'avoit contraint d'épouser sa fille. J'ai su depuis que ce prince étoit l'aîné des deux fils de l'avant-dernier roi de la Cochinchine; mais que Quick-Foe, premier ministre qui, sous ce règne, avoit joui d'une influence sans bornes, ayant marié sa fille au second fils du monarque, avoit imaginé, à la mort de celui-ci, d'asseoir son gendre sur le trône au préjudice de son frère. Cette tentative du ministre, et plus encore l'établissement impolitique d'une capitation qui frappoit tous les Cochinchinois, sans exception de rang, d'âge ni de sexe, avoient occasionné des troubles dans l'intérieur du royaume, et fourni aux Tonquinois un prétexte pour y faire une invasion : car au moment où leur armée entra dans les provinces du nord, ils déclarèrent n'en vouloir qu'à celui dont la mauvaise administration avoit plongé son pays

dans les horreurs de la guerre civile; et promirent, si on le leur livroit, d'aider le roi à réduire tous ses autres ennemis. Le jeune monarque se laissant diriger par ceux de son ministre, donna dans le piége, et ne mit dans sa conduite ni plus de politique ni plus d'adresse que ces brebis de la fable, qui livrent leur chien aux loups. Quik-Foc étoit un méchant homme, mais d'une rare habileté. Tous les gens éclairés ne voyoient que lui qui fût capable de faire tête aux dangers dont le roi étoit environné. Les Tonquinois surent tirer parti de ses talens et de la renommée qu'ils lui avoient acquise. Dès qu'il fut entre leurs mains, ils le traitèrent avec la plus grande déférence; et par son moyen, se rendirent maîtres de tout le nord du royaume: ils assiégèrent et eurent bientôt pris *Hué*, qui en est la capitale. Le roi se réfugia dans le *Donai*, puis à *Pulo-Condore*, où il fut pris et massacré, comme je l'ai déjà dit. Le ministre prisonnier fut conduit à Tonquin où il jouit d'une existence honorable, et de cette considération qu'on ne refuse point à de grands talens, lors même que le vice et le crime en ont dirigé l'emploi.

Dans la soirée du 24, je retournai à bord de l'*Amazone* pour prendre quelques effets qui m'étoient nécessaires. Je me proposois de remonter le lendemain la rivière sur la *Jenny*,

conspection. Ils revinrent bientôt, accompagnés de deux ou trois malheureux qui sembloient près de mourir de maladie ou d'inanition, et offroient le plus déplorable aspect qu'on puisse imaginer. Nous débarquâmes sur l'assurance que nous donnèrent les interprètes qu'il n'y avoit aucun danger. Les pauvres gens qu'ils nous amenoient étoient des habitans d'un village voisin, qui en contenoit environ cinquante autres dans le même état. Une flotte d'Ignaak, en allant à *Donai* dont elle bloquoit actuellement le port, leur avoit fait une visite deux mois auparavant, et les avoit dépouillés du peu de provisions qui leur restoient après l'horrible famine qui, l'année précédente, avoit enlevé plus de la moitié des habitans de la Cochinchine. Leur seul aliment étoit une racine que la mer, en se retirant, déposoit sur le rivage, de même forme que la patate, mais un peu plus longue, et dont l'effet étoit d'infecter d'une espèce de gale les personnes qui s'en nourrissoient.

Voyant les embouchures de deux ou trois rivières, au nord-ouest, j'en demandai les noms, et l'on me dit qu'une d'elles conduisoit à *Donai*. Presque toute la population du village s'étoit rassemblée autour de nous. Affligé de voir tant de malheureux, et d'être dans l'impuissance de les secourir, je me hâtai de rejoindre le canot, n'emmenant avec moi qu'un vieillard qui

me paroissoit assez intelligent pour détailler au mandarin tout ce qu'il lui importoit de savoir, et pour nous diriger nous-mêmes dans nos futures déterminations.

Revenu à bord de l'*Amazone*, je fis d'abord servir à ce vieillard un repas dont il prit une part proportionnée à la longue abstinence qu'il avoit soufferte. Après s'être bien restauré, il eut avec le mandarin une longue conversation dont le résultat fut, qu'un village appelé *Hutien*, où pouvoit nous conduire un trajet de quelques heures, ayant résisté à une attaque de la flotte d'Ignaak, le mandarin désira y être conduit, dans l'espoir d'apprendre des nouvelles satisfaisantes de ses amis. Nous consentîmes à l'y mener, et le vieillard nous servit de pilote. A peine mouillés, le lendemain matin, devant ce village, nous nous vîmes environnés d'une multitude de canots de pêche; mais nous ne les laissâmes approcher qu'après leur avoir envoyé deux des gens du mandarin, chargés par lui d'une dépêche pour le chef du village. Les hommes de ces canots étoient de bonne mine et paroissoient fort bien nourris. Chaque canot étoit muni d'arcs, de flèches, de lances et d'épées. Dans l'après-midi, le mandarin du village envoya au nôtre un présent de bétel, et s'excusa de ne point venir lui rendre ses devoirs sur ce qu'il étoit fort indisposé. Notre mandarin

enchanté, résolut de débarquer le lendemain, et nous promîmes, mes amis et moi, de l'accompagner à terre.

(Ici l'auteur raconte longuement le voyage inutile qu'on fit pour aller à terre. Le mandarin du parti royal, tout-à-coup saisi d'une terreur panique, crut voir dans les gens du village des *Tysons*, c'est-à-dire des partisans de l'usurpateur; il se fit ramener à bord du vaisseau.)

Nous quittâmes alors le village de *Hutien*, et continuâmes de raser la côte pendant six ou sept jours, au bout desquels nous mouillâmes devant un hameau de pêcheurs, auprès de *Pulo-Cambir de terre*, pour nous procurer des rafraîchissemens et surtout de l'eau, qui alloit nous manquer. Mais celle de cet endroit étant fort saumâtre, un des pêcheurs offrit de nous piloter à *Quinion*, autrement *Chinchen*, où nous trouverions, disoit-il, d'excellente eau et des provisions fraîches en quantité. J'y consentis; mais à peine le mandarin sut-il que mon intention étoit de toucher à *Quinion*, qu'il s'élança comme un désespéré hors de la chambre sur le pont; et se jetant à mes genoux, me conjura d'observer que *Quinion* étoit la résidence d'Ignaak et le rendez-vous de sa flotte. Cela ne m'empêcha point de persister dans ma résolution, parce que j'étois informé que la plus grande partie des forces d'Ignaak étoient actuellement dans le sud.

Nous continuâmes notre route, et le 8 juillet nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Quinion*. Elle offre aux vaisseaux un sûr abri contre tous les vents. L'entrée en est fort étroite, et le manque d'eau oblige les gros vaisseaux d'attendre la marée montante pour y pénétrer. La côte nous présentoit un coup d'œil délicieux. Les plaines étoient plantées de riz, et les collines de poivre jusqu'à leurs sommets. Nous trouvâmes à *Quinion* deux seaants portugais. Le subrécargue de l'un d'eux vint à bord un peu avant que nous eussions mouillé, et m'assura que nous n'avions rien à craindre; qu'Ignaak étoit au contraire fort inquiet de notre arrivée, et seroit fort aise d'apprendre que nous n'avions point des intentions hostiles.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que j'envoyai un jeune homme qui me servoit de secrétaire, complimenter le mandarin commandant du fort, et l'informer que le vaisseau appartenoit au gouvernement anglais du Bengale, et que l'unique objet de sa mission étoit d'établir des relations amicales et de commerce entre les deux pays. Mon exprès revint le soir avec une réponse très-honnête du mandarin, portant qu'il alloit avertir aussitôt le roi (Ignaak) de notre arrivée; que nous étions les bienvenus, et pouvions nous fournir d'eau et de tous les rafraîchissemens que

le lieu nous offroit. Le lendemain, le mandarin vint lui-même à bord avec un cochon dont il me fit présent. Depuis, il ne manqua pas de nous visiter tous les jours, tant que nous demeurâmes à *Quinion.* C'étoit un homme de fort bonne mine, et d'une cinquantaine d'années. Il désira, et je lui permis d'emmener avec lui mon secrétaire pour le présenter au frère du roi, qui résidoit dans le voisinage, et à qui j'envoyai une pièce de mousseline, deux pièces de coton des Indes et quelques bouteilles de liqueur.

A son retour, mon secrétaire me dit qu'il avoit reçu un accueil très-gracieux du frère d'Ignaak; que celui-ci étoit extrêmement bien disposé à l'égard des Anglais, et ne manqueroit pas de me traiter avec la plus honorable distinction (1); qu'enfin, son gendre, qui étoit en même temps son premier ministre, viendroit sous peu à *Quinion*, exprès pour me voir. J'appris en effet son arrivée le 17, par une invitation qu'il m'envoya de me rendre auprès de lui. Le mandarin

(1) Nous pensons que les Anglais s'attendoient bien à un accueil amical de la part de l'usurpateur; ils n'ignoroient pas que les missionnaires français travailloient déjà à former des liaisons entre le roi légitime et la France; ils avoient probablement insinué d'avance à l'usurpateur qu'ils le soutiendroient contre les Français.

Tous ces détails confirment ceux que donne Barrow dans son *Voyage à la Cochinchine.* (*N. d. R.*)

du fort qui m'attendoit sur la plage, me conduisit à une espèce de hangar fort vaste et couvert en paille, qu'il me dit être sa maison, et où Son Altesse devoit recevoir ma visite. De chaque côté de l'entrée, étoient rangés douze de ses gardes, habillés de toile bleue, coiffés d'un casque de cuir ou de papier verni et orné de fleurs et d'emblêmes sur des plaques d'étain, ainsi que les poignées et les fourreaux de leurs sabres. Cette petite troupe avoit, sinon l'air martial, au moins une certaine apparence de discipline et de régularité. Je trouvai le ministre assis, les jambes croisées sur une estrade : c'étoit un jeune homme d'une figure fort agréable. Il se leva dès qu'il m'aperçut, et me fit asseoir, ainsi que les personnes de ma suite, sur des siéges disposés autour de lui à cet effet. Après les questions accoutumées, *d'où venez-vous? qui vous amène en Cochinchine? combien avez-vous mis de temps pour y venir?* je l'informai que j'étois au service du gouvernement anglais du Bengale ; que ma mission avoit pour but d'établir des relations de commerce et d'amitié entre ce pays et la Cochinchine, lesquelles seroient indubitablement avantageuses aux deux contrées. Je demandai au ministre s'il étoit autorisé à me dire à quelles conditions ce commerce pourroit avoir lieu : mais sans me répondre, il désira savoir quels présens j'apportois

pour le roi, et si je me proposois d'aller à la cour. Je lui dis que j'attendrois pour y paroître qu'il plût au roi de m'en accorder la permission, et que dans ce cas, je lui offrirois les présens que je croirois lui devoir être le plus agréables. Je présentai au ministre une paire de pistolets, quelques pièces d'étoffes, etc. Dès-lors il me fut impossible de le déterminer à me parler d'autre chose que de présens. Avant de nous séparer, je le priai de permettre que je fisse usage d'une hutte en paille, voisine de la prise d'eau; il me dit qu'il n'y étoit pas autorisé, et ajoutant qu'il devoit retourner le lendemain à la cour, il m'invita à l'y accompagner. Je m'en excusai sur ce que je désirois être mandé par le roi lui-même. Le ministre parut choqué de cette réponse, craignant que je ne lui supposasse pas le droit de m'introduire auprès du roi. Je lui fis observer que le refus d'une bagatelle comme la permission d'occuper une hutte, dont j'offrois de payer l'usage, étoit suffisant pour me faire douter que ses pouvoirs fussent très-étendus. Il m'assura qu'il demanderoit à son beau-père de m'envoyer sans délai une invitation; et que pour une maison, j'étois libre de choisir dans la ville celle qui seroit le plus à ma bienséance.

Trois jours après je reçus une invitation dans les formes, et un sauf-conduit d'Ignaak : plu-

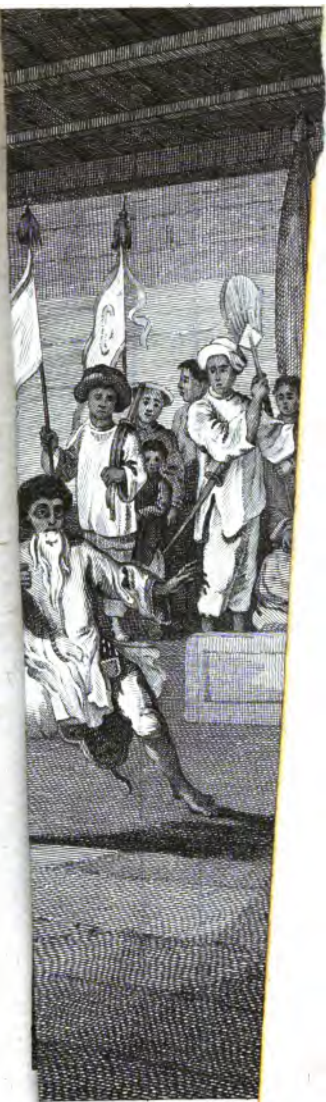
sieurs mandarins vinrent me l'apporter en grande cérémonie. Ils désirèrent que le vaisseau fût pavoisé à cette occasion, qu'un parasol fût tendu au-dessus de l'écrit royal tandis qu'on en feroit la lecture, et que je me levasse pour le recevoir. Toutes ces formalités étant remplies, la dépêche fut ouverte, lue et remise entre mes mains. Les mandarins ne manquèrent pas de me faire entendre que les porteurs d'une marque si distinguée de la faveur royale, seroient excessivement flattés de recevoir quelque récompense pour la peine qu'ils s'étoient donnée. Je leur fis servir du vin et des confitures, et les renvoyai satisfaits après être convenu avec le mandarin du port, que j'irois à terre dans la soirée, que je coucherois chez lui et que je m'acheminerois le lendemain matin vers la résidence royale. Il me promit de tenir un palanquin prêt pour mon usage, des chevaux pour mon secrétaire et deux autres personnes qui devoient m'accompagner, et des *coolies* ou porteurs pour conduire nos effets et les présens destinés au monarque.

J'étois fort étonné qu'Ignaak eût jugé convenable de m'informer comment il étoit parvenu au trône. Sa lettre contenoit de longs détails à ce sujet. Il y établissoit d'abord que les ministres du dernier roi de la Cochinchine ayant opprimé et affamé ses peuples, il avoit plu au Ciel de le rendre l'instrument de leur délivrance, et

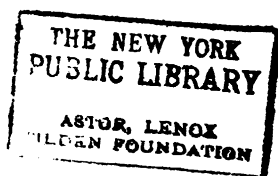
de l'appeler à lui succéder. Notre pauvre m darin qui étoit alors à bord *incognito*, et q pour mieux se déguiser, avoit pris le costu anglais, s'étoit fait faire la barbe, nettoyer dents et (ce qui l'affligeoit le plus) couper ongles de trois ou quatre pouces (1), désira v la lettre d'Ignaak, et me dit, les larmes a yeux, que le sceau dont elle portoit l'emprein étoit bien celui des anciens rois de la Cochin chine, dont l'usurpateur s'étoit emparé; que le raisons qu'il prétendoit l'avoir déterminé à s saisir de l'autorité suprême étoient fausses; que lui seul étoit l'auteur des calamités passées et présentes du royaume. Il finit par me conjurer de ne pas me mettre au pouvoir du traître Ignaak, m'assurant que je ne reviendrois jamais.

Je me rendis à terre le 22 au soir, ainsi que j'en étois convenu avec le mandarin du port. Lui et plusieurs autres me reçurent au débarquement. Il me donna, au jour tombant, le spectacle d'une danse cochinchinoise, exécutée par des femmes, et que je trouvai peu différente de celles de l'Indoustan. La musique consistoit en une flûte, un tambour, des castagnettes et un instrument qui imitoit assez mal le violon. Nous

(1) La longueur des ongles est, dans cette contrée, un signe du haut rang qu'occupe un individu, et des richesses qu'il possède. (*N. d. R.*)



…hinchinois.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

couchâmes sur des nattes, après avoir soupé de nos provisions. Le lendemain, nous nous mîmes en marche à huit heures du matin, mes compagnons à cheval et moi dans un hamac ou filet de soie, à chaque extrémité duquel étoit un bâton d'ivoire, d'environ vingt pouces de long, et percé de petits trous où passoient les fils du hamac avant de se réunir pour former une forte ganse qui le tenoit suspendu à une longue perche horizontale. De belles nattes recouvertes de papier peint, et jetées sur la perche, ombrageoient le hamac. Deux hommes suffisoient pour le porter, et ils ne furent point relevés dans l'espace de 15 milles. La route suivoit d'abord le cours d'une rivière assez considérable; mais nous nous en éloignâmes bientôt pour entrer dans une plaine bien cultivée et entourée de hautes montagnes. Nous traversâmes trois ou quatre petits villages agréablement situés; dans ces villages, et même sur tous les points de la route, étoient des maisons publiques où se vendoient aux voyageurs du thé, des fruits et d'autres rafraîchissemens. A midi, nous fîmes halte et dînâmes à l'une de ces auberges, avec du poisson et de la volaille coupée par petits morceaux, et accommodée avec du sel et des légumes (1). A quatre heures nous nous remîmes

(1) L'usage où sont les voyageurs anglais de donner le

en route, et au soleil couchant nous atteign un village qui n'étoit qu'à une heure de ch de la résidence du roi. Nous y passâm nuit.

Le lendemain, de grand matin, nous co nuâmes notre route à travers des champs riz, et à huit heures nous étions en vue du où résidoit le roi. Il étoit fermé du côté de l par où nous arrivions, d'une muraille lon d'un demi-mille, dégradée en deux endro sans canons, ni embrasures, ni tours, ni b tions, n'ayant enfin rien de ce qui annonce u place forte. J'ai su depuis que ce prétendu fo étoit un carré parfait, et que les trois autr côtés n'offroient qu'une répétition de celui q je viens de décrire. Arrivés à l'entrée, nous a tendîmes un gros quart-d'heure dans une ba raque. La porte et la muraille étoient san gardes. Après les avoir passées, nous fîmes en core un demi-mille dans des champs de ri avant d'arriver à la maison du ministre, gendre du roi, qui nous offrit le bétel et nous retint environ une demi-heure. Il désira voir les présens que nous apportions, et nous quitta en

menu de leurs dîners, peut cependant quelquefois jeter du jour sur la nature des productions d'un pays.

(*N. d. R.*)

s assurant que Sa Majesté nous donneroit
ience le lendemain.

En effet, nous fûmes avertis le lendemain dès
six heures du matin, que le roi étoit prêt à
us recevoir. Nous suivîmes aussitôt notre con-
cteur, et après avoir marché l'espace d'un
ille, nous nous trouvâmes en vue du palais,
r une éminence où l'on nous fit congédier
us nos gens et quitter nos épées, personne
e pouvant paroître armé devant le monar-
ue. Ces préalables remplis, nous avançâmes
ers le palais. Devant la façade étoit en bataille,
ur deux rangs de cent hommes chaque, une
roupe armée de lances, de piques, de halle-
bardes, ayant ses drapeaux déployés. Deux ca-
nons de cuivre, fort longs, présentoient leur
bouche hors de l'enceinte. Sur une terrasse sa-
blée, en face du palais, furent déposés les pré-
sens que j'apportois au roi. Lorsque nous eûmes
monté cette terrasse, un mandarin vint nous
avertir de saluer Sa Majesté comme il le feroit
lui-même, c'est-à-dire en nous prosternant trois
fois, et touchant la terre de notre front. Mais
cette attitude nous parut trop humiliante, et
nous nous contentâmes de nous incliner trois
fois à la manière anglaise. Nous arrivâmes par
une demi-douzaine de degrés, à l'endroit où
étoient rassemblés le monarque et toute sa cour;
c'étoit une salle ouverte par devant et sur les côtés,

et lambrissée dans le fond où le trône du roi s'élevoit de deux ou trois marches au-dessus du plancher. Cette salle, couverte en tuiles et construite à la manière des Cochinchinois, étoit soutenue par de belles colonnes d'un bois précieux. Le roi étoit assis dans un fauteuil à bras, peint en rouge et orné de têtes de dragons. Il avoit devant lui une petite table couverte d'un coussin de soie rouge, brodé en or, sur lequel il s'appuyoit. A droite du trône, et sur un tabouret, étoit assis le frère du roi. Je remarquai à gauche un siége semblable, mais qui restoit vide, et l'on me dit que c'étoit celui d'un autre frère d'Ignaak, qui se trouvoit alors à *Donai*. Derrière ces deux princes, les mandarins occupoient plusieurs rangées de bancs, selon le rang qu'ils avoient à la cour.

Le roi étoit vêtu d'une robe de soie d'un jaune foncé, sur laquelle étoient brodées en or des figures de dragons. Il avoit un bonnet qui lui serroit la tête, relevé par derrière, et orné pardevant de quelques pierreries. Au sommet de ce bonnet, étoit une grosse pierre rouge, à travers laquelle passoit un fil de laiton qui l'élevoit de quelques pouces. Cette pierre s'agitoit à chaque mouvement du roi, et jetoit alors un grand éclat. La plupart des mandarins avoient des robes de soie de différentes couleurs, semées de dragons, et leurs bonnets l'étoient de

fleurs en or et en argent. Ils portoient de larges ceintures d'un drap écarlate, avec des agraffes en or, et des cornalines montées sur le même métal. En somme, l'appareil de cette cour étoit noble et pompeux, quoiqu'il y manquât beaucoup des objets qui constituent la grandeur et la magnificence parmi les princes orientaux, comme une profusion de diamans, de tapis, de domestiques, etc. La régularité et le décorum qui s'y observoient donnoient à un certain point l'idée d'un monarque puissant et respecté. En face du trône étoit un banc sur lequel nous prîmes place, mes compagnons et moi, auprès du ministre.

Je dis à Sa Majesté, par l'organe d'un interprète, que j'étois un serviteur du gouvernement anglais du Bengale, qui m'avoit député vers elle pour lui proposer de lier les deux États par des relations de commerce et d'amitié. Le roi me répondit que le bruit des exploits des Anglais étoit parvenu jusqu'à lui; qu'il avoit entendu dire que cette nation surpassoit toutes les autres par le nombre de ses vaisseaux et l'habileté de ses marins; mais aussi qu'elle abusoit de cet avantage pour attaquer indistinctement, saisir, ou piller tous les vaisseaux qu'elle rencontroit; qu'il permettroit volontiers l'entrée et le commerce des ports de son royaume aux

Anglais, pourvu que ceux-ci respectassent son pavillon.

Je répliquai que la première partie des informations données à Sa Majesté relativement au pouvoir maritime des Anglais étoit exacte; mais que la dernière, tout à fait dénuée de vérité, ne pouvoit lui avoir été fournie que par ceux qui, jaloux de notre prospérité, désiroient lui donner de nous une idée injuste et défavorable; que nous étions actuellement en paix avec toutes les nations étrangères, et que nos vaisseaux parcouroient toutes les parties du monde connu, où les agens de notre commerce étoient renommés par la probité et la bonne foi qui dirigeoint leurs opérations. Le roi me dit alors que les Anglais pourroient trafiquer dans ses ports; et après quelques explications, il fut réglé que les vaisseaux à trois mâts payeroient 7,000 *quans* (à raison de cinq *quans* pour une gourde d'Espagne), ceux à deux mâts 4,000, et les plus petits 2,000.

Sa Majesté se retira ensuite dans ses appartemens, où nous ne tardâmes pas d'être mandés. Elle avoit quitté ses habits royaux pour une soubreveste de soie unie, boutonnée avec de petits diamans. Sa tête étoit enveloppée d'une pièce de soie rouge en forme de turban. Toute cérémonie fut alors écartée, et la conversation

devint générale. Le roi nous répéta qu'il étoit bien intentionné pour les Anglais, et désiroit sincèrement se lier avec eux. Il ajouta que si devant son conseil il avoit proposé de faire payer à nos vaisseaux la liberté de commercer dans ses ports, c'étoit seulement pour la forme; qu'afin de mieux s'assurer l'amitié de l'Angleterre, il n'exigeroit jamais les sommes susdites, et nous accorderoit toutes les faveurs qui seroient en son pouvoir. Il fit l'énumération des produits de son royaume, comme poivre, cannelle, bois d'aigle, dents d'éléphant, étain, et quantité d'autres articles dont l'ignorance de son peuple l'empêchoit, disoit-il, de tirer parti. Il exprima le désir que le gouverneur du Bengale lui envoyât quelque personne capable d'instruire ses sujets, surtout dans l'art de la guerre; et sur cela il me découvrit ses projets, qui ne tendoient pas à moins qu'à subjuguer le royaume de *Camboge* avec toute la péninsule, jusqu'à *Siam*, et les provinces septentrionales de la Cochinchine, actuellement au pouvoir des Tanquinois. Il demandoit pour l'exécution de ses vastes plans l'assistance de quelques vaisseaux anglais, et offroit de la payer par la concession de tels territoires que nous jugerions propres à former des établissemens (1).

(1) Avis, non pas au gouvernement français, qui n'a

elle consiste en quelques galères et jonques saisies sur les Chinois (1). Le gouvernement de cet usurpateur est abhorré au dernier point; cependant ses sujets n'ont pas le courage de lui

(1) L'état des choses est changé à cet égard. A l'arrivée à Saigon du vice-amiral Rosily, en 1789, l'armée de terre étoit composée de soixante mille hommes, dont huit mille étoient armés de fusils à baïonnettes, manœuvrant à l'européenne; le restant avoit des lances et des sabres.

Le roi commandoit l'armée en personne; il avoit dix grands mandarins qui commandoient les divisions sous lui.

L'armée navale, à l'ancre devant la ville de Saigon, étoit composée de :

100 grandes galères, portant depuis 16 jusqu'à 24 pièces de canon, et bordant depuis 48 jusqu'à 45 avirons; la galère commandante étoit gréée à l'européenne;

40 autres galères de même grandeur étoient sur le chantier et prêtes à lancer à l'eau;

300 galères plus petites;

1 *somme*, montant 30 pièces de canon en fonte, du calibre de 8;

6 sommes plus petites, montant 20 pièces de canon de 6;

Un très-grand nombre de bateaux, chalans et pontons pour le service de l'armée et celui du port.

Il y avoit en réserve, dans le parc d'artillerie:

350 pièces de canon en fonte, des calibres de 4, 6, 8, 12 et 18;

280 pièces en fer, des mêmes calibres;

résister, tant ils sont abattus par les calamités de tout genre qui les ont assaillis. Presque tous les hommes marquans, et même des soldats, m'ont déclaré ouvertement leur impatience de

150 pierriers en fonte, sur pitons;

1 mortier de 10 pouces, du même métal;

40 pièces de canon de campagne, de fonte, montées sur leurs affûts;

40 obusiers, du calibre de 18;

Une très-grande quantité de boulets en fer et en pierre, quelques bombes et beaucoup de poudre de guerre.

Il y avoit dans l'arsenal deux grands hangars, sous lesquels étoient établies 80 forges; on y faisoit des clous de toutes les grandeurs, des casques, des lances; on y faisoit des affûts de canon.

On y voyoit aussi un grand atelier d'armurier et une fonderie pour les canons de fer et de fonte que l'on y foroit.

On trouvoit dans l'arsenal les plus beaux bois de construction, tant droits que courbes, propres à faire des vaisseaux de guerre de toutes les grandeurs.

Il fut mesuré des bordages de cent pieds de long sur trois pieds de large, et de quatre à six pouces d'épaisseur; un mât de 79 pieds de long sur 32 pouces de diamètre.

Le bois sec y étoit abondant, ainsi que l'huile de bois dont on se sert pour la carène des bâtimens.

On y faisoit des câbles avec le *pite*.

En considérant cet état militaire et maritime, de même que les approvisionnemens de l'arsenal, on prendra sans doute une idée avantageuse d'un roi qui avoit su rassembler autant de forces en même temps qu'il travailloit à conquérir son royaume sur celui qui l'avoit usurpé. Mais

secouer le joug, et exprimé le désir que les Anglais voulussent les prendre sous leur protection. Tous m'ont assuré qu'à l'apparition de la moindre force étrangère, ils s'y réuniroient avec le plus vif empressement.

A deux degrés au nord de *Quinion*, est une île appelée *Pulo-Canton*; et 30 ou 40 minutes au nord de celle-ci, une autre nommée *Pulo-*

si ces divers moyens font honneur à son activité et à son intelligence, on ne doit pas dissimuler qu'il a tiré de grands secours de plusieurs Français qui se sont rendus à Saigon en 1787. Ce sont eux qui ont fait faire aux Cochinchinois des progrès dans les arts; ils leur ont appris à faire, avec le coton, des toiles à voile qui sont assez bonnes pour assurer la navigation. (Le chanvre vient bien à la Cochinchine, et l'on pourroit en tirer un parti avantageux si on en étendoit la culture.)

MM. Dago et Olivier leur ont fourni des modèles d'après lesquels ils font des poulies de toutes les grandeurs, à rouets et à essieux de fonte. C'est le dernier de ces artistes qui a fondu le mortier que l'on voit dans l'arsenal.

L'abbé Boissereau, missionnaire, leur a donné les moyens de faire des vis, jusqu'alors inconnus.

C'est M. Olivier qui a fait exécuter le cric en fer.

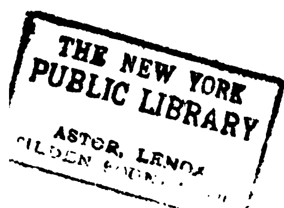
De tels secours ont augmenté l'industrie des Cochinchinois, dont l'adresse, dans l'exécution des modèles qu'on leur offre, prouve qu'ils n'ont besoin que de maîtres pour découvrir bientôt de bons ouvriers. (Extrait du *Manuel du commerce des Indes*, par M. *Blancard*.)

Campella. Cette dernière a un bon mouillage. Le continent opposé présente l'embouchure d'une rivière que les jonques remontent jusqu'à *Faïfo*, et dont un bras se jette dans la baie de *Turon*.

Le 2 août nous mouillâmes à cette embouchure, devant un village autrefois bien bâti; mais dont les plus grandes et les plus belles maisons ont été détruites dans les troubles. Les campagnes voisines étoient cultivées en riz, *brinjall* et patates; mais à quelque distance du village, elles sembloient tout à fait abandonnées et n'offroient que des ruines parmi des bosquets d'orangers, de citronniers, de bananiers et de bambous. Trois ou quatre jours après mon arrivée, le mandarin qui gouverne la province de *Cham* au nom d'Ignaak, descendit la rivière avec quatre galères de 40 ou 50 rames chacune, et débarqua sur le rivage opposé, en face de la maison que j'occupois. Le même jour il me fit demander quand je pourrois recevoir sa visite. Je crus qu'il convenoit que j'allasse le premier lui rendre mes devoirs, et passai la rivière à cet effet dans l'une de ses galères. Il me reçut en grande cérémonie, assis sur une estrade. Les mandarins inférieurs et un grand nombre de soldats étoient rangés à ses côtés. Ce mandarin étoit le même avec qui s'étoit élevée à *Turon*, l'année précédente, la dispute qui avoit coûté

au *Rumbold* son canot et quelques-uns d
matelots; après lui avoir présenté le passe
du roi, je le priai de me dire ce qui *avoit d*
lieu à cette querelle, et quels avoient ét
motifs de sa sévérité envers les Anglais to
entre ses mains. Il me répondit que *des ma*
rins de l'ancien gouvernement, alors en a
à *Turon*, s'étoient adressés au capitaine
vaisseau anglais pour avoir des hommes et
armes; que la chaloupe de ce vaisseau, rem
tant la rivière avec ces secours, avoit été a
quée et prise par ses galères; que ceux
hommes de la chaloupe qui n'avoient pas
tués dans l'action, s'étoient noyés ou réfu
dans les bois où ils étoient morts de faim.

Ce mandarin partit le même soir pour sa r
sidence voisine de *Faïfo*, où il m'enga
beaucoup à l'aller voir. Il me laissa une p
mission écrite de trafiquer dans le village, o
donnant à tout Cochinchinois de payer *compt*
ce qu'ils nous acheteroient. Le 13, nous co
mençâmes à remonter la rivière jusqu'à *Faïf*
Nous étions arrêtés de temps en temps, et *ten*
de faire certaines déclarations. A l'une de c
haltes forcées, nous nous trouvâmes sous u
rocher dont une partie penchoit sur la rivière e
sembloit prête à nous écraser. C'étoit une petit
montagne de marbre blanc, parfaitement isolé
et tout à fait au bord de la rivière. Nous vîmes





...e de Faifo.

dans le corps du rocher, des trous et des crevasses, et tout autour, des blocs énormes qui en avoient été tirés. Auprès étoient quelques huttes habitées par des tailleurs de pierre. Je n'aperçus, pour échantillons de leur industrie, que des pilons et des mortiers de différentes grandeurs.

En arrivant à *Faïfo*, nous fûmes surpris de n'y trouver que les ruines (1) récentes d'une grande ville dont les rues, bien percées et pavées en dalles, avoient été bordées de maisons bâties en brique sur un plan régulier. Il ne restoit, hélas ! de ces maisons que les murs extérieurs; et derrière ces murs, tel qui jadis avoit été propriétaire d'un palais, étoit réduit à se garantir des injures de l'air sous une misérable hutte de paille et de bambous. Les temples seuls n'avoient point souffert; les idoles y étaient encore, et l'on n'en avoit enlevé que les cloches pour les convertir en monnaie.

Après avoir pris quelques rafraîchissemens à *Faïfo*, je partis pour la résidence du mandarin. Elle étoit dans une enceinte de gros pieux mêlés de jeunes bambous. Tout autour et à une cer-

(1) *Faïfo*, avant sa destruction par les troupes d'Ignaak, étoit une ville très-commerçante, où plusieurs centaines de jonques venoient annuellement de la Chine et du Japon charger du poivre, du sucre, de la cannelle, etc.
(*N. de l'auteur.*)

taine distance, étoient enfoncés obliquement dans la terre des troncs du même arbre, courts et taillés en pointe pour arrêter la cavalerie. La maison étoit spacieuse et bâtie de brique, de paille et de bambous. Ce mandarin avoit une suite presque aussi nombreuse que celle de son maître Ignaak. Ses gens étoient, pour la plupart, bien vêtus et armés de sabres dont les fourreaux et les poignées étoient garnis de plaques d'or battu. Notre conversation fut courte; je sus que j'avois affaire à un homme sans instruction, d'un caractère oppressif et cruel.

Le 15, je reçus à bord de l'*Amazone*, où je ne faisois que d'arriver, la visite d'un négociant portugais, venant de *Hué*, capitale de la Cochinchine. Il me dit que le vice-roi tonquinois l'avoit chargé verbalement de m'inviter à m'y rendre, avec ce qui pourroit me rester de marchandises. Je dépêchai aussitôt vers ce mandarin M. Moniz et mon secrétaire, avec une lettre par laquelle je sollicitois sa protection. Instruit qu'il n'y avoit que peu d'eau à l'embouchure de la rivière de *Hué*, je proposai au capitaine de la *Jenny* de m'y transporter, ce qui seroit une fort bonne occasion d'échanger sa pacotille. Il y consentit. Laissant l'*Amazone* dans la baie du *Turon*, je m'embarquai sur sa conserve avec M. Bayard, le 18 août. Nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Chimai*, limitrophe des possessions

tonquinoises, sur les bords de la rivière de *Hué*.

Les terres les plus voisines de la mer sont sablonneuses et stériles; mais à mesure que nous avancions en remontant la rivière, nous observions toutes les apparences d'une grande fertilité. De nombreux cultivateurs étoient occupés sur les deux rives. Nous arrivâmes le troisième jour à *Hué*, et le premier aspect de cette capitale nous donna l'idée de l'industrie, du mouvement et de l'activité. Une multitude de canots passoient et repassoient autour de nous. Vingt-cinq jonques chinoises étoient mouillées près du rivage où une foule immense étoit rassemblée pour nous voir débarquer. Nous descendîmes à la maison du mandarin Ongtahia, qui m'avoit apporté la permission d'aller à *Hué*; il étoit chargé de l'enregistrement et de l'expédition des jonques. Le lendemain nous allâmes visiter le vice-roi. Il habitoit le palais des rois de la Cochinchine, situé à six milles de la ville, en remontant la rivière. L'abbé Raynal a exagéré en disant que ce palais avoit une lieue de circuit, et que des milliers de canons en garnissoient les murailles. Nous avons eu, M. Bayard et moi, mainte occasion de l'examiner dans le plus grand détail; et voici ce que nous avons remarqué: les fortifications présentent la figure d'un carré long dont les grands côtés ont un demi-mille d'étendue; elles consistent en un

mur derrière lequel est un rempart en terre, haut de 10 à 12 pieds, avec des banquettes dont l'élévation est calculée pour la plus longue et la plus sûre portée des lances et des dards. Il n'y a pas d'embrasure; les canons se pointent par une espèce de sabord pratiqué dans la muraille. J'en ai compté soixante en batterie, les plus forts de 9 livres de balle. Entre deux rangées de bambous taillés en pointe, longs de 10 à 12 pouces, et enfoncés obliquement dans la terre, est un fossé large de 8 pieds et d'une égale profondeur, bordé de bambous en végétation. Le tout est enfermé dans une enceinte de bambous très-serrés et croisés les uns sur les autres. Des murs de brique divisent l'intérieur du fort en plusieurs compartimens ou quartiers, dont chacun a sa destination particulière. L'un sert de marché, l'autre de grenier, un troisième de caserne pour les soldats et d'écurie pour les chevaux, les éléphans, etc. Le tout m'a paru en fort mauvais état, même les murs, qui seroient pourtant bien faciles à réparer, et qui se coupent tous à angle droit.

Le palais n'a pas plus d'apparence qu'une maison de particulier, propre et bien entretenue. Il n'a qu'un rez-de-chaussée : l'intérieur consiste en chambres et en galeries (*verandahs*) très-spacieuses. C'est dans l'une de ces dernières que je fus présenté au vice-roi. Je le trouvai se

balançant dans un hamac tendu à l'un des piliers de la galerie et au lambris de la chambre la plus voisine. C'étoit un vieillard vénérable d'environ 66 ans, ayant une longue barbe blanche et les manières fort engageantes. Son habillement simple et uni consistoit en une robe flottante, d'une étoffe noire, lustrée, à manches très-larges. Il avoit un bonnet de soie noire et des sandales. Je l'instruisis dans les mêmes termes qu'Ignaak, du dessein qui m'amenoit en Cochinchine, et je le priai de recevoir le présent que je lui offrois comme un gage de mon respect. Il descendit alors de son hamac et s'assit par terre. Il approuva la proposition que je lui faisois d'établir des relations de commerce entre l'Inde et sa nation, et me promit qu'il s'y prêteroit de tout son pouvoir. Ensuite il s'informa de plusieurs particularités relatives à la nation anglaise; comme de ses forces de terre et de mer, de son commerce, de ses usages, de sa religion. Il examina très-attentivement nos chapeaux, nos épées et toutes les parties de notre habillement. Puis il nous invita à prendre notre part d'un repas qui consistoit en hachis de volaille, légumes, porc, buffle, poisson, riz confitures, thé, liqueurs, etc. Pendant que nous étions à table, on amena des éléphans de guerre dans une enceinte en face de la galerie, où étoient rangées des figures représentant des

soldats. Les éléphans les attaquèrent avec furie, les enlevèrent avec leur trompe et les foulèrent aux pieds. De véritables soldats tirèrent à la cible avec des arquebuses qu'ils appuyoient sur des pivots tournans. A notre départ, le vice-roi nous renouvela les assurances de son amitié et de ses dispositions. Il ordonna à tous les mandarins qui étoient auprès de lui de nous accompagner chez le général, à qui je ne pourrois, disoit-il, m'empêcher de faire une visite (1) toutes les fois que je viendrois les voir. Il me força d'accepter deux lingots d'argent, comme l'équivalent du présent que je lui avois fait (d'une montre d'or à répétition, enrichie de quelques petits diamans), et nous nous retirâmes.

Accompagnés d'une foule de mandarins qui nous précédoient et suivoient en ordre, nous nous présentâmes à la porte de Quan-Jan-Quen, eunuque, commandant en chef de la flotte et de l'armée. Au bout d'une demi-heure, nous fûmes introduits dans une salle fort vaste où nous nous assîmes sur des siéges disposés à cet effet devant une espèce d'écran (Rattan); une voix perçante, qui venait de derrière cet

(1) Depuis le quinzième siècle, les rois de Tonquin n'ont que l'ombre du pouvoir; le général en a la plénitude.

écran, appela notre attention sur le personnage que nous venions visiter. Le général ne se montra qu'après nous avoir fait les questions accoutumées, auxquelles je répondis par l'exposé des motifs qui m'amenoient en Cochinchine. L'écran fut alors levé, et, à la lueur d'un petit cierge, nous découvrîmes, non les formes délicates et féminines dont la voix que nous venions d'entendre nous avoit donné l'idée, mais celles d'un monstre dégoûtant et horrible à contempler. L'eunuque étoit assis dans une niche en forme d'armoire. Il étoit d'une taille fort petite et d'un embonpoint démesuré; je ne crains pas d'affimer qu'il avoit une aune de carrure. De longues chairs pendoient de ses joues, et ses petits yeux vifs et brillans paroissoient à peine, tant les rides avoient formé de trous et plissé de peaux tout autour. Cet eunuque ne se montra point honnête, et reçut mon présent avec indifférence. J'ai vu, dans mes visites subséquentes, que c'étoit un pédant très-vain du renom d'homme instruit qu'il avoit dans son pays.

Après avoir demeuré un mois à Hué, chez Ongtahia, je désirai, pour ma commodité, avoir une maison particulière, et je le priai plusieurs fois de m'en procurer une. Mais, loin de paroître empressé de satisfaire à cette demande, je crus voir qu'il l'éludoit toutes les fois que je la renouvelois, et je sus bientôt qu'il travailloit sous

main à en prévenir l'effet. Il craignoit de perdre, dès que je m'éloignerois de lui, les profits illégitimes qu'il se permettait de sa liaison et de ses rapports avec nous; et sa mauvaise foi, sa répugnance à payer les achats qu'il nous avait faits, peut être regardée comme la première cause des désagrémens que nous ne tardâmes pas d'éprouver et des dangers où nous fûmes enveloppés. Ayant découvert que cet homme étoit l'agent particulier de l'eunuque, je lui fis des présens considérables, et ne parvins qu'à irriter son insatiable cupidité (1).

A la fin de septembre, les pluies furent si abondantes et les torrens se précipitèrent des montagnes avec tant de violence, que la ville fut, dans une nuit, presque entièrement submergée. Le bruit des eaux qui remplissoient toutes les rues, les cris des habitans réveillés par cette inondation subite, et cherchant à sauver leurs effets, formoient une scène d'horreur et d'effroi difficile à décrire. Le lendemain, d'innombrables canots circulaient dans les rues. Quoique ces accidens arrivent plusieurs fois dans la saison pluvieuse, l'on se précautionne peu contre les suites qui souvent en sont fu-

(1) Ces détails rappellent la manière dont les ambassadeurs anglais et hollandais ont été traités à Péking. (*N. d. R.*)

nestes, et le gouvernement a l'absurde barbarie d'interdire un étage supérieur à toute autre habitation que celle du souverain. La maison d'Ongtahia étoit l'une des plus submergées. Le soin de ma santé me fit songer sérieusement à la quitter : je le priai donc de consentir que j'allasse avec mes compagnons en occuper une plus saine, et il parut ne plus s'y opposer; il mit même quelque obligeance dans sa réponse, mais ces dehors étoient trompeurs. Trois jours après mon déménagement, un jeune homme qui me servoit d'interprète avec son père, vint se plaindre à moi de ce qu'Ongtahia l'avoit battu pour avoir contribué à me faire quitter sa maison. Le lendemain il accourut m'avertir que deux de mes gens alloient être mis à mort par ce méchant homme. Je me rendis aussitôt chez lui, accompagné du docteur Totty, et le trouvai faisant attacher aux poteaux de sa maison un pauvre Français malade et le cuisinier du capitaine Hutton. Ongtahia, le sabre à la main, sembloit écumer de colère. Je lui demandai la cause d'une telle conduite, mais il se retira sans mot dire. J'ai su depuis, que le Français avoit eu au marché une légère altercation avec une femme qui vendoit des œufs. Nous délivrâmes les deux prisonniers sans opposition, mais en promettant qu'ils seroient remis au vice-roi pour l'examen de leur conduite.

Cet examen eut lieu, et le jugement qui s'ensuivit fut tel que nous pouvions le désirer. Cependant nous n'obtînmes aucune réparation pour la conduite violente du mandarin à l'égard de nos gens.

Dans le même temps je reçus une lettre du capitaine Maclennan (de l'*Amazone*, que j'avois laissée à Turon), qui m'informoit que le mauvais état de sa santé l'avoit déterminé à amener son vaisseau à l'embouchure de la rivière de *Hué*, afin d'être à même de débarquer et d'essayer d'un air nouveau, dont il se promettoit quelque soulagement. Je fus très-fâché que la santé de ce capitaine eût rendu nécessaire une démarche aussi imprudente, et dont j'étois convaincu que le gouvernement prendroit ombrage. Je me rendis en hâte auprès du vice-roi et de l'eunuque, et leur annonçai l'arrivée de l'*Amazone*, en les instruisant de son motif. Néanmoins je remarquai un appareil militaire et un grand nombre de précautions qui paroissoient dirigées contre nous.

L'*Amazone* resta mouillée à l'entrée de la rivière. Le capitaine vint à terre, mais dans un état de santé qui ne laissa bientôt plus aucun espoir. Abandonné de notre chirurgien, il appela les médecins du pays. Tout fut inutile, et il expira le 2 octobre. Le 7 du même mois fut fixé pour son enterrement qui eut lieu de grand

matin, au cimetière portugais, à 7 ou 8 heures de marche de la ville, où j'achetai la permission de déposer ses restes. La campagne est autour de cette enceinte, la plus belle que j'aie vue dans l'orient.

La conduite des Cochinchinois avoit été en dernier lieu très-suspecte. Ils s'étoient montrés disposés à seconder les desseins que je pourrois avoir contre les Tonquinois ou les *Tysons* (partisans d'Ignaak). Ils avoient cru se dédommager par le pillage auquel je les ferois participer, des pertes qu'ils avoient essuyées précédemment. Déçus par les assurances réitérées de mes intentions pacifiques, ils changèrent bientôt de conduite; ils représentèrent aux mandarins que les Anglais venoient envahir leur pays. Je fus souvent averti qu'ils avoient l'intention de nous piller. Nos propriétés et nos personnes étoient à leur merci. Ma maison ne désemplissoit pas de mandarins envoyés pour entendre et ajuster nos débats avec les gens du pays, et nous ne pouvions les en déloger qu'à force de présens. Le vice-roi à qui je m'adressai d'abord pour avoir ma tranquillité, me renvoya à l'eunuque, en m'exprimant le regret de ne pouvoir lui-même me faire justice. Je ne reçus que des insultes et des affronts de l'eunuque.

Ce fâcheux état de choses dura jusqu'au commencement de novembre. La mousson battoit

la côte avec violence, et nous n'envisagions la possibilité de partir que dans un éloignement qui nous inquiétoit. Peu de jours après l'arrivée de l'*Amazone* dans la rivière de *Hué*, le mandarin que ce navire avoit ramené du Bengale, débarqua pour aller joindre quelques-uns de ses parens qui se tenoient cachés et déguisés dans les environs de la ville. Ce pauvre homme ne cessa de me donner les plus fortes preuves d'attachement et de reconnoissance. On verra même bientôt que nous lui dûmes notre conservation.

Dès le commencement d'octobre, j'avois été fréquemment averti qu'une insigne trahison nous menaçoit de la part du gouvernement, et que l'eunuque, notre ennemi ouvert, avoit fait déclarer contre nous la majorité du conseil. Le 7 novembre, comme je déjeûnois avec M. Totty, un exprès du mandarin notre passager, vint me dire que son maître, alarmé des dangers qui nous environnoient, et déterminé par l'intérêt qu'il nous portoit, l'envoyoit nous avertir de chercher sans délai notre sûreté à bord de nos vaisseaux : il ajoutoit que le roi de Tonquin avoit, à l'instigation de l'eunuque, envoyé l'ordre de les saisir; que les mandarins armoient leurs galères et tenoient leurs troupes prêtes à marcher; qu'enfin, nous n'avions plus un moment à perdre pour conjurer l'orage qui alloit

fondre sur nous. Ces nouvelles désastreuses me furent à l'instant même confirmées par mon hôte.

En conséquence de cet avis, nous embarquâmes nos effets les plus précieux dans un canot du pays, et quittâmes la ville le 7 novembre...... Notre force étoit d'environ trente hommes, savoir : le capitaine, son second et moi, deux Français, deux Portugais, treize Lascares, le docteur, mon secrétaire et nos domestiques. La *Jenny* étoit armée de sept ou huit vieux et mauvais canons de deux livres de balle, pour lesquels nous avions fort peu de munitions; deux pierriers, autant de caronades et douze mousquets.

Le 10, je fis prier le commandant d'une vigie voisine, de m'envoyer un écrivain pour préparer une dépêche aux mandarins principaux. Il y consentit; je leur exposai les raisons qui m'avoient éloigné si subitement de la ville, ajoutant que je ne croyois pas qu'ils eussent participé aux trames perfides que la prudence m'avertissoit de conjurer par tous les moyens en mon pouvoir.

Le 13, nous aperçûmes quelques galères et de grandes barques qui venoient de la ville, et qui s'arrêtèrent à peu de distance de notre mouillage. Nous sûmes qu'elles étoient chargées de

canons et de munitions destinés aux batteries qu'on se proposoit de dresser contre nous.

Le 14, au point du jour, nous vîmes des grandes galères armées et pleines de soldats qui descendoient, avec la marée, vers le vaisseau, comme si elles eussent eu l'intention de l'aborder. Nous les hélâmes et leur criâmes de ne point s'approcher; elles n'en continuèrent pas moins leur manœuvre. Le capitaine me demanda la permission de faire feu dessus, et les gens du gaillard d'avant leur tirèrent deux coups de canon et quelques coups de pierriers. Nous vîmes alors les galères jeter l'ancre, et nombre de ceux qui les montoient sauter dans la rivière. Résolu de suivre ce que j'avois commencé, je fis armer et équiper deux canots et les envoyai vers ces galères, en leur recommandant d'y jeter quelques grenades avant d'en tenter l'abordage. Ces précautions eurent tout le succès qu'on pouvoit en attendre. A l'explosion des grenades, trente ou quarante hommes sautèrent de chaque galère dans le fleuve et se mirent à nager vers le rivage. Nos gens alors remorquèrent ces galères avec cinq autres qui étoient tout près, et y mirent le feu. Toutes furent ainsi détruites, à l'exception d'une seule qui portoit un canon de cuivre de douze livres de balle, et qui sombra trois jours après, un

oup de vent l'ayant démarrée de notre poupe. La plus grande de ces galères avoit environ 50 pieds de long sur 12 de large. Elle étoit pleine de lances longues de 20 pieds, de mousquets et de munitions.

Présumant que l'ennemi alloit réunir contre nous toutes ses forces, et que les messages qu'il nous envoyoit sous prétexte d'ajuster nos différends à l'amiable, n'avoient d'autre but que de retarder notre départ, toutes mes idées tendoient à l'effectuer immédiatement; mais je craignois quelque avarie pour le vaisseau en essayant de passer la barre dans une saison si rigoureuse. D'après cette considération, j'écrivis au commandant de l'*Amazone*, qui étoit retourné à *Turon*, de l'amener s'il le pouvoit à l'embouchure du fleuve pour protéger notre évasion, ou de nous envoyer son canot pour nous aider à passer la barre. ....

Ma lettre étoit partie le 16. Le temps fut si mauvais jusqu'au 24, que nous doutions qu'il fût possible au canot qui la portoit d'arriver à *Turon*. Dans cet intervalle, nous nous envoyâmes, le vice-roi et moi, plusieurs messages. Il me répétoit les assurances de son amitié et me demandoit une entrevue. Mais les personnes même chargées de ses dépêches m'avertissoient qu'il n'y avoit point de sincérité dans son fait; qu'il se faisoit contre nous de grands préparatifs; que

le mauvais temps avoit détruit quatre brulots destinés à incendier notre vaisseau; que cet accident avoit retardé l'attaque projetée; que l'on dressoit des batteries et transportoit quantité de canons à l'embouchure du fleuve, pour nous empêcher de passer la barre.

Le 24, nous profitâmes d'un embelli pour faire descendre le bâtiment plus près de l'embouchure. Le rivage étoit couvert d'ouvriers occupés à dresser des batteries. Nous leur lâchâmes quelques bordées, mais sans effet, vu le mince calibre de nos canons. A six heures du soir, trois ou quatre des leurs commencèrent à tirer sur nous et continuèrent jusqu'à la nuit, mais ne nous firent aucun mal. Le canot que j'avois dépêché à *Turon* arriva sur ces entrefaites. Il m'apportoit les canons et les munitions que j'avois demandés, avec une lettre du capitaine de l'*Amazone*, qui m'informoit que, ne pouvant, à cause du gros temps, m'amener son vaisseau, il m'envoyoit son canot avec un renfort de trois Européens et de cinq Lascares.....

Le 26, les coups de l'ennemi furent mieux dirigés. Plusieurs de leurs boulets frappèrent le corps du bâtiment et tuèrent le seul matelot anglais que nous eussions à bord. A midi, un cri de joie retentit de toutes les parties du vaisseau. Le canot de l'*Amazone* y donnoit lieu. Il étoit en vue; mais la houle et la hauteur de la mer nous laissoient peu d'espoir qu'il pût nous atteindre. Malheureu-

sement il choisit la partie du canal où les flots se choquoient avec le plus de violence, et il n'y fut pas plutôt entré qu'il disparut. Etant hors d'état de lui porter du secours, nous déplorions la perte de son équipage entier, que nous regardions comme certaine. Les Tonquinois s'aperçurent de cet accident, et, transportés de joie, ils firent sur nous un feu plus vif et plus soutenu. Au bout d'une heure nous découvrîmes les têtes de deux hommes qui nageoient vers le vaisseau. Notre canot alla à leur rencontre et nous ramena deux Anglais.

Le 27, toutes les manœuvres de notre grand hunier furent emportées par les boulets de l'ennemi, dont l'un ayant frappé le navire à fleur d'eau, y causa un dommage que nous eûmes bien de la peine à réparer.

Le 28, des boulets de neuf livres de balle, lancés à notre bord, nous avertirent que l'ennemi avoit mis de nouveaux canons en batterie. Le grand hunier fut emporté; le câble de la seconde ancre fut coupé au ras des écubiers. Notre situation étoit alors vraiment alarmante, et l'ennemi nous avoit fait beaucoup de mal. Passer la barre tant que le vent seroit dans sa direction actuelle, étoit chose impossible. Revenir à notre premier mouillage, où les batteries seroient encore plus près de nous, étoit courir à une ruine certaine; et rester où nous

étions, exposés au feu de neuf ou dix pièces de canon, rendoit notre destruction plus prochaine et plus infaillible.

(Ici M. Chapman raconte comment il essaya des voies de conciliations qui devinrent superflues par une circonstance qui favorisa sa retraite.)

Le vent changea, dit-il, dans la soirée du 29, et à neuf heures et demie il étoit O. S. O. Nous levâmes l'ancre aussitôt, appareillâmes dans le plus grand silence, et gouvernâmes au sud-est dans un canal qui n'avoit pas plus de trente toises de large. Malgré l'obscurité de la nuit et la violence des brisans, nous passâmes la barre à dix heures et demie. Les Tonquinois firent feu, mais pas un boulet ne nous atteignit. Le lendemain, à onze heures, nous étions mouillés dans la baie de *Turon*, où nous réparâmes notre bâtiment.

(Partis de cette baie le 18 décembre, ils arrivèrent le 16 février 1779 à Calcutta.)

Voici les observations que nous avons recueillies sur la géographie de la Cochinchine, sur les mœurs, les coutumes et l'histoire de ses habitans ; nous y joignons quelques considérations sur l'importance dont pourroit devenir un établissement dans ce pays.

La Cochinchine, appelée *Anam* par les naturels du pays, s'étend depuis le vingtième degré de latitude nord, jusqu'au huitième degré

quarante minutes, qui est celle de *Pulo-Condore.* Elle est bornée au nord par le royaume de Tonquin, dont le fleuve *Sungen* la sépare; à l'ouest, par le royaume de *Laos* et par une chaîne de montagnes qui la sépare du *Camboge;* à l'est et au midi, par cette partie de l'océan oriental, appelée *Mer de la Chine.*

Le royaume est divisé en douze provinces toutes maritimes, et se succèdant du nord au sud, dans l'ordre que voici.

Ding-Noi, Cong-Bing, Ding-Cat et *Hué* ou la Cour, au pouvoir des Tonquinois; *Cham, Cong-Noi* et *Quinion* au pouvoir d'Ignaak; *Bing-Khang, Phu-Yen, Hah-Tong, Bing-Thoan* ou *Champa :* on ne sait si ces quatre provinces sont encore au pouvoir du roi, ou si elles ont été soumises par Ignaak; et enfin *Donai,* au pouvoir du roi.

La largeur de ce pays n'est point proportionnée à sa longueur. Peu de provinces ont plus d'un degré de l'est à l'ouest, et quelques-unes ont moins de vingt milles. Celle de *Donai,* qui confine au Camboge, est la plus large de toutes.

Tout le pays est coupé de rivières très-propres à favoriser le commerce intérieur, quoiqu'elles ne soient pas assez considérables pour recevoir de gros bâtimens.

Le climat est sain; les brises qui soufflent ré-

gulièrement de la mer, y tempèrent l'extrême chaleur des mois d'été. Ceux de septembre, octobre et novembre composent la saison des pluies. Les terres basses sont alors submergées tout-à-coup par les immenses torrens qui se précipitent des montagnes. Ces inondations arrivent d'ordinaire deux fois par mois, et durent trois ou quatre jours. En décembre, janvier et février, des pluies fréquentes, amenées par un vent de nord très-froid, distinguent l'hiver de la Cochinchine de celui des autres contrées de l'orient. Les inondations y ont le même effet que les débordemens du Nil en Egypte, et rendent ce pays l'un des plus fertiles de l'univers (1).

(1) La plaine (dit M. Blancard, page 345, d'après MM. Rosilly et Charpentier-Cossigny) produit une immense quantité de riz dont on fait tous les ans une double récolte, et qui se vend à peine trois ou quatre centimes la livre; du maïs, du millet (les Cochinchinois ne cultivent ni le blé ni le seigle), plusieurs espèces de fèves; tous les fruits de l'Inde et de la Chine; une très-grande quantité de sucre; des noix d'arec, qui font la richesse de plusieurs provinces; du bétel; de la cannelle, d'une espèce particulière au pays, fort supérieure à celle de Ceylan; du poivre, du thé, de la soie de bonne qualité, du coton, de l'aloès, de l'indigo, de la laque, du salpêtre, du miel, de la cire, du musc; enfin, une plante précieuse inconnue en Europe, qui feroit à elle seule la fortune d'une colonie, et que l'on nomme dans le pays *Dinaxang*; elle donne, par la fermentation, une

Dans plusieurs parties on récolte trois fois par an. Tous les fruits de l'Inde, et plusieurs de ceux de la Chine s'y trouvent, et sont excellens.

Aucune contrée de l'Asie ne produit une plus grande et plus riche variété d'objets propres à un commerce avantageux : la cannelle, le poivre, la soie, le coton, le sucre, le bois d'ébène, le bois du Japon, l'ivoire, etc. L'or y est tiré presque pur de la mine ; et, avant les troubles, les habitans des montagnes en apportoient une grande quantité en poudre qu'ils échangeoient pour du riz, du fer et des draps. C'étoient eux aussi qui procuroient les bois d'aigle et de calambec (1), avec beaucoup de cire, de miel et d'ivoire.

fécule verte qui sert à teindre les étoffes dans toutes les nuances de cette couleur ; les Européens l'ont nommée *indigo vert.*

On trouve à la Cochinchine des nids d'alcions, des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphant et de l'écaille ; on y sale et on y sèche une grande quantité de poissons, des peaux de chien de mer, des holothuries ou bitchos de marée et des ailerons de requins. (*N. d. R.*)

(1) Les montagnes, dit M. Blancard, page 344, sont couvertes de forêts antiques, et fournissent des bois de rose, d'ébène, de fer, de sapan, de sandal, et surtout les bois d'aigle et de calambec ; ce dernier se vend à la Chine au poids de l'or. On y trouve généralement tous les beaux

Les animaux de la Cochinchine sont le taureau, la chèvre, le cochon, le buffle, l'éléphant, le cheval et le chameau (1). On trouve dans les bois des sangliers, des tigres, des rhinocéros et une grande abondance de gibier (2). La volaille y est excellente, et le poisson pris sur les

bois particuliers à l'Asie, que l'on emploie, soit comme parfums, soit pour teintures, soit pour des meubles d'un grand prix, soit enfin pour la construction des maisons et celle des plus grands vaisseaux. C'est dans ces forêts que l'on retire en abondance diverses sortes de gommes, et particulièrement de la gomme-goutte, des résines, des baumes et des vernis. On y fait aussi une huile que l'on nomme *huile de bois*, qui sert à divers usages dans l'Inde et à la Chine. (*N. d. R.*)

(1) Les animaux domestiques que les Cochinchinois élèvent sont, selon M. Blancard, des chevaux d'une jolie espèce, que l'on exporte avec avantage dans le royaume de Siam; le buffle, qu'ils emploient au labourage; le bœuf, le cochon, la chèvre, les poules, les oies, les canards, etc. (*N. d. R.*)

(2) Les forêts, dit M. Blancard, sont remplies de gibier, comme cerfs, gazelles, paons, faisans, etc. On y trouve des éléphans, des rhinocéros, des tigres, des lions et d'autres animaux féroces, qui rendent la chasse dangereuse; elle ne peut s'y faire qu'avec des précautions, une expérience et une adresse qui ne peuvent être acquises que par les Nègres qui habitent ces montagnes.

(*N. d. R.*)

côtes délicieux (1). Les Cochinchinois font grand cas de la chair d'éléphant. Celle du taureau n'est point estimée ; et comme cet animal n'est pas employé pour la culture qui se fait avec des buffles, on ne s'occupe point d'en multiplier l'espèce. L'art de traire les troupeaux est tout à fait ignoré à la Cochinchine (2).

Les anciens habitans, appelés *Moys*, retirés depuis l'invasion des possesseurs actuels, dans les montagnes qui avoisinent le *Camboge*, sont de vrais sauvages, fort noirs, et qui ont tous les traits des Caffres.

Ce fut vers l'an 1280 de l'ère chrétienne que le premier prince tartare occupa le trône de la Chine. Cette révolution fournit aux provinces de l'ouest l'occasion de secouer le joug, et elles formèrent un royaume sous un prince dont le descendant règne aujourd'hui dans le *Tonquin*, et s'appelle *Khaw-Whang*. Vers le commencement du quinzième siècle, les habitans de ces provinces, mécontens de leur gouvernement,

(1) La mer qui baigne leurs côtes, dit M. Blancard, abonde en poissons excellens, ainsi que leurs rivières; la pêche est libre, et ils s'y adonnent beaucoup; le riz et le poisson forment la base de la nourriture du peuple.
(*N. d. R.*)

(2) Cette assertion de l'auteur paroît peu probable.
(*N. d. R.*)

se réunirent en grand nombre sous un chef entreprenant, et se rendirent maîtres des côtes de la Cochinchine jusqu'au cap *Aurilla*, qui est à la latitude de douze degrés trente minutes nord. Ce fut alors que les *Moys* se retirèrent dans les montagnes qu'ils ont toujours habitées depuis, et que commença la dynastie aujourd'hui régnante. Les agressions continuelles des Tonquinois déterminèrent les premiers rois de Cochinchine à construire une muraille à l'extrémité méridionale de la province de *Ding-Noi*, et toute communication par mer avec ces dangereux voisins fut sévèrement interdite. En 1764, la Cochinchine étoit dans un état florissant et gouvernée par un prince fort habile ; mais l'anarchie et le désordre ont éclaté sous son successeur, dont j'ai raconté succinctement les malheurs et la catastrophe (1).

Les Cochinchinois sont évidemment issus de

(1) Après que l'usurpateur Ignaak eut régné une vingtaine d'années, la dynastie légitime est remontée sur le trône, aidée en partie des conseils de l'évêque d'Adran et de quelques foibles secours que ce zélé missionnaire avoit procurés. L'évêque d'Adran avoit conclu, au nom du roi de Cochinchine, un traité d'alliance avec le gouvernement français ; il avoit obtenu une escadre avec des forces considérables ; mais arrivée dans les mers de l'Inde, cette escadre fut retenue par les ordres de M. Conway, gouverneur de Pondichéry. On a cru que

la même race que les Chinois dont ils ont tous les traits, les manières et les coutumes. Leur religion est la même ; leur langue, quoique différente, semble formée sur les mêmes principes, et ils ont les mêmes caractères d'écriture. Ce peuple est doux, affable, hospitalier. Les femmes déploient une activité qui contraste avec l'indolence des hommes. Elles ne sont point renfermées comme à la Chine. Celles qui ne sont pas mariées peuvent, sans déshonneur, se lier temporairement avec des étrangers. Elles font toutes les affaires, tandis que leurs nonchalans maris fument, boivent du thé ou mâchent du bétel. Les femmes servent de courtiers, de facteurs, d'agens de commerce ; et l'on m'a assuré que leur probité étoit rarement en défaut.

Les deux sexes ont le même habillement : c'est une robe flottante qui se boutonne autour du cou, par-dessus une autre plus courte et plus

ce général, Irlandais de naissance, avoit trahi les intérêts de la France : il paroît plus certain que sa conduite étoit dictée par la misérable vanité d'une femme galante, blessée par l'austère et imprudent évêque. Un petit nombre de Français, parmi lesquels on distingue le nom de M. Rosily, se rendit pourtant en Cochinchine, malgré les ordres de Conway. Voyez, pour de plus grands détails, le *Voyage à la Cochinchine*, par *J. Barrow*, deuxième volume, chap. XI et suiv.

(*N. d. R.*)

étroite, et forme des plis sur la poitrine comme une robe de *Banian*. Les manches en sont fort larges et couvrent le bout des doigts. Les personnes d'un rang élevé, et surtout les dames, portent plusieurs de ces robes l'une sur l'autre. Celle de dessous traîne à terre, et les autres vont en diminuant de longueur ; de sorte que l'étalage des différentes couleurs forme un effet choquant pour des yeux européens, mais dont la vanité cochinchinoise est singulièrement flattée.

Après avoir donné sur la Cochinchine le peu de détails qu'on vient de lire, il me reste à montrer combien nous seroit avantageuse une liaison étroite avec ce pays. La rareté d'espèces, toujours croissante dans nos comptoirs de l'Inde, est d'une telle importance, que tout projet tendant à pallier un si grand mal, sera sans doute jugé digne d'examen. Or, je suis fortement convaincu qu'un établissement à la Cochinchine rempliroit ce but désirable, et produiroit beaucoup d'autres avantages.

Nos deux petits navires sont revenus de la Cochinchine avec des lingots d'or et d'argent pour la valeur de 60,000 roupies. Le *Rumbold* en avoit apporté l'année précédente une quantité considérable, en échange de sa cargaison, qui consistoit en verrerie, poterie, fer, cuivre,

plomb, opium, étoffes de Madras et du Bengale.

La situation de la Cochinchine est admirable pour le commerce. Le voisinage du Tonquin, du Japon, de la Chine, de Camboge, de Siam, des côtes malaises, de Bornéo, des Philippines et des Moluques, rend ses communications faciles avec toutes ces contrées. Plusieurs de ses rades, et surtout celle de *Turon*, offrent une retraite sûre et commode aux vaisseaux de toute grandeur, dans les saisons les plus orageuses de l'année.

Les nations de l'Europe étant dans l'impossibilité d'envoyer à la Chine des cargaisons d'assez grand prix pour payer les productions de ce vaste empire, sont obligées d'y suppléer par une immense quantité de numéraire, ce qui doit, à la longue, épuiser celui, déjà bien diminué, de l'Orient et l'Occident. Le grand nombre des jonques chinoises qui vont annuellement à la Cochinchine, prouve combien les denrées de ce pays sont recherchées à la Chine. Or, si nous avions des établissemens et une influence puissante en Chochinchine, nous pourrions aisément faire avec les produits de l'Europe et de l'Inde, des achats considérables de ces denrées. *Turon* en seroit le marché. Nos vaisseaux les recevroient en allant à *Canton*, qui n'en est qu'à cinq jours

de trajet. Ce seroit épargner à l'Inde ou à la Grande-Bretagne une quantité de numéraire égale à la valeur qu'ont, à la Chine, les produits cochinchinois. Il y a tout lieu de croire qu'en peu d'années ce commerce produiroit des bénéfices considérables.

Notre commerce avec la Chine a toujours été chargé d'impôts et d'exactions énormes qui augmentent continuellement sous divers prétextes, et qui finiront par devenir insupportables. L'opinion s'accrédite de plus en plus que les Chinois désirent exclure tout à fait les Européens de leur pays. On peut même conjecturer que les vexations qu'ils nous font éprouver entrent dans ce projet d'expulsion, comme un moyen préparatoire qui les achemine à cette mesure désastreuse. Si elle étoit prise un jour, nous nous repentirions trop tard de n'avoir point formé d'établissement sur l'Océan oriental. Java, les Philippines, étant les ports les plus voisins, deviendroient des marchés où les Chinois exporteroient leurs marchandises; et comme il n'est pas vraisemblable que l'impossibilité de les avoir de la première main nous déterminât à y renoncer, nous serions contraints de les acheter des Hollandais ou des Espagnols. Un établissement à la Cochinchine nous donneroit sur ces deux peuples un grand avantage, parce que ce pays est plus voisin de la Chine, et parce

que les Chinois y ont plus d'habitudes. Dans tous les cas, il y a lieu de supposer que cet établissement nous procureroit les produits de la Chine à un prix beaucoup plus raisonnable que celui qu'en donnent nos facteurs à *Canton*, et à des conditions moins humiliantes pour la nation en général. Des Chinois qui, à différentes époques, ont quitté leur pays pour se fixer en Cochinchine, continuent de correspondre avec les ports de la Chine. Par leur moyen, le thé, la porcelaine et les autres objets de notre commerce avec cet empire, pourroient être importés sur des jonques dans nos propres établissemens, à meilleur marché, quoique d'une aussi bonne qualité, parce que les Chinois sont exempts des droits énormes levés sur les étrangers. Quelques-uns des meilleurs fabricans de la Chine pourroient être encouragés à s'établir en Cochinchine, et sous leur direction les manufactures y atteindroient le même degré de perfection qu'à la Chine.

La communication pourroit être rétablie entre le Japon et la Cochinchine, et nous pourrions participer à un commerce dont les Hollandais font le monopole depuis plusieurs années. Un trafic avantageux pourroit s'ouvrir avec les îles Philippines, et y introduire, au moyen des jonques, les marchandises de Madras et du Bengale, pour la consommation de l'Amérique

espagnole. Les Cambogiens et les Siamois apporteroient les denrées de leurs pays respectifs, et les échangeroient contre celles de la Cochinchine, qui seroient à leur convenance. Par exemple, il est probable qu'on trouveroit un grand débouché pour les draps du Bengale. Le bas peuple, en Cochinchine, n'est guère vêtu que de *canga*, grosse étoffe de coton qui lui vient de la Chine. Mais la préférence qu'il donne, comme j'ai eu occasion de l'observer, aux draps du Bengale, à raison de leur plus grande largeur et meilleur marché, lui en feroit bientôt adopter généralement l'usage. Les demandes d'opium, déjà devenu en quelque sorte un objet de première nécessité pour les Chinois, augmenteroient à proportion de la facilité qu'ils auroient à se le procurer. L'importation de cet article qui ne seroit plus bornée au seul port de *Canton*, mais qui se feroit par les jonques dans tous les ports de la Chine, en étendroit la consommation jusque dans les parties les plus reculées de ce vaste empire.

Mais les plus flatteuses espérances qu'éveille l'idée d'un établissement en Cochinchine, se fondent sur les riches mines de ce pays, renommées depuis des siècles, pour produire un or si pur, que la simple action du feu suffit, dit-on, pour le raffiner. Je n'ai négligé aucune occasion de faire des recherches relativement à cet

objet important, et j'ai appris qu'il y avoit des mines dans différentes parties des provinces septentrionales, et principalement à *Hué*, dont le minérai se trouve si près de la surface de la terre, qu'on l'en retire sans beaucoup de peine et à très-peu de frais. Quels fruits ne recueilleroit-on pas de cette source de richesses, si elle étoit confiée à un habile métallurgiste?

Quelques grands que soient les avantages commerciaux d'un établissement à la Cochinchine, les avantages politiques qui en résulteroient ne seroient guère moins considérables. La rade de *Turon* offriroit non seulement une retraite sûre à nos vaisseaux de l'Inde, contrariés dans leur passage à la Chine; mais de ce port nous pourrions intercepter les flottes de toute puissance ennemie qui viendroit de ce pays ou qui s'y dirigeroit. Nous deviendrions des voisins redoutables aux Hollandais et aux Espagnols, et dans le cas d'une guerre avec l'une de ces deux puissances, nous pourrions attaquer avec avantage ses plus importans établissemens.

Si la compagnie désiroit en former un à la Cochinchine, elle pourroit le faire à peu de frais, et le fonder sur les bases de la plus stricte justice. Plusieurs membres de la famille royale, outre le mandarin que j'ai ramené du Bengale, et un grand nombre d'officiers de l'ancien gou-

DESCRIPTION

DU LAC DE CIRKNIZ, DANS LA CARNIOLE.

Par M. Depping.

Parmi les nombreuses curiosités naturelles de la Carniole, le lac de Cirkniz mérite sans contredit une des premières places, surtout à cause du phénomène singulier qu'il présente. Voici d'abord sa position : éloigné de six milles de la ville de Laybach, ce lac est bordé vers le nord par des rochers d'un aspect sauvage et effrayant, dominés par l'*Yavornig,* haute montagne couverte de forêts épaisses de sapins et d'autres arbres. Ces rochers et ces bois donnent à toute la contrée l'air d'un désert affreux, et inspirent d'abord au voyageur un sentiment de frayeur; cependant en tournant ses regards du côté du nord, il aperçoit un changement dans la nature de la contrée : le sol y est mieux cultivé; des villages épars çà et là, au milieu des campagnes fertiles, offrent un coup d'œil agréable; ce tableau riant, la vaste nappe des eaux du lac et

le rideau des montagnes qui le bordent du côté opposé, forment un ensemble très-pittoresque.

Le lac a deux bonnes lieues de longueur dans la direction de l'est à l'ouest, et une lieue de largeur depuis l'extrémité septentrionale jusqu'à celle du sud. La profondeur n'en est pas la même dans tous les endroits, et varie de la mesure d'une à quatre toises. Trois îles s'élèvent du sein de ses eaux. La première, appelée *Vornek*, est assez considérable pour porter un village entier avec une église, assise sur une butte. De belles terres labourées, des prairies et des vergers font de cette île un séjour délicieux. Les deux autres sont moins considérables, et portent toutes deux le nom de *Goritza;* l'une avec le surnom de *Velka*, l'autre avec celui de *Mala;* deux mots qui, dans le dialecte du pays, signifient *la grande* et *la petite*. On voit en outre une langue de terre, du nom de *Dornoschek*, s'avancer fort loin dans le lac, et former une grande presqu'île, qui n'est séparée de l'île de Vornek que par un détroit de peu de largeur. Huit ruisseaux viennent apporter au lac le tribut de leurs eaux, sans cependant l'agrandir, comme on le verra tout à l'heure; ceux de *Cirkniz* et d'*Oberg* en sont les plus considérables: le premier passe par le village du même nom (1),

(1) *Zirkniza* signifie dans le langage de Carniole une église ou chapelle isolée dans la campagne.

situé à une demi-lieue de l'embouchure du ruisseau. C'est d'après ce village que le lac a été appelé. Les anciens le connoissoient sous le nom de *Lugeus* (1). Sans compter Cirkniz et Ottok, dans l'île de Vornek, il y a encore sept villages dans cette contrée, tous à très-peu de distance et presque sur les bords du lac.

Comme, dans ce vaste bassin, les eaux n'ont point d'écoulement, elles se retirent par deux ouvertures qui, creusées par la main de la nature dans toute l'épaisseur du roc, et formant une espèce de canaux ou aqueducs, les conduisent par le milieu de la montagne, et les font sortir de l'autre côté, à la grotte de Saint-Cautien. Ces deux ouvertures sont au niveau du lac, et on les connoît dans le pays sous le nom de *Mala* et *Velka Karlouza*.

Mais outre ces deux cavités, il y en a au fond du lac dix-huit autres qui, quelquefois, donnent une retraite aux eaux, et font disparoître le lac entier. C'est là ce qui constitue le phénomène remarquable dont il est question ici.

Lorsque le lac commence à disparoître, les eaux s'engouffrent d'abord dans l'ouverture appelée *Kamine*, et disparoissent peu à peu de manière à ce qu'au bout de cinq jours le fond du lac se montre autour de ce gouffre. Au bout

(1) Lacus Lugeus. *Voyez* Strabon, liv. VII.

de cinq autres jours on en voit autant autour de l'ouverture nommée *Vodonos*. Il en faut cinq autres pour faire disparoître l'eau autour du trou de *Keschètto*; deux autres trous, ceux de *Koten* et de *Levische* se vident pareillement et nécessairement au bout de cinq jours. Ainsi la retraite totale du lac se fait en vingt-cinq jours, à la fin desquels le fond en est à sec, et offre, au lieu d'une nappe d'eau, un terrain fertile très-propre à la culture. Dès-lors on commence à le labourer et à le semer. Une abondante végétation couvre bientôt ce lieu; trois mois après, les paysans y récoltent du foin et du millet; et chassent du gibier, là où peu auparavant il n'y avoit d'êtres vivans que des poissons.

C'est ordinairement au bout de quatre mois que le lac se remplit de nouveau. On voit d'abord l'eau s'élever avec vigueur de différentes ouvertures, à une hauteur de deux à six toises; puis, dans un espace très-court, remplir tout le bassin; et quoiqu'il lui faille vingt-cinq jours pour disparaître, elle n'emploie que vingt-quatre heures pour reparoître entièrement.

L'époque de la retraite de ce lac n'est point réglée. On a des exemples qu'il a disparu et reparu trois fois dans l'espace d'un an. Il s'est passé des années où il ne s'est point retiré; mais on n'a jamais observé que son absence

ait été de plus de quatre mois. Le plus souvent il se retire à la fin de juin ou au milieu de juillet.

Le moment de son départ est une véritable fête pour les habitans des environs, à cause de la belle pêche qu'il promet. Aussitôt que l'on remarque à certaines pierres que les eaux commencent à baisser, on donne dans les hameaux adjacens le signal par le son de la cloche. A l'instant on voit accourir jeunes et vieux, hommes et femmes, tous munis d'un filet attaché à une longue perche. On se presse d'autant plus que la pêche, dans ce lac, étant défendue pendant le reste de l'année, on n'a que le moment de son départ pour en profiter, et les pêcheurs de ce pays savent par expérience qu'un retard de quelques heures peut faire manquer entièrement la pêche autour des ouvertures du lac; parce que les poissons, en suivant le courant rapide de l'eau qui s'engouffre avec une grande impétuosité et avec beaucoup de fracas, sont déjà partis quand l'eau n'a plus que deux toises de profondeur. Il n'est pas permis indistinctement à tout le monde d'y pêcher; chacune des dix-huit ouvertures du lac appartient à un maître privilégié ; souvent il y en a pour une seule ouverture plusieurs qui ont le droit de jeter le filet chacun à son tour. Quelques propriétaires permettent, pour

une légère rétribution, de le jeter un certain nombre de fois. Ce n'est que quand tous les privilégiés ont remporté leur part du poisson, qu'il est permis aux pauvres et à tous ceux qui se présentent, de fouiller dans le limon, qui souvent récèle encore d'assez gros poissons. Quelques pêcheurs descendent dans l'intérieur des cavités, et y continuent leur pêche; mais souvent ils sont forcés d'y renoncer à cause des écrevisses et des sang-sues qui viennent en foule attaquer les jambes nues de ces ravisseurs de leur paisible retraite. Parmi les poissons du lac de Cirkniz, les brochets sont les plus nombreux; il y en a de 10, 20, 30 et 40 livres, et quelquefois même d'un plus grand poids. Vers le milieu du dix-septième siècle, le lac renfermoit un brochet d'un aspect si imposant et d'une telle grosseur, que toutes les fois qu'on le pêchoit on le relâchoit sans lui faire du mal. Mais quand les chartreux, dit M. Valvasor, auteur d'une Description de la Carniole (1), eurent acheté le droit de pêche dans le lac, ce doyen des poissons ne trouva plus grâce pour sa belle taille, et ce ne fut plus que servi sur leur table qu'il reçut les hommages de ces ichtyophages. Ce qui nous fait voir que ces reli-

(1) *Die Ehre des Herzogthums Crain*, etc., *durch W. Valvasor.* 1689. 4 vol. in-folio.

gieux étoient un peu plus gourmands et un peu moins généreux que l'empereur Frédéric II qui, possédant un beau brochet, le mit dans un étang du palais de Kaiserslautern, après l'avoir orné d'un anneau d'or, dont les articulations étoient élastiques, et qui portoit cette inscription grecque (1):

ΕΙΜΙ. ΕΚΕΙΝΟΣ. ΙΧΘΥΣ. Ο. ΤΗΝ. ΛΙΜΝΗΝ. ΠΑΝΤΩΠΡΩΤΟΣ. ΕΙΛΥΘΑ. ΔΙΑ. ΤΟΥ. ΚΟΣΜΗΤΟΡΟΣ. ΦΕΔΕΡΙΚΟΥ. Β̄. ΤΑΣ. ΧΕΙΡΑΣ. ΕΝ. ΤΗ. Ε̄. ΗΜΕΡΑ. ΤΟΥ. ΟΚΤΟΒΡΙΟΥ. Ᾱ. Σ̄. Λ̄.

(C'est-à-dire : Je suis le poisson qui le premier ait été mis dans ce lac par les mains de l'empereur Frédéric II, le 5 octobre 1230.)

Ce brochet, après avoir passé 267 ans dans cet étang, fut pris enfin avec son anneau, en 1497, et transporté à Heidelberg, pour être servi sur la table de l'électeur Philippe. On dit qu'il avoit alors 19 pieds de long, et pesoit 350 livres. On commença par le manger, après cela on songea à lui élever un monument consistant en un tableau où il étoit représenté dans sa grandeur naturelle, avec une inscription qui racontoit en style lapidaire l'histoire de ce Nestor des brochets.

(1) *Marquard. Freher.*, part. 2, origin. palatin., chap. 12, p. 54, édit. 1686.

. Le lac de Cirkniz ne renferme pas à beaucoup près des poissons aussi énormes que celui-là; néanmoins il y en a de fort gros, et en grand nombre, surtout lorsque les eaux sont restées long-temps sans se retirer. En 1655, lorsque le lac disparut pour la première fois, après cinq ans de repos, l'ouverture de Keschetto seule fournit au premier pêcheur vingt-un chariots de poissons; au second dix-sept, et au troisième neuf. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le tonnerre tombe quelquefois dans le lac, et tue un grand nombre de ses habitans, dont on ressuscite cependant une partie, en les mettant sur-le-champ dans de l'eau fraîche. On a plusieurs fois trouvé dans le ventre des brochets de ce lac des canards sauvages, qui sont très-fréquens dans les environs. Ils sortent même en foule des cavités du roc à l'approche d'un orage, et se répandent dans la campagne, où ils ne tardent pas à devenir la proie des paysans. Ceux-ci les guettent à l'entrée de ces cavités, et les tuent souvent à coups de baguette; ce qui est d'autant plus facile, que les canards, en paroissant pour la première fois au jour, en sont tellement éblouis, qu'ils ne voient d'abord rien. Ils sont ordinairement très-gras et d'une couleur noire. Il est évident que ces animaux viennent de quelques lacs renfermés dans l'intérieur de

ces rochers, puisqu'on a même trouvé des herbes et de petits poissons dans leur estomac ; et c'est là ce qui explique naturellement le phénomène du lac de Cirkniz. En effet, la vaste chaîne de montagnes qui, sous le nom des *Alpes de Carniole*, traversent ce pays depuis la Dalmatie jusqu'en Carinthie, n'est qu'un énorme banc calcaire percé d'outre en outre, d'un nombre immense de grottes : dans plusieurs de ces cavités, l'eau des pluies et des neiges trouve de vastes réservoirs où elle s'accumule souvent pour se répandre dans d'autres cavités par des canaux de communication qui ne sont pas rares dans ces rochers calcaires. Il y a donc toute apparence que les cinq grandes cavités qu'on remarque au fond du lac de Cirkniz communiquent avec cinq lacs ou réservoirs d'eau qui se trouvent dans l'intérieur de la montagne. Or, du moment que l'eau baisse considérablement dans ces lacs souterrains, les canaux qui les joignent au lac de Cirkniz, font la fonction de siphons, et soutirent, l'un après l'autre, toutes les eaux pour les faire passer dans les cavernes des rochers ; mais lorsque par d'autres voies l'eau des pluies ou des neiges y arrive en abondance, les mêmes siphons forcent la masse d'eau de retourner avec impétuosité, et de se jeter dans le lac. Ce phénomène est donc au fond le même que celui

que présentent toutes les sources qu'on appelle intermittentes; phénomène dont les causes ont été assez bien développées dans d'autres ouvrages (1), pour qu'on puisse se dispenser d'entrer ici dans de longs détails à cet égard.

La superstition, fruit de l'ignorance, ne voit dans ce phénomène naturel qu'un objet de frayeur, et les gens des environs font aux voyageurs, au sujet de ce lac, mille contes, plus extravagans les uns que les autres. On a même donné à une cavité du rocher sur le bord de l'eau, le nom de *Trou des Sorcières;* parce que, dans les siècles précédens, on s'imaginoit tout de bon que les sorcières s'y assembloient de temps à autre pour faire leur sabbat. « Aussi, » dit plaisamment l'auteur qu'on vient de citer » plus haut, M. Valvasor, ce pays est-il riche- » ment pourvu de sorcières ». Ce qu'il ajoute n'est pas tout à fait si plaisant. « Mais, dit-il, » quelquefois on les prend sur le fait, et l'on » en brûle par an, dans les environs, plus qu'on » n'en fait périr dans tout le reste de la contrée » pendant une génération entière ». Aujourd'hui, heureusement, ce ne sont plus des sorcières qu'on poursuit dans les cavités de la montagne;

(1) Tels que l'Encyclopédie, le Dictionnaire de Valmont de Bomare, etc.

les chasseurs y recherchent, avec une ardeur peut-être égale à celle des ennemis de la magie, d'excellens pigeons sauvages qui s'y réfugient en grand nombre, surtout pendant la froide saison. Cette chasse est, en général, très-heureuse dans toute la partie montagneuse de la Carniole, où l'on connoît ces cavités sous le nom de *Taubenlöcher* (trous de pigeons).

BULLETIN DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N°. XIX.

ŒUVRES militaires et mêlées de S. A. Monseigneur le Prince CHARLES DE LIGNE, *31 vol. Vienne et Dresde*, 1806—1808.

Quoique écrits en français, les opuscules du maréchal prince de Ligne étoient peu connus, ou du moins peu lus en France avant la publication du charmant volume dans lequel l'ingénieux auteur de *Delphine* et de *Corinne* a donné un choix de lettres et de pensées de cet auteur trop fécond. En effet, il y a peu de Français et même peu d'Allemands qui aient pris la peine de parcourir le recueil de *trente-un* volumes, en partie mal imprimés et dépourvus d'une table des matières, dans lequel le prince de Ligne a enseveli tant de vues neuves et profondes, tant de réflexions spirituelles, tant d'anecdotes piquantes, à côté des comédies peu comiques, des chansons sans sel et des poèmes très-prosaïques, souvent même pleins du plus mauvais goût. Il n'est donc pas étonnant que madame la baronne de Stael-Holstein nous

ait laissé une immense moisson à faire dans ce volumineux recueil.

Nous ne pouvons ici qu'indiquer aux amateurs de lectures historiques, les *mémoires* sur les armées de France et de Russie, sur le rétablissement de la Pologne, sur l'amélioration du sort des Juifs, et sur les *Bohémiens* ou *Zigeuner*, dans le neuvième tome des Œuvres mêlées; deux mémoires *sur les grands généraux* du dix-septième siècle, et du commencement du dix-huitième siècle, dans le douzième volume des Œuvres militaires; les deux volumes sur le prince Louis de Bade, le mémoire ou plutôt le recueil des pièces inédites sur le comte de *Bonneval*, dans le treizième volume des Œuvres mêlées; le portrait de Catherine II, ceux du chevalier de Saxe et du prince Charles de Lorraine, sans compter ni les morceaux sur Frédéric II, sur Rousseau et Voltaire, ni les lettres sur le voyage de Crimée, donnés dans le recueil de madame de Stael. Nous devons encore payer un tribut au style gracieux et souvent très-élégant qui règne dans les deux petits volumes *sur les jardins*. Les autres volumes contiennent un chaos de pensées détachées, de contes, de vers de société et d'anecdotes.

Pour donner une idée de l'esprit du prince de Ligne, et pour reposer agréablement celui de nos lecteurs, nous extrairons des *Œuvres mêlées* quelques passages qui ne sont pas entièrement étrangers au plan de notre recueil. Nous laissons au prince de Ligne son style quelquefois incorrect, mais piquant et original.

Sur l'utilité des Voyages.

« Voici ce qui arrive au jeune Suisse qui mène un sauvageon d'Angleterre; au baron allemand qui mène le fils du petit souverain dont il est chambellan; à l'a-

courier avec l'uniforme de major au service de la république de Pologne, qui mène un grand seigneur, cet ours du nord; à la vieille croix de Saint-Louis qui mène le fils d'un duc et pair; et à l'abbé qui mène le fils d'un prince de Naples ou de Rome.

» Le jeune *Suisse*, plus aimable que son élève, est reçu partout à merveille, et laisse aller son lord partout où il veut avec son laquais de louage, tandis qu'il passe la soirée dans une société fort agréable, où la taciturnité du lord seroit déplaisante. Le lord s'en retourne du continent un peu incommodé, parce qu'il n'a pas été *continent* lui-même (1); et le jeune Suisse a reçu 2,000 guinées pour son voyage.

» Le *baron* passe sa matinée à examiner les cartes de visite que Son Altesse a reçues, et à savoir si on a porté exactement les siennes chez tous ceux qui leur en ont faites, et surtout aux grandes maisons où il y a à dîner. Ils y arrivent de trop bonne heure, y disputent tout haut ensemble sur leur montre, ou la pièce que l'on joue au théâtre, ou sur l'heure qu'ils ont demandé leur carrosse de remise. Le jeune prince écoute un bon gros compliment que fait le baron à droite, pour faire le même à gauche; et comme celui-ci voudroit bien être grand-écuyer à la mort du père de monseigneur, il lui écrit que son cher fils réussit à merveille dans ses voyages.

» Le *major*, en uniforme rouge, parement bleu-céleste, mène son grand seigneur chez une fille de Londres; pour connoître les mœurs de l'Angleterre, dit-il, va jouer au café, et puis le reprend pour aller apprendre

(1) Nous ne supprimons point ce mauvais jeu de mots; mais nous croyons que l'auteur auroit pu se dispenser de le faire.

à boire à la taverne; car c'est en buvant, dit-il, qu'on fait souvent les affaires de la république.

» Le vieux *lieutenant-colonel* français raconte à toute l'Europe la bataille de Plaisance, fait mille questions, et dit, avant d'avoir eu la réponse : Cela ne se fait pas comme cela en France. Son élève le fait remarquer aux jeunes gens du pays ; on rit à ses dépens. Il le contrefait ; et avant que le gouverneur ait fini sa conversation, il est revenu de chez la danseuse qui lui a donné rendez-vous à l'opéra.

» M. l'*abbé* dîne tous les jours chez le nonce, qui donne son auditeur au jeune *Principe*, pour aller crier partout, questionner tout le monde, rire bien haut, gesticuler et faire trembler chaque maison par l'arrivée de ces trois turbulens *seccatori*.

» Tous disent à leur retour qu'on a eu mille bontés pour eux : il n'y a que le jeune Suisse qui ait raison, et son sauvageon, qui dit qu'il s'est ennuyé comme un mort.

» Qu'est-ce que les jeunes gens ont rapporté de leurs voyages? des souliers qui ne tiennent pas à leurs pieds, et autant de rubans ou cordons à leurs culottes que ce qu'on appeloit les canons des haut-de-chausses des marquis de Molière.

» Qu'est-ce qu'ils ont appris? qu'on s'ennuie chez eux s'ils se sont amusés ailleurs ; et s'ils ont été de petits pédans, qui s'informoient de choses sérieuses, à être insupportables, parce qu'ils censurent tout ce qu'ils trouvent dans leur pays. »

Manières des Orientaux.

« Quelle différence de noblesse dans les gestes et les

complimens des Orientaux! Les révérences donnent à tous les Européens l'air de mauvais maîtres à danser. Les Orientaux ont, dans leur salut, un jeu de physionomie, une manière de regarder, et une nuance de cordialité ou de respect qui n'est pas faite pour faire des dupes ou confondre tous les états; comme ce sot compliment de mauvaise grâce qu'on fait avec les jambes, à tout le monde également. Il y entre presque toujours de la bassesse ou de la hauteur, et souvent de la gaucherie. Les révérences des femmes russes, qui ne saluent que de la tête, valent mieux que les révérences françaises, avec les jambes écartées et les genoux pliés indécemment, avec trop ou trop peu de grâce, trop d'effronterie ou de pudeur enfantine, déjà ridicule à trente ans. »

Sur la Danse chez diverses nations.

« On dit quelquefois *bête comme un danseur;* c'est parce qu'il n'y a rien de plus bête que la danse en France. La grâce stupide et importante d'un menuet, accompagnée d'un sourire en donnant la main, avec un sot balancé ou un ridicule pas grave; la monotonie des rigodons et le déploiement collé des bras, afin qu'ils ne soient jamais naturels, sont le cachet de la sottise et de l'importance. Quelle différence des pays sauvages ou presque sauvages, où l'on voit la vraie danse de la nature! En Allemagne, où le *walzen* montre au moins l'envie de sauter, de s'amuser, et peut-être de s'aimer. Le quadrille français renferme une sottise un peu moins importante que celle du menuet; mais jamais un peintre s'occupera à peindre une danseuse française.

» Celle des Anglais annonce plus de mouvement, et

de l'envie de faire de l'exercice pour la santé, et n'exige pas la grâce de convention. Mais les *Cosaques*, les *Masours* même, les *Russes*, par leurs mignardises, leurs espèces de pantomimes voluptueuses, leurs bras arrondis et un certain remuement des épaules, nous mènent insensiblement à la danse lascive des Orientaux. J'ai vu aux extrémités de l'Europe des troupes de chanteurs et de danseuses *Egyptiennes*, au service des grands seigneurs. Le désir leur sort par les yeux, et les yeux leur sortent presque de la tête. Leurs bras sont contournés. Elles déchirent leurs vêtemens. Il n'y a pas de bacchanale qui ait jamais pu ressembler à ces trépignemens impudiques, accompagnés de hurlemens. Ces cris, et les chansons les plus sales, animent tellement les femmes, qu'avec le rouge qu'elles ont sur les joues, elles ont l'air d'enragées de tempérament, si l'on peut s'expliquer ainsi.

» Les danses des jeunes Grecques au service des sultans et des bachas, ont des manières plus douces; il y a plus de rondeur et plus d'art dans la manière d'exprimer les besoins de la nature, et de les faire naître dans les cœurs des possesseurs presque impuissans des beautés de la Géorgie et de la Circassie.

» Tout cela rappelle les deux origines de la danse et de la musique. L'une est l'amour plus ou moins délicat; l'autre est la guerre, soit pour s'exciter au combat, soit pour se réjouir de la prise et de la brûlure, peut-être, des ennemis (1). »

(1) Cette réflexion du prince de Ligne est confirmée par beaucoup de relations de Voyages, entre autres par celle de M. Lichtenstein, sur les Bêtjouânas. *Annales*, tome V, pag. 355 et suiv.

Paul I, empereur de Russie.

Paul I, sans avoir le goût que M. de La Harpe lui supposoit pour l'histoire naturelle, en avoit de doux, et surtout celui de la campagne. Dès que celui de faire la guerre en temps de paix lui prit, il fit chaque jour un pas vers la folie, mais n'avoit pas encore là dureté de son père. Il étoit gai dans la société, sûr avec ses amis, et avoit beaucoup de légèreté dans l'esprit. Ce fut peu avant ses voyages qu'il prit celui de la méfiance, surtout sur le compte de sa mère. Il crut qu'elle vouloit qu'il ne rentrât plus en Russie; et au lieu de monter en voiture avec la grande-duchesse, il prit ses enfans entre ses bras et ne voulut plus les quitter. On sait ses soupçons d'empoisonnement en Italie, et même de ma part, sur la barque d'Ostende à Bruges, lorsque la bière de ce pays-là lui donna la colique. Je le retrouvai encore aimable, mais plus méfiant, moins juste, un peu plus dur à l'exercice et même dans la société, six ans après. Lorsque l'impératrice lui parloit, il faisoit une révérence froide et respectueuse, et se retiroit. « Pourquoi, monseigneur, lui disois-je, voulez-vous avoir l'air d'un courtisan disgracié ? Voyez le plaisir que lui fait la grande-duchesse, qui est un ange, lorsqu'elle lui répond avec cet air caressant qui l'enchante; elle est à son aise avec elle, et V. A. I. ne veut ni y être, ni qu'elle y soit. »

A mon retour de la Crimée, il me dit fort gaîment: « Vous avez tous bien flatté ma mère, Messieurs, en faisant semblant de voir ce qui n'existe pas : des armées, des ports, des flottes, des villes point bâties,

et des colonies de cent lieues en poste, qui couroient après vous autres. » Lisez, lui dis-je, Monseigneur, ma lettre à Grimm, que j'ai trouvée dans une gazette ; je n'y ments pas d'un mot. Les prétendus villages transportés étoient des habitans qui venoient peut-être de vingt lieues, à la vérité, pour voir l'impératrice, ce qui est naturel. On la vole, mais on ne l'attrape pas. D'ailleurs une femme ne peut pas courir partout, entrer dans tous les détails pour savoir si tous ses ordres sont exécutés parfaitement. « Oh! je le sais bien, me répondit le grand-duc, c'est pour cela que ma chienne de nation ne veut être gouvernée que par des femmes. »

Je tremblai à cette expression à la Holstein, et j'y vis Pierre III, autant que par les uniformes prussiens que S. A. I. avoit la bonté de laisser à son régiment de cuirassiers et à son bataillon de gardes. Il avoit autour de lui, à Gatschina, tout cet appareil militaire, et l'impératrice n'en avoit point à Czarsko-Zelo. Les courtisans, les spectacles, les plaisirs couroient chez le grand-duc, de la connoissance et de l'approbation de sa mère, dont il n'eut jamais lieu de se plaindre, pas plus que des favoris qui lui faisoient leur cour ; et souvent elle payoit ses dettes.

Le duc d'Orléans (*Egalité.*)

J'aime cet éloge de la vertu. Il est court, bien fait, et le juste portrait de M. le duc de Penthièvre, brave à la bataille de Dettingen, à l'âge de 15 ans, poli dans le monde, facile dans la société, un peu trop révérencieux, quoique ayant l'air grand seigneur. Sa dévotion étoit douce ; il aimoit M. *le duc d'Orléans* à cause des égards qu'il a eus pour sa femme pendant

plus de dix ans, qu'il étoit excellent mari. Il ne l'a jamais accusé d'avoir entraîné M. de Lamballe, son fils, dans la débauche, car le duc d'Orléans ne l'a jamais voulu avoir dans sa société qui, jusqu'un an avant la révolution, étoit composée de tout ce qu'il y avoit de mieux en hommes. *Quantum mutatus ab illo!* maudit esprit de vengeance, incalculable quand on s'y livre! Qu'y avoit-il de plus pur dans le monde que le chevalier de Durfort? Lui, MM. de Pons, de Thiars, de Coigny, de Ségur père et fils, de Lauzun, de Chabot, Fitz-James, quelques autres encore et moi; l'aurions-nous jamais vu, s'il y avoit eu apparence qu'il devînt un monstre? . . . .

Nous lui avions vu exposer sa vie pour sauver celle d'un de ses gens : nous l'avons vu renoncer à tirer, et pleurer, parce que son coureur, par étourderie, se levant d'un fossé, reçut de lui quelques grains de plomb dans le cou. Je lui ai vu proposer de se battre en bon gentilhomme; très-difficile en délicatesse sur le compte de bien des gens; hasardeux et de sang-froid dans un ballon, et de bon exemple à Ouessant, quoiqu'on en dise; par amour-propre trop circonspect, et peut-être avide en pari; avare en petites choses, mais généreux dans les grandes. Fatal effet de la légèreté, du peu de prix attaché à l'opinion, qui conduit au crime sans qu'on s'en doute! Fatal effet de l'ambition peu soutenue par le mérite, à la vérité! Il étoit superstitieux; je le conduisis un jour chez un sorcier, à un cinquième, rue Fromenteau, le grand Etrella. Il lui prédit des choses étonnantes, auxquelles mon peu de confiance m'empêcha de mettre du prix, et par conséquent de les retenir; je sais en gros qu'il y avoit du Versailles et du royaume, et je suis

persuadé que cela lui a tourné la tête. Fatal effet de mon imprudence, si cela est !

Les orgies de M. le duc d'Orléans étoient des fables. Il étoit de bonne compagnie, même au milieu de la mauvaise; poli, avec un peu de hauteur pourtant, avec les hommes; presque respectueux et attentif pour les femmes; gai pour lui-même; de bon goût dans ses plaisanteries : il avoit plus de trait que de conversation. Dans d'autres circonstances il auroit tenu du régent; il avoit de son genre d'esprit : il étoit bien tourné, bien fait, avec de jolis yeux. Ses infâmes intrigues révolutionnaires auront sûrement rendu son visage rouge, boutonné et affreux, car ce qui se passe dans l'ame s'y peint ordinairement. Quand on a été son ami (mot dont il connoissoit la valeur), il faut le pleurer avant de le détester, oublier l'homme aimable et abhorrer le scélérat qui a voté la mort du roi.

M. Caraccioli.

Il y a vingt mots à citer de ce Caraccioli que j'aimois beaucoup, entre autres deux au roi. Un jour à son lever, il lui dit, en parlant du poste de vice-roi, où il fut nommé : On dit que c'est une belle place?— Oui, sire; mais j'aime mieux celle de Louis XV.— M. l'ambassadeur, faites-vous l'amour à Paris?—Non, sire, je l'achète tout fait. C'est lui qui disoit si plaisamment en Angleterre, où je l'avois connu auparavant, qu'on ne pouvoit pas vivre dans un pays où l'on parloit tout, comme sur ma vie, par exemple : mon cheval m'emporte; il se tuera ou ne se tuera pas, disent deux Anglais : cinquante guinées; tope. Il y avoit une

barrière. J'espère que les commis m'arrêteront; point; ils leur crient : Il y a gageure. Mon chapeau tombe d'un côté, ma perruque de l'autre, et moi aussi, par terre, ne sachant qui avoit gagné.

Mot de Voltaire.

M. de La Harpe a tant parlé de M. Turgot, qu'il auroit dû raconter que Voltaire, l'aimant beaucoup aussi, avoit dit : « Voilà l'homme qu'il faut; voilà le bien qui » va se faire dans le royaume. S'il ne reste pas en » place je me fais moine. » Il la perd; on y met M. de Clugny : on rappelle à Voltaire ce qu'il a dit. Vous avez raison, répondit-il, je ne m'en dédis pas; je me fais moine de Clugny.

Le savoir de M. de Paulmy.

C'est à un M. Contant d'Orville, jadis mauvais comédien, que M. de Paulmy doit d'avoir été nommé dans la littérature. Le choix de ce mélange n'est pas trop bien fait. Lorsque j'avois la bibliomanie militaire, j'ai visité cette grande bibliothèque. M. Paulmy avoit mis de son écriture, à la vérité, sur quarante mille volumes. Mais il y avoit, par exemple, sur un ouvrage de fortifications : *Ouvrage d'un ingénieur autrichien, appelé* Cugnot. *Je ne le crois pas bon; du reste, je ne l'ai pas lu.*

Les illustres Fuyards.

Frédéric-le-Grand convenoit lui-même que se croyant battu à Molwitz, il s'étoit retiré à Neifs; il apprit par là que les batailles tenoient à si peu de chose qu'il ne

se donna que trop, depuis ce temps-là, la peine d'y rester jusqu'à la fin. Cette retraite et le nom de la ville ont une grande conformité avec ce qui arriva à M. le comte de Clermont. C'est à Nuyss que celui-ci se sauva à toutes jambes, après avoir perdu la bataille de Creveld : en entrant dans la ville il demanda à l'officier de garde s'il étoit déjà arrivé beaucoup de fuyards. *Non, monseigneur*, lui dit-il, *vous êtes le premier.*

Beaumarchais à Vienne.

.... Cet assassinat de Beaumarchais étoit une singulière mystification. Je le vis arriver à Vienne, avec l'air défait d'un assassiné; car cet excellent mime se faisoit le visage qu'il vouloit. *Voyez ma mine*, me dit-il; *adieu, La Harpe, adieu tous mes plaisirs. C'est un coup de couteau; mais ici, sur cette boîte d'or fausse, c'est un coup de poignard : je le dois au roi, mon maître; mais je lui dois la vie. Si par discrétion, sûreté et respect, je n'avois pas porté au cou cet ordre écrit de sa main, que vous pouvez lire, j'étois tué.* Il y avoit effectivement : *Le sieur de Beaumarchais exécutera les ordres que je lui ai donnés; et son exactitude sera la mesure de ma reconnoissance. Louis.* C'étoit toujours pour courir après des prétendus libelles contre la reine, dont il faisoit, je crois, les titres, pour en avoir un à des commissions royales. *Un Juif*, me dit-il, *car c'étoit un Juif auteur ou colporteur de ce livre infâme, me suivoit. Je descends de ma voiture, parce que je devois descendre. Je m'éloigne un peu, j'entre dans un bois; huit ou dix hommes habillés de bleu (étoient-ce des déserteurs?) m'entourent. Sans armes, et dans une position........ Je veux me couler derrière un arbre :*

dans l'instant les poignards se lèvent, et voilà le coup!

Je lui dis : *Mon cher Beaumarchais, les soldats n'en ont guère : n'étoient-ce point des baïonnettes?.....* Poignard sonnoit mieux. Mais voici ce qu'a raconté le postillon de la poste avant Nuremberg : *Beaumarchais me fit arrêter, entra dans le bois ; et comme il y resta assez long-temps pour que je m'impatientasse de l'attendre, j'allai voir ce qu'il faisoit : il remettoit dans sa poche un canif avec lequel il venoit de se couper dans la main.* Beaumarchais prit le temps qu'il falloit pour jouer le blessé ; et puis il alla à l'audience de Marie Thérèse. Il trouva plaisant apparamment de s'asseoir devant elle, et de se faire donner une chaise par S. M. *L'effroi de l'admiration*, dit-il, *la surprise, le saisissement, ma convalescence.......... Ah! madame, je n'en puis plus!* La farce fut reconnue quelques jours après. La police arriva. *Prenez garde à moi,* dit Beaumarchais, *voilà des pistolets sur ma table; je suis capable de tout.* L'officier rit, l'arrêta et le conduisit le lendemain à la première poste.

Sur la vieille Europe.

Que de changemens dans les mœurs et dans les États, pour un changement de costume et d'usage! J'ai vu des coins brodés, des ceintures d'or, des bas roulés, et d'autres avec des jarretières aux hommes; des vertugadins et des coiffures, comme celles des précieuses ridicules, aux femmes ; des épaules découvertes à celles-ci, des perruques à ceux-là, avec un ou deux nœuds ou une *régence* à 40 ans, aux colonels, très-souvent. Ceux-ci rarement en uniforme; les généraux jamais, les officiers à peine, lorsqu'ils étoient de service. Les pères de

famille, à trois marteaux, brodés sur toutes les coutures, même à la campagne, ayant l'air de petits rois. Les jeunes gens de qualité, habillés tout à fait, l'épée au côté à sept heures du matin : pas un qui allât à pied dans la rue; tous à cheval, en habit galonné, avec une grande suite, et jamais au trot. Les grandes dames, avec deux heyducks à la portière et un écuyer de main avec des gants blancs, des pages et un peuple de valets sur la voiture; des espèces d'entrées d'ambassadeurs pour aller dîner au faubourg. Des chambellans mettant les souliers à leur souverain, et donnant leur main à baiser à leurs intendans. Des capitaines de cuirassiers* plus respectés qu'un feld-maréchal à présent. Trente maisons ouvertes, où l'on recevoit avec hauteur et bonhomie à la fois, mais sans grossièreté. Les amans respectueux, excepté un petit moment dans la journée. Les fils tremblans devant leurs mères, les filles n'osant presque point parler aux femmes mariées et dans une chambre séparée. Des ministres écoutant sans répondre, mais qui faisoient accorder. Les grandes actions connues, et des pluies de bienfaits et de distinctions.

Voyage à Spa.

J'avois aimé deux fois, j'avois cru en aimer quatre, j'avois été aimé cinq ou six; ne voulant plus cultiver que des goûts légers et frivoles de société, de jardinage et de littérature, je laissois promener mes yeux, mes désirs et mes actions plutôt que mon cœur.

Dans cette indifférence totale sur les événemens de ma vie, j'allai pour une blessure aux bains d'Aix-la-Chapelle et de Spa, où il vient du monde de tous les pays de l'Europe, et que l'ignorance des méde-

cins accrédite; parce qu'il est plus aisé de dire: guérissez-vous, que de dire: je vous guérirai.

J'arrive dans une grande salle où je vois des manchots faire les beaux bras; des boiteux faire la belle jambe; des noms, des titres et des visages ridicules; des animaux amphibies de l'église et du monde, sauter ou courir une colonne anglaise; des milords hypocondres se promener tristement; des filles de Paris entrer avec de grands éclats de rire, pour qu'on les croie aimables et à leur aise, mais espérant par-là d'y être; de jeunes gens de tous les pays, se croyant et faisant les Anglais, parlant les dents serrées et mis en palefreniers, cheveux ronds, noirs et crasseux, et deux barbes de Juif, qui enferment de sales oreilles; des évêques français avec leurs nièces; un accoucheur avec l'ordre de Saint-Michel; un dentiste avec celui de l'Éperon; des maîtres à danser ou à chanter avec l'uniforme de major russe; des Italiens avec celui de colonel au service de Pologne, promener des jeunes ours de ces pays-là; des Hollandais cherchant dans les gazettes le cours du change; trente soi-disant chevaliers de Malte; des cordons de toutes les couleurs, de droite et de gauche, et à la boutonnière, des plaques de toutes les formes, grandeurs, et des deux côtés; cinquante chevaliers de Saint-Louis; de vieilles duchesses revenant de la promenade avec un grand bâton à la Vendôme, et trois doigts de blanc et de rouge; quelques marquises faisant des parolis de campagne; des visages atroces et soupçonneux au milieu d'une montagne de ducats, dévorant tous ceux qu'on mettoit en tremblant sur un grand tapis vert; un ou deux Electeurs habillés en chasseurs, petit galon d'or et couteau de chasse; quelques princes incognito qui ne

feroient pas plus d'effet sous leur vrai nom; quelques vieux généraux et officiers retirés pour des blessures qu'ils n'ont jamais eues; quelques princesses russes avec leurs médecins; quelques Palatines ou Castellanes avec leur jeune aumônier; des Américains, des bourguemestres de tous les environs; des échappés de toutes les prisons de l'Europe; des charlatans de tous les genres; des aventuriers de toutes les espèces; des abbés de tous les pays; quelques pauvres prêtres hybernois, précepteurs de jeunes Liégeois; quelques archevêques anglais avec leurs femmes; vingt malades qui dansent comme des perdus pour leur santé; quarante amans, ou qui font semblant de l'être, suant et s'agitant; et soixante walseuses avec plus ou moins de beauté et d'innocence, d'adresse et de coquetterie, de modestie et de volupté.

Tout cela s'appeloit un déjeûner dansant. Le bruit, le bourdonnement des conversations, le tapage de la musique, la monotonie enivrante de la walse, le passage et repassage des oisifs, les blasphêmes des joueurs, les sanglots des joueuses, et la lassitude de cette lanterne magique, me firent sortir de la salle. Dans l'instant je suis culbuté par une course anglaise sur un mauvais pavé; je me ramasse; j'évite de l'être par une vingtaine de polissons, grands et petits seigneurs, au galop, sur des petits chevaux qu'on appelle des *escalins*. Je m'assieds, et je vois quelques buveurs d'eau compter religieusement leurs verres et leurs pas, et s'applaudir, cependant un peu tristement, des progrès de leur estomac. Quelques femmes viennent les joindre; j'écoute. Les eaux vous passent-elles, madame, dit un vieux président? Oui, monsieur, depuis hier, répond celle-là. Votre Excellence commence-t-elle à digérer,

dit-elle au ministre d'une cour ecclésiastique? J'aurai l'honneur de répondre à Votre Excellence, dit celui-ci, que je transpire depuis huit heures du soir jusqu'à dix, et que je sue tout à fait depuis dix jusqu'à minuit; et si je n'avois pas tant d'affaires pour monseigneur, je me trouverois bien tout à fait de ma cure. Un Français fait le gentil sur le mot de cure, et lui dit: Je vous croyois au moins vicaire général. *Goddem*, vos *Geronsteres* et vos *Pouhons*, dit un lord........ Comment, mes poumons, répond un demi-sourd (1)! Je ne dis pas cela, répond le très-honorable membre; j'ai quitté ici tous les bills de mon pays, qui mettoient ma bile en mouvement, pour ne plus entendre parler de notre infernale et mercantile politique; et au lieu d'eau je bois du punch comme un diable; buvez tous au moins du clairet comme moi. Nous étions hier dix ou douze Anglais bien ivres; nous nous portons tous à merveille aujourd'hui.

Si j'étois venu à Spa par curiosité, j'en aurois eu déjà assez, car dans une demi-heure je l'avois connu, et toute l'Europe et presque l'Amérique aussi. Il n'y a pas de meilleur observatoire que les bains et les eaux; mais comme les observations ne guérissent pas les coups de sabre, je me proposai de m'y arrêter; et pour reposer mes yeux et mes oreilles, je pris le chemin des montagnes, etc.

Sur Vienne en Autriche. — Fragment d'un dialogue.

Savez-vous, mon ami, que voilà cinq ans que nous ne

(1) Ces jeux de mots sont bien mauvais, mais c'est le tic de M. de Ligne que d'en faire à tout propos.

nous sommes vus? C'étoit à Vienne. Oh! la bonne ville, les bonnes gens!

B. Sans doute, car lorsque de sots critiques en ont voulu dire du mal, le seul qu'ils aient pu trouver, c'étoit leur grand appétit, ces beaux jours de poulets frits au Prater; mais jamais de querelle, de colère, ni d'ivrognerie. Amour pour leur Souverain, fidélité dans le commun, sûreté dans la société, exactitude dans les procédés, bonne police; on ne court point de risque d'être attaqué dans les rues: car on entend les voleurs de loin, ils vont en carrosse. Il n'y en a pas d'autres que ceux qui ruinent les grands seigneurs en leur prêtant de l'argent.

R. Et puis, on y fait ce qu'on veut. Liberté parfaite. Par exemple, on a celle de se retirer chez soi d'abord après le spectacle; on n'est retenu par personne; les ballets sont superbes, ainsi que les promenades. Casperle et Schicaneder m'amusoient beaucoup. Les filles à bonnêts d'or sont charmantes; quelle imagination que Lôschenkohl! J'aime tout, jusqu'aux figures de cire. Que fait-on ici? s'amuse-t-on?

B. C'est une arche de Noé assez divertissante: rendez-vous des ci-devant de tous les pays; et des ex-grands hommes, ex-généraux, ex-favoris, ex-gens d'esprit.

R. Comment vont les opinions?

B. Vous connoissez les hommes, poussant tout à l'extrême, variant comme les saisons. A force d'aristocratie on étoit devenu démocrate. A force d'être démocrates, ceux-ci sont redevenus aristocrates. Pour moi qui ne sais pas le grec, je ne connois que le royalisme. Tout ce qui n'est pas prêt à donner son sang et son or au souverain, sans raisonnement et sans réserve, me paroît jacobin. Obéissance aveugle, respect pour les autorités, fidélité

à son maître, voilà ce que je veux. Mais je ne sais si c'est la classe la plus étendue, et la mieux récompensée.

R. Et les femmes, les amans, les maris, les jeunes gens?

B. Comme ailleurs! Les premières changent de passions; les seconds de fortune, lorsqu'ils tombent en de mauvaises mains; les troisièmes de physionomie, prenant celle de la circonstance; les quatrièmes de bottes et de frac trois fois par jour, afin d'avoir la soi-disante malpropreté d'un palefrenier anglais le matin, et le soir la bien-tenue d'un lord.

R. Et la littérature et les spectacles?

B. L'une bien noire, les autres bien froids. Petites maximes dangereuses qu'on y glisse sans faire semblant de rien; quelque gentilhomme ou humilié, ou à qui on prête une vilainie; un ministre avec trop de puissance; un officier avec trop d'insolence; scènes qui ne finissents pas, dialogue lorsqu'il faut agir. C'est, par exemple, comme si à présent que j'ai affaire, je m'entretenois davantage avec vous. Adieu.

La Cour de Moldavie.

Mauro Cordato, hospodar de Moldavie, avoit laissé à son espèce de cour sauvage assez d'oriental, pour avoir le piquant de l'Asie, et donné assez de civilisation, pour y joindre quelques grâces de l'Europe. Moitié Chrétien, moitié Mahométan, car même les Grecs de ce pays-là en tiennent plus que des Catholiques; marié, à peu près, comme chez nous, il s'étoit donné une espèce de sérail à la turque, mais bien plus raisonnable; pour éviter d'être la dupe des infidélités avec des risques, ou d'être tyran avec des eunuques, il avoit permis l'entrée de son harem à tous ceux qui plaisoient à ses sultanes. Il falloit seu-

lement qu'ils se soumissent à une petite cérémonie. Un grave docteur juif étoit sans cesse en faction avec le détachement qui gardoit les portes du harem. Il falloit se résoudre à être examiné par lui ; et dès que les indices de santé, et une assez bonne réputation de mœurs point débordées, procuroient un billet *d'entrée*, cette carte étoit une carte blanche de plaisirs.

Mauro Cordato ne voyoit que des heureux et des heureuses ; on se prenoit, on se quittoit, il n'y avoit ni jalousie, ni humeur. On est bon quand on s'amuse ; l'ame sensible au divertissement est ouverte à l'amitié et à toutes les vertus. Ce n'étoit que danses à la grecque, voluptueuses à l'excès ; que fêtes, que spectacles, surprises et histoires arabes galantes qu'on se contoit pour s'endormir quelquefois. L'hospodar attiroit *par*-là beaucoup d'étrangers curieux de voir le plaisir en circulation : car il est presqu'intercepté partout, par les préjugés. L'hospodar, sans abuser de son pouvoir, n'étoit que galant pour les étrangères, qui comme ailleurs restoient sous la discipline de leurs maris. Il n'annonçoit son choix qu'un quart-d'heure avant d'aller se coucher; et passoit toute la journée dans la société de gens qui ne cherchoient qu'à se plaire. Il étoit l'idole de ces jeunes gens, et apprenant ainsi à les connoître, il choisissoit parmi eux, ceux qui lui paroissoient les plus propres à être employés. La Porte avoit eu quelques mécontentemens de sa conduite politique. Je marche avec douze bataillons et douze escadrons à son secours. Les apparences de la guerre n'empêchoient point tout Jassy de se divertir, et d'aller, le jour de mon arrivée, à un feu d'artifice dans un bois charmant, etc., etc.

Anecdotes sur Catherine II.

« N'est-ce pas, me dit-elle un jour, que je n'aurois » pas eu assez d'esprit pour Paris? Je suis persuadée que » si j'avois été comme les femmes de mon pays qui y » vont, en voyageant, on ne m'y auroit jamais donné » à souper. Que voulez-vous, ajoutoit-elle, mademoiselle » Gardel ne m'en a pas appris davantage; c'étoit une de ces » vieilles gouvernantes françaises réfugiées. Elle m'en avoit » assez appris pour me marier dans mon voisinage. Ma» demoiselle Gardel et moi, nous ne nous attendions » pas à tout ceci. »

Elle me disoit quelquefois : *Votre imperturbable*, en parlant d'elle, parce qu'une fois que nous parlions des qualités de l'ame, je lui disois que c'étoit la sienne. Ce mot, qu'elle étoit un quart-d'heure à prononcer exprès, en redoublant sa lenteur majestueuse et sonore, l'amusoit; et surtout quand, pour l'alonger encore, elle disoit : *J'ai donc de l'imperturbabilité ?*

C'est ainsi qu'il y avoit dans une de ses lettres à moi, pendant un combat naval de la dernière guerre de Suède : *C'est au bruit du canon qui fait trembler les vitres de ma résidence, que votre imperturbable vous écrit.* Je n'ai rien vu de plus prompt et de mieux fait que ses dispositions pour cette guerre imprévue, écrites de sa main, qu'elle envoya au prince Potemkin pendant notre siége d'*Oczakow*. Il y avoit au bas : *Ai-je bien fait, mon maître?*

Ses traits d'humanité étoient journaliers. Un jour elle me dit: « Pour n'avoir pas voulu faire lever trop ma» tin mes gens, parce qu'il fait bien froid, j'ai allumé » mon feu moi-même. Un petit ramoneur qui croyoit

» que je ne me leverois qu'à cinq heures et demie, étoit
» dans ma cheminée; il a crié comme un démon : j'ai
» éteint bien vite mon feu, et lui ai bien demandé
» pardon. »

Elle étoit difficile pour ses lectures. Elle ne vouloit rien de triste ni de trop délicat en quintessence d'esprit et de sentiment. Elle aimoit Molière, Corneille et les romans de Le Sage. *Racine n'est pas mon homme,* disoit-elle, *excepté dans Mithridate.* Rabelais et Scarron l'avoient fait rire autrefois; mais elle ne s'en souvenoit plus. Elle n'avoit que peu de mémoire pour tout ce qui étoit frivole ou de peu d'intérêt, et n'avoit jamais rien oublié d'intéressant. Elle aimoit le Plutarque d'Amyot, le Tacite d'Amelot de la Houssaie et Montaigne. « Je suis une Gauloise du nord, me disoit-elle, je
» n'entends que le vieux français; je n'entends pas le
» nouveau. J'ai voulu tirer parti de vos messieurs les gens
» d'esprit en *istes,* je les ai essayés; j'en ai fait venir;
» je leur ai quelquefois écrit; ils m'ont ennuyée et ne
» m'ont pas entendue; il n'y avoit que mon bon protecteur
» Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la
» mode? Il m'a bien payée du goût que j'ai pris toute
» ma vie à le lire, et il m'a appris bien des choses
» en m'amusant. » L'impératrice n'aimoit ni ne connoissoit la littérature moderne, et avoit plus de logique que de rhétorique. Ses ouvrages frivoles, comme ses comédies, par exemple, avoient un but moral, comme la critique des voyageurs, des gens à la mode, des modes, des sectes, et surtout des martinistes qu'elle croyoit dangereux. Toutes les lettres que j'ai d'elle sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieusement lumineuses, critiques quelquefois avec du trait, surtout lorsque quelque chose en Europe l'indignoit; et puis

de la gaîté et de la bonhomie. Il y a dans son style plus de clarté que de légèreté. Ses ouvrages sérieux sont profonds : son histoire de la Russie vaut, à mon avis, les tablettes chronologiques du président Hénault.

Les Harum-Bacha ou Brigands de Turquie.

Les Harum-Bacha se trouvent quelquefois chez nous (1); au commencement d'une guerre où l'on fait de nouvelles levées. Quel nom, bon Dieu ! dira-t-on ; leur figure est encore plus terrible. Ce sont des voleurs. Cela est vrai : mais il y a voleurs et voleurs. Ce ne sont point des larrons à petit bruit, des fripons domestiques : ce sont des gens toujours en guerre, et qui, par trop de logique, se croient les mêmes droits sur terre que les corsaires sur mer, où ils sont en partage avec les plus honnêtes gens du monde. Ces *Harum-Bacha* se battent toute l'année avec les voyageurs, dans le Bannat, et nos troupes qui, de temps en temps, veulent en vain les déloger de leurs cavernes dans les montagnes.

Nous y ajoutons ordinairement des Arnautes ou Turcs grecs, ou Albanais, ou Monténégrins, ou Bulgares, ou émigrés de la Servie qui, avec leur mine aussi noire que leurs moustaches et leurs habits, et leur armement de pistolets et de poignards à la ceinture, inspirent une sorte de terreur. Ils font plus d'effet que n'en faisoient jadis les Pandours sur les Français : et ceux-ci qui, habillés à peu près comme notre infanterie, sont un peu trop civilisés, sont des petits-maîtres en comparaison de ceux-là. Sans être aussi diables qu'ils sont noirs, excepté vis-à-vis de l'ennemi, ils n'ont de dureté que ce qu'il en faut pour

(1) C'est-à-dire chez les Autrichiens.

être distingués des chrétiens un peu trop polis à la guerre depuis quelque temps. Leurs armes turques ou italiennes de *Lazarino Cominazzo* sont excellentes : et leurs usages orientaux sont excellens à plusieurs égards : on a de la peine à s'y fier, parce que leur air et leur réputation inspirent peu de confiance. Mais il y a des vertus aux extrémités de l'Europe, même parmi les scélérats. Ils exercent l'hospitalité et ont une sorte de fidélité, de manière qu'en se recommandant à l'une et à l'autre, les mêmes gens qu'ils assassineroient en chemin, trouveroient asile chez eux, si, par hasard, le sort les y jetoit.

Anglomanie des Parisiens en 1788.

Les chevaux et les cabriolets du matin perdent les jeunes gens à Paris. Les Anglais feront plus de tort aux Français, par leurs mœurs qu'ils adoptent, que par leur marine. On a perdu sa matinée à se promener. On dîne avec des hommes, et on soupe avec des filles, parce qu'on est en frac, et qu'il est trop tard pour s'habiller et aller dans la bonne compagnie. Tous ces *clubs* vont les achever. Adieu la politesse, les égards, la galanterie, l'envie de plaire. On parle du parlement, de la chambre des communes. On lit le Courrier de l'Europe. On parle chevaux. On parie, on joue au *crebs*. On boit du triste vin clairet, au lieu du vin de Champagne qui égayoit leurs aïeux charmans, et leur inspiroit des chansons. Aimables Welches ! donnez le ton et ne le recevez jamais.

Ces extraits, que nous pourrions sans doute étendre davantage, sans craindre d'ennuyer nos lecteurs, donnent une idée du plaisir qu'offriroit un *Choix de Mémoires, d'Anecdotes et de pensées*, tiré de trente-un vo-

lumes, dont se compose aujourd'hui la collection des œuvres du prince de Ligne. C'est partout un style piquan, ingénieux et original; ce sont partout des aperçus fins ou profonds et en général justes. Est-il question des femmes, des intrigues de société, des usages du grand monde ? On croit entendre un La Rochefoucault, mais plus gai, plus aimable; un lord Chesterfield, mais moins égoïste et moins systématique. Dans les discussions politiques et militaires, le prince de Ligne montre un esprit très-indépendant de toute sorte de préjugés : après avoir lu ses mémoires sur la Pologne et sur les armées françaises, russes et autrichiennes, il nous a paru plus grand homme d'Etat que les *Lettres et Pensées* publiées par madame de Stael ne nous l'avoient fait présumer.

Nous apprenons qu'un homme de lettres, de Genève, se propose de publier un choix semblable sous le titre suivant :

Œuvres choisies du Maréchal Prince de Ligne, contenant des Mémoires Historiques, Militaires et Politiques, sur la Pologne, les Juifs, les Bohémiens, etc.; — les Armées Françaises, Russes et Autrichiennes; — des fantaisies Militaires; le Portrait de Catherine II; les Portraits et Caractères des grands Généraux de la Guerre de trente ans; — des Pièces inédites sur le Comte et Bacha de Bonneval; un Choix de Pensées et Maximes; des Mélanges de Morale, de Littérature; — des Portraits, Lettres et Bons mots; — des anecdotes sur la Cour de France, la Reine Marie-Antoinette, le Duc d'Orléans et beaucoup d'autres Personnages célèbres dans le monde Politique et Littéraire des dix-huitième et dix-neuvième Siècles : précédées de quelques détails Biographiques sur le Prince de Ligne, publiés par un de ses amis. Deux volumes in-8°. Prix 9 fr. broché, pris à Paris; et 11 fr. 50 cent. *franc de port* par la poste. A Genève, chez J. J. Paschoud; et à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10. (Cet ouvrage sera en vente le 5 avril prochain.)

NOTICE
SUR LA VIE ET LES ÉCRITS
DE FEU
GEORGES ZOËGA;

Par M. Arsenne-Thiébaut de Berneaud.

Le nom de *Georges Zoëga* n'appartient pas uniquement à la littérature danoise : il s'associe à l'étude des siècles passés, à l'histoire du plus ancien peuple connu. Quelque foible que soit ma plume, je vais la consacrer à l'homme vertueux, au savant modeste qui m'honora de son estime, et dont la mort me laisse des regrets amers. Je ne le louerai point, *on songe à ce que l'on perd et on le pleure;* je redirai ses travaux littéraires, je publierai les nobles qualités de sa belle ame. Une main plus exercée achevera le tableau que je vais esquisser.

Georges Zoëga naquit en 1751 à Kiel, dans le Holstein danois. Il sentit de bonne heure le besoin de l'étude, et jeune encore il goûta les jouissances exquises, j'allais dire augustes, que procure l'exercice des facultés intellectuelles. Il accumula sans relâche ces trésors précieux dont on peut user à chaque instant sans jamais les épuiser, ces trésors que n'envie point la cupidité, que l'on conserve sans aucun des soucis de l'avarice, qui constituent

le véritable homme de lettres, et assurent à la vieillesse une existence active dans les bras même de la décrépitude. Mais l'érudition ne seroit qu'un frivole avantage, si le flambeau de la plus saine critique ne la dirigeoit point; si, par une application plus ou moins heureuse, elle ne se rattachoit pas à quelque point de l'histoire, ou bien à toute autre partie de l'immense et imposant édifice des connoissances humaines. Cette vérité frappa *Zoëga*. Son jugement sûr repoussoit la confusion, en même temps qu'il embrassoit d'abord dans toutes ses parties le sujet qui l'occupoit. La philologie fixa sa pensée. Cette science, grande et sublime, est la base de toute bonne littérature; elle fut le sujet de ses méditations, de ses constantes recherches, de ses efforts de tous les instans.

La fortune, sans cesse conjurée contre les grands talens, sembloit condamner *Zoëga* à devoir combattre ses goûts et à se détourner de ses études, lorsqu'une circonstance imprévue le fit partir en 1777 pour l'Italie. Ce voyage échauffe son imagination, et aiguise son esprit naturellement observateur. Il touche les Alpes et répète les vers sublimes de *Haller*; il voit Venise, cette ville superbe bâtie sur un amas d'écueils, à l'extrémité d'un golfe orageux, dont les habitans passèrent de la pêche à cette puissance extraordinaire qui, dans le XVe siècle, alarma tous les souverains de l'Europe; il traverse la Lombardie que le Pô fertilise; il s'arrête à Florence où *Dante* créa l'enfer; où les *Medici* présidèrent à l'époque brillante de la naissance des sciences et des arts; il court sur les ruines de Pompeja consulter ce dépôt encore unique pour l'étude de l'antiquité; et tandis que ses yeux contemplent le Vésuve, où l'on voit les opérations de la nature qui crée en détruisant, ses sens se pénètrent de la bienfaisante atmosphère des environs de Baja, où l'on rencontre

des tombeaux, un jour inutilement somptueux, convertis en cabanes assez commodes, et servant d'abris à la pauvreté laborieuse. Après ce voyage aussi utile qu'agréable, il revint en 1779 à Rome, qu'il n'avoit qu'entrevue, pour se fixer et mourir dans cette ville éternelle. Il y fit un séjour de 29 ans.

Là, il connut bientôt et se lia d'une étroite amitié avec les savans et les artistes les plus distingués. Il acquit à bien des titres la haute considération et le sincère attachement de ce cardinal *Borgia*, qui savoit priser les hommes à leur juste valeur, et dont le nom se rattache à toutes les branches de l'archœologie.

L'enthousiasme qu'inspire le beau ciel de l'Italie, les grands souvenirs qui sont imprimés sur les ruines de ces villes autrefois si fameuses, et sur le sommet de ce Capitole, d'où partoient les aigles qui gouvernoient le monde entier; les sites enchanteurs qui se déroulent sans cesse devant l'homme qui sait sentir et raisonner les impressions qu'il reçoit, le plaisir même du *dolce far niente*, si séduisant pour les étrangers qui ne font que séjourner quelque temps dans ce climat heureux; en un mot tout pouvoit détourner la pensée de *Zoëga* du but qu'il s'étoit d'abord proposé; mais rien ne peut le détourner de l'étude: sa résolution fut aussi ferme que sa patience étoit éprouvée.

Ce ne sont pas les productions modernes qui contribuent le plus à rendre Rome intéressante, ce sont celles des temps passés. Pour un archœologue de la trempe de *Zoëga*, les débris des siècles reculés, les ombres des grands objets qui décorèrent un jour cette ancienne capitale du monde, ces restes majestueux rappellent à la mémoire tout ce qui s'est passé sur le grand théâtre de l'histoire des hommes. Le sort de Rome, malgré ses nom-

breuses vicissitudes, a été beaucoup plus doux que celui des autres grandes villes qui figurèrent dans les fastes de l'antiquité. L'on connoît à peine la situation topographique des unes, et les vastes débris des autres sont isolés dans des déserts que le voyageur ne traverse pas sans danger. Thèbes, qu'une tradition poétique appelle la ville *aux cent portes*, Athènes et Rome, sont les seules où l'on peut encore tracer, avec un certain degré de certitude, l'ancien plan, indiquer la direction des rues, fixer l'emplacement et même en partie le dessin des édifices dont l'histoire vante la magnificence, et montrer les lieux que des événemens mémorables ont rendus célèbres. En visitant Rome, en relisant à chaque pas son histoire, *Zoëga* conçut le projet de donner une topographie détaillée et suivie de cette ville fameuse. Beaucoup d'antiquaires ont tenté ce travail; tous ont échoué. *Nardini*, le plus exact d'entr'eux, a commis bien des erreurs : on a fait bien des découvertes depuis sa mort, et sa méthode est diffuse et désagréable. L'ouvrage important de mon ami est encore inédit (1); c'est le fruit de longues observations, de recherches continuelles, d'une étude approfondie et de courses pour ainsi dire journalières. Je me souviens toujours avec reconnoissance de mes promenades avec celui que j'aimois à entendre m'appeler son élève; partout il animoit à mes yeux jusqu'aux moindres débris de l'antiquité; partout il me montroit la fausseté des opinions courantes, par rapport aux sites de Rome. Je n'ai vrai-

(1) Cet ouvrage, entièrement terminé en 1800, fut revu avec soin et considérablement augmenté en 1803, par l'auteur, qui venoit, en société du prince de *Meklenbourg*, d'examiner de nouveau, dans le plus grand détail, tout ce qui reste de l'ancienne Rome.

ment connu la ville éternelle qu'après l'avoir vue avec *Zoëga*.

Formé par l'amour des sciences, échappé comme par miracle au sac de Velletri, dans la guerre de 1744 (1), le célèbre musée Borgia devoit être le rendez-vous des savans; il le fut en effet, et de son sein il sortit dans l'espace de dix ans une foule d'ouvrages faits pour étonner le monde savant et contribuer aux progrès des sciences morales qui avancent ou conservent la civilisation, et apprennent à l'homme à se connoître lui-même. *Gregori* en tira le premier monument du troisième dialecte copte, jusqu'alors inconnu; *Adler*, danois, y puisa les caractères que nous appelons *cuphiques; Becchetti* plusieurs bas-reliefs volsques très-intéressans; *Wad*, danois, les matériaux de sa savante dissertation sur la lithologie glyptique des Egyptiens (2); le *P. Paulino*, les manuscrits des peuples de l'Indostan, etc., etc. *Zoëga* y trouva des médailles et de nombreux manuscrits égyptiens; il se chargea de les expliquer.

En 1787, il publia son catalogue raisonné des médailles impériales frappées à Alexandrie (3). Cet ouvrage lui fit beaucoup d'honneur, et posa les premières assises de sa gloire littéraire.

Vers la même époque, le pape *Pie VI*, qui venoit d'embellir Rome de plusieurs monumens égyptiens, ar-

(1) *Bonamici*, dans son livre *de rebus ad Velitras gestis*, donne des détails sur cette guerre des Autrichiens contre les Napolitains.

(2) *Fossilia ægyptiaca musei Borgiani veliteis*, in-4°. Velitris, 1794. Je donne ici le titre de cet ouvrage parce que *Zoëga* l'a enrichi de ses observations.

(3) *Numi egyptii imperatorii prostantes in museo Borgiano velitris*, in-4°. *Romæ*, 1787.

rachés à la terre qui les recouvroit depuis plus de douze siècles, chargea *Zoëga* d'écrire sur les obélisques. Comme un trait de lumière, cette idée pénétra son ame; sa mémoire, déjà si riche, se fortifia, se meubla davantage; toutes ses études se dirigèrent sur ce point; et en 1797, une partie de son travail étoit imprimée (1). Son livre *de origine et usu obeliscorum* est le traité le plus complet sur cette matière. *Mercati*, *Kircher* et *Baudini* l'avoient précédemment traitée; mais les deux premiers ne virent que du merveilleux et des mystères dans tout ce qui peut avoir rapport aux obélisques; et *Baudini*, dont on doit louer la sage retenue, a laissé bien des choses à dire. Le plan de *Zoëga* est vaste, sans cependant s'éloigner de cet esprit de méthode qui décide de la bonté d'un ouvrage. Il ne se contente pas de décrire tous les obélisques, de les considérer dans leur figure, grandeur et destination, d'examiner la matière dont ils sont formés, de retracer leur histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'*Auguste*, et depuis cette époque jusqu'à l'aurore du dix-neuvième siècle; il s'occupe aussi des hiéroglyphes qui les ornent, et propose les motifs qu'il a de croire que l'ensemble de ces figures sculptées forme des espèces d'hymnes en l'honneur des divinités auxquelles ces monumens ont été primitivement consacrés. Il traite ensuite de l'origine de tout ce qu'on appelle monumens et souvenirs, de leurs diverses formes chez toutes les nations barbares et policées; il jette un coup d'œil général sur les plus anciennes divinités de la Grèce et de Rome, et s'appesantit sur la religion des Égyptiens, sur leurs livres sacrés, leurs prêtres et les sciences que ces der-

(1) Ce volume in-folio fut terminé d'imprimer et mis en vente pendant mon séjour à Rome, en 1801.

piers cultivoient avec tant de succès. S'arrêtant enf sur les diverses écritures dont usoient les Égyptiens, revient sur les hiéroglyphes qu'il regarde comme essenti lement différens des peintures mexicaines, des caractèr chinois et même des figures symboliques des Égyptien Il développe ses vues en faisant connoître le nombre, l classification, les divers modes de signification, l'usage la durée de ces caractères sacrés, ainsi que les vicissitud et les changemens qu'ils ont éprouvés.

Si cet ouvrage, qui prouve la plus vaste érudition, n résout point le grand problême de l'histoire de la religio et de l'écriture sacrée du peuple étonnant qui vécut su les rives fertiles du Nil ; s'il ne satisfait pas entièrement la noble impatience de celui qui voudroit voir l'Égypte redevenue classique, son auteur n'en a pas moins des droits à la reconnoissance générale pour avoir fertilisé un domaine trop souvent dévasté par des mains sacriléges et pour avoir eu le mérite bien rare de ne point chercher à briller par des idées systématiques nouvelles et tout ramener à des hypothèses. Circonspect jusqu'à la timidité pour former son opinion, il l'émet avec cette bonhomie, cette franchise qui est le cachet du vrai savant. Passionné pour la vérité, sur laquelle reposent la certitude de l'histoire et la connoissance du passé, *Zoëga* craignoit d'en diminuer sensiblement la majesté et la grandeur, en resserrant le volume de ses idées dans le cadre toujours étroit d'un système. Il cite tous les monumens de l'art où se trouvent représentés des obélisques, il s'appuie de tous les passages grecs et latins, de toutes les observations recueillies par les voyageurs qui visitèrent et l'Egypte et l'Ethiopie ; il établit des corollaires et laisse la conclusion au lecteur qui aura beaucoup vu de monumens, comparé entreux les différens âges des sciences et des arts dans cette contrée qui rappelle tou-

ars les plus étonnans souvenirs, réconnu les limites de cette grande division qui sépare l'époque des superstitions de celle où les Egyptiens, vivant sous leurs propres rois, possédoient une religion aussi pure que leurs lois étoient sages.

L'impression de ce livre n'étoit point encore parachevée que l'Italie toute entière vit signaler l'année 1799 par de grands événemens. Le pontife est précipité de sa chaire et Rome est gouvernée par des consuls comme aux jours qui précédèrent le règne des Césars. Ces circonstances changèrent le sort de *Zoëga ;* et quoique la nouvelle république ne brillât qu'un moment, il fut dès-lors obligé à de continuelles privations. Chargé d'une nombreuse famille, le poste d'agent du Danemarck à Rome et le titre de son consul dans les états du pape qu'il obtint en 1798, avec les modiques émolumens de 300 rixdales par an (1), ne pouvoient soulager ses besoins, dans un moment surtout où les relations commerciales étoient interrompues par les suites d'une guerre longue et désastreuse.

Le malheur ne put l'abattre ; et malgré les troubles qui agitoient Rome, malgré les fréquens accès d'un mal de poitrine qui le tourmentoit depuis long-temps, il continua ses travaux sur l'antiquité. Ce fut alors qu'il prépara sa belle dissertation sur *Lycurgue et les Menades* (2), dont il donna lecture à l'institut romain auquel il appartenoit.

En 1797, à la suite d'une fouille faite à Ostia, l'on

(1) Environ 1,200 francs.

(2) Je me propose de publier la traduction que j'ai faite à Rome sous les yeux de l'auteur de ce savant morceau, resté dans son porte-feuille.

découvrit une statue du dieu *Æon* (1). Ce nouveau monument mithraïque attira l'attention de notre illustre philologue. On sait que le culte de cette divinité invincible et incompréhensible fut apporté de la Cilicie en Grèce et en Italie du temps de la guerre des Pyrates, l'an de Rome 687; on sait qu'il se répandit universellement, qu'il fut embrassé par l'Empereur *Commode* et se maintint dans une vénération très-distinguée jusques au règne de *Théodose* qu'il partagea le sort de tout le culte ancien qui fut entièrement aboli. Mais on n'est point d'accord sur la nature et le rang de ce dieu que les Perses n'empruntèrent point, comme on l'a dit des Assyriens et des Arabes. Le Père de l'histoire grecque en fait une divinité féminine qu'il compare à Vénus. *Xénophon* qui vécut à peine un demi-siècle après lui, en parle comme d'un dieu. Son opinion fut adoptée par tous les écrivains suivans, grecs, latins et persans; le seul *Ambrosius* a suivi *Hérodote*. Le célèbre géographe d'Amasée assure, de son côté, que Mithra n'est que le symbole du soleil. Cette idée semble confirmée par une foule d'inscriptions; mais lorsqu'on examine les monumens mitrhaïques qui portent quelquefois ces mêmes inscriptions, lorsqu'on s'arrête sur l'intention et le terme de l'action, sur les accessoires qui entourent cette divinité, dont quelques-uns sont invariables et d'autres tantôt supprimés, tantôt en plus grand nombre et dans une situation diamétralement opposée, on reconnoît aisément que cet emblême n'est point le soleil. Cependant les modernes et surtout les enthousiastes du systême absurde de l'astro-théologie ont copié *Strabon*. Deux savans de nos jours, *Hide* et *Anquetil Duperron*, ont voulu répandre quelques lumières sur l'état de la question. Le premier qui cher-

(1) Elle est à la bibliothèque du Vatican.

cha toujours à éloigner des disciples de *Zérèthoschtrô* (1) toute idée de superstition, voit dans le *Mithre* le nom saint du soleil qu'ils honorent sans l'adorer comme un dieu. Le second présume que ce mot dans la langue zend signifie un ange ou génie qui suit le soleil dans sa course; mais ni l'un ni l'autre ne s'appuient d'autorités. *Moshemius* est peut-être le plus raisonnable lorsqu'il croit que Mithra représente un héros chasseur dans l'acte de dompter un taureau sauvage; cette opinion du moins paroît étayée sur les monumens persépolitains qui représentent souvent des combats entre des hommes et des animaux. Dans cet état de cause il importoit de discuter ce point intéressant de l'archœologie et de résoudre le problême. *Zoëga* en conçut le projet, et il écrivit en italien une dissertation (2) où sa profonde érudition se montre plus riche, plus profonde encore. Il résulte de ses recherches: 1° que les Madejesnans, habitans de l'Inde et descendus des anciens Perses, parlent de deux Mithras, l'un bon (Mihir-Jezd), l'autre mauvais (Mihir-Daroudji), auxquels on donne un grand nombre d'êtres subordonnés, tous également appelés Mithres; 2° que Mithras n'est point le soleil; 3° et que dans l'origine les monumens mithraïques ne représentoient qu'un sacrifice, mais qu'ensuite traduits par les artistes

(1) Aucun des livres attribués à ce réformateur de la religion persane sous le roi *Gouschtasp* (*Darius Hystaspes*) ne font mention du culte des astres; ils rappellent tout au contraire un Dieu maître de toutes choses, dont *Hèomo* ou le premier *Zérétoschtrô*, long-temps avant, avoit parlé avec beaucoup d'onction.

(2) Elle a été traduite en danois par le docteur *Degen*, et publiée à Copenhague en 1806. Elle se trouve aussi dans le volume des Mémoires de l'Académie Royale des sciences de cette ville, pour la même année.

grecs et romains, ils ont été chargés de différens attributs relatifs à la fable reçue que Mithra étoit le soleil ou du moins son génie.

Ce fut en 1801 que les mêmes goûts pour l'étude me lièrent avec *Zoëga*. Je m'occupois alors de quelques recherches sur l'Égypte et ses monumens; mon ami voulut bien m'aider de ses conseils, m'éclairer de ses lumières et me mettre en état d'atteindre à mon but. Il m'écrivit en français une longue lettre dans laquelle il me trace un plan à suivre pour rétablir l'histoire du peuple le plus sage, le plus merveilleux de l'antiquité, et arriver à une plus grande connoissance de ses usages et de ses hiéroglyphes (1).

A cette époque, la situation de l'illustre professeur étoit si pénible, qu'il conçut l'idée de quitter Rome et de regagner ses pénates. Ce projet étoit le fruit d'un désespoir concentré. Je le combattis, il eût abrégé ses jours de dix années; mais les larmes de l'amitié sont un bien foible rempart contre les vicissitudes de la vie. L'honneur d'y avoir mis un terme appartient à un Danois (2), homme plein d'amour pour les sciences et tout dévoué à ceux qui les cultivent avec succès. Ce zélé philanthrope reconnut aisément que l'existence physique et morale de *Georges Zoëga* dépendoit de son séjour en Italie; il se chargea d'apprendre au souverain du Danemarck, le mérite de l'homme que l'Europe entière admiroit; il lui fit sentir l'utilité de sa présence à Rome, l'importance de ses tra-

(1) Je la publierai dans mon opuscule sur l'Égypte.

(2) Son Excellence le baron *Herman de Schubart*, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du Danemarck en Italie. Son amitié pour moi me pardonnera cet aveu que sa modestie vouloit laisser ignorer.

vaux et la gloire qui devoit en résulter pour la patrie. Sa voix fut écoutée, elle étoit l'organe d'un si bon cœur, elle s'adressoit à un prince juste; et *Zoëga* reçut avec les titres de bibliothécaire et de professeur à l'université de Kiel, les moyens de vivre désormais indépendant.

J'ai dit que mon ami s'étoit chargé d'expliquer les manuscrits égyptiens existant au musée *Borgia*. Ce travail immense terminé en 1803, fut livré de suite à l'impression : il forme un volume de plus de 160 feuilles *in-folio ;* il n'est point encore en vente, à cause de la querelle qui s'est élevée entre la Propagande et la famille du cardinal *Borgia* ; relativement à sa succession. L'Europe savante attend cet ouvrage avec tant d'impatience, qu'on me pardonnera d'en donner ici une notice détaillée.

Dans un article publié dernièrement (1), j'ai dit que l'ancien langage de l'Égypte s'est conservé chez les naturels du pays, malgré la domination des Perses, des Grecs, des Romains et des Arabes ; mais qu'après la conquête des Turcs, se trouvant réduits au dernier degré d'esclavage et de misère, les habitans aisés et les prêtres s'exilèrent, tandis que le peuple, tombé dans la plus affreuse superstition, perdit les derniers élémens du Sassin-Khâmi, de cette langue que vulgairement on nomme copte. On ne la parle plus, mais elle se trouve conservée dans les livres sacrés des Chrétiens (2). « Il ne faut pas pour» tant croire, nous écrivoit *Zoëga* (3), que ces débris

(1) Journal de Paris, du 31 janvier 1809.

(2) On ne connoît encore qu'un fragment sâïdique appartenant à un traité de médecine. C'est le seul que *Zoëga* ait trouvé parmi les manuscrits du card. Borgia ; c'est à tort qu'on attribue cette découverte au savant *Akerblad.*

(3) Lettre datée de Rome, le 12 décembre 1803.

» soient ceux de la langue des Pharaons dans sa pureté
» primitive; cette langue a singulièrement été défigurée
» par l'abandon que l'on fit des anciens caractères égyp-
» tiens (1), et par l'admission de nouveaux emprunts
» des Grecs, qui, quoique augmentés par huit lettres d'in-
» vention égyptienne, ne rendent pas exactement les
» anciennes valeurs, les anciens sons. En effet, on ren-
» contre dans le copte une foule de mots adoptés des
» langues étrangères, du grec en particulier, plus rare-
» ment du latin ». Tout ce qu'on raconte d'un peuple
est mieux compris quand on possède la langue qu'il a
parlée. L'avantage d'une semblable connoissance, par laquelle tant d'opinions et de coutumes peuvent s'expliquer d'elles-mêmes, et éclaircir tant d'autres choses, décida *Zoëga* à entreprendre cette tâche difficile. En tout, mais principalement dans ce qui regardoit les Égyptiens, son ardeur pour acquérir de nouvelles connoissances égaloit sa patience pour les approfondir. Mais écoutons-le lui-même :
« En donnant ce catalogue raisonné et rempli d'extraits
» des manuscrits coptes, je tâche de tirer parti de tout ce
» qu'ils contiennent sous les rapports de la géographie,
» des productions et des usages de l'Égypte ; et pour
» connoître les différentes opinions et les usages des siècles
» auxquels ils appartiennent, je tâche de rassembler ce
» qu'il y a de plus intéressant dans ce vaste chaos de
» choses, qui pour la plupart n'intéressent personne, et
» d'offrir aux gens de lettres les fruits d'une lecture très-
» ennuyeuse, sans les obliger à en partager les dégoûts.
» Voilà l'idée principale de mon travail, voilà la marche

(1) Il ne nous reste que quelques morceaux d'écriture égyptienne sur des bandelettes de momies, sur des fragmens de papyrus et dans la célèbre inscription de Rosette.

» et le plan de mon livre. Je peux dire avoir créé moi-» même la collection que je consulte, car la plus grande » partie en arrivant de l'Égypte n'étoient que des feuilles » de parchemin détachées des livres auxquels elles ap-» partenoient, et jetées ensemble dans une telle confu-» sion, qu'il m'a fallu beaucoup de temps et de fatigues » pour les développer, et découvrir leurs points de contact » ou d'éloignement. C'est en consultant parfois l'écriture, » le goût des ornemens, la grandeur et la qualité du » parchemin et d'autres circonstances plus minutieuses » encore, que je parvins à former de ces feuilles éparses » des livres, ou du moins des fragmens suivis, à les coor-» donner et distribuer par classes » (1).

Athanase (2) nous apprend que la langue copte étoit divisée en trois dialectes, savoir : le dialecte de Misr ou le saïdique, le bahirique ou de Memphis, et le baschmourique que *Zoëga* pense être celui de l'ancien Delta. C'est donc à tort que M. *Ét. Quatremer* violente un passage d'*Eutychius* pour créer un quatrième dialecte. Cette opinion qu'il cherche à établir, est positivement démentie par l'autorité de l'évêque de Kous, par celle du *P. Giorgi*, de *Munster*, et de tous ceux qui redoutent autant les systêmes que l'ignorance.

L'ouvrage de *Zoëga* est divisé en trois parties. « Les ma-» nuscrits en *dialecte memphitique* occupent la première » partie. Ils sont distribués en trois classes : versions de » la bible, livres de lithurgie, livres de patristique conte-» nant des homélies, des vies de Saints et d'autres choses » relatives à l'histoire ecclésiastique. Pour les deux pre-» mières classes, je ne donne que les titres des livres et

(1) Lettre précitée.

(2) *Gram. Coptico-arabica*, MS. 44, fol. 154. Biblioth. Impér.

» quelques notices sur leur âge et condition, car on a
» déjà publié plusieurs livres de la Bible et diverses lithur-
» gies en ce dialecte. Des livres de la troisième classe,
» je donne de longs extraits avec la traduction en latin,
» où l'on trouve tout ce qu'ils contiennent de remarquable.
» —La seconde partie comprend les manuscrits en *dialecte*
» *baschmourique*, dont jusqu'à présent on ne connoît
» que les morceaux existant dans la collection *Borgia* (1),
» et que par cette raison j'ai fait imprimer en entier avec
» la plus grande exactitude. J'y joins une dissertation
» sur l'origine et la patrie précise de ce dialecte pres-
» qu'inconnu, que je pense être celui de l'ancien Delta,
» et dans lequel, à ce qu'on voit par ces fragmens,
» toute la Bible a été traduite.—La troisième partie, la plus
» riche et la plus intéressante, contient les manuscrits en
» *dialecte saïdique* ou de l'Egypte supérieure, dans lequel
» jusqu'à présent on n'a publié que quelques morceaux
» du Nouveau Testament, un petit fragment du Vieux
» Testament, et deux fragmens de Vies de Saints, noyés
» dans des notes et des dissertations très-prolixes et très-
» inutiles. Le cardinal *Borgia* possède plus de 300 manus-
» crits en ce dialecte, que j'ai divisés en neuf classes, et
» parmi lesquels j'ai trouvé un nombre considérable de frag-
» mens assez intéressans pour être donnés en entier ou bien
» en extraits, avec la traduction pour ceux qui, sans
» apprendre la langue, voudront profiter des notices
» historiques et géographiques qu'ils renferment ».

Le goût de *Georges Zoëga* ne fut point exclusif; il pensoit, comme tous les grands hommes, que l'étude de

(1) On trouvera dans le savant ouvrage de M. *Et. Quatremer*, intitulé *Recherches hist. et crit. sur la langue et la littér. de l'Egypte*, plusieurs fragmens traduits ou indiqués dans ce dialecte, existant à la bibl. impér.

l'archœologie se lie essentiellement à la culture des belles-lettres. Toutes deux sont sœurs, et leur union avec la théorie des beaux arts est indispensable pour donner aux idées de l'antiquaire habile cette clarté vivifiante, à ses expressions cette justesse et à ses raisonnemens cet ensemble intéressant, sans lequel les plus belles pensées deviennent stériles.

C'est surtout en lisant son dernier ouvrage sur les bas-reliefs antiques (1), qu'on est à même de faire cette remarque. On sentoit depuis long-temps la nécessité d'une collection générale et méthodique des monumens qu'improprement nous appelons bas-reliefs, dépouillée de ces chimères qui voilent, plus que les ténèbres des siècles écoulés, les mœurs, les coutumes, les rites, les arts, les événemens historiques; je dirai même les pensées des peuples qui ne sont plus. Les recueils publiés par *Boissard*, *Belloni*, *Gori*, *Lamberti*, *Montfaucon*, et même par l'immortel *Winkelmann*, ne peuvent suffire à la docte curiosité de l'archœographe, à cause des erreurs graves des dessinateurs commises non seulement dans la partie imitative de l'antique, mais encore par l'addition des sujets qui n'existent réellement pas. L'ouvrage de *Zoëga* auroit été d'autant plus utile, s'il eût pu l'achever, que les dessins et les gravures, exécutés par un artiste justement célèbre (2), se faisoient sous ses yeux, qu'il y indiquoit les restaurations par des contours plus légers, et que son texte n'étoit qu'une véritable application des différens passages des auteurs clas-

(1) *Li bassi rilievi antichi di Roma colle illustrazioni di Giorgio Zoëga*, grand in-4°. Rome, 1807. Il n'en a paru qu'un seul volume complet; au 1er avril 1808 parut la première livraison du second volume.

(2) *Tommaso Piroli*, de Rome.

niques de tous les temps et de tous les lieux. Le seul désir que cet ouvrage laisse, du moins à mon sens, c'est de le voir divisé par peuples ou plutôt par sujets. D'ailleurs, il fournit une ample moisson d'observations neuves ou fines sur le style et les diverses époques de l'art.

Georges Zoëga s'étoit rendu familières les langues anciennes, et parmi les idiomes modernes il en étoit peu qu'il n'entendît. Il écrivoit le latin avec clarté, l'italien avec toute la grâce d'un Toscan, le français avec pureté, l'anglais avec franchise, et l'allemand comme sa propre langue.

Après avoir payé le tribut d'admiration et de reconnoissance que je dois au savant, il me reste maintenant à parler de l'homme dont la vie toute entière fut une longue journée de vertus.

Zoëga n'avoit point ce pédantisme et cette rudesse qui, trop souvent, accompagnent le goût des études austères et des recherches pénibles; son noble caractère répondit à ses vastes connoissances et au besoin qu'il avoit de les répandre. Chez lui l'homme de bien et le savant n'étoient qu'une seule et même personne. Il étoit très-communicatif; et la candeur, l'excellence de son ame donnoit à sa conversation, à son maintien, à ses traits, à son silence même, une disposition de bonté et de bienveillance universelle qui le faisoit aimer de tous ceux qui le connurent. C'est, comme on l'a dit, dans l'intérieur de sa maison que le caractère de l'homme se montre endéshabillé, et que les défauts posent le masque qui les couvre dans le monde : c'est là que j'étudiai l'ami que je pleure; c'est là que je le vis tou entier, bon père, bon époux et véritable ami. Lui-même il étoit l'instituteur de ses enfans; il s'attachoit à les conduire par l'exemple de ses vertus dans la carrière délicate de la vie, et à transmettre à son fils les acquisitions qu'il

avoit faites dans le domaine des sciences. Sa franchise, l'habitude de penser hautement, le bonheur qu'il trouvoit auprès des siens, le genre de ses travaux ne lui permettoient que rarement de se produire dans le monde. Sans intrigues, le sordide intérêt ne pouvoit l'émouvoir; sans ambition, la gloire, comme *Tacite* le dit du sage, étoit sa dernière pensée. Il doutoit sans cesse de ses propres forces; aussi, pour vivre plus à la vertu, plus aux lettres, *retiroit-il*, selon l'expression de *Montaigne*, *son ame de la presse.* Sa lecture favorite étoit l'Odyssée; et sa mémoire si riche, si bien exercée, qu'il récitoit presque, sans y penser, des tirades d'*Homère*, de *Virgile*, de *Dante*, et de *Klopstock*. La perte de son épouse qu'il aimoit tendrement, le livra à cette mélancolie qui brise l'ame, corrompt les sources de la vie, et est un des symptômes les plus inquiétans des maladies chroniques. Depuis de longues années une affection de poitrine le dévoroit, l'assiduité de ses études en aggrava les nombreux accès; enfin la mort, qui n'épargne personne, le surprit au milieu de sa brillante carrière; il succomba le 10 février dernier, aux suites d'une fièvre bilieuse nervale, âgé de 58 ans, emportant avec lui les regrets de tous les hommes de bien.

Il appartenoit à l'Académie Italienne, à celle de Copenhague, Gœttingue, Berlin, Florence, Sienne, Rome, etc., etc., etc. Il venoit d'être nommé chevalier de l'ordre de Danebrog.

Revue des Nouveaux Ouvrages historiques qui paroissent en Allemagne.

—On vient de publier le seizième volume des *Mémoires de la Société royale des Sciences de Gœttingue*, 1 vol.

grand *in-4°*, *fig.* Nous ne parlerons pas des mémoires de classes de physique, mathématiques et philologie, suivi de plusieurs discours académiques de M. Heyne, et d l'éloge de J. F. Gmelin, par le même. La partie historique et géographique contient les articles suivans :

1° *A. S. Sylvestre de Sacy*, sur la signification des mots *Tenzil* et *Tawil*, dans les livres qui traitent de la religion des Druses ;

2° *C. G. Heyne*, sur l'usage religieux des Babyloniens d'après lequel les femmes se prostituoient au Temple de Vénus, Hérodote I, 199;

3° *T. C. Tychsen*, sur l'origine et l'histoire des Afganiens ;

4° *C. Meiners*, histoire de la charge de chancelier académique dans les universités françaises et italiennes premier et second mémoires ;

5° *C. Heyne*, sur le *sacerdoce comanien*, ainsi que sur la concordance des religions en-deça et au-delà du Mont Taurus en général ;

6° *C. Tychsen*, sur le commerce et la navigation des Juifs avant l'exil babylonien ;

7° *A. L. Heeren*, explication du planiglobe au Musée-Borgia à Velitri, donnant la surface de la terre, telle qu'on se la figuroit avant le milieu du quinzième siècle, avec des idées sur la confection d'une bonne histoire des cartes géographiques ;

8° *C. Heyne*, l'interprétation du langage mystique réduite aux premières causes et bases des mythes, et aux principes réglés qui en dérivent. — Nous donnerons des extraits de ces Mémoires.

— Il paroît une *Histoire du commerce Byzantin, jusqu'à la fin des croisades ;* par M. *Hullmann.*

L'introduction de cet intéressant ouvrage, offre un

» rité, armée enfin de preuves dont je puis garantir l'au-
» thenticité, je vais mettre au grand jour tous les rap-
» ports directs ou indirects que j'ai eus à la cour de Prusse. »

Ce sont ces Mémoires, suivis d'une correspondance qui y est relative, dont nous annonçons aujourd'hui une traduction faite avec beaucoup de soin. On trouve dans la première partie de cet intéressant ouvrage un mélange aussi neuf qu'extraordinaire de simplicité et de force, de naïveté et de grandeur d'ame. Madame de Lichtenau, comme femme, est bien loin de se croire à l'abri de tout reproche; mais l'aveu sincère de ses foiblesses est fait pour désarmer le moraliste le plus sévère. Maîtresse de Frédéric-Guillaume II quand il n'était que prince royal, elle partagea sa pauvreté, et lui prouva qu'il jouissoit d'un plaisir rare pour un prince, celui d'être aimé pour lui-même. L'amour, ce sentiment passager, céda la place à un autre plus durable. D'amante tendre et passionnée, la comtesse devint amie sincère et fidèle. Le prince royal abandonna son ame aux mêmes sentimens; et quand il fut monté sur le trône, ni l'éclat de sa couronne, ni les intrigues de sa cour, ni l'empire de ses nouvelles maîtresses, ne purent porter la moindre altération à son attachement pour la comtesse.

La seconde partie de cet ouvrage, c'est-à-dire la correspondance tirée du porte-feuille de la comtesse de Lichtenau, contient plusieurs Lettres remarquables par leur originalité. De ce nombre sont celles de lord Bristol, d'Arthur Paget, du chevalier de Saxe, de M. Micali, et du célèbre Lavater.

C'est surtout le *lord Bristol* qui dans ces lettres développe un caractère très-original. Cet évêque anglais blasphême le nom de Dieu et nie l'existence de l'ame, en même temps qu'il s'écrie: Qu'on me cherche des malheureux pour que je les rende heureux. Passionné pour le beau sexe, quoiqu'âgé de soixante et quinze ans, il mêle dans ses lettres à madame de Lichtenau la galanterie à la politique, et médite tour à tour le projet de faire avec cette dame un voyage romanesque en Egypte et celui de *partager la France, coûte que coûte*. Ses idées sur le partage de la France en un *royaume* au sud de la Loire et une *république* au nord, nous paroissent très-remarquables, attendu que ce drôle d'Evêque étoit un des amis et des agens du ministre Pitt.

Ce qui nous a le plus agréablement frappés et ce qui produira sans doute le même effet sur le lecteur, c'est la tendresse et la vénération avec lesquelles la comtesse de Lichtenau parle de Frédéric-Guillaume II dans ses mémoires. Toutes les fois que l'occasion s'en présente, elle fait remarquer ses belles qualités, jette un voile sur ses défauts, le défend avec chaleur, et s'oublie toujours elle-même pour lui payer le tribut de son amour et de sa reconnoissance. En lisant les mémoires de la comtesse de Lichtenau, il est impossible de ne pas la plaindre des persécutions auxquelles elle a été en butte. On l'aime; on oublie ses foiblesses, ses torts, et on ne peut s'empêcher de désirer vivement que des historiens estimables, tels que M. *de Ségur*, cessent de répéter dans leurs ouvrages les vagues calomnies que la haine a répandues contre cette femme intéressante.

N. B. Le *Bulletin* prochain contiendra l'analyse du *Voyage* de M. *de Guigne*, de l'*Histoire romaine* de M. *Royon*, du *Tableau historique des Nations*, par M. *Joudot;* et beaucoup de nouvelles géographiques, que l'espace ne permet pas d'insérer dans ce cahier.

VOYAGE SUR LES CONFINS DE L'ARABIE ET DE LA PALESTINE;

Par M. SEETZEN, *conseiller d'ambassade de S. M. l'Empereur de Russie* (1).

(Extrait d'une lettre de M. Seetzen à M. de Zach, grand-maréchal de la cour de Saxe-Gotha, et éditeur de la Correspondance géographique et astronomique.)

Saint-Jean-d'Acre, 16 juin 1806.

Il y a six mois que, par ma lettre datée de Damas, je vous ai fait parvenir quelques notices sur la continuation de mon voyage, accompagnées d'observations sur les pays de Hauran (ou l'Auranitis des anciens), celui de Dschaulan (Gaulonitis) et la fameuse chaîne double des montagnes du Libanon et l'Anti-Libanon.

J'avois joint à la même lettre mes observations astronomiques, faites à Damas, et la suite de la liste des ouvrages géographiques et astronomiques, orientaux, qui se trouvent dans la bibliothèque de Gotha. J'espère que le tout vous sera

(1) Cette lettre n'est parvenue à M. *de Zach* qu'au mois d'août 1808.

parvenu, par les soins de M. *Hammer*, à Constantinople.

J'ai fait depuis un voyage assez pénible, dangereux, et accompagné de plusieurs aventures singulières dont je veux vous donner ici quelques détails.

Je savois, par les plus anciens ouvrages historiques des Hébreux, que, dès la plus haute antiquité, il existoit plusieurs villes florissantes sur la partie orientale du Hermon, du Jourdain et de la mer Morte. Ces villes et leurs territoires ont été, peut-être mal à propos, qualifiés de *royaumes;* néanmoins ils furent justement célèbres, par l'excellente culture de leur sol et par un grand nombre de villes et d'endroits fortifiés.

Les Romains qui, successivement, étendirent leurs conquêtes dans ces mêmes régions, y trouvèrent un pays très-peuplé, connu sous les noms de *Moabitis, Ammonitis, Amoritis, Galaditis, Batanea, Auranitis*, etc. Les endroits de la partie méridionale de ce pays étoient alors désignés sous la dénomination générale de *Peraea,* et on y comptoit la célèbre *Decapolis* ou les dix villes alliées. Les Romains y laissèrent, comme dans tous les pays conquis par eux, des restes imposans de leur architecture, et l'empreinte de leur génie et de leur désir de s'immortaliser. Ces traces de leur grandeur n'ont pu être entièrement effacées par une suite de quinze siècles.

Du temps de l'empire romain d'occident, et sous les empereurs chrétiens de Constantinople, ce pays paroît avoir encore subsisté dans toute sa vigueur, à en juger par le grand nombre d'évêchés, archevêchés, couvens et églises qui s'y trouvoient, et dont les noms sont cités dans l'histoire de Byzance (acta Byzantina). Mais, du temps du déclin de l'empire grec, le peuple de ce pays paroît avoir été dispersé ou détruit lorsque les califes étendirent leurs conquêtes dans ces contrées.

J'ai consulté inutilement les ouvrages géographiques des Arabes pour trouver quelques renseignemens sur l'état moderne de ce pays. *Busching* même, dans sa géographie de la Syrie et de la Palestine, n'en donne que des notices vagues : il faut donc en conclure que les voyageurs modernes n'ont pas jugé ces pays assez dignes de leur attention pour y faire des recherches.

Le désir de remplir cette lacune m'engagea d'entreprendre ce voyage, malgré l'opposition de mes amis à Damas, qui m'en représentèrent l'exécution à la fois comme dangereuse et même comme impossible.

On me dit, entr'autres, que je rencontrerois des déserts impossibles à traverser, faute de communication avec les habitans des frontières; que les Arabes ne me laisseroient pas continuer

ma route, que ma vie même seroit en danger parmi ces hordes sauvages, etc., etc. Cependant personne n'avoit vu ce pays par lui-même, et la plupart des notices qu'on m'en donnoit n'étoient fondées que sur des rapports peut-être faux ou exagérés. J'avois d'ailleurs trop bonne opinion des Arabes nomades pour me laisser arrêter par de pareils rapports, et je croyois rendre service aux sciences en me mettant en état de donner au public des nouvelles certaines sur l'état actuel de la Decapolis et sur ses antiquités, plantes, minéraux, etc., etc.

Mais avant de commencer ce voyage, je résolus de visiter un autre petit pays, au nord-est de Hauran, et qui, d'après le bruit public, devoit renfermer des antiquités remarquables. Ce pays étoit celui d'*al Ladscha*, district très-malfamé à Damas à cause des Arabes bédouins qui l'occupent. J'avois déjà trois fois engagé des conducteurs pour m'accompagner, mais chaque fois, au moment de nous mettre en route, la peur les fit reculer.

Je trouvai enfin un Arménien, autrefois au service de Djezar, bacha d'Acre, où il avoit eu occasion de se familiariser avec les dangers. Après nous être bien armés, nous partîmes à cheval de Damas, le 12 décembre 1805, pour Ladscha.

Nous nous égarâmes le premier jour, et passâmes la nuit dans un village mahométan où

nous nous annonçâmes comme soldats du bacha. Sous ce titre, mon conducteur y prit un ton d'autorité qui en imposa aux habitans qui craignent beaucoup le militaire. Le lendemain nous suivîmes la grande route de Hauran; et le troisième jour, en arrivant au premier village de Hauran, nous nous en détournâmes pour prendre la route de Ladscha ou Ledschà.

Je m'étois muni d'un passe-port d'*Abdàllah*, bacha de Damas, au moyen duquel mon conducteur, *Ibrahim*, obligea le scheik de chaque village de nous donner un homme armé et à cheval pour nous accompagner au village suivant. Nous fûmes défrayés, selon l'usage du pays, sur toute cette route, par les habitans; ce qui n'empêcha pas *Ibrahim* de s'emporter chaque fois qu'il ne croyoit pas être régalé comme il le prétendoit. Je vis bien que j'avois affaire à un homme audacieux, dont la conduite auroit pu compromettre ma sûreté si on ne l'avoit cru soldat et Mahométan.

La partie de Ladscha que j'ai vue, n'offre, comme Hauran, que du basalte, souvent très-poreux, et qui forme en plusieurs endroits des déserts pierreux. Les villages, pour la plupart détruits, sont situés sur les flancs des rochers. Leur couleur noire de basalte, les maisons, églises et tours écroulées, jointes au défaut total d'arbres et de verdure, leur donne un aspect

sombre et mélancolique, qui remplit l'ame d'une certaine terreur.

Presque chaque village offre ou des inscriptions grecques, ou des colonnes, ou quelques autres restes de l'antiquité. (J'ai copié, entre autres, une inscription de l'empereur *Marc-Aurèle-Antonin.*) Les battans des portes sont ici, comme dans le Hauran, de basalte. On trouve encore dans le Ladscha, comme partout l'orient, des Chrétiens grecs.

Le 16 décembre 1805, nous nous mîmes en route pour *Gerata,* grand village à peu près détruit, où l'on trouve encore des ruines du temps des Romains et de celui des empereurs grecs de Constantinople. Le chemin qui y conduit traverse un sol rocailleux, aride et tout à fait sauvage, au milieu duquel il y a un enfoncement rond et profond, qui ressemble assez au crater d'un volcan, parce qu'il est tout entouré de basalte noir et poreux. C'est dans ce fond, où il y a quelques sources, que nous aperçûmes une troupe d'hommes à cheval. Nous les crûmes Arabes, et le paysan qui nous conduisoit, étant du même avis, nous conseilla de nous tenir en garde.

En arrivant à *Gerata,* nous y trouvâmes un scheik arabe avec une petite troupe qui s'y étoit établie pour quelque temps. Sur la présentation de notre passe-port (Bùjardih) il nous re-

çut fort bien, et nous fit préparer un repas simple et champêtre, quoique alors nous fussions dans le mois de ramadan où les Mahométans ne prennent rien qu'après le coucher du soleil.

Je m'étois à peine remis des fatigues du voyage que je vis arriver une troupe de dix cavaliers du vice-gouverneur de Hauran, Dschaullar, Ladscha, etc. Ils étoient armés de sabres, de pistolets, de lances et de masses d'armes, et m'annoncèrent, d'une manière assez honnête, qu'ils venoient pour m'arrêter, par ordre d'*Omar Aga*, leur maître qui, ayant appris que j'avois déjà visité ce pays au printemps passé, et supposant que mes passe-ports étoient faux et que je n'étois qu'un espion, leur avoit commandé de m'arrêter et de me conduire chez lui.

Un peu fâché de ce contre-temps, je cédai à la nécessité, sans aucune crainte, persuadé que le passe-port du bacha, son supérieur, suffiroit pour me garantir de toute violence.

Entourés de cinq cavaliers, nous nous mîmes en route, et avançâmes ainsi d'une journée et demie dans le Hauran, où nous rencontrâmes *Omar Aga* dans le village de Tostas, près de Msérib, sur la route de la Caravanne de la Mecque.

Il nous reçut d'abord d'une manière assez brusque; mais aussitôt qu'il eut lu mon passe-

port, il changea de conduite : je devins dès ce moment son hôte, et il me conduisit lui-même vers une inscription grecque qui se trouvoit dans le village.

Le lendemain je voulus quitter Tostas pour retourner à Ladscha, mais *Ibrahim* refusa de m'accompagner, parce qu'ayant eu un entretien la veille avec *Omar Aga*, les intentions de ce chef lui avoient paru suspectes. Cette aventure m'ayant fait perdre le temps que j'avois destiné pour le voyage de Ladscha, je cédai, et commençois à renoncer à mon projet.

Omar Aga avoit promis de me faire accompagner par le scheik du village : ce scheik ne parut point, et à peine nous fûmes-nous un peu éloignés du village, que deux hommes à cheval passèrent rapidement près de nous. Cela nous parut suspect, et nos soupçons furent confirmés lorsque vers l'heure de midi nous aperçûmes devant nous, dans une contrée fort solitaire, huit Arabes armés et à cheval, dont un courut vers nous au grand galop et en brandissant sa lance. *Ibrahim* venoit de mettre pied à terre pour arranger sa selle ; il m'assura qu'en voyant l'Arabe si près, il m'avoit crié de me tenir sur mes gardes, et qu'il l'avoit couché en joue en lui commandant de s'arrêter.

J'avois été trop éloigné pour l'entendre, et j'étois occupé à observer les sept autres Arabes

que je n'avois pas encore remarqués. Le premier s'arrêta tout court, planta sa lance en terre, et s'informa d'où nous venions et où nous comptions aller ? A peine *Ibrahim* lui avoit-il dit que nous venions d'*Omar Aga*, et que nous allions à Damas, qu'ils poursuivirent leur chemin sans nous faire d'autre mal. Il est probable qu'*Omar Aga* vouloit nous faire dépouiller, et que la fermeté de mon conducteur avoit imposé à ces brigands. Enfin le 20 décembre nous revînmes à Damas.

Je m'étois bien proposé de commencer mon voyage le long de la rive orientale du Jourdain, et autour de la mer Morte à Jérusalem, aussitôt après mon retour; mais je fus arrêté par la difficulté de trouver un bon conducteur. Il s'en présenta plusieurs, que j'étois obligé de refuser pour de bonnes raisons. Mon hôte, l'estimable M. *Chaboceau*, médecin français, m'avoit proposé auparavant un homme pour mon voyage à Ladscha, et après l'avoir examiné, je le trouvois très-propre à mes desseins; cependant, et au moment de nous mettre en route, il hésita et voulut retirer sa parole. Les offres avantageuses que je lui fis, vainquirent sa répugnance, et il se détermina à m'accompagner. Comme il sera souvent question de lui dans la suite de ce récit, je crois devoir le faire connoître en peu de mots.

Jussuf al Milky naquit, il y a à peu près

cinquante ans, à Damas où il est encore étab dans le quartier des Chrétiens. Il professe la re ligion grecque. Dans sa quinzième année il pass avec un marchand de Damas, chez les Arabes d la tribu de Anaséh, et fit depuis le commerc pour son propre compte avec plusieurs autre tribus arabes, parmi lesquels il passa de cett manière près de trente ans; et comme, pendan ce temps, il avait eu occasion de visiter la plu part du pays que je me proposois de parcourir il étoit dans le cas de me rendre les services les plus essentiels.

Nous quittâmes Damas le 19 janvier 1806. Tout mon équipage consistoit en quelques hardes, quelques livres indispensables, une petite provision de médicamens pour faire honneur à mon caractère supposé de médecin; un paquet de papier non collé pour conserver les plantes, quelques vivres, etc. Je pris le costume d'un scheik arabe, de la seconde classe, et je me munis d'un fusil et de deux pistolets.

Les deux districts que je visitois les premiers, furent ceux de *Raschéia* et d'*Hasbéia*, parce que ce sont les moins connus de toute la Syrie. Ils sont situés au pied du Hermon dont le sommet, alors couvert de neige, domine sur toutes les autres montagnes de cette contrée, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de la *Montagne du Scheik*. (Dschibbal el Schech.)

La saison ne me permit point de monter sur son sommet pour examiner la nature de la pierre dont il est composé ; j'ai cependant lieu de croire qu'il est formé de pierre calcaire comme les montagnes couvertes de neige du Libanon et la crête de l'Anti-Libanon, que nous fûmes obligés de passer en allant à *Raschajad*. Sur les points les plus élevés de cette crête, nous aperçûmes la mer Méditerranée ; et après être descendus de l'autre côté de la montagne, nous arrivâmes à Achha, village habité par des Druses et des Grecs. J'y trouvois les ruines d'un temple romain, consistant en une seule colonne du péristyle, d'ordre ionique, et de la plus belle exécution.

Le soir du second jour de notre voyage nous arrivâmes à *Raschéia*, bourg situé sur la pente rapide d'une montagne. C'est la résidence de l'émir dont l'autorité s'étend sur vingt autres villages, et que j'allois voir le lendemain. La pluie continuelle nous y arrêta pendant deux jours.

Le 23 janvier nous continuâmes notre route à *Hasbéia*, situé à cinq lieues au sud de *Raschéia*. Tout le territoire de ces deux districts est très-montueux, et on y voit peu de traces de culture.

En arrivant à *Hasbéia* je descendis chez le savant évêque grec de Szur ou Szeida, pour lequel j'avois une lettre de recommandation. Ce

bourg est un peu plus grand que celui de *Ras-chéiia*, et également situé sur la pente rapide d'une montagne. J'étois recommandé à l'émir qui y commande, et qui habite un château d'assez belle apparenee; j'allois le voir le lendemain de mon arrivée.

Les montagnes des environs sont en général de pierre calcaire, et dans les bas-fonds on trouve des couches de trapp. L'objet le plus remarquable pour la minéralogie, est une mine d'asphalte, située à une lieue à l'ouest-sud-ouest de *Hasbéia*, sur la pente d'une montagne calcaire, et exploitée depuis à peu près deux siècles. L'asphalte qu'on en retire est nommé *al hòmmar*, et on l'emploie ici pour garantir les vignes des insectes; la plus grande partie passe en Europe.

Deux jours après notre arrivée nous quittâmes *Hasbéia*, pour nous diriger sur *Baniàss* ou *Panaas*, l'ancienne *Cæsarea Philippi*. Cette ville, autrefois si florissante, est maintenant détruite, et sur ses ruines s'élève un petit hameau d'à peu près vingt misérables cabanes habitées par des Mahométans. On reconnoît bien encore l'enceinte des murs de l'ancienne ville, mais il ne reste plus de traces du temple magnifique qu'*Hérode-le-Grand* y fit élever en l'honneur d'*Auguste*.

La source abondante de la rivière de *Baniàss*

prend son origine près de la grotte remarquable d'un rocher, sur la pente duquel je copiois quelques anciennes inscriptions grecques, dédiées à Pan et aux Nymphes de la source.

Les environs de *Baniàss* sont très-agréables, surtout pour l'amateur de la chasse, puisqu'on y trouve des panthères, des ours, une quantité prodigieuse de sangliers, des renards, des jakals, gazelles, chevreuils, loups, hyènes, lièvres, etc.

Le petit lac de *Phiala* est à deux lieues à l'est de *Baniàss*, et porte aujourd'hui le nom de *Birkel-el-Ram*.

Le fort de *Baniàss*, situé sur le sommet d'une haute montagne, a été construit du temps des califes.

Les anciens avoient donné le nom de *Source du Jourdain* à la source de la rivière de *Baniàss*, et elle paroît mériter ce nom sous le rapport de sa beauté; mais dans le fait, il paroît que cette préférence est due à la source de la rivière d'*Hasbény* qui prend son origine à une demi-lieue à l'ouest de *Hasbéia*, et qui forme la branche la plus longue du Jourdain. La source de *Tell-Kady*, que les habitans du pays prennent pour celle du Jourdain, est celle qui mérite le moins de porter ce nom.

Nous quittâmes *Baniàss* le 29 janvier, et passâmes plusieurs petits bras du Jourdain, pour gagner sa rive occidentale, parce que des cir-

constances particulières, que je rapporterai plus bas, m'avoient empêché d'examiner sa rive orientale jusqu'au pont *Dschisr behât Jakub.*

Les montagnes environnantes forment dans cet endroit une vallée assez étendue, mais peu cultivée, nommée *el Hhule*, au milieu de laquelle est situé un lac marécageux qui porte le nom de *Bàhharàt-Hhule*. C'est le lac *Méron* ou *Samachonitis* des anciens. Ses bords sont fréquentés par une quantité de sangliers, et les chasseurs venoient de mettre le feu aux joncs et aux roseaux qui le bordent, et dont nous aperçûmes le soir la flamme.

Nous passâmes ce soir et le lendemain sous les tentes d'un village de Mahométans nomades, qui parcourent le pays comme les Arabes bédouins, en s'occupant cependant d'agriculture.

Je renvoyai ici mes muletiers qui refusèrent absolument de m'accompagner jusqu'au pont *Dschisr behât Jakub*, dans la crainte de perdre leurs mulets. Mais ce qui me surprit davantage, ce fut la conduite de mon conducteur *Jussuf*, qui me déclara qu'il ne pouvoit, en aucune manière, me suivre sur la rive orientale du Jourdain et du lac de Tibériade; qu'il avoit une femme et des enfans auxquels il devoit ses soins et son assistance, et que si je persistois dans mon dessein, il étoit résolu de me quitter et de retourner à Damas.

Ne voulant donc ni renonçer à mon plan, ni perdre mon guide, il ne me restoit d'autre parti à prendre que de l'envoyer m'attendre à Tibériade, en prenant la grande route, pendant que je m'achemineroís seul vers le pont *Dschisr behât Jakub*, pour y chercher une occasion de passer sur la rive orientale du Jourdain.

Je remis mon argent, ma montre, mes pistolets, etc., à *Jussuf*, ne gardant avec moi qu'un paquet de papier pour envelopper des plantes, et mon fusil : et c'est ainsi que je commençaî mon voyage pédestre le 31 janvier, accompagné d'un guide arabe que le scheik de village nomade m'avoit recommandé. Le chemin côtoyoit toujours la rive occidentale du lac *Bàhharàt-Hhule*, et le pied de montagnes calcaires assez hautes.

A quelque distance du pont nous rencontrâmes une troupe d'Arabes qui, sans la présence de mon guide, m'auroient probablement pillé. Le pont du Jourdain est construit en pierres de basalte et bien conservé. La rivière avoit, dans cet endroit, une largeur de trente-cinq pas. Sur la partie orientale on trouve un khan qui, lors de l'invasion des Français en Syrie, a été presque entièrement détruit. Cependant j'y trouvai encore une petite garnison, avec le percepteur du droit de passage. C'est là que je passai la nuit.

J'avois peu d'espoir de trouver ici quelqu'un qui voulût me servir de guide, parce que tout le monde craignoit les Arabes, et que personne ne vouloit risquer sa mule ou son cheval. Un hasard heureux amena le lendemain un Arabe au poste où j'étois, qui, ayant appris que j'étois médecin, me pria de venir avec lui voir son scheik, attaqué d'ophtalmie, et qui demeuroit sur la rive orientale du lac de Tibériade.

Je saisis avec empressement l'occasion qui se présentoit, résolu de tenter tout plutôt que de renoncer à mon projet. Je m'abandonnai donc à cet homme sans le connoître. Le pays que nous traversâmes étoit sauvage, montueux et tout composé de basalte; c'étoit la limite occidentale du district de Dschaulan. Après une marche d'à peu près deux heures, nous arrivâmes dans le petit village nomade qu'habitoit mon guide, *Hosséin*, et où nous passâmes la nuit. Le lendemain il me procura un cheval pour le peu d'argent qui me restoit, et nous continuâmes notre route.

Sur les hauteurs que nous traversâmes, je jouis d'une très-belle vue du lac de Tibériade. Nous passâmes ensuite le petit village de *Tallanihié*, probablement l'ancienne *Julias*, et situé sur la lisière d'une petite plaine fertile qui s'étend jusqu'au lac, et paroît devoir son origine au Jourdain. Dans le village même je vis

une grande quantité d'aloès qui y venoient en pleine terre, ce que je n'avois pas remarqué jusqu'ici.

Nous suivîmes de là un chemin vers l'est, qui nous conduisit sur la rive méridionale du *Wady Szemmah*, rivière assez profonde, mais qui est à sec pendant l'été. J'y vis quelques tentes, dans l'une desquelles se trouvoit le scheik malade.

On m'y reçut bien selon la manière bédouine, et je commençai tout de suite à examiner les yeux du scheik; mais je reconnus qu'il avoit une cataracte complète, et qu'elle étoit incurable sans opération. La situation dans laquelle je me trouvois m'obligea cependant de dissimuler et de lui faire espérer quelque soulagement. Il me dit alors : « Si tu me rends la vue, le cheval que » tu montes sera à toi. » Ce n'étoit certainement pas un don bien précieux, car ce cheval étoit si mauvais que j'avois de la peine à le mettre au trot; cependant je le remerciai en disant que je ne lui demandois d'autre récompense que de me faire conduire le long de la partie orientale du lac de Tibériade, parce que je devois chercher des plantes de ce côté. « Donnes » moi, lui dis-je, *Hossein* pour guide, et sois » sûr qu'à mon arrivée à Tibériade je te donnerai des remèdes qui, avec le secours d'Al» lah, te rendront la vue. » La première de ces

conditions parut déplaire, mais enfin on me promit ce que je demandois.

Je montai à cheval le lendemain, et nous partîmes. Après une demi-heure de marche, je remarquai que nous reprenions la route de *Tollahinje*, et j'en fis des reproches à *Hosséin*: c'étoit tout ce que je pouvois faire; car, sous prétexte de veiller à ma sûreté, il s'étoit emparé le matin de mon fusil, et nous étions d'ailleurs accompagnés d'un autre Arabe très-robuste. Toute résistance étoit donc inutile.

Nous passâmes le Jourdain près d'un village, et longeâmes ensuite les bords du lac de Tibériade. A une petite distance du khan *Bât Staïda*, nous passâmes un ruisseau dont l'eau étoit salée. Nous nous arrêtâmes près du khan, inhabité et à demi-ruiné. *Hosséin* avoit perdu son abbèje, et sous prétexte de le chercher et de revenir sur-le-champ, il prit mon cheval et mon fusil, et me laissa absolument seul; car l'autre Arabe et la femme du scheik malade, qui nous accompagnoient, s'étoient également éloignés.

J'attendis long-temps et inutilement; j'étois encore à trois lieues de Tibériade. La contrée étoit solitaire et inhabitée; la petite plaine qui s'étend d'ici jusqu'à *Madschdil*, étoit couverte de broussailles. La nuit approchoit; et persuadé qu'*Hosséin* m'avoit trahi, je songeai à quitter

un endroit aussi peu sûr. En m'éloignant je manquai de tomber entre les mains de deux Arabes qui s'étoient cachés dans les broussailles; je leur échappai pourtant heureusement, et j'arrivai une heure après le coucher du soleil dans le petit village mahométan de *Madschdil*, situé sur les bords du lac, et où je passai la nuit. Le lendemain matin j'arrivai heureusement à Tibériade ou *Tabaria* des Arabes, où je trouvai mon conducteur, *Jussuf*, qui m'y attendoit depuis quelques jours, non sans inquiétude.

La ville de Tibériade est située immédiatement sur les bords du lac de ce nom, et du côté de la terre; elle est entourée d'un bon mur de pierres de taille de basalte; malgré cela elle mérite à peine le nom d'un bourg. On n'y retrouve aucune trace de son ancienne splendeur, mais on reconnoît les ruines de l'ancienne ville, qui s'étendent jusqu'aux bains chauds, situés à une lieue vers l'est. Le fameux *Djézar Pacha* a fait construire une salle de bains au-dessus de la source principale. Si ces bains étoient situés en Europe, ils obtiendroient probablement la préférence sur tous les bains connus. La vallée dans laquelle se trouve le lac favorise, par la concentration de la chaleur, la végétation des dattiers, citronniers, orangers, de l'indigo, etc., pendant que le terrain plus élevé pourroit fournir les productions des climats

tempérés; mais dans l'état actuel des choses, à peine trouve-t-on quelques traces de fruits méridionaux sur les bords du lac. Ce lac même est très-poissonneux, mais nous ne trouvâmes qu'une seule barque de pêcheur, à demi-ruinée, à Tibériade. Le fermier de toute la pêcherie du lac ne pêche que le long des bords avec la seine.

Le 6 février nous nous remîmes en route et suivîmes les bords du lac jusqu'à sa pointe méridionale, à l'ouest de laquelle étoit située l'ancienne ville de *Tarichaea*, célèbre par ses poissons salés, et dont la situation est très-exactement indiquée sur la carte du professeur *Paulus*. On y voit encore des décombres et des murs, et l'endroit même porte encore le nom de *el Malàhha* ou *Ard el Malàhha*, qui est synonyme du nom grec de *Tarichaea*. Nous aperçûmes sur les bords du lac un grand espace de terrain sans aucune végétation, et qui se couvre d'une croûte de sel en été. C'est de ce sel probablement que se servoient les habitans de *Tarichaea* pour saler la grande quantité de poissons que leur fournissoit le lac et le Jourdain.

C'est ici que commence la belle plaine de *el Gôr;* elle ressemble beaucoup à la plaine *el Bkaa,* qu'on trouve entre l'Anti-Libanon et le Libanon, à l'exception que les deux chaînes

de montagnes qui la bordent ne sont pas aussi imposantes que celles de *el Bkaa*. Cette plaine est peu cultivée; on n'y trouve que des villages d'Arabes nomades, qui transportent leurs tentes d'un endroit à l'autre.

A une certaine distance, au sud de *el Malàhha*, on trouve un pont ruiné sur la rive orientale du Jourdain; et après quelques lieues de marche nous passâmes, sur un pont de cinq arches, le *Schériàt-Manàdra* ou *Schériàt-Mandar*, qui se jette ici dans le Jourdain, et qui coule dans un lit de basalte. A une demi-lieue de là nous arrivâmes au pont de *Dschissr el Medschàmea*, bâti sur le Jourdain, à l'ouest duquel se trouve un khan très-vaste, avec quelques hommes de garnison.

Il faut observer à cette occasion que la rivière de *Schériàt-Manàdra* est la même que celle appelée autrefois *Hiéramack* et *Jarmuch*, et que son cours est mal indiqué sur la carte de M. *Paulus*, puisqu'il ne se jette pas dans le lac de Tibériade, mais à quelques lieues de sa pointe méridionale, dans le Jourdain. On trouvera d'autres rectifications géographiques dans le journal de mon voyage.

Nous retournâmes vers la pointe méridionale du lac, sans passer le pont de *Dschissr el Medschàmea*, et nous passâmes la nuit dans un village mahométan. Le lendemain nous di-

rigeâmes notre route vers le village de *Phik*, situé sur la partie orientale du lac de Tibériade, dans le district de Dschaulan. Ce village étant situé sur une hauteur assez considérable, nous fûmes obligés de gravir une montagne escarpée, au sommet de laquelle on trouve un khan ruiné, appelé *Khan el Akabeh Phik*.

En comparant ces localités avec la description pittoresque qu'en a fait JOSEPH dans son *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, il me paroît très-probable que c'est ici qu'étoit située la ville de *Gamala*, qui se défendit avec tant d'opiniâtreté contre les Romains. Sur la carte de M. *Paulus* la ville de *Gamala* est située sur la partie méridionale du *Schériàt-Manàdra*, ce qui seroit une erreur.

Le village de *Phik* est situé à peu près vers le milieu du lac; et comme, lors de mon séjour chez le scheik aveugle, je n'en avois été éloigné que de quelques lieues, j'avois parfaitement rempli mon but d'en visiter la rive orientale. Je ne pus obtenir aucune notice sur *Hippos*, une des dix villes qui, selon la carte de M. *Paulus*, devoit être située dans le voisinage de *Phik*. Il en fut de même de *Capitolias* et de *Pella*.

Etant à *Phik*, j'eus envie de visiter les ruines de *Mkês*, situées sur une montagne assez haute, du côté méridional du *Schériàt-Manàdra*;

mais il me fut impossible d'engager quelqu'un à m'accompagner, tant les habitans de ce pays avoient peur des Arabes. On connoissoit *Amtha* : c'est un endroit ruiné, situé dans la vallée du *Schériat-Manâdra*, à trois lieues de Phik.

Nous avions résolu d'aller visiter le district de *el Botthin*, que le Schériat-Manâdra sépare du district de *Dschaulan*; mais la rivière étoit tellement grossie par les pluies, qu'il fut impossible de la passer, et il n'y avoit pas de pont.

Nous ne pouvions donc continuer notre voyage que le 12 février, et nous dirigeâmes notre route vers l'endroit où la petite rivière de Rochat, qui vient du nord, se réunit au Schériat-Manâdra. Nous passâmes ces deux rivières à gué, et *Jussuf* qui craignoit la rapidité du courant, se recommanda de tout son cœur à la sainte Vierge. Arrivés de l'autre côté, nous fûmes régalés par une troupe d'Arabes; nous traversâmes ensuite un grand bois de chênes, et arrivâmes le 15 février dans le village de *el Hoëssun*, où nous nous logeâmes chez un Chrétien grec.

Je me proposois de visiter d'ici l'ancienne ville d'*Edrei* (aujourd'hui *Dráa*) et les deux villes décapolitaines, *Abila* (aujourd'hui *Abil*) et *Gadara*. La première de ces villes ou *Edrei* se trouve souvent citée dans les écrits hébreux

comme une des plus importantes du territoire du roi de *Basan*, qui, du temps de *Moïse*, résidoit à *Astaroth*, ou le *Busra* d'aujourd'hui. Le pays étoit cependant tellement infesté par les Arabes nomades, que je ne pus obtenir ni cheval, ni mule, ni âne. *Jussuf* même me déclara une seconde fois qu'il ne pourroit m'accompagner. Ce ne fut pas sans peine que je trouvai à la fin un guide. Mais pour sauver le seul habit que j'avois sur le corps, et que les Arabes n'auroient pas manqué de prendre, il me falloit user d'une précaution assez singulière, qui étoit de me couvrir de guenilles, en un mot de me déguiser en *mesluck* ou mendiant. Pour que rien sur moi ne tentât la cupidité des Arabes, je mis sur ma chemise un vieux *kambas* ou robe de chambre, et par-dessus une vieille chemise bleue et déchirée, de femme; je me couvris la tête de quelques lambeaux, et les pieds de savattes. Un vieux abbaje en loques jeté sur les épaules, me garantissoit contre le froid et la pluie, et une branche d'arbre me servoit de bâton.

Mon guide, Chrétien grec, prit à peu près le même costume, et c'est dans cet état que nous parcourûmes le pays pendant dix jours, souvent arrêtés par des pluies froides qui nous mouillèrent jusqu'à la peau; j'étois même obligé de marcher toute une journée, pieds nus, dans

la boue, parce qu'il m'étoit impossible de me servir de mes savattes sur cette terre grasse et toute détrempée par l'eau.

La ville de *Draa*, située à l'est de la route des Pélerins de la Mecque, est actuellement ruinée et déserte; on n'y trouve aucuns restes de la belle architecture ancienne, à l'exception d'un sarcophage très-bien exécuté, que je vis près d'une fontaine à laquelle il sert d'auge. La plupart des maisons sont bâties en basalte.

Le district d'*el Botthin* renferme plusieurs milliers de cavernes construites dans le roc par les anciens habitans de ce pays. La plupart des maisons, même dans les villages encore habités, sont des espèces de grottes, composées de quelques murs élevés à côté des petites saillies des rochers, de manière que dans les chambres pratiquées dans l'intérieur, les murs sont tantôt de roc vif, tantôt en maçonnerie. Indépendamment de ces réduits, on trouve ici une quantité de cavernes très-vastes, dont la construction a dû coûter des peines infinies, vu qu'elles sont taillées dans le roc vif. On n'y entre que par une seule porte, qui est si régulièrement taillée dans le roc, qu'elle ferme comme la porte d'une maison.

Il paroît donc que ce pays étoit autrefois habité par des Troglodytes, sans compter les villages dont les habitans peuvent être regardés

» J'ai lieu de croire que *Mkês* est l'ancienne *Gadara*, une des villes du second rang parmi les villes décapolitaines. Sur la carte de M. *Paulus*, *Gadara* est marqué sur la rive septentrionale du Schériàt-Manàdra; mais de ce côté-là on ne pouvoit m'indiquer aucun endroit de ce nom, et on n'y aperçoit même aucunes ruines qui prouveroient l'existence d'une ville autrefois grande et puissante. Si les anciens géographes placent la situation de *Gadara* sur la rive septentrionale du Schériàt-Manàdra, mes conjectures sont fausses. N'ayant point de géographie ancienne parmi mes livres, je ne puis vérifier ce fait; cependant comme les objets remarquables de la nature qui se trouvoient dans le voisinage des anciennes villes, indiquent plus sûrement leur situation que les ouvrages passagers des hommes, je me mis à chercher dans les environs de Mkês les sources chaudes qui se trouvoient autrefois près de Gadara, et je les découvris sur la partie septentrionale, à une lieue de là, au pied de la montagne sur laquelle est situé Mkês, et sur la rive septentrionale de Schériàt-Manàdra. Ce sont trois sources chaudes, éloignées d'une lieue l'une de l'autre, et dont la première est la plus considérable, et porte le nom de *Hammet es Schach*. . . . . .

Je ne pus examiner ces sources qu'à une distance de deux à trois cents pas, parce que la

rivière étoit tellement grossie par les eaux, qu'aucun des Bédouins qui habitoient là sous des tentes, ne voulut risquer de me conduire de l'autre côté, quoique je m'offrisse de les payer. On m'assura que la première source chaude, à une lieue de là, contient beaucoup de soufre, dont les Arabes se servent contre la gale de leurs chameaux.

Une autre circonstance qui paroît confirmer l'opinion que Mkês est l'ancienne ville de Gadara, c'est que la partie méridionale de cette contrée, qui est remplie de cavernes, et où nous passâmes la nuit, porte le nom d'*al Dschedûr*, ce qui probablement n'est autre chose que *Dschadâr* ou *Gadarà*. Une grande partie du Dschaulan, nommé *Dschedûr*, est située sur la rive septentrionale du Schériàt-Manàdra; cette partie comprend tout le pays situé sur la rive orientale de la rivière de Rochad, et s'étend à peu près jusqu'à la route des Pélerins de la Mecque, c'est-à-dire jusqu'à Hauran. Il paroît, d'après cela, que Mkês ou Gadara est situé à peu près au milieu de ce territoire.

Les ruines d'*Abil* ou *Abila* des anciens, une des principales villes décapolitaines, étoient situées à quelques lieues d'ici, à l'est, sur la partie méridionale du Schériàt-Manàdra; mais toute cette contrée étoit dans ce moment occupée

par les Arabes de la tribu de Beni-Szàhhar, qui y avoient conduit leurs troupeaux.

A notre départ de Mkês, un de ces Arabes nous joignit; il étoit à cheval et armé d'une lance: mon guide lui présenta ma pipe pour fumer, qu'il accepta sans façon et l'emporta, comme il auroit peut-être emporté tout ce que nous avions sur nous, si cela lui en eût paru valoir la peine. Nous rencontrâmes plusieurs autres Arabes de la même tribu, occupés à faire paître dans ces déserts leurs chameaux et leurs moutons, et qui nous laissèrent passer sans difficulté. Après une marche assez longue nous arrivâmes, après le coucher du soleil, dans un village mahométan, où nous passâmes la nuit.

Mon guide, *Aoser*, avoit une telle frayeur des Arabes *Beni-Szàhhar*, qu'il refusa le lendemain de m'accompagner jusqu'à Abil; et pour me consoler il promit de me conduire à *Bêt er Rás*, où je trouvai également des ruines. Il fallut me contenter de cette offre, dans l'espérance qu'il s'y présenteroit quelqu'un pour le remplacer; mais au lieu de tenir sa parole, il me conduisit au petit village d'*Irbid*, autrefois ville considérable, et résidence d'un chef de district. Cet endroit n'étant éloigné que de deux lieues de son domicile, *al Hoessn*, il s'y rendit encore le même jour.

Quant à moi, persistant dans ma résolution d'aller à Abil, je fis un accord avec trois Mahométans pour m'y conduire. Ils paroissoient de bonne volonté, tant qu'ils crurent que j'y allois pour découvrir des trésors cachés; mais leur ayant franchement déclaré que je n'entendois rien à cette science, et que mon intention n'étoit que de chercher des plantes, ils me quittèrent.

Je me mis donc seul en route pour *Bêt er Râs*, village situé sur une montagne peu élevée, habité par des Mahométans, et qui, d'après quelques restes d'ancienne architecture, paroît avoir été une ville considérable. Il y a là une quantité de cavernes, dont quelques-unes sont habitées, et les autres servent de granges ou d'écuries. Le scheik du village eut la complaisance de me procurer un guide qui me conduisit à Abil, situé à quelques lieues d'ici, au nord. Le chemin qui y mène, est très-peu fréquenté; nous fûmes arrêtés par deux Arabes qui nous laissèrent ensuite passer; quelque temps après, un autre Arabe armé accourut vers nous au grand galop; mais étant ami du scheik de *Bêt er Râs*, il nous laissa passer en nous souhaitant un bon voyage. Enfin, après nous être égarés, nous arrivâmes à Abil.

Cette ville est située dans l'angle d'une montagne, formé par deux bas-fonds, dont les

petites élevées contiennent plusieurs cavernes. Elle est totalement ruinée et abandonnée ; il n'y a plus un seul édifice sur pied, mais les ruines et les débris attestent sa splendeur passée. On y trouve des beaux restes de l'ancienne enceinte, et une quantité de voûtes et de colonnes de marbre, de basalte et de granit gris. Au delà de cette enceinte je trouvai un grand nombre de colonnes, dont deux d'une grandeur extraordinaire. J'en conclus qu'il y avoit autrefois ici un temple considérable.

Nous retournâmes à *Bet er Râs*, entièrement trempés par la pluie, et le lendemain nous arrivâmes, accompagnés de pluie et de vent, à *el Hoessn*. Cette excursion avoit duré dix jours.

Il me restoit encore un long voyage à faire, et mon argent commençant à baisser, je vendis mes pistolets, croyant pouvoir m'en passer aisément. La route que je voulois prendre, pour arriver aux montagnes d'*Edschlun*, étoit réputée très-peu sûre à passer, et il fallut attendre un moment plus favorable pour commencer ce voyage.

L'occasion s'en présenta enfin le 6 mars, où une troupe assez nombreuse de paysans armés allèrent porter leur grain à un moulin à trois lieues de là. Je me fis suivre encore par deux hommes armés ; nous passâmes par une forêt remplie de gibier, et après trois heures de mar-

che, nous arrivâmes à une vallée étroite et profonde, traversée par un ruisseau qui, réuni à plusieurs autres, se jette dans le Wady Jabis, ou Wady Musch qui à son tour, et vis-à-vis Beisran (Scythopolis), se jette dans le Jourdain.

Cette vallée forme la limite entre el Bothin et Edschlun. La rivière de Wady, ci-dessus citée, a été confondue, sur la carte de M. *Paulus*, avec le Jabok. La chaîne des montagnes d'Edschlun est l'ancienne *Galaeditis*; elle est couverte d'arbres et de broussailles, et on y recueille beaucoup de noix de galle.

Le lendemain nous nous rendîmes à *Kallat en Râbbat*, fort situé sur le sommet d'une montagne assez haute : c'est la résidence du scheik commandant dans ces montagnes. Le village d'Edschlun est tout près de là, sur une petite rivière; et dans les rochers des environs on trouve une quantité de cavernes. Nous passâmes la nuit dans le village *Ain Dschenneh*, où nous trouvâmes quelques Chrétiens grecs.

Le 8 mars nous traversâmes des montagnes couvertes de neige qui y tombe quelquefois de trois à quatre pieds de profondeur; et nous passâmes la nuit dans le village de Szuf, à côté duquel plusieurs sources forment une petite rivière qui se dirige sur *Dscherràsch*, pour se jeter ensuite dans la Serka.

Le lendemain j'eus la satisfaction de voir les ruines importantes de *Dscherràsch*, éloignées à deux lieues à l'est de Sauf, et qui peuvent être comparées à celles de Palmyre et de Baalbek. On ne sauroit s'expliquer comment cette ville, autrefois si célèbre, a pu échapper jusqu'ici à l'attention des amateurs de l'antiquité.

Elle est située dans une plaine ouverte, assez fertile, et traversée par une rivière. Avant d'y entrer je trouvai plusieurs sarcophages avec de très-beaux bas-reliefs, parmi lesquels j'en remarquai un sur le bord du chemin, avec une inscription grecque. Les murs de la ville sont absolument écroulés ; mais on reconnoît encore toute leur étendue qui peut avoir été de trois quarts et même d'une lieue. Ces murs étoient entièrement construits en pierres de taille de marbre. L'espace intérieur est inégal et s'abaisse vers la rivière. Aucune maison particulière n'a été conservée ; en revanche je remarquai plusieurs édifices publics qui se distinguoient par une très-belle architecture. J'y trouvai deux superbes amphithéâtres, construits solidement en marbre, avec des colonnes, des niches, etc., le tout bien conservé ; quelques palais et trois temples, dont l'un avoit un péristyle de douze grandes colonnes d'ordre corinthien dont onze sont encore sur pied. Dans un autre de ces temples, je vis une colonne renversée, du plus

beau granit d'Egypte, poli. J'ai encore trouvé une belle porte de la ville, bien conservée, formée de trois arcades, et ornée de pilastres.

Le plus beau monument que j'y trouvai étoit une rue longue, croisée par une autre, et garnie des deux côtés d'une file de colonnes de marbre, d'ordre corinthien, et dont une des extrémités se terminoit en une place semi-circulaire, entourée de soixante colonnes d'ordre ionique. Au point où les deux rues se croisent, on voit dans chacun des quatre angles un grand piédestal de pierres de taille, qui portoient apparemment autrefois des statues. On reconnoît encore une partie du pavé construit en grandes pierres de taille. En général, je comptois près de deux cents colonnes qui supportent en partie encore leur entablement; mais le nombre de celles qui sont renversées est infiniment plus considérable : car je ne vis que la moitié de l'étendue de la ville, et on trouvera probablement dans l'autre moitié, au-delà de la rivière, encore une quantité de curiosités remarquables.

Il y avoit là quelques Arabes : *Jussuf* commençoit à s'inquiéter, et je fus obligé de promettre une gratification à mon guide pour y rester une demi-heure de plus. Je maudissois la poltronnerie de l'un et le peu de complaisance

de l'autre, qui m'empêchoient de continuer mes recherches.

Dscherrasch ne peut être que l'ancienne *Gerasa,* ville décapolitaine. Il est difficile de concevoir comment on pouvoit ignorer sa situation au point de la placer, sur la carte de M. *Paulus*, au nord-est de la pointe septentrionale du lac de Tibériade. J'ignore si quelque ancien géographe y peut avoir donné lieu : d'après le fragment d'une inscription grecque que je copiai, je dois présumer que plusieurs édifices de cette ville ont été construits sous l'empereur *Marc-Aurèle-Antonin.* Peut-être que l'histoire romaine fourniroit quelques dates à l'appui de cette conjecture; toujours est-il certain que les édifices de cette ville sont de la plus belle époque de l'architecture romaine.

Après avoir passé la nuit dans le village de *Kitte,* situé à une lieue et demie de Dscherrasch, nous nous remîmes en route le 10 mars, et nous nous arrêtâmes, après trois heures de marche, dans un village mahométan, où pour toute nourriture nous trouvâmes des gousses sèches de caroubier (ceratonia siliqua). Le grand jeûne des Chrétiens grecs avoit déjà commencé; et comme nous nous étions annoncés comme Grecs, il fallut nous y conformer.

Le lendemain nous passâmes la *Serka* qui

traverse une vallée profonde; elle est aussi peu considérable que le *Rockâd*, et ses bords sont couverts de roseaux (arundo donax Linn.): c'est le *Jabok* des historiens hébreux, qui formoit la limite septentrionale du pays des Amorites.

La *Serka* prend sa source sur la route des Pélerins de la Mecque; de l'autre côté commence le district de *el Belka*. Tout ce pays, autrefois si peuplé et si florissant, est actuellement changé en un vaste désert où l'on ne trouve qu'un seul bourg habité, nommé *Szalt*, où nous arrivâmes dans l'après-midi.

Le bourg de *Szalt* est bâti sur les pentes d'une petite montagne ronde et couronnée par un fort. Les côtes escarpées de cette montagne sont formées en terrasse, et plantées de vignes, d'oliviers, etc., qui rappellent la belle culture du Libanon. Le bourg même est habité par quelques Mahométans et par un grand nombre de Chrétiens grecs, qui sont libres de toute espèce d'impositions et ne reconnoissent aucun maître. Il paroît que *Szalt* est l'ancienne *Amathuse*.

J'avois grande envie de visiter *Ammàn*, ancienne résidence de plusieurs rois, et qui, par la suite, devint célèbre sous le nom de *Philadelphia*, parmi les villes décapolitaines. Elle est située à six lieues de distance à l'est de

Szalt, sur un bras de la *Serka*, qui porte le nom de *Nakhr-Ammàn*. Comme la contrée étoit peu sûre, *Jussuf* resta en arrière, et je le remplaçai par deux hommes armés, avec lesquels je me mis en route le 13 mars.

Tout le long de la route nous vîmes des villages ruinés, et nous rencontrâmes une quantité d'Arabes avec leurs chameaux, etc., avant d'arriver à la source du *Nakhr-Ammàn* qui est divisé en deux branches, dont la première et la plus belle, est située dans la vallée (civitas aquarum), des deux côtés de la rivière; et l'autre, qui est la plus considérable, sur la montagne.

Quoique la ville d'*Ammàn* soit détruite et abandonnée depuis plusieurs siècles, j'y trouvai pourtant des ruines remarquables qui attestent son ancienne splendeur, telles 1° qu'un édifice carré et très-bien orné : c'étoit peut-être un mausolée; 2° les ruines d'un palais considérable ; 3° un amphithéâtre magnifique, très-vaste et bien conservé, accompagné d'un péristyle de colonnes corinthiennes, sans piédestaux; 4° un temple avec un grand nombre de colonnes; 5° les ruines d'une grande église, peut-être le siége d'un évêque du temps des empereurs grecs; 6° sur le sommet de la montagne, les restes d'un temple avec des colonnes qui formoient une rotonde, et qui sont d'une grandeur

extraordinaire; 7° des restes de l'ancienne enceinte et plusieurs autres édifices.

Je ne pouvois donner que peu d'heures à l'examen de ces objets, et je souhaite qu'un autre voyageur, en visitant les ruines de *Dscherrasch*, n'oublie pas celles d'*Ammàn*, ancienne ville qui florissoit long-temps avant les Grecs et les Romains, et même avant les Hébreux.

Il y avoit autrefois dans le pays des Ammonites, du temps des Juges, une vingtaine de villes conquises par *Jephté* (liv. des juges XI, 33), et dont il n'existe plus de traces.

En continuant ma route, j'aperçus pour la première fois la mer Morte, du haut d'une montagne. On me montra aussi, dans l'éloignement de quelques lieues, au sud, les ruines de *Szas*, qui étoit peut-être l'ancienne ville de *Jazer*, si ce n'est une autre ville de cette contrée nommée *Szir*.

Nous passâmes la nuit avec une horde arabe, et retournâmes le lendemain à *Szalt*.

Il me restoit encore la partie la plus difficile du voyage à faire. Nous devions traverser des déserts considérables, et je m'aperçus bien que mon conducteur, *Jussuf*, n'avoit jamais pensé sérieusement à m'accompagner autour de la mer Morte. Il fit l'impossible pour me détourner de mon dessein; mais lorsqu'il me voyoit décidé à

faire ce voyage sans lui, et que je ne me laisso pas effrayer par les difficultés que m'opposoien les habitans de *Szalt*, il se rendit. Pour me pro curer de l'argent je vendis encore un de me habits; et le 21 mars nous nous mîmes en rout pour *Karrak*, accompagnés de deux homme et d'un muletier.

Nous fîmes provision de pain, parce que de *Szalt* à *Karrak* le pays est absolument inhabité, et parce que, pendant le jeûne, nous étions réduits au pain et à l'eau. Pendant cette route nous vîmes plusieurs villes et villages entièrement ruinés; les habitans de cette contrée étant des Arabes errans. Nous passâmes près des sources de *Nahhr-Szir*, que je crois l'ancienne *Jazer*. J'y vis quelques étangs, mais point de lac Nous passâmes toute la nuit avec une horde de la tribu de *Beni-Szahhar*.

Le 22 mars nous arrivâmes près des ruines d'*Eleale*, ancienne ville des Amorites, qui conserve encore son nom. Sur la carte de M. *Paulus* elle porte le nom d'*Elcole*, et sa situation est indiquée sur la partie méridionale de *Hushan*, deux erreurs qu'il faudroit corriger. *Husban* est situé à une demi-lieue plus loin; c'étoit l'ancienne résidence royale des Amorites, *Hesbon*, citée dans le *Cantique des Cantiques*, VII, 4.

Nous trouvâmes plus loin *Màdabà*, ville qui,

temps de *Moïse*, portoit le nom de *Madba*; trouvai deux colonnes à côté des ruines un temple, et un étang bien construit en pierres de taille. Nous vîmes ensuite les ruines de *Maeïn*, l'ancien *Bêt Méon*, à l'ouest duquel on voit le mont *Nebo*, qui porte aujourd'hui le nom d'*Attarus*. A quelques lieues de là je trouvai des sources chaudes, que je crois être *Callirhoé*, et que je me propose d'examiner par la suite. A l'ouest de *Maeïn*, se trouve la source de la petite rivière de *Serka-Maeïn*, qui se jette dans la mer Morte. Je serois tenté de prendre la vallée qu'elle parcourt pour le *Baaras-Vallis* de l'historien juif, *Joseph*. Nous passâmes encore la nuit avec une horde d'Arabes de la tribu de *al Hattabige*.

Nous passâmes le lendemain la petite rivière *al Wale*, qui se jette dans la mer Morte. A deux lieues et demie de là, nous arrivâmes près des ruines de *Dibân*, ou *Dibon* selon les historiens hébreux : cette ville est située au milieu d'une belle plaine; mais elle est mal indiquée sur la carte de M. *Paulus*.

Enfin nous arrivâmes à une vallée agreste et profonde, traversée par le *Mudscheb* (*Arnon* des anciens); cette vallée forme la limite méridionale de *al Belka*, l'ancien pays des Amorites, et la limite septentrionale du pays de *Karrak*, l'ancien pays de Moabite. Etant descendus dans

la vallée, accompagnés d'un paysan de *Szalt* et de quelques Arabes de la tribu de *Beni-Ammr*, qui s'étoient joints à nous; ces derniers nous attaquèrent après avoir traversé la rivière, et nous pillèrent sous prétexte du droit de passage. Nous continuâmes notre route pour passer la nuit avec une horde de la tribu de *Hammidé*.

Le lendemain, nous traversâmes plusieurs grandes plaines couvertes d'absynthe et d'autres plantes et arbustes. Nous vîmes aussi plusieurs villes ruinées, entre autres *Schihhân* et *Chmeimat*. Près de cette dernière nous trouvâmes un village de douze tentes, habitées par des Bédouins Chrétiens grecs de *Karrak*, qui mènent une vie tantôt nomade, tantôt sédentaire, en partageant alternativement avec leurs parens le soin des troupeaux. Cette tribu de Bédouins chrétiens se distinguoit par le nom de *al Haddadyn*, de quelques autres tribus chrétiennes de *Karrak*, qui sont également nomades. Ils nous reçurent très-bien, et nous régalèrent avec du café et du pain pétri avec de l'huile.

Après quelques heures de repos nous quittâmes ces bonnes gens, pour atteindre *Karrak* avant le coucher du soleil. Nous traversâmes les ruines de *Robba* (Rabbath Moob), l'ancienne résidence des rois des Moabites, et dont

l'étendue annonce encore son ancienne importance. Les seuls objets que j'y remarquai sont les ruines d'un palais ou temple, dont quelques murs sont encore sur pied; il ne reste du péristyle que deux colonnes de marbre, d'ordre corinthien, mais sans piédestaux.

En arrivant vers *Karrak*, le pays devint plus montueux: la ville même, autrefois siége d'un évêque, est située sur le sommet d'une montagne à l'entrée d'une vallée profonde. Des montagnes plus hautes la dominent presque de tous côtés; elle est presque entièrement détruite, et peut passer aujourd'hui tout au plus pour un bourg. Le fort, à peu près ruiné et abandonné, étoit autrefois un des points les plus importans du pays. Les habitans de la ville sont pour la plupart Mahométans, ou Chrétiens grecs, dont l'évêque réside à Jérusalem. On y jouit d'une très-belle vue d'une partie de la mer Morte et de Jérusalem, qu'on distingue parfaitement par un temps clair.

La limite méridionale du pays de *Karrak* est formée par le Wady et Hoessn qui le sépare du district de *Dschebâl*, et qui, sous le nom de *el Karahhy*, se jette dans l'extrémité méridionale de la mer Morte. Il y a, dans le pays de *Karrak*, encore trois villages habités par des Mahométans. L'étendue du pays de *Dschebâl*

est d'à peu près deux à trois journées; mais on n'y compte plus que sept villages habités.

Je m'informai de *Petra*, ou *Bedra* (car les Arabes ne peuvent prononcer le *P*), et l'on me dit que cet endroit étoit situé à une journée d'ici; mais par la suite je sus, de l'évêque de Karrak à Jérusalem, que *Petra* est situé à deux lieues de la mer Morte. Plus loin, au sud de *Dschebâl*, se trouve la montagne de *Scharàh*, qui doit avoir également deux journées d'étendue, mais où il n'y a plus qu'un seul village habité, du même nom. On a pratiqué, dans les rochers qui entourent *Karrak*, plusieurs grottes artificielles, où l'on conserve le froment quelquefois pendant dix ans.

Jussuf s'opposa de nouveau à faire le voyage autour de la mer Morte, et voulut se joindre aux habitans de *Karrak* qui se rendent à Jérusalem pour la fête de Pâques, et passent le Jourdain à l'extrémité septentrionale de la mer Morte, à la nage, sur des outres. Je persistai à prendre l'autre route, autour de l'extrémité méridionale de cette mer, et je fus assez heureux de réussir. Plusieurs habitans d'Hebron et de Bethlehem avoient acheté des Arabes quelques centaines de moutons, et ils choisirent la même route pour les conduire à Jérusalem. A cet effet ils étoient

obligés de prendre des conducteurs arabes, avec lesquels je m'arrangeai également.

Nous nous mîmes en route le 2 avril, à travers un pays très-montueux où j'étois souvent obligé de descendre de cheval pour me réchauffer. Dans l'après-midi il falloit descendre un sentier pour arriver dans la plaine située à l'extrémité méridionale de la mer Morte, et nommée *Gôr es Szòphià*. Ce sentier étoit extrêmement roide et dangereux, et nous mîmes trois heures pour arriver dans la plaine, après le coucher du soleil.

Le lendemain nous passâmes la petite rivière d'*al Karahhy*, qui se prolonge du *Wady al Hoessn* jusqu'ici. Nous étions donc sur la limite du pays de Dschebâl (Gabalene) et de l'Arabie pétrée. Le climat étoit totalement changé, et la chaleur doit être, en été, pareille à celle des tropiques. Peu après nous traversâmes pendant quelques heures, une plaine de sel, sans aucune trace de végétation.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers l'ouest, ayant la mer Morte sur notre droite ou au nord. On ne connoissoit ici ni *Zoara* ni *Segor* marqués sur la carte de M. *Paulus*. Nous avions devant nous une montagne assez considérable, composée d'un grand nombre de couches de sel gemme. Cette montagne, qui peut avoir trois

lieues de *long*, est cause du goût saumâtre des eaux *de la mer Morte*.

Arrivés à la montagne de sel, nous nous dirigeâmes au nord et arrivâmes peu après sur les bords de la mer Noire. Je descendis de cheval pour chercher, le long des bords, des coquillages et des plantes marines, sans en trouver. A deux lieues de l'extrémité méridionale de la mer, on trouve la rivière de *Futlet*, qui n'est guéable qu'en été, et alors même il faut marcher pendant cinq heures dans une eau tellement salée qu'elle attaque les jambes, et c'est pour cela qu'on se sert rarement de ce passage.

La partie occidentale de la mer Morte est hérissée de rochers fort hauts et stériles. Je n'y vis point de *colonne de sel*, mais bien un grand amas de pierres, que nos Arabes s'empressèrent d'augmenter. Si l'histoire de la femme de *Loth* est vraie, il est probable qu'au lieu de pierres on jetoit dans ce temps-là des morceaux de sel gemme.

La carte indique un ruisseau à l'endroit où est *Thamara*, et je regrettai beaucoup de ne pas le trouver, parce que nous souffrions beaucoup de la soif.

Vers le soir nous suivîmes le sentier d'un rocher assez haut, d'où je pouvois embrasser la

majeure partie de la mer Morte, dans laquelle je découvris une île assez considérable. Nous passâmes la nuit sur le haut du rocher, cruellement tourmentés par la soif.

Le 4 avril nous continuâmes notre route sur des montagnes calcaires, et nous arrivâmes le soir à un village de tentes, habité par des Arabes de la tribu de *Schàkalin*.

Le 5 avril nous manquions de pain et d'eau, et nous étions obligés de nous nourrir de quelques herbes sauvages. Nous ne nous arrêtâmes que quelques heures, pour continuer ensuite notre route au clair de la lune, afin d'arriver le 6 avril à Jérusalem, dont nous n'étions plus éloignés que de six à sept lieues. Vers le matin nous souffrions beaucoup de la soif, et pour surcroît de malheur, nous aperçumes une horde d'Arabes, à laquelle nous n'échappions qu'avec peine.

Nous arrivâmes dans la matinée du 6 avril à Bethlehem, et peu après à Jérusalem.

J'étois le seul pélerin chrétien de la troupe, et en cette qualité je fus reçu avec beaucoup d'hospitalité dans le couvent de la *Terra-Santa*.

Je trouvai cette ancienne ville plus belle que je ne me l'étois imaginé; mais le séjour m'en parut ennuyeux pour tous ceux qui n'y viennent pas pour cause de dévotion.

Conformément à mon rôle de pélerin, je payai trente-trois un quart de piastres pour obtenir la permission d'entrer, la veille de la fête de Pâques des Grecs et des autres Chrétiens orientaux, dans l'*église du Saint-Sépulcre* (1). On sait que ce jour-là le feu sacré est censé descendre du ciel; et l'évêque grec qui le reçoit, après une prière très-fervente, porte le nom d'*Évêque de la lumière* (Motthrân el mûr). C'étoit précisément l'évêque de *Karrak*.

Les deux villes de Jérusalem et de Bethlehem sont trop connues pour que j'en donne ici la description; je la remplacerai ici par quelques *Notices sur la mer Morte*, qu'on trouvera peut-être d'un intérêt plus général.

(1) Cette église est remarquable par deux tombeaux avec des incriptions concernant les deux premiers rois chrétiens, de Jérusalem, *Godefroi de Bouillon* et son frère *Baudouin*.

On lit sur le tombeau de *Godefroi* :

Hic jacet G*ODOFRIDUS DE* B*UGLION*, *qui totam istam terram acquisivit cultui christiano. Cujus anima requiescat in pace. Amen.*

Et sur le tombeau de *Baudouin* :

Rex B*ALDEWINUS*, *Judas alter Macchabaeus*,
Spes patriae, *virgo ecclesiae*, *virtus utriusque*,
Quem formidabant, *cui dona tributa ferebant*
Cedar et Aegypti, *Dan*, *ac homicida Damascus*.

La mer Morte est connue chez les Arabes sous le nom de *Bahhéïret-Lûth*, ou *Bahharét-Lûth*, ou *Birket-Lûth.* On prétend qu'on y trouve encore des restes d'anciens édifices, ce qui ne me paroît pas probable. Je m'en informai; personne n'en savoit rien de positif, et plusieurs qui l'affirmèrent ne s'accordoient point dans leurs assertions. Je ne vis cependant ses bords que l'espace d'une journée; et son étendue est de six journées. Plusieurs voyageurs prétendent y avoir vu des restes d'anciens édifices; mais leurs rapports ne méritent aucune foi. M. de *Neitzschütz* assure même avoir vu la forme de cette mer de la montagne des Olives, près Jérusalem (Dschibbal el Tur), ce qui est absolument faux et impossible.

L'eau de la mer Morte est claire et limpide, mais aussi salée qu'une eau-mère des salines. Le sel qu'on en retire est d'excellente qualité, et se produit surtout sur la rive orientale, en gros morceaux, souvent d'un pied d'épaisseur. Cette production a lieu dans les endroits inondés par la mer du temps des pluies; car les Arabes ne se donnent pas la peine de creuser des fossés pour y faire évaporer l'eau. Les pierres même des bords se couvrent, comme dans nos salines, d'une incrustation calcaire et gypseuse. Ce sel n'est employé que dans une partie de la Palestine.

J'ai indiqué plus haut la cause de la saumure de cette eau, d'après laquelle elle doit toujours aller en augmentant. Du reste, je n'ai pas besoin d'observer qu'il faut regarder comme fabuleuses les assertions que le fer surnage sur cette eau, et que des objets légers y vont à fond, que les oiseaux qui traversent cette mer tombent morts, etc., etc.

L'asphalte qu'on recueille ici diffère de celui des mines de *Hasbéia*, en ce qu'il est plus poreux et paroît avoir été fluide. On m'a assuré à *Karrak* que ce bitume suinte de quelques rochers sur les bords orientaux, et qu'il y forme peu à peu une croûte épaisse qui, détachée par les gros vents, est entraînée par les vagues, et ramassée par les Arabes qui en transportent les morceaux à Jérusalem. Ces morceaux sont si gros qu'ils forment la charge de plusieurs chameaux. Cependant, il se passe plusieurs années avant qu'on puisse recueillir une quantité d'asphalte sur ses bords. On le nomme ici *Hàdschar-Mussa*, ou *la pierre de Moïse* : il est aussi froid au toucher que toute autre pierre, et ressemble à l'extérieur à l'ardoise.

Il est très-naturel que des vapeurs doivent s'élever continuellement de la surface d'une mer située dans une vallée profonde, entourée de hautes montagnes, et dans laquelle, pendant les mois de juin, juillet et août, la chaleur

est aussi forte que sous les tropiques. En allant un jour de Jérusalem à Bethlehem, j'y remarquai une fumée très-épaisse, produite par les fours à chaux, à charbon et à soude, que les Arabes y ont établis sur ses bords. Ces mêmes Arabes ne trouvent pas les vapeurs de la mer plus malfaisantes que celles de tous les autres lacs.

Je n'ai trouvé dans cette mer ni hélices ni moules, à l'exception de quelques escargots que je ramassai sur les bords; cependant je dois observer que je n'ai pu examiner qu'une partie de cette mer. On ne trouve pas de roseaux de ce côté, mais bien sur sa rive orientale, à quelques lieues de là.

Les renseignemens que j'ai pu recueillir sur les *pommes de Sodome* (solanum Sodomeum) sont très-contradictoires et insuffisans; je crois pourtant que la chose pourroit s'expliquer très-naturellement, et que la remarque suivante y contribuera.

Je vis pendant mon séjour à *Karrak*, chez le curé grec de cette ville, une espèce de coton ressemblant à la soie, dont il fit de l'amadou pour son fusil, ne pouvant l'employer à faire des étoffes.

« Ce coton, me dit-il, vient dans la plaine *el*
» *Gôr*, à la partie orientale de la mer Morte, sur
» un arbre pareil au figuier, et qui porte le nom

» d'*Aoéschaér.* On le trouve dans un fruit
» ressemblant à la grenade; et par des incisions
» faites à la racine de l'arbre, on obtient une
» espèce de lait qu'on ordonne aux femmes
» stériles, et qui porte le nom de *Lébbin-*
» *Aoéschaér.* »

J'ai pensé que ces fruits qui n'ont point de chair intérieurement, et qui sont inconnus dans tout le reste de la Palestine, pourroient bien être les fameuses *pommes de Sodome.* Je présume en outre que l'arbre qui le produit est une espèce de *fromager* (Bombax Linn.) qui ne peut prospérer que dans la chaleur excessive de la mer Morte, et dans aucune autre contrée de la Palestine. Pour ce qui regarde les grenadiers, je doute fort que l'on en trouve sur les bords de cette mer; mais on trouve dans sa proximité, dans la plaine *el Gôr,* et à peu de profondeur, une grande quantité de soufre natif, en morceaux ronds, de la grosseur d'un œuf d'oie.

Mon dessein étoit de me rendre de Jérusalem directement par le désert au mont Sinaï, et de là au Caire. Je ne savois cependant pas si la première route étoit praticable ou non, parce que tous les voyageurs s'étoient rendus jusqu'ici au Sinaï, ou d'Égypte ou de Suéz, à l'exception de deux anciens qui s'y étoient rendus de Gaza. Ne pouvant obtenir aucuns renseignemens

sur cette route, ni à Jérusalem ni à Bethlehem, je me rendis à Hébron (aujourd'hui *Chalil*), où l'on me fit espérer de pouvoir prendre ce chemin. Il falloit, me dit-on, à cet effet me procurer quelques chameaux, de l'eau, des vivres, et surtout un bon guide; et l'on m'assura que ce voyage dureroit dix à onze jours.

On me dit encore, qu'à deux journées et demie de *Hébron*, je trouverois des ruines considérables de l'ancienne ville d'*Abdé;* mais que tout le reste de la route, par l'Arabie Pétrée, n'offroit aucun endroit habité, et que je n'y rencontrerois que quelques tribus d'Arabes errans.

Cette route étant à peu près inconnue, je comptois y faire quelques découvertes sur la minéralogie, les animaux et les plantes de ce pays, sur la manne du désert, les corneilles, l'arbrisseau qui produit le baume, la gomme arabique, les sauterelles, le mont Séir, etc., etc.

Peut-être que cette route, qui traverse le milieu de l'Arabie Pétrée, étoit l'ancienne route de commerce, qui conduisoit de Jérusalem à *Ezion-Geber,* ville située sur le bras oriental du golfe d'Arabie.

Cependant, avant d'entreprendre ce voyage, je me proposai de faire encore un tour autour de la mer Morte, pour examiner à fond sa situation, sa nature, etc., et pour pouvoir rectifier,

par ma propre expérience, les bruits absurdes et ridicules que des moines et des voyageurs crédules avoient répandus à ce sujet. Mais le destin l'avoit décidé autrement; car m'étant trop long-temps exposé au soleil pour terminer mes observations astronomiques, je tombai très-sérieusement malade, et pendant quinze jours je ne dus m'occuper que du soin de mon rétablissement. En attendant, le temps favorable pour faire le tour de la mer Morte étoit passé, et je résolus de remettre ce voyage jusqu'après les grandes chaleurs.

Je quittai Jérusalem le 25 mai 1806 pour me rendre à *Jaffa*, où je m'embarquai quelques jours après pour retourner ici, à Saint-Jean-d'Acre.

Je me propose de visiter d'ici le mont *Carmel*, *Nazareth*, *Naplouse*, *Béissan* ou l'ancienne *Scythopolis*, qui occupoit le premier rang parmi les villes décapolitaines; et peut-être que je me rendrai au mont *Hermon*, pour examiner la nature de son sommet couvert de neige.

COUP D'ŒIL SUR L'EMPIRE CHINOIS,

SON ANTIQUITÉ, SES FORCES ET SA CIVILISATION;

D'après le Voyage à Péking *par M.* DE GUIGNES *fils, comparé aux Relations des Missionnaires* (1).

LE vaste empire de la Chine, inaccessible aux voyageurs ordinaires, a été le sujet de tant de fables amusantes, de tant de déclamations pompeuses, de tant de discussions savamment oiseuses, qu'une relation écrite avec de la simplicité, avec du sang-froid, devient en quelque sorte un phénomène dans le monde savant, dès que cette relation a la Chine pour objet. Qu'un voyageur nous dise des choses vulgaires et croyables sur la Russie, sur la Turquie, rien ne nous paroît plus naturel : nous poussons

(1) Cet article devoit entrer dans le *Bulletin*; mais il s'est tellement étendu sous notre plume, nous y avons tellement dépassé les bornes d'un simple *Extrait*, que nous n'avons pas cru devoir hésiter de le placer ici. Le même sujet a fourni matière à diverses discussions dans les feuilles périodiques.

même quelquefois le doute un peu trop loin dans ce qui regarde les pays voisins de l'Europe, et nous dédaignons des choses extraordinaires qui sont près de nous; mais qu'un homme revienne de la Chine sans nous raconter des merveilles, c'est ce qui surpasse l'intelligence de beaucoup de lecteurs de voyages. Ils s'en fâchent même; et tandis qu'on admire les Anglais Macartney, Staunton et Barrow, lorsqu'ils donnent à la Chine trois cent trente-trois millions trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois habitans, un million huit cent mille soldats et deux milliards de revenus, on ne fera peut-être pas grande attention au véridique et impartial Français qui, après un séjour de dix-sept ans, vient nous assurer que l'empire colossal de la Chine ne possède ni une population ni des richesses proportionnées à sa vaste étendue; qu'il n'est pas d'une très-haute antiquité; que ce *peuple de sages* dont il devoit être peuplé, n'est qu'une tourbe d'esclaves et de fripons; enfin, que ce gouvernement paternel, proposé comme un modèle par les philanthropes d'Europe, ressemble singulièrement au systême des Turcs et des autres peuples orientaux.

Toutefois, l'opinion qui réduit à leur juste valeur les prétendues merveilles de la Chine, n'est rien moins que neuve. Les plus anciens voyageurs dont nous ayions les témoignages sur la

Chine, sont les deux Mahométans dont la relation a été publiée par *Renaudot*, et qui visitèrent ce pays dans le neuvième siècle. Le tableau qu'ils en tracent n'est pas trop brillant; ils traitent les Chinois d'anthropophages. Cette expression, même en n'y voyant qu'une de ces exagérations ordinaires chez les orientaux, dénote au moins des mœurs sauvages. *Marc-Paul*, qui fit un long séjour en Chine dans le treizième siècle, laisse apercevoir malgré lui combien le gouvernement étoit despotique, le peuple malheureux et la civilisation imparfaite, pour ne pas dire nulle. S'il parle de la magnificence qui régnoit dans les palais de Koublaï-Khan, il a soin de faire entendre que ce prince avoit fait venir des artistes et des ouvriers de l'Asie occidentale. Ce voyageur ne dit encore rien de la *grande muraille* qui cependant, selon les Chinois, devoit être construite bien des siècles auparavant. Les relations des ambassadeurs des sultans de Khorasan, dans le quinzième siècle, publiées par M. Langlès, nous donnent une idée de l'orgueil et de la vanité des monarques chinois, mais ne contiennent rien qui pût nous conduire à placer les Chinois au-dessus des autres peuples d'Asie. Ce sont les missionnaires portugais qui, les premiers, ont commencé à exalter la puissance et la civilisation de la Chine. Le P. *Mendoza*, augustin, a ouvert cette carrière, parcourue dans

la suite par tant d'autres moines, plus zélés pour les intérêts de la religion que pour ceux de la science. Ces bons pères aimoient à exagérer l'importance d'un pays où ils se flattoient d'établir le christianisme. *L'histoire de l'expédition des pères jésuites*, tirée des Mémoires du P. *Ricci* par le P. *Trigault*, est en grande partie conçue dans cet esprit; on peut juger de la critique de l'auteur par ce seul trait : il croit que les Chinois, les Tonquinois et les Cochinchinois, naissent tous avec *six* doigts à chaque pied (1). Cependant il y eut des hommes d'esprit qui s'expliquèrent avec franchise sur ces merveilles chinoises : le dominicain *Navarète* publia, en 1676, le commencement d'un Traité historique de la Chine, où il releva plusieurs fausses assertions de ses confrères; mais l'inquisition eut soin de supprimer cet ouvrage.

Vingt ans après, le P. *Lecomte* éprouva un désagrément semblable, mais dans le sens inverse. Ce missionnaire, enthousiaste des Chinois, les avoit représentés comme les plus anciens adorateurs du vrai Dieu, proposition que la Sorbonne condamna comme offensante pour la religion chrétienne. Ainsi l'esprit de parti s'empara de bonne heure d'une discussion qui n'auroit dû être jugée qu'au tribunal de la science.

(1) *Expeditio ap. Sin. I*, cap. 8. (1617).

Le manque de notions positives engagea beaucoup d'érudits à composer des systêmes dans lesquels les suppositions et les interprétations suppléoient à la disette de faits. C'est ainsi que le P. *Kircher* et *Vossius* rêvèrent des éloges de la Chine, que les missionnaires même n'ont pas osé confirmer. Les relations plus simples et plus véridiques d'un *Jsbrand Ides* et d'un *Niewhoff* furent dédaignées comme peu intéressantes ou peu authentiques. On adopta de ce dernier les phrases que le premier étonnement lui avoit arrachées dans le récit de son voyage; mais lorsque dans la *seconde partie*, ou la *description*, il parle des ridicules superstitions des Chinois, de l'ignorance de leurs médecins, du peu d'habileté de leurs horlogers, du grand nombre de mendians dans les villes, et de bêtes féroces dans les campagnes, on n'y fit que très-peu d'attention.

C'est dans le dix-huitième siècle et en France que la *chinomanie* prit un caractère, pour ainsi dire, contagieux et épidémique. Par un hasard singulier, deux partis très-puissans, et d'ailleurs très-mal ensemble, se trouvèrent d'accord sur les affaires de la Chine. Les jésuites dépeignirent, dans les termes les plus pompeux, la sagesse d'un gouvernement qui leur accordoit une sorte de tolérance; ils admiroient surtout le caractère humble et docile d'un peuple né pour vivre

sous le despotisme. D'un autre côté, les philosophes français furent bien contens de pouvoir citer dans leurs déclamations philanthropiques, l'exemple de ce *peuple de sages* qui, selon eux, se passoit de toute espèce de religion : le pouvoir absolu même n'effrayoit pas la pensée de ces grands prôneurs de la liberté, et le despote tartare de Péking étoit traité de *philosophe couronné*, parce qu'une fois par an il guidoit de sa main impériale une charrue et une herse.

Ce n'est pas que je veuille rien diminuer de la haute estime qu'on doit aux *Mémoires sur les Chinois*, par les missionnaires et principalement par le P. *Amyot*, ainsi qu'à la *Description de la Chine*, par le P. *Duhalde* : ce sont des magasins riches, immenses, mais il faut y trier le bon d'avec le mauvais ; il faut se pénétrer de l'esprit d'un P, de *Prémare*, d'un P. *Parennin*, qui ne croyoient pas aveuglément tout ce qu'ils avoient entendu de la bouche d'un Chinois ou déchiffré dans quelque livre de cette nation. Il est malheureusement plus commode d'admettre les témoignages, sans une discussion sévère, comme l'ont fait le P. *Mailla*, traducteur d'une *Histoire générale de la Chine*, et l'abbé *Grosier*, qui a composé une *Description* de ce pays où il n'a jamais été, mais qu'il admire et défend envers et contre tout voyageur malin.

Deux savans attaquèrent l'opinion générale-

ment reçue sur la Chine! M. *de Guignes* démontra, d'une manière victorieuse, la nullité de la chronologie chinoise et le peu d'authenticité qu'ont les livres attribués à Confucius; malheureusement, il joignit à ses justes observations une hypothèse mal imaginée, d'après laquelle il prétendit faire descendre les Chinois des Égyptiens; la défaveur dont ce système fut frappé, nuisit au succès de ses opinions les plus raisonnables. L'ingénieux *Pauw*, en réfutant l'origine égyptienne des Chinois, démontra bien plus énergiquement que de Guignes, combien la civilisation de la Chine étoit peu digne des éloges exagérés qu'on en avoit faits, et combien les prétendues antiquités de ce pays étoient plus modernes qu'on ne le pensoit; seulement cet écrivain, trop pressé d'arriver à ses conclusions, prend souvent un ton tranchant et satirique, peu convenable dans une discussion littéraire.

Les Mailla, les Grosier et tous leurs copistes, continuèrent à répéter leurs argumens foibles, mais populaires, en faveur de la Chine. « Comment croire qu'une nation aussi *savante* ne » connoissoit pas elle-même ses annales, l'origine de son empire et la date des événemens » principaux de son histoire? Et pourquoi une » nation aussi *ancienne* n'auroit-elle pas porté » très-loin les sciences et les arts? » Voilà le cercle vicieux duquel les missionnaires et leurs

nombreux copistes n'ont jamais pu ou voulu sortir. On leur opposoit ces livres chinois même qu'ils traduisoient; la science chinoise y paroissoit dans un jour si défavorable qu'aucun homme raisonnable ne pouvoit s'empêcher de faire la réflexion suivante : Ces *lettrés*, dont toute la science consiste à savoir lire et écrire; ce *tribunal des mathématiques*, où l'on ignore les douze premières propositions d'Euclide; ces astrologues qui ne sauroient faire un calendrier sans le secours des Européens; voici sans doute de graves, d'irréfragables témoins en fait d'histoire! « Les plus habiles d'entre eux, disoit le » P. *Duhalde* lui-même, à un peu de morale » près, ignorent ordinairement les autres parties » de la philosophie (c'est-à-dire des *sciences* » comprises sous ce nom à l'université de Paris); » ils ne savent ce que c'est que raisonner, avec » quelque justesse, sur les effets de la nature » qu'ils ne se mettent pas en peine de connoître.... » Ils attribuent les révolutions physiques à de » mauvais génies, etc. (1) ».

Les témoignages de lord *Anson*, de M. de *Bougainville* (2), de *Sonnerat* et des Suédois *Osbek*, *Torén* et *Ekermann*, vinrent successivement rabaisser l'idée qu'on avoit des arts indus-

(1) Description de la Chine, III, 40.

(2) Voyage autour du monde, II, 214.

triels, des spectacles et de la magnificence des Chinois.

Ainsi, la saine critique, en s'appuyant des relations même des missionnaires éclairés et véridiques, avoit déjà commencé à décréditer un peu les fables jésuitico-philosophiques sur la Chine, lorsque, du sein d'une nation d'ailleurs peu crédule, il s'éleva tout-à-coup une voix imposante et qui, en répétant les éloges de la puissance chinoise, renchérissoit encore, à quelques égards, sur tout ce que les missionnaires avoient dit de plus extravagant. Le lord Macartney se rendit, comme ambassadeur du roi d'Angleterre, auprès de l'empereur de la Chine. Son secrétaire d'ambassade, M. Staunton, publia la Relation de son voyage à Péking; et comme le gouvernement anglais n'avoit obtenu qu'un refus humiliant de toutes ses demandes orgueilleuses, mais que cependant il se proposoit et se propose probablement encore de revenir à la charge, il fut convenu que la relation de M. Staunton présenteroit l'empire chinois comme très-formidable, afin de diminuer un peu la honte que le gouvernement britannique venoit d'essuyer, et afin de préparer l'esprit de la nation à de nouvelles entreprises. Cette prolixe et lourde relation de M. Staunton, qui n'est franche sur aucun point, et qui en grande partie est copiée dans les Mémoires des missionnaires, dut cepen-

dant à l'anglomanie française un grand succès en Europe; et lorsqu'un de ses compagnons, l'ingénieux et savant *Barrow*, tout en accordant beaucoup trop aux Chinois sur quelques points, se permit, à d'autres égards, quelques critiques sur leur compte, les enthousiastes, en relevant les moindres des erreurs qui avoient pu lui échapper, affectèrent de décrier son ouvrage, très-supérieur cependant à celui de Staunton.

Pour que nos connoissances sur la Chine ne retombassent point dans l'état d'où les de Guignes et les Pauw les avoient fait sortir, il a fallu qu'un savant, après avoir fait un long séjour dans ce pays, publiât les résultats de ses recherches du ton ce plus simple et le plus éloigné des prétentions systématiques. C'est ce qu'a fait M. de Guignes fils, dans son *Voyage à Péking*.

Il y a dans cet ouvrage quatre parties relatives à la Chine : un tableau de l'histoire ancienne de cet empire, extrait des écrivains nationaux; une relation du voyage que fit l'auteur de Quanton à Péking, dans la compagnie des ambassadeurs hollandais; des observations sur les Chinois, leurs usages, leurs lois, leur état politique et militaire : observations recueillies, soit pendant le voyage, soit pendant le séjour que M. de Guignes a fait à Quanton, comme résident de France; enfin, une magnifique collection de dessins, représentant des vues, des édifices,

des costumes, des fêtes, et jusqu'à de la musique chinoise. A l'exception de la relation proprement dite, que l'auteur ne donne lui-même que comme une pièce justificative, et qui renferme nécessairement quelques détails stériles, tout l'ouvrage de M. de Guignes n'est qu'une analyse faite avec beaucoup de précision, de clarté et d'ordre; de sorte qu'il devient souvent impossible de réduire davantage son récit, et que voulant l'analyser, nous nous voyons obligés de choisir parmi les résultats, tous également intéressans, ceux qui se laissent le mieux resserrer dans le cadre d'un simple aperçu.

L'histoire ancienne de la Chine, d'après les auteurs du pays, est presque absolument dépourvue de faits, remplie d'incertitudes, et n'offre pour ainsi dire qu'une suite de discours sur la morale et les lois du pays. Cependant elle présente à l'œil d'un critique habile assez d'indices pour réfuter les assertions des Chinois sur la haute antiquité de leur empire. C'est en rapportant les paroles même des livres sacrés des Chinois, que M. de Guignes prouve que leur empire, au lieu d'avoir été fondé 3,000 ans avant Jésus-Christ, n'a été réuni d'une manière stable et sous un seul gouvernement que depuis *cinq cent vingt-neuf ans*. Les savans chinois eux-mêmes conviennent que leur histoire n'offre aucune date positive avant le règne d'Yao;

qu'ils fixent à l'an 2357 avant Jésus-Christ. ... comment les époques qui suivent ce règne ont elles été déterminées? . . . .

Le *Chou-King* est le plus ancien monument historique de la Chine, qu'on connoisse. Ce livre, attribué à Confucius qui naquit 551 ans avant Jésus-Christ, présente des lacunes et des transpositions dans la série des événemens ; ce qui pourroit induire à croire qu'il n'est lui-même que l'abrégé d'un ouvrage ancien plus complet : il ne fixe aucune époque, aucune date, et la durée des règnes des princes n'y est pas marquée, à l'exception de celle de quatre ou cinq ; enfin, le *cycle chinois* de 60 ans n'y est employé que pour désigner les jours.

Tel est l'état du Chou-King, le seul ouvrage qui constituoit cependant l'histoire ancienne de la Chine, lorsque l'an 213 avant Jésus-Christ, l'empereur *Chy-Hoang-Ty*, de la dynastie des Tsin, le fit brûler avec tous les livres. Aussi, sous la dynastie des Han, qui succéda à celle des Tsin, l'histoire étoit-elle dans le plus grand désordre lorsqu'on retrouva le Chou-King et le *Tchun-Tsieou* (Annales du royaume de Lou, patrie de Confucius), à l'aide desquels et d'un petit nombre de Mémoires échappés au désastre, *Semaatsian*, l'Hérodote chinois, composa l'histoire de la Chine, intitulée *Seky* ; car les autres King ne purent lui être d'aucune utilité, puisqu'ils

ne parlent que des signes symboliques de Fohy, ou de la musique, des lois, des rites et des poésies.

Quant au *Tsou-Tchou* (Chronique abrégée des anciens empereurs), ce livre, composé l'an 297 avant Jésus-Christ, ne fut retrouvé que l'an 265 de l'ère chrétienne.

Sematsien, reconnu par les Chinois comme menteur, ainsi que le dit le P. de Prémare (1) et les autres historiens qui voulurent rétablir l'histoire chinoise, manquèrent donc des livres nécessaires pour parler, avec quelque certitude, d'événemens passés long-temps avant eux, et ne purent même s'aider du cycle pour en fixer la date. En effet, le cycle ayant servi dans le principe à désigner les jours, on ne peut en tirer aucun secours pour la chronologie chinoise, d'autant plus qu'on ignore l'époque à laquelle les Chinois l'ont employé pour compter les années; et si Sematsien s'en est servi pour remonter jusqu'à Hoang-Ty, 2698 ans avant Jésus-Christ, c'est par simple conjecture, puisqu'il est impossible de prouver, par aucun monument, l'usage du cycle dans ces temps reculés.

Rien n'est donc moins propre à établir l'authenticité de l'histoire chinoise que la manière dont elle a été restaurée; et si le Tribunal de l'Histoire a dressé une table des empereurs, en remontant

(1) Préface du *Chou-King*, p. 36.

depuis le règne de ce prince, en 1736, jusqu'à la soixante-unième année de Hoang-Ty, l'an 2637 avant Jésus-Christ, on n'a aucun moyen pour en garantir l'exactitude, puisque cette même table, faite par les Japonais, qu'on ne peut supposer avoir été guidés ni par la flatterie ni par l'orgueil national, présente de grandes différences dans la durée des règnes, dans la date des années, et même dans l'existence de plusieurs princes. Dès-lors tout l'échafaudage de la chronologie chinoise s'écroule, ou du moins paroît peu solide ; c'est ce qu'affirme le P. de Prémare (1).

« Plusieurs lettrés chinois, dit ce missionnaire, pensent qu'on peut aller, pour l'histoire chinoise, jusqu'à 425, d'autres jusqu'à 770 et même à 841 ans avant Jésus-Christ ; mais c'est abuser de la crédulité des Européens que de parler de la solidité de la chronologie au-delà de cette époque, puisque les Chinois ne la font pas remonter plus haut, et regardent comme incertain tout ce qui est antérieur. »

« Mais, dira quelque historien du *monde* » *antédiluvien*, les observations astronomiques » prouvent l'antiquité de l'histoire chinoise, d'une » manière indépendante de tous les monumens! »

On va voir que la prééminence qu'on veut donner aux Chinois sur les autres peuples, sous

(1) Préface du *Chou-King*, p. 55.

le rapport de l'astronomie, n'est pas mieux fondée que sous celui de l'histoire. En effet, dans l'espace de seize cents ans, c'est-à-dire depuis l'année 2322 jusqu'à l'an 722 avant Jésus-Christ, on ne cite chez eux que deux observations d'éclipses de soleil : la première, fixée par le père Gaubil à l'an 2154, l'est par M. de Cassini à l'an 207, ce qui fait une différence de 147 ans ; et la seconde ne remonte pas plus haut que 776 ans avant Jésus-Christ. Quant aux observations de solstices dont ils ont parlé sous Yao, les astronomes ne peuvent s'accorder dans leurs calculs. Il en est de même de la conjonction de cinq planètes arrivée sous Tchouen-Hio, que le P. de Mailla place à l'année 2461, les missionnaires (1) à l'an 2449, et que le P. Gaubil dit être fausse et n'avoir pour fondement qu'un calendrier du temps de Han, rejeté par les Chinois les plus instruits.

Ce n'est enfin que vers l'an 722 avant Jésus-Christ que les éclipses sont marquées avec plus de précision ; et si l'on suppose que les Chinois aient été d'habiles astronomes 2357 ans avant Jésus-Christ, comment se fait-il que, sans aucune cause apparente, ils soient devenus si ignorans environ quarante siècles plus tard, c'est-à-dire à l'arrivée des missionnaires, en 1582, que c'étoient alors des Mahométans qui présidoient le tribunal de l'astronomie ? D'ailleurs, comment

(1) *Mém.*, t. II, p. 278.

admettre que, sous Yao, 2357 ans avant Jésus-Christ, on connoissoit à la Chine l'année solaire de 365 jours et six heures, lorsqu'on voit qu'en 1669 le P. Verbiest, chargé du calendrier, fut obligé d'en retrancher une lune entière pour faire coïncider l'année solaire avec l'année lunaire, année dont les Chinois se sont toujours servis et dont ils se servent encore?

Les probabilités morales sont toutes contraires à l'authenticité de l'histoire chinoise. On y voit, à l'an 722 et à l'an 2357, les mêmes peuples barbares civilisés par les Chinois et incorporés à l'empire, sans qu'on sache nous dire pourquoi cet événement revient deux fois avec les mêmes détails. On y entend nommer vaguement, à une époque reculée, toutes les provinces actuelles de la Chine; et plusieurs siècles après, une histoire plus certaine ne dit plus le mot sur ces divisions, et ne nous fait connoître que trois ou quatre royaumes très-resserrés, et dont la situation reste incertaine.

D'autres fois, on nous représente l'état primitif du pays inondé en grande partie, couvert de forêts et rempli d'animaux sauvages; immédiatement après, et sous le même règne, on nous fait voir un empire vaste, florissant et bien peuplé : comme si les villes et les hommes croissoient avec la même rapidité que les champignons ! Dès que l'histoire prend un caractère

plus positif, elle nous présente la Chine ordinairement partagée en plusieurs États, et conquise tour à tour par divers peuples sortis de la Tartarie; ce qui doit naturellement nous faire présumer que la prétendue puissance de la Chine, dans les temps fabuleux, a tout au plus eu de l'analogie avec celle des empires assyriens, babyloniens et égyptiens, empires dont une saine critique nous a depuis long-temps démontré le peu de durée et le peu de force réelle.

Le *Tchun-Tsieou,* livre attribué à Confucius, est le premier monument historique de la Chine auquel on puisse se fier; il commence à l'an 722 avant Jésus-Christ. Mais la chronologie de Confucius, bien que débarrassée de rêveries mythologiques et astrologiques, présente des contradictions que les savans n'ont pu résoudre complètement. A cette époque, sur quinze provinces de la Chine, dix étoient occupées par des Barbares qui n'avoient pas encore été soumis; des cinq autres, une très-grande partie étoit possédée par d'autres Barbares qui vivoient en nomades. De petits territoires cultivés, où il y avoit une bourgade et quelques villages, portoient le titre de royaumes.

Un ancien auteur chinois, Tsay-Tchong, en parlant de cette époque, fait la remarque suivante : « Si la ville capitale excède cent *tchy* » (mesure de 10 pieds), le royaume est en

» danger. Sous l'ancien gouvernement, la ca-
» pitale n'excédoit pas un tiers du pays, la
» seconde ville un cinquième, et la petite un
» neuvième; à présent il n'y a plus de bornes. »
On peut juger, d'après cela, de la grandeur de ces villes et de celle de ces royaumes : ces villes étoient plutôt des habitations ou des espèces de camps *à la tartare*, autour desquels les sujets étoient répandus dans la campagne qu'ils cultivoient; ce qui est assez vraisemblable, d'après la transmigration de différens princes avec tous leurs sujets dans d'autres cantons, transmigration qu'ils n'auroient pu exécuter aussi facilement s'ils eussent habité dans des villes murées et bien bâties.

L'époque dont nous parlons correspond à peu près à celle de la fondation de Rome. Les républiques d'Athènes et de Lacédémone avoient déjà posé les fondemens de leurs constitutions; Carthage s'élevoit, et se préparoit à succéder aux Tyriens dans l'empire de la mer; plusieurs grandes monarchies s'étoient déjà écroulées sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Ainsi l'histoire ancienne de la Chine, en tant qu'elle a quelque chose d'authentique, ne nous donne aucune raison pour chercher le berceau du genre humain ou la patrie des arts et des sciences sur les rives du Hoang-Ho.

Il seroit même possible que les Chinois eussent

eçu des peuples occidentaux, à une époque comparativement très-moderne, les véritables germes de leur civilisation. M. de Guignes pense qu'ils ont eu des relations avec les Indiens, les Perses et les Arabes dès l'an 206 avant Jésus-Christ. Vers l'année 164 de Jésus-Christ, ils parcouroient les pays qui s'étendent depuis la Chine jusqu'à la mer Caspienne, et ils profitèrent à cette époque d'un traité d'astronomie venu du *Ta-Tzin*, c'est-à-dire du pays des Romains, selon l'explication commune que M. de Guignes paroît adopter; peut-être n'est-il question que de la Bactriane, aujourd'hui nommée la Grande-Bucharie. En l'an 440 de Jésus-Christ, ils eurent recours à un prêtre indien pour observer et calculer les solstices, n'ayant pas eux-mêmes de méthode exacte. En 719, le roi de Samarcande envoya à l'empereur de la Chine un traité d'astronomie. En 721, les Chinois voulurent calculer une éclipse, mais le calcul se trouva faux. En 1290, le Mahométan Dgemaleddin composa pour eux un livre d'astronomie. Il y avoit 300 ans que les Arabes dirigeoient le calendrier, lorsque le P. Adam Schaal en fut chargé; mais ce missionnaire ayant été mis en prison en 1664, de nouvelles erreurs remplirent tellement le calendrier, que le P. Verbiest, auquel la cour ordonna de le corriger en 1669, se vit forcé d'en retrancher un mois entier. Depuis cette

époque, les missionnaires ont la direction du calendrier; mais actuellement même ces Pères ne s'occupent que de la partie astronomique des trois almanachs qui se publient tous les ans; les Chinois continuent de rédiger la partie astrologique.

Cet aperçu historique des progrès de la science favorite des Chinois ne conduit-il pas un esprit impartial à regarder ce peuple comme le disciple des nations anciennement civilisées de l'Asie occidentale, et peut-être même indirectement des Grecs? On sait que les germes du savoir et des études ont été semés dans la Bactriane, pendant la durée assez considérable du royaume que les Grecs y fondèrent deux siècles avant Jésus-Christ. Les rois de Bactres soumirent l'Indostan septentrional et la Sérique, qui comprenoit le petit Thibet et une partie de la Petite-Bucharie.

Des peuples sortis de la Tartarie firent de longues guerres aux rois de Bactres; peut-être ces Tartares régnoient-ils alors sur des contrées voisines de la Chine, ou même sur une partie de ce pays: d'ailleurs, si les Chinois, deux siècles plus tard, pénétrèrent dans la Bactriane, comme ils l'affirment eux-mêmes, ils ont dû y trouver encore les restes de cette civilisation grecque que, même neuf siècles après, on voit renaître dans ces mêmes lieux sous l'empire du

mahométisme. La fameuse école de Samarcande devint alors un foyer de lumières pour toute l'Asie, et probablement aussi pour la Chine.

Non seulement les sciences des Chinois paroissent leur être venues en grande partie de la Perse et de la Bactriane, par les contrées centrales de l'Asie; mais certains chapitres de leur histoire ancienne nous semblent n'être que les fragmens d'une mythologie commune à plusieurs peuples d'Asie. *Yao* est leur premier empereur : il règna, dit l'histoire, *par l'élément du feu*; il dessécha la terre couverte d'eau, fit couler les fleuves dans les lits qu'il leur assigna, et donna naissance à tous les genres de culture. Mais *Iao, Iahvo, Iehova* n'est-il pas chez tous les peuples de l'Asie occidentale une grande divinité? Son nom, en hébreu et en égyptien, vient de deux racines qui signifient *être*; c'est chez les Gnostiques le principe des êtres, l'élément créateur ou le génie du soleil (1). Ne paroît-il pas extrêmement probable que cette théologie mystique, apportée en Chine par les Nestoriens (qui pour la plupart étoient Gnostiques), y ait donné naissance à l'histoire d'Yao, histoire évidemment fabuleuse, et dont M. de Guignes a démontré l'incohérence?

(1) *Dupuis*, Orig. des cultes, I, 308; II, 198, 199; III, 88, 89.

Quoi qu'il en soit du mérite de ces conjectures, entièrement opposées à celles de M. de Guignes père, et de M. Uphagen, il est certain que les Chinois n'ont pas mis à profit ces quarante siècles d'existence qu'ils attribuent à leur monarchie. Leurs institutions et lois n'offrent que peu de différence d'avec celles de tous les autres empires despotiques de l'Asie; leurs anciens et nouveaux systêmes religieux tiennent, ceux-ci aux fables bizarres de l'Inde, ceux-là aux barbares superstitions de la Tartarie; leur philosophie ne présente guère d'original qu'un code d'astrologie et un réglement de cérémonies; enfin, si nous les considérons sous les rapports des arts, des sciences et des mœurs, nous ne trouvons dans ce *peuple de sages* qu'une des nations les moins éclairées, les moins belliqueuses, les moins loyales et les moins estimables qu'il y ait au monde.

L'empereur de la Chine est réputé le père de ses sujets, et son autorité est censée paternelle; c'est ce qu'on trouve dans les livres chinois : mais le contraire existe dans la pratique. Le P. Duhalde avoue que la Chine est gouvernée à force de coups de bâton et de coups de fouet.

D'après la forme du gouvernement chinois, l'empereur est tout-puissant et sa volonté est suprême : il peut tout, il change les grands à

son gré; et pour les mieux contenir, il ne les laisse que trois ans en place, et les oblige d'envoyer leurs enfans à Péking pour y être élevés sous ses yeux. Tous les mandarins sont forcés de se rendre à la capitale à différentes époques, et surtout lorsqu'ils passent à de nouveaux emplois. Cette dépendance continuelle des mandarins, les soins qu'il faut prendre pour conserver sa place, le désir d'en obtenir d'autres; tout enfin les rend très-circonspects sur leurs actions publiques, et semble les obliger à ménager le peuple : mais cette barrière contre les abus et les vexations n'arrête que les petits officiers; les grands, les gouverneurs des villes, les vice-rois, exercent souvent impunément toutes sortes de brigandages. Les mandarins qui se surveillent tous, et cherchent à s'entre-détruire, n'osent pas toujours se compromettre vis-à-vis d'un vice-roi riche et puissant, qui peut corrompre les commissaires envoyés par la cour, et faire retomber ensuite sa vengeance sur son accusateur. D'ailleurs, les particuliers ne peuvent point faire parvenir leurs plaintes à l'empereur, mais seulement aux ministres qui n'y donnent aucune suite.

On voit facilement que l'homme en place est seul à craindre; l'homme riche qui est considéré en Europe, l'est beaucoup moins à la Chine : ses richesses, loin de le mettre à l'abri des vexa-

tions, l'y exposent davantage en tentant l'avidit des mandarins.

Après ceux-ci viennent les *gens de guerre* qui dans un poste simple ou élevé, abusent égalemen de la portion d'autorité qui leur est confiée. Les soldats sont heureux à la Chine; le fils succède à son père; des terres sont allouées aux mili taires, et ils peuvent travailler lorsqu'ils ne sont pas de service.

Les *lettrés* sont des aspirans aux places, e font tous leurs efforts pour en obtenir; ca sans emploi, un lettré à la Chine ne jouit pas d'*une* grande considération.

Les *bonzes* sont en grand nombre, et saven tirer parti de la superstition générale. On les consulte dans les sortiléges, partie essentielle de toute délibération publique ou particulière; on prend leur avis pour toutes les opérations de la vie; ils dirigent les funérailles et indiquent les places qui conviennent aux morts. Cette dernière fonction est la source de leurs richesses, parce qu'ils s'entendent avec le propriétaire du terrain qui partage le bénéfice. Les bonzes ont des temples, des terres et des fermes. Les pagodes sont en plus grand nombre dans la province de Kiang-Nan; elles sont situées agréablement et bien entretenues, tandis que dans le nord une grande partie tombe en ruine.

Les bonzes sont adroits, et emploient tous

les moyens possibles pour obtenir du crédit et de l'argent.

« Nous vîmes, dit M. de Guignes, à Hang-Tcheou-Fou, sur les bords du lac Sy-Hou, une pagode qui contenoit cinq cents Dieux; l'empereur Kien-Long, alors vivant, étoit du nombre : on doit croire que cette déification étoit avantageuse à la pagode, car elle étoit dans le meilleur état.

» Les bonzes nous montrèrent un puits au fond duquel on fit descendre une lumière pour nous faire voir le tronc de l'arbre dont on a construit la pagode. Cet arbre merveilleux poussa des branches tout le temps nécessaire à la construction des bâtimens, et cessa de croître lorsqu'ils furent achevés. Nonobstant ces merveilles et l'adresse des bonzes, ils ne sont pas considérés, et le peuple les méprise. »

L'*agriculteur* est honoré à la Chine, mais le *marchand* l'est peu, encore moins celui qui quitte sa patrie pour aller commercer au loin. Nous ne devons donc pas nous étonner si les Chinois n'ont pas une haute idée des Européens, puisque, nous mettant sur la même ligne que leurs compatriotes qui vont chercher fortune au-dehors, ils nous regardent à peu près comme des vagabonds; voilà la raison pour laquelle les Chinois placent les marchands non seulement après les agriculteurs, mais encore après les ouvriers et

les artisans, ceux-ci étant voués à des opérations sédentaires.

Les sept classes de citoyens que nous venons de nommer, savoir : celles de mandarins, de gens de guerre, de bonzes, de lettrés, d'agriculteurs, d'ouvriers et de marchands, n'ont rien de commun avec les sept *castes* des Égyptiens, quoi qu'en ait pensé M. de Guignes père. Tous les rangs dépendent de la volonté du monarque; et c'est ordinairement des trois dernières classes que sortent les mandarins, après avoir passé par l'état de lettrés, c'est-à-dire après avoir appris à lire et écrire cette langue factice et artificielle, inconnue à la masse du peuple, et qui, de tous les secrets du despotisme chinois, est le seul qui offre quelque chose d'ingénieux.

La langue chinoise *parlée* est très-simple et très-pauvre; la langue *écrite* est une immense collection de signes qui expriment des *idées* que souvent on ne sauroit rendre par des *mots* ou des *sons*. Cette collection de signes, dont la presque totalité est inconnue aux gens du peuple, sert de *chiffres* aux lettrés, aux mandarins et au gouvernement. Voilà, ce nous semble, le fait principal et essentiel de tout le systême politique de la Chine. Ce que nous avançons ici, résulte également des ouvrages des missionnaires et de celui de M. de Guignes; mais soit en exaltant la Chine, soit en la déprimant, on

n'a jamais donné assez d'attention à une circonstance aussi importante.

Après les caractères de la langue savante, le bâton tient le premier rang parmi les instrumens du despotisme chinois. L'empereur, dit le père *Duhalde*, fait donner la bastonnade à ses ministres, et après qu'ils ont subi cette peine, les admet comme auparavant à sa cour (1). Selon M. de Guignes, ce privilége n'appartient pas dans une égale latitude aux grands fonctionnaires; ils ne peuvent faire donner la bastonnade aux mandarins ni à aucun individu décoré d'un *bouton*, signe du rang que l'empereur lui accorde.

Il est rare qu'un Chinois appelé en justice pour quelque affaire, puisse éviter la bastonnade; mais il est deux moyens de s'y soustraire : le premier est de se faire remplacer; car, dit le P. *Lecomte*, il y a des gens tout prêts à recevoir des coups pour les autres. Cette assertion qu'on aura de la peine à croire, est cependant très-vraie. En effet, dit M. *de Guignes*, les personnes aisées, même celles de la classe ordinaire du peuple qui n'ont pas reçu de la nature des cuisses capables de supporter cette punition, trouvent des hommes qui, dans les affaires épineuses, se présentent à leur place et s'ex-

(1) *Duhalde*, Description de la Chine, II, 157.

même quelquefois la force à la ruse, mais rarement la violence, parce que tout voleur surpris les armes à la main est condamné à être étranglé. C'est surtout à Quanton que l'on trouve un grand nombre de filous; ils ont même des chefs que les Chinois savent trouver dans l'occasion, et par le moyen desquels on peut retrouver un objet perdu, en entrant en composition avec eux; c'est ce que j'ai vu moi-même.»

« Les voleurs de Quanton s'adressent de préférence aux étrangers, et parmi ceux-ci aux nouveaux arrivés; ils sont ordinairement plusieurs ensemble, soit pour se passer de main en main l'objet volé, soit pour barrer le chemin à ceux qui veulent les poursuivre : il est d'ailleurs difficile de les saisir, car du moment où l'on met la main sur leur habit, ils ouvrent les bras, abandonnent leur veste et s'échappent avec rapidité. »

« Un filou chinois a soin de ne se mettre jamais du côté où il veut voler; aussi les étrangers qui arrivent nouvellement d'Europe sont-ils toujours surpris de ne trouver personne, en regardant du côté où ils se sont senti toucher: le voleur se tient du côté opposé; il a l'air occupé de toute autre chose, et contrefait quelquefois l'étonné lorsque l'étranger se retourne pour le regarder. Dans le cas cependant où, reconnoissant le filou, on se décide à courir

après lui, et où l'on parvient à le saisir, le plus prudent est de le laisser aller tranquillement après lui avoir repris ce qu'il avoit volé ; car les suites des voies de fait sont dangereuses à la Chine, et l'on doit éviter avec soin les explications avec des juges ou des mandarins qui ne veulent pas entendre le plaignant, ou qui, persuadés de leur haute sagesse, regardent comme des barbares tous les hommes qui ne sont pas gouvernés par les mêmes lois qu'eux. »

« Ce que je viens de dire des voleurs chinois ne montre que leur adresse pour dérober légèrement un mouchoir ou quelque autre étoffe de peu d'importance; mais voici quelques exemples des moyens qu'ils emploient lorsque l'adresse ne suffit pas.

» Des voleurs voyant un Européen monter les marches d'un petit pont qui est dans le faubourg de Quanton, et s'apercevant qu'il avoit de l'argent sur lui, l'un d'eux le saisit fortement par les bras tandis que les autres fouillèrent dans ses poches. La chose fut exécutée si lestement que les voleurs étoient déjà bien loin avant que l'étranger et ceux qui l'accompagnoient fussent revenus de leur surprise, et eussent songé à se mettre en défense; cependant le vol fut fait en plein jour, et celui qui fut volé, étoit en état, à lui seul, de terrasser cinq ou six Chinois : il

est vrai qu'il aima mieux rire de l'événement *que de courir après* les filous. »

« *Un autre* moyen que les voleurs mettent *en usage pour* entrer dans les maisons, c'est d'y *pratiquer un* trou par lequel ils s'introduisent, *en prenant* la précaution de mettre une petite *chandelle* dans l'ouverture pour retrouver leur *chemin* lorsqu'il faut sortir. Un gros papier qui conserve le feu, et qui s'allume en soufflant dessus, les dirige dans les chambres et leur fait apercevoir les différens objets qui sont bons à prendre. Une personne de ma connoissance, entendant du bruit chez elle pendant la nuit, présuma qu'il étoit causé par des voleurs : ayant découvert le trou par lequel les Chinois s'étoient introduits dans la maison, elle s'avisa d'en retirer la petite chandelle et de la mettre un peu plus loin en face de la muraille, puis elle se plaça en embuscade avec ses domestiques, dont l'un se mit à faire du bruit ; aussitôt les voleurs coururent tête baissée pour passer par le trou ; mais s'étant frappés rudement contre le mur, ils tombèrent et furent arrêtés.

« Lorsque les voleurs sont assez adroits pour pénétrer dans les appartemens, ils brûlent, dit-on, des drogues pour endormir plus profondément ceux qui y sont couchés : c'est ce que je ne puis assurer ; mais je sais très-bien qu'ils en-

tourent le lit de la personne endormie avec les chaises de l'appartement, de manière que, lorsqu'elle vient à se réveiller et qu'elle veut s'élancer de son lit, elle se trouve assez embarrassée pour que les voleurs aient le temps de s'évader. »

Les voleurs les plus redoutables sont les mandarins eux-mêmes : ils choisissent dans les boutiques des marchands tout ce qui leur plaît, le payent à vil prix ou ne le payent pas du tout, sans que le particulier puisse s'en plaindre, à moins qu'il n'ait un *protecteur* particulier parmi les grands seigneurs (1); et une semblable protection est payée au poids de l'or. La seule permission de parler à un mandarin, pour lui porter plainte, s'achète quelquefois 20 à 30,000 piastres. Aussi ces fonctionnaires, sortis de familles pauvres, amassent en peu d'années des fortunes immenses. M. de Guignes cite nominalement des exemples connus de tous les Européens de Quanton.

Ces remarques suffisent provisoirement pour faire apprécier à sa juste valeur le *bel ordre* qui règne en Chine, et qu'on a osé nous proposer comme un modèle à suivre. Voyons maintenant quelles sont les forces physiques de ce gouvernement *paternel*.

La population de la Chine a de tout temps

(1) *Lange*, Voy. à Péking, publié par *Pallas*, p. 216.

posent à tous les inconvéniens qui peuvent en arriver. Il est vrai que ceux-ci, étant largement payés dans une pareille circonstance, usent du second moyen pour éluder la bastonnade, et que voici : lorsque le patient est étendu par terre, et que les bourreaux sont près de frapper, il lève les doigts dont chacun exprime une dixaine de deniers; les soldats qui comprennent très-bien ce signe, semblent frapper de toute leur force, mais ils font toucher à terre l'extrémité du bambou, et la cuisse n'est que légèrement effleurée; pendant ce temps le patient pousse de grands cris, et se retire ensuite sans avoir beaucoup souffert.

On peut donc dire qu'à la Chine il y a des gens qui vivent de coups de bâton; mais si dans ces occasions ils n'avoient pas les moyens de les esquiver en partie, ils ne résisteroient pas long-temps aux inconvéniens de ce métier : car on donne la bastonnade depuis cinq coups jusqu'à cinquante, et même au-delà; il est rare, dans ces derniers cas, qu'un homme survive à l'exécution. La manière dont M. de Guignes a vu appliquer la bastonnade, est très-cruelle. Les bambous ont de cinq à six pieds de long sur quatre doigts de largeur, et sont arrondis sur les côtés. Lorsque le mandarin est dans son tribunal, il a devant lui un étui rempli de petits bâtons longs de six pouces et larges d'un

pouce ; et autant qu'il en jette sur la table, autant de fois cinq coups les bourreaux doivent-ils appliquer au patient.

Un autre expédient de la justice chinoise, c'est de rendre toute une famille responsable des crimes commis par un seul de ses membres, et de punir les parens du coupable quelquefois jusque dans le neuvième degré, quelque avérée que soit leur innocence. « Au commencement » que j'étois à Péking, dit un missionnaire (1), » cette rigueur me parut extrême ; mais depuis » que j'ai vu qu'il n'y a que la crainte et l'in- » térêt qui fassent agir les Chinois, j'ai jugé » cette mesure raisonnable et nécessaire. »

M. de Guignes assure pourtant que la justice n'est pas mal administrée en Chine, et qu'on observe dans les tribunaux quelques formes conservatrices de l'innocence. C'est surtout envers les débiteurs et banqueroutiers qu'on exerce une justice aussi prompte que sûre.

Malgré tous les éloges que M. de Guignes donne à la police chinoise, il convient que ce pays est infesté de nombreuses bandes de voleurs, et que des pirates ravagent impunément les côtes de ce grand et puissant empire.

« Les voleurs, dit-il, montrent beaucoup d'adresse dans l'exercice de leur métier ; ils joignent

(1) *Amyot*, Art milit. des Chinois, p. 27.

personnes par famille. Ou l'un ou l'autre de ces nombres est nécessairement faux. Un autre de 1290 donne 13,196,206 familles, comprenant 58,834,711 bouches, ce qui met un peu plus de *quatre* personnes. On voit que les dénombremens chinois se contredisent, et qu'il ne faut pas toujours multiplier par cinq (1).

Niewhoff met, après la conquête, 105,871,434 personnes. La population, sous Kang-Hy, étoit de 115,052,724 personnes. En prenant un milieu entre sept dénombremens, on trouve 118 millions; et si l'on y ajoute 5 millions pour les mandarins, les lettrés et les soldats, on aura 123 millions. Enfin, si l'on compare la Chine avec la France, sous le rapport de l'agriculture et de la population, on trouvera que 136 millions 250 mille est le nombre proportionnel d'habitans; pour peu qu'on ajoute à la population de la Chine, en la supposant un peu plus peuplée que la France, on aura de 140 à 150 millions d'habitans, ce qui est le terme le plus élevé qu'on puisse admettre. Il ne faut pas juger de la population totale par celle de certaines provinces; on trouve, dans plusieurs, des espaces d'une vingtaine de lieues incultes et presque abandon-

(1) Observations sur les dénombremens de la Chine, par M. de Guignes père; *Journal des Savans*, mars 1780, p. 155 et suiv.

nés. Le Honan a, du côté de l'ouest, des contrées dépeuplées et stériles. Le Hou-Kouang a de vastes déserts; nous avons vu, dit M. de Guignes, des cantons entièrement incultes. En traversant le Kiang-Nan dans sa partie occidentale, ce voyageur n'a pas rencontré plus de monde que dans les autres provinces, et souvent, après avoir couru à cheval une demi-journée, il n'a vu que quelques personnes.

Il est vrai que pour appuyer leur système, les missionnaires, les mandarins et leurs copistes, prétendent que les villes sont très-peuplées; ils citent pour exemple Péking, dont ils portent la population à trois millions d'ames; mais à Péking, comme dans toutes les villes de la Chine, les trois-quarts du terrain sont vides; les maisons ne sont bâties que le long des rues, et l'intérieur est abandonné. « J'ai traversé, dit M. de *Guignes*, » la ville de Péking dans la diagonale; on ne » voyoit aucune maison à une grande dis- » tance; le terrain étoit sablonneux et plein de » fondrières; je me croyois enfin en pleine » campagne, lorsque la voiture est rentrée dans » la grande rue, auprès de la porte.... J'ai monté » sur les remparts, j'ai regardé par-dessus les » murailles, en traversant les villes, et j'ai vu » de grands espaces abandonnés. Je pense que » l'intention de ceux qui ont entouré les villes » avec des remparts, a été de mettre les ci-

» toyens à l'abri, et d'enclorre assez de terre » pour pouvoir les nourrir; voilà pourquoi les » enceintes sont si vastes, et que long-temps » après avoir quitté une ville on en revoit en- » core les murs. Nous avons eu d'ailleurs la » preuve que les terres, ainsi entourées, sont » cultivées, même dans les capitales; je citerai » Sou-Tcheou-Fou. » Ce témoignage est confirmé par un voyageur russe, à qui Péking paroît avoir deux fois l'étendue de Moscou; mais les maisons n'y sont pas plus serrées ni plus grandes : il y a de vastes espaces vides (1). Ainsi, comme Moscou a tout au plus 320,000 habitans (pendant l'hiver), on ne sauroit donner à Péking que 7 à 800,000 habitans. Cette estimation coïncide avec les calculs de M. de Guignes, quoique ceux-ci soient fondés sur une base différente.

Les autres villes ne sont pas mieux peuplées. Les missionnaires les plus véridiques assurent que la vaste étendue de *Nanking* ressemble à un désert, et que l'espace couvert de maisons n'égale pas le tiers de Paris (2). Quant à la population de Quanton, le P. Lecomte l'avoit évaluée à un million 500,000 individus; le père Duhalde se contente d'un million : les facteurs

(1) *Lange*, Voyage, etc.

(2) Journ. des Sav., juillet 1782, p. 470. *Duhalde*, t. I, p. 128.

anglais, selon les compagnons du capitaine Cook (1), ne l'estimèrent, il y a trente ans, qu'à 250,000, et M. Sonnerat prétend la réduire à 75,000, en s'appuyant du témoignage des Chinois.

Ce qui a fait tomber les voyageurs dans l'erreur, c'est le nombre considérable d'habitans qu'ils ont vu réunis dans beaucoup d'endroits, sans pouvoir vérifier si ces habitans appartenoient aux lieux où ils se trouvoient, ou s'ils étoient d'ailleurs. « J'ai vu, dit M. de Guignes, la même
» chose, et je puis dire que souvent la foule
» étoit considérable; mais comme nous partions
» presque toujours long-temps après l'ambas-
» sadeur, nous trouvions alors la place vide, et
» nous apercevions dans la campagne les mêmes
» personnes que nous avions vues dans les bourgs
» ou les villes, s'en allant par bandes considé-
» rables : il s'ensuit que la plus grande partie
» du peuple qui remplissoit les lieux où nous
» nous arrêtions, n'en formoit pas la population,
» mais provenoit des campagnes voisines. On
» doit se persuader que les Chinois de ces con-
» trées, qui n'avoient jamais vu des étrangers, et
» ne devoient plus les voir, accouroient d'une
» grande distance pour les considérer : il n'y

(1) *Cook*, troisième Voyage, trad. franç., IV, p. 503.

» a rien d'extraordinaire, puisque cela arrive » tous les jours en Europe. »

On doit aussi penser que les mandarins qui ont vu les Anglais avec jalousie et méfiance, et dont ils connoissoient les établissemens dans l'Inde, ont dû leur fournir des états exagérés dans l'intention de représenter la Chine comme un pays très-peuplé et capable de se défendre.

Suivant la note donnée aux Anglais, les revenus de l'empire se montent à 66 millions sterling, ou un milliard 485 millions; le surplus, toutes dépenses payées, s'envoie à Péking, et monte à 12 millions sterling, ou 270 millions.

Nous allons faire voir que M. *Barrow* s'est trompé dans son propre calcul.

Paye de 1862 mandarins civils, 2,960,000 taels	22,200,000 f.	44,400,000 fr.
Id. des sous-officiers, ... *id*	22,200,000	
Paye de 7965 mandarins de guerre, ...	14,808,375	562,308,375
Id. d'un million de soldats à pied, à 2 taels, ... *Id.* de 800 cavaliers, à 4 taels, ... Fournitures, armes, etc.	... 547,500,000	
Artillerie, forts, marine.............		562,308,375

Revenus, 66,000,000 st.	1,485,000,000 f.	Dépenses,	1,169,016,750
Dépenses, 51,956,266	1,169,015,985	Revenus,	1,485,000.000
Surplus,. 14,043,734	315,984,015, au lieu de		315,983,250

Le surplus seroit toujours de 316 millions, et non de 270, somme qui paroît cependant être plus exacte, puisque le même auteur, en parlant de ce surplus à la page 575, le porte à 274,110,000 fr. Voilà trois résultats donnant une erreur de 40 millions. L'état des revenus est donc exagéré; les propres paroles de M. Barrow vont le confirmer :

« L'empereur actuel, Kia-King, quoiqu'il eût » profité des immenses richesses du premier » ministre de son père, fut obligé, sans parler » d'autres sommes, de recevoir 3,750,000 fr. » des marchands de sel de Quanton, et fut » forcé d'envoyer vendre dans cette ville des » perles, des agates et divers effets précieux, » afin de pouvoir subvenir aux frais nécessaires » pour soumettre les rebelles d'une province de » l'ouest. »

Comment croire, d'après ce passage, aux richesses immenses attribuées à l'empereur, puisqu'il se trouve embarrassé même avec l'addition des biens du Ho-Tchong-Tang, le premier ministre de Kien-Long?

Il faut croire que l'état qui porte les revenus à un milliard 485 millions, n'est pas plus exact que celui qui met sur pied dix-huit cent mille soldats, dont la dépense s'élève à onze cent millions. En cela on voit que les mandarins ont été bons calculateurs en établissant une juste

proportion entre les dépenses et les revenus. M. de Guignes propose un compte tout à fait différent, mais qui paroît bien plus s'approcher de la vérité.

Un édit de l'empereur, de l'année 1777, reconnoît que le tribut levé en argent sur tout l'empire s'élève à 206,955,000 francs. Comme il est d'usage à la Chine de payer les impôts moitié en argent et moitié en nature, nous poserons une somme pareille, et nous aurons pour l'impôt en général, 413,910,000 francs. La Chine est presque six fois aussi grande que la France, celle-ci contient 29,536 lieues carrées, et la Chine 175,980.

On compte en France 150 millions d'arpens, dont cent en culture. On aura donc pour la Chine 900 millions d'arpens et six cents en culture. La preuve du calcul, c'est que l'énumération chinoise des terres, tant des tatares, des soldats, des mandarins, des lettrés, des bonzes, que du peuple, fixe à 545 millions d'arpens la quantité des terres cultivables, somme peu éloignée de 600 millions. L'arpent de bonne terre rend en France quatre setiers, et l'arpent ordinaire en rend deux, ce qui donne trois setiers pour terme moyen. En mettant le setier à 20 francs, on aura 60 francs pour l'arpent, et par conséquent 70 millions d'arpens en grains donneront plus de quatre

milliards; cette somme est trop forte, puisque l'évaluation des terres, le produit des arts et des manufactures, celui du commerce et la valeur des maisons ne donnent que trois milliards (1): c'est donc sur un taux moyen qu'il faut calculer, et non sur ce que rend réellement l'arpent.

Nous allons faire voir qu'il faut suivre le même calcul pour la Chine. Cet empire possède 545 millions d'arpens de France cultivables, dont il faut retirer les terres des exempts, ce qui réduit la quantité à 521 millions. L'arpent chinois ou meou, rend trois *pics*; mais comme il est d'un quart plus petit que celui de France, il faut en compter quatre, en réduisant les arpens chinois en arpens de France. 521 millions d'arpens à quatre pics par arpent, et à dix livres le pic, donnent vingt milliards, dont le dixième pour l'impôt donne deux milliards. Si l'on ajoute le second dixième perçu dans les provinces du sud, les douanes et autres produits, le revenu général s'éleveroit à près de trois milliards, somme qui surpasse de beaucoup les revenus alloués à l'empereur par les différens auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

L'édit de l'empereur, de 1777, fixe l'impôt général à la somme de 413,910,000 livres, qui est le dixième de l'estimation totale des terres,

(1) *Arnould*, Balance du commerce, 1791.

s'élevant à quatre milliards cent trente-neuf millions cent mille livres. En divisant donc cette somme par 700 millions d'arpens chinois, faisant 521 millions d'arpens de France, on aura pour l'estimation de chaque arpent 5 liv. 17 sous, dont le dixième est de 11 sous 8 deniers et ⅘, payables pour chaque arpent de terre cultivable.

On trouvera peut-être que cette estimation de l'arpent est peu considérable; mais l'édit de 1777 en fixe lui-même la moitié. Il faut observer de plus, qu'autrefois on ne payoit pas de taille, mais une capitation qui étoit de deux mas, ou 30 sous par personne, depuis l'âge de 20 ans jusqu'à 60. Sous Cang-Hy, on comptoit soixante millions de contribuables. On voit au premier coup d'œil que les revenus provenant de la capitation étoient beaucoup moindres qu'à présent. Aussi les missionnaires, le P. Lecomte, le P. Magalhaens et autres, ne portoient les revenus, dans le 17ᵉ siècle, qu'à 280 millions.

Sous Yong-Tching, on changea la capitation en taille, et l'on donna pour raison les variations et le peu de solidité de l'impôt personnel. Ce prétexte étoit juste, mais il cachoit le vrai but, celui d'augmenter les revenus. On n'a donc pu porter trop haut l'estimation de l'arpent, parce qu'alors le Chinois se seroit trouvé chargé comme auparavant, au lieu qu'on a voulu lui persuader qu'il payoit moins, tandis qu'il paye

davantage. D'ailleurs l'impôt ne tombe que sur le propriétaire, et non sur le simple cultivateur ou fermier. A la Chine, celui qui loue une ferme donne la moitié du produit, et s'entretient d'outils et d'autres choses nécessaires à la culture.

Il faut ajouter à la somme de 413,910,000 liv. le second dixième qui se perçoit dans les provinces du sud, où l'on fait deux récoltes. Il est difficile de dire précisément de quelle manière ce second impôt est prélevé; est-ce sur l'estimation des terres, ou est-il pris en nature sur la récolte? Il est dit dans tous les auteurs, qu'on perçoit dans les provinces du sud un second dixième sur le riz pour être envoyé à Péking; comme il n'est pas fait mention d'argent, on doit conclure que c'est un dixième en nature.

Les divers auteurs qui ont pareillement écrit sur cette seconde récolte, ne parlent que de la province de Quanton, mais cela doit s'étendre plus loin. Supposant donc un degré et demi de latitude sur neuf degrés et demi de longitude, on aura 8066 lieues de superficie, ou 40 millions d'arpens, dont la valeur en riz, pour la seconde récolte, sera d'un milliard 161 millions, dont le dixième s'élevera à 161 millions 320 mille livres, partie portée en riz à Péking, partie mise dans les magasins de l'État.

Nous avons donc moitié de l'impôt perçu en argent, s'élevant, par l'édit de 1777, à........	206,955,000 fr.
Seconde moitié perçue en nature......	206,955,000
Second dixième en nature, pour la seconde récolte......................	161,320,000
Douanes, droits sur le sel, charbon, etc.	48,047,670
Commerce des étrangers à Wampou..	6,000,000
Soieries, toiles, porcelaines, etc., envoyées à Péking....................	20,722,330
TOTAL................	650,000,000 fr.

Nous avons dit plus haut qu'on payoit autrefois une capitation qui fut changée en taille sous Yong-Tching. Cependant, divers ouvrages parlent d'une capitation, et M. de Guignes l'a vu payer par des marchands, artisans et domestiques. Il n'est pas croyable que cette classe d'hommes ne paye rien ; car il en résulteroit que tout le monde quitteroit l'état d'agriculteur pour se mettre marchand ou ouvrier. En portant cet impôt personnel de 30 à 40 millions, les revenus s'élèveront à 690 millions, sans parler des domaines de l'empereur, dont on ignore la valeur. On peut enfin conclure que les revenus impériaux peuvent être de 750 à 800 millions, en y ajoutant les rentrées qui proviennent des confiscations et saisies diverses.

Nous allons faire voir par un exemple, combien il faut se méfier des tableaux statistiques

chinois. Le P. Duhalde dit que l'empereur a dix mille barques qui portent tous les ans 40 millions 155,490 sacs de riz, pesant chacun cent vingt livres; ce qui fait quatre milliards 819 millions de livres de riz, ou deux millions 409 tonneaux.

Les barques de l'empereur sont, selon l'état officiel, au nombre de 9,999; mais les mandarins ont avoué à M. de Guignes qu'ils n'en ont jamais vu ou compté plus de quatre à cinq mille. Ces barques portent huit cents pics ou 50 tonneaux, et ne font qu'un seul voyage dans l'année: or, pour conduire à Péking la quantité de riz énoncée par le P. Duhalde, il faudroit 48 mille cent quatre-vingt-six barques. Si l'on suppose de plus que l'empereur nourrisse, par jour, trente mille personnes à deux livres de riz chacune, il n'en faudra pour l'année que vingt-deux millions de livres, et l'on en met de quatre à cinq milliards. Le sel exigeroit près de six mille barques, et la quantité qu'elles porteroient fourniroit trois livres de sel par jour à trente mille personnes.

L'erreur provient d'avoir compté le sac pour cent vingt livres, tandis qu'à la Chine il n'est que de quarante livres.

Quarante millions 155,490 sacs de riz, à quarante livres, font seize millions, 62,196 pics; et en estimant chaque pic à dix francs, on aura une

valeur de cent soixante millions, qui répond à celle que j'ai indiquée dans les revenus provenant du second dixième de la seconde récolte.

Le tribut payé par chaque province est rapporté différemment par les écrivains. Celui du Kiang-Nan, suivant le P. Duhalde, monte à trente-deux millions de taels, ou 240 millions; tandis que ce même tribut, détaillé dans d'autres auteurs, ne s'élève qu'à cinquante et un millions, comprenant l'argent, le riz, la soie, etc.

On voit qu'il faut être en garde contre les rapports des Chinois, qui en général exagèrent toujours. Qu'on fasse attention au produit des douanes de cet empire; les droits détaillés province par province, ne rendent que quarante-huit millions. Si dans un pays aussi vaste, où le commerce intérieur est considérable, le rapport des douanes ne monte qu'à quarante-huit millions, on doit juger par-là du reste, et se persuader que les revenus ne sont pas si grands, puisqu'une partie essentielle ne rend que quarante-huit millions, tandis que les douanes réunies d'Écosse et d'Angleterre rapportent 143,595,000, c'est-à-dire trois fois autant.

M. de Guignes a fait beaucoup de recherches pour se procurer des notions exactes sur les dépenses du gouvernement chinois. En voici les résultats:

Le dixième du revenu suffit pour payer tous les officiers. Le compte de M. Barrow donne le même résultat; ainsi, nous poserons, pour la paye des mandarins civils et de guerre, et pour les sous-officiers,

La somme de.	57,500,000 fr.
600,000 soldats de pied, à 3 taels.	162,000,000
200,000 cavaliers, à 4 taels.	72,000,000
200,000 chevaux, à 20 *id.* 4,000,000, dont le dixième pour les frais.	3,000,000
Armes, fusils	6,000,000
Uniformes	24,000,000
Marines, bateaux, barques.	100,000,000
Canaux, entretiens.	30,000,000
Forts, artillerie.	25,500,000
Revenus, 650 millions, à ôter les dépenses,	480,000,000

Le surplus de 176 millions rentre dans les coffres de l'empereur, et sert à payer sa dépense.

On ne parle pas ici des 40 millions de capitation, du produit des domaines et des confiscations, pouvant s'élever à cent millions et plus à ajouter aux 170 millions; ce qui porte à 270 millions la rentrée totale des revenus entrant tous les ans dans le trésor de l'empereur, soit en argent, soit en riz, en étoffes ou autres effets.

M. Barrow porte l'armée à dix-huit cent mille hommes; M. de Guignes en compte beaucoup

moins; mais en cela il a suivi de bons auteurs, et surtout les missionnaires qu'on ne peut pas supposer être portés à diminuer.

« Nous avons traversé, dit-il, la Chine dans sa longueur, et de deux côtés différens, jamais nous n'avons rencontré aucuns corps de troupes; nous avons trouvé une quarantaine de soldats à l'entrée des villes du troisième ordre, deux cents et plus à celles du second, et mille ou deux mille dans les villes du premier rang. Nous n'avons vu qu'un très-petit nombre de soldats à Péking, et il n'y avoit que deux misérables corps-de-garde à l'entrée du palais. L'empereur, il est vrai, étoit entouré, dans ses jardins, de beaucoup de monde; mais cette foule, dont un quart pouvoit être des mandarins, des officiers du palais et quelques soldats, étoit composée de coulis, de valets et de cuisiniers.

» Si la Chine avoit autant de troupes que le dit M. Barrow, on en rencontreroit quelquefois. Il est vrai que, pour tromper les Anglais, les Chinois ont placé sur leur passage un plus grand nombre de soldats; mais nous qui avons passé, et même séjourné dans les mêmes lieux, pourquoi n'y en avons-nous pas vu autant?

» Lorsque j'étois à la Chine, en 1784, les Chinois eurent bien de la peine à rassembler un corps régulier de six à sept mille hommes, et il leur y fallut du temps. »

Quant à la cavalerie, on n'en voit presque point; M. de Guignes n'en a jamais rencontré, pas même à Péking. Les chevaux sont rares, et ce n'est qu'avec peine qu'on nous en a donné; d'ailleurs les mandarins ne sont jamais embarrassés, car ils prennent ceux des particuliers. La ville de Te-Tcheou, dans le Chan-Tong, possède une plus grande quantité de chevaux, et ils sont meilleurs dans son district.

« Dans notre retour, dit M. de Guignes, en passant la montagne de Mey-Lin, qui sépare les deux provinces du Kiang-Sy et du Quang-Tong, les chevaux qu'on nous procura appartenoient à des soldats : ceux-ci nous suivirent à pied, et paroissoient en prendre grand soin. C'est la ville qui leur donne ces chevaux. »

De toutes les observations que M. de Guignes a faites pendant son long séjour à la Chine, il résulte l'aperçu suivant sur le nombre des soldats.

Infanterie.

1,299	villes du 3e ordre,	à 50	soldats,..	64,950
211	*id.* du 2e *id.*	à 400	*id.*....	84,400
179	*id.* du 1er *id.*	à 1,000	*id.*....	179,000
15	Fouyen,..........	à 3,000	*id.*....	45,000
15	Tsiang-Kiun,.....	à 3,000	*id.*....	45,000
11	Tsongtou,........	à 1,000	*id.*....	11,000
1,000	corps de-garde par province,	à 7	hommes	105,000
	Péking..................			15,000
	Dans le nord............			50,600
	TOTAL..................			600,000

parce qu'il est de fait qu'on en donne tr
mille au Fou-Yuen et au Tsiang-Kiun, et
pense que dans les villes du premier rang
doit supposer un nombre de troupes plus gra
que celui de 250 soldats.

Cette force seroit encore respectable, si l
Chinois n'étoient pas les plus mauvais solda
du monde. Ici nous pouvons citer le témoi
gnage d'un missionnaire qu'on ne peut pas ac
cuser d'avoir voulu dénigrer la Chine. « Il n'
» a pas de soldats plus vils et plus lâches qu
» ceux de la Chine; ce sont pour la plupar
» des esclaves, condamnés à la servitude
» cause des crimes commis par eux ou par
» leurs parens : dans les loisirs que leur lais-
» sent leurs exercices militaires, ils font les
» métiers les plus vils, tels que ceux de mu-
» letiers, de portefaix et d'autres encore moins
» honnêtes (1). »

Aussi tous les militaires russes, anglais et autres qui ont vu l'armée chinoise de près, pensent-ils qu'un très-mince corps d'Européens suffiroit pour subjuguer cet immense empire. Le lord *Anson* croit qu'un seul vaisseau de guerre disperseroit toute la flotte chinoise; *Pallas* et *Müller* assurent que les officiers

(1) *Trigault*, Expéd. ap. Sinas, p. 100.

ses regardent une invasion de la Chine par re comme une entreprise qui ne trouveroit utres obstacles que ceux qui naîtroient de distance et de la nature des contrées intermédiaires.

(La fin au cahier suivant.)

LETTRE

DE M. C. A. WALCKENAER,

SUR UN MANUSCRIT GÉOGRAPHIQUE CONSERVÉ A GÊNES.

MONSIEUR,

J'AI lu avec attention la notice relative au prétendu manuscrit d'*Antoniotto Usodimare*, inséré dans l'estimable ouvrage de M. *Giacomo Graberg*, intitulé *Annali di Géografia e di Statistica*, que vous m'avez remis (1).

L'opinion du savant *Akerblad*, qui a tenu ce

(1) Tome II, pag. 280. — (Il a paru, en l'an 1802, deux volumes ou *huit* cahiers de ce recueil, destiné à répandre en Italie le goût des études géographiques. Le succès ne répondit point aux vœux et au mérite de l'auteur qui, né en Suède, s'est établi à Gênes où il partage sa vie entre le commerce, les voyages et l'étude, jouissant d'une égale considération dans le monde littéraire et dans le monde commercial.)

(*N. d. Rédacteur.*)

manuscrit et en a tiré copie, est ici du plus grand poids; c'est suivant lui un recueil géographique qui contient quelques fragmens épistolaires des voyages d'Usodimare, un traité élémentaire de géographie, et des notes géographiques détachées qui paroissent avoir été sur un globe tel que celui de Martin Beheim, ou sur une carte semblable à celle de Fra Mauro.

Ce manuscrit paroît à M. Akerblad avoir été écrit du temps d'Usodimare, c'est-à-dire vers le milieu du quinzième siècle.

Votre attention, Monsieur, s'est portée sur le fragment n° 5, page 290 de l'ouvrage de M. *Giacomo Graberg*.

[« *Recessit de civitate Majorisarum Galea-*
» *tia una Joannis Ferne, Catalani, in festo*
» *Sancti Laurentii, quod est in decima die*
» *mensis Augusti, anno Domini* 1346, *causa*
» *eundi ad* RUJAURA *et de ipsâ galeatiâ*
» *numquam posteà aliquid novi habue-*
» *runt.*

» *Istud flumen de longitudine vocatur* VE-
» DAMEL, *et similiter vocatur Rujaura quia*
» *in eo recolligitur aurum de pajola. Et scire*
» *debeatis quod major pars gentium in par-*
» *tibus istis sunt electi ad colligendum au-*
» *rum in ipso flumine qui habet latitudinem*

» *unius legue et fundum pro majore nave*
» *mundi.*

» *Istud est caput finis terrarum Africæ*
» *occidentalis*, etc. »

Traduction. « L'an du seigneur 1346, le » jour de la fête de Saint-Laurent, le 10 août, » il partit de la cité de Majorque une galéace » appartenant à Jean Ferne, Catalan, afin d'al- » ler à *Rujauri*, et jamais depuis on n'a eu » des nouvelles de cette galéace.

» Ce fleuve depuis long-temps (ou dans une » partie de sa longueur) est appelé *Vedamel*; » on le nomme aussi *Rujaura* (Rio do Ouro), » parce qu'on y recueille des paillettes d'or. » Et sachez qu'une grande partie des habitans » de ces contrées est employée à recueillir l'or » sur le fleuve même qui a une lieue de largeur » et assez de fonds pour le plus grand navire » du monde.

» C'est ici l'extrémité des terres occidentales » d'Afrique. »]

Vous m'avez demandé si je ne croyois pas qu'il y eût erreur de copiste dans la date de 1346?

Si, en supposant cette date exacte, il ne résultoit pas de ce passage une preuve évidente que le cap Bojador avoit été doublé dès 1346? . . . .

Je réponds à la première question que je ne crois pas qu'il y ait erreur dans la date.

Je réponds à la seconde que ce fragment ne prouve absolument rien pour l'extension des connoissances géographiques en 1346 au-delà du cap Bojador, ni même au-delà du cap de Nun.

Les preuves de ces deux assertions seront, je l'espère, courtes et évidentes.

Dans les notes de la traduction française de la géographie de Pinkerton, tome I, pag. 398, tome VI, pag. 361 et 434, j'ai parlé de trois cartes très-anciennes : l'une est celle des frères Pizigani, dont la date, mentionnée dans l'intitulé, en écriture du temps, ne sauroit être douteuse : elle est de 1367 ; la seconde, dont je suis possesseur, peut, d'après un calendrier qui se trouve en tête, remonter jusqu'en 1384 ou descendre jusqu'en 1432 ; la troisième, qui est à la bibliothèque impériale, me paroît plus ancienne que les deux que je viens de mentionner ; mais c'est avec trop de précipitation que j'en ai fixé la date à 1346. Cette date se trouve en effet à la dernière feuille de la carte, qui se termine au cap *Buyeter*, ou cap Boyador ; mais c'est la date d'un voyage qui s'y trouve cité, et non celle de la carte. J'avois donné il y a long-temps la note de cette erreur à mon ami, M. Macedo qui, à mon invitation, s'est beau-

coup occupé de ces monumens géographiques. D'après la coïncidence dans la date du voyage de la carte et dans celle du fragment, je présume qu'il est question du même voyage : vous pouvez, au reste, vous en assurer en consultant ce manuscrit qui se trouve à la bibliothèque impériale, sous le nº 6816.

J'ajoute ensuite qu'en supposant, comme je le crois, que cette date de 1346 est certaine, cela ne prouve pas qu'en 1346 les connoissances géographiques s'étendissent jusqu'au Rio d'Ouro: que dis-je? ce fragment prouve précisément le contraire. Il nous apprend qu'un certain Jean de Ferne, Catalan, partit de la ville de Majorque sur un bâtiment, le 10 d'août 1346, pour se rendre (*causa eundi*) au *Rujaura*, et que depuis on n'en a plus entendu parler. Il n'y a pas de doute que le *Rujaura* ne soit l'*Auris-Fluvius* des cartes de Sanuto, le *Rio d'Ouro* de nos cartes modernes.

Cela prouve qu'en 1346, on avoit entendu parler d'un fleuve sur les bords duquel on recueilloit de l'or, et qu'on faisoit alors des efforts pour le découvrir, que Ferne fit une de ces tentatives et qu'il y succomba. — Rien ne prouve qu'il soit seulement sorti de la Méditerranée.

On m'objectera qu'à la suite est un détail circonstancié de Rujaura. Mais ce détail ne peut être de Ferne, puisqu'il périt dans son expédi-

tion. Le nom de Rujaura a pu être connu du temps de Ferne, sans qu'aucun vaisseau y fût parvenu, sans qu'on eût même passé le cap Nun.— Le cap de Bonne-Espérance étoit nommé avant d'être découvert. Nous ne doutons pas de l'existence de Tombouctou, quoique tous nos efforts pour y arriver aient été jusqu'ici sans succès; combien de pays, de villes, de rivières dans l'intérieur de l'Afrique, dont nous parlons, que nous inscrivons sur nos cartes et que nous ne connoissons pas! . . . .

La notice sur le Rujaura, qui est la suite du voyage de Ferne, se trouve dans un manuscrit du milieu du quinzième siècle, c'est-à-dire lorsqu'on avoit découvert le cap Vert et les Açores; elle ne prouve donc rien sur l'état des connoissances en Afrique en 1346, ou même avant les monumens historiques universellement connus. Il n'y a donc rien jusqu'ici de plus authentique que l'accord des trois cartes géographiques dont j'ai parlé, qui toutes se terminent au *cap Buyeter* ou *Embueder* qui est le cap Bojador; et à cet égard il ne sauroit y avoir d'erreur et de confusion, car toute cette côte est dessinée dans les trois cartes dont je parle, avec autant d'exactitude et avec plus de détail que dans l'Afrique de d'Anville.

Après avoir répondu d'une manière qui me paroît satisfaisante, aux deux questions que vous

m'aviez proposées, permettez-moi de me livrer à l'examen de la notice curieuse sur le Rujaura, qui termine le fragment. Elle nous apprend le nom donné par les Maures-Arabes au Rio d'Ouro, et l'étymologie du nom des peuples qui l'habitent; ce que je n'ai pu trouver, ni dans l'Edrisi, ni dans Sanuto, ni dans Marmol, ni dans Léon l'Africain. Enfin, elle nous prouve que la carte dont on a extrait ce fragment est postérieure à celles dont nous avons parlé, mais antérieure au voyage de Usidomare ou de Cadamusto, qui eut lieu en 1445, et qu'elle est probablement le relevé des notes ou légendes de la carte dont Usidomare se servit pour naviguer. Si je parviens à établir ces deux points, j'espère que je persuaderai à M. Giacomo-Gràberg qu'il y a quelque instruction à tirer de ce qu'il appelle trop sévèrement « des notions ineptes, fabuleuses, disposées en forme » d'itinéraire. » Et peut-être y gagnerons-nous la publication entière de ce manuscrit.

Continuons la traduction de la notice :

« Ce fleuve, dans une partie de sa longueur, » est appelé *Vedamel*. »

Qui ne voit que ce nom de Ved-a-mel ou *Wed a Mail* est le nom arabe *Wed al Mailah* ou fleuve salé? Edrisi (1), et après lui l'Anglais Shaw, nous apprennent qu'il y a un fleuve de

(1) *Hartman*, Edrisi Africa, p. 232; et *Shaw*, p. 127 et 113.

ce nom dans le royaume d'Alger. Les habitans de l'intérieur des terres près du fleuve d'Ouro, font en effet un grand commerce de sel; et sur les bords de ce même fleuve que personne n'a remonté, et dont on ne connoît pas le cours, se trouve probablement le Tegaza que d'Anville, dans son Afrique, a inscrit non loin de là et sur le même parallèle, et d'où se tire le sel de roche que l'on porte en Nigritie.

Le nom de *Wadelims,* inconnu à d'Anville, mais que les cartes d'Arrowsmith donnent aux habitans de la côte près du Rio do Ouro, me paroît avoir la même étymologie que Vedamel. C'est aux Sacy et aux Langlès qu'il appartient de donner à cette remarque qui me paroît évidente, tous les développemens dont elle peut être susceptible. Reprenons l'examen de notre fragment.

« Ce fleuve, dans une partie de sa longueur, » est appelé *Vedamel* (Wad al Maïlah); on le » nomme aussi *Rujaura* (Rio do Ouro), parce » qu'on y recueille des paillettes d'or. Sachez » qu'une grande partie des habitans de ces con- » trées est employée à les recueillir. Ce fleuve a » une lieue de large et un fonds convenable pour » les plus grands vaisseaux du monde. C'est ici » l'extrémité des terres occidentales d'Afrique. »

Vous voyez bien, Monsieur, que la pointe qui se trouve à l'entrée du Rio do Ouro étoit le terme des connoissances de la carte d'où ceci

a été copié; c'est ainsi qu'à une des pointes sud du cap Bojador, on trouve inscrit sur la carte manuscrite de la bibliothèque impériale, dont j'ai parlé, *cap de Finisterra occidental* : et ceci nous prouve l'existence d'une expédition ou d'un voyage de découvertes, qui eut lieu entre celui qui se fit vers le milieu du quatorzième siècle, et d'après lequel on a construit nos trois anciennes cartes, et le célèbre voyage de Cadamosto et d'Usidomare, qui fit découvrir le cap Vert et les Açores. Les documens imprimés qui font connoître la dernière expédition, ne fournissent aucunes lumières sur les deux premières. M. de Macedo, Portugais qui déchiffroit avec tant de facilité les manuscrits de sa nation, et que j'avois engagé dans ces recherches, étoit sur la voie de découvertes importantes lorsque les désastres de sa patrie, l'ont enlevé (peut-être, hélas! pour jamais) aux lettres et à l'amitié.

Malgré la rapidité avec laquelle j'ai tracé ces observations, j'espère que vous trouverez dans les rapprochemens qu'elles contiennent, des motifs suffisans pour désirer la publication entière de ce manuscrit curieux dont M. Giacomo Graberg nous a fait connoître une partie.

BULLETIN DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XX.

Précis historique sur le feldmaréchal Souworow; par M. de Guillaumanches Duboscage; 1 vol. in-8°.

L'auteur de ce Mémoire a été officier dans l'état-major du feldmaréchal Souworow, pendant les années 1794, 1795 et 1796; ce qui le fait présumer bien informé: il avoit auparavant été officier supérieur des gardes du roi de France, et colonel de cavalerie; c'est une garantie de ses lumières et de la noblesse de ses sentimens. Mais on peut être un excellent militaire et un homme plein d'honneur, sans être très-versé dans l'art de faire des livres. Celui de M. de Guillaumanches n'offre pas un modèle d'ordre, et même dans les endroits où l'auteur veut faire l'érudit, son ouvrage renferme quelques graves fautes contre l'histoire; mais on y trouve en revanche des renseignemens neufs et du plus grand intérêt.

Alexandre-Basilowitch Souworow naquit l'an 1730. Son père, Basile Souworow, sénateur à Moskou, étoit issu d'une famille noble de Suède, établie en Russie depuis quatre générations, mais qui n'avoit encore acquis que peu de fortune et d'éclat.

Le nom de *Rymnikski* lui fut donné par l'impératrice Catherine II, pour éterniser le souvenir de la célèbre

victoire remportée par ce général sur les bords du Rymnik, le 22 septembre 1789. A cette époque il fut créé comte des empires de Russie et d'Allemagne. Enfin, Paul I lui donna le titre de prince *Italikski* pendant la campagne d'Italie, en 1799. Ce général joignoit à ces surnoms glorieux les décorations de tous les ordres de Russie, d'Autriche et de Prusse.

N'ayant point trouvé dans une grande fortune et une naissance très-illustre les moyens nécessaires pour obtenir les distinctions auxquelles son ambition ardente aspiroit, ni les places auxquelles son génie extraordinaire l'appeloit, le jeune Souworow prit une résolution très-singulière, sans doute, mais qui prouve son esprit pénétrant, et dont l'exécution, pendant une vie entière, a exigé une très-grande énergie. Pour se faire remarquer, il se fit passer pour une espèce de fou; il affecta les manières les plus bizarres, s'affranchit de toutes les règles de la politesse sociale, et se permit même des licences contraires à la subordination militaire. Mais cette affectation d'originalité, qui devint à la longue chez Souworow une seconde nature, fut cependant toujours dirigée par le tact extraordinaire dont il étoit doué; en sorte qu'en peu de temps ses talens commencèrent à percer à travers l'obscurité des grades inférieurs. Confirmé dans son calcul, plus il avançoit en grades et en connoissances militaires, plus il s'efforçoit à paroître singulier et bizarre. Enfin, le sentiment profond qu'il avoit de ses facultés lui rendit, dans la suite, toute obéissance tellement impossible, qu'il eût refusé à sa souveraine de commander ses armées si elle avoit voulu l'astreindre à telle ou telle opération.

On pourroit citer dans sa vie plusieurs circonstances où son génie, franchissant les limites des ordres qu'il avoit reçus, le conduisit à la victoire d'un pas ferme et certain. Deux exemples choisis, à deux époques de sa vie, très-éloignées l'une de l'autre, suffiront pour faire connoître son caractère à cet égard.

Dans la campagne de 1771, Souworow, étant depuis peu général-major, apprit que le comte *Ogins i*, grand-maréchal de Lithuanie, formoit une confédération à *Stalowiz* : aussitôt il en donne avis au maréchal Buturlin, qui commandoit en chef l'armée russe; il lui représente qu'il est instant de dissiper les confédérés avant qu'ils

se soient organisés, et lui demande en conséquence l'ordre d'aller les attaquer. Le maréchal Buturlin, homme très-circonspect, considérant que Souworow n'avoit sous ses ordres que quelques centaines de soldats, et le connoissant comme très-entreprenant, défendit formellement à ce général de se porter contre l'ennemi avant d'avoir reçu des renforts qui se trouvoient éloignés. Au même instant où Souworow reçoit cette défense positive, il apprend non seulement que le grand-maréchal Oginski venoit de remporter un avantage considérable contre le régiment de Pétersbourg, auquel il avoit pris cinq cents hommes, quinze officiers et deux pièces de canon, mais encore que ce grand-maréchal de Lithuanie se trouvoit déjà à la tête d'un corps de plus de cinq mille Polonais, avec douze pièces de forte artillerie. Enfin, il est instruit, à n'en pouvoir douter, que cette confédération, sous très-peu de jours, doit former une armée des plus considérables, qui viendra fondre aussitôt sur les différens détachemens russes dispersés en Pologne, afin de les écraser sous le nombre, sans leur donner le temps de se réunir.

Le temps presse; il ne s'agit point de délibérer, de prendre des ordres, il faut agir : un seul moment de retard, et les Russes sont perdus. La froide circonspection de Buturlin avoit préparé les revers les plus funestes : un élan du génie audacieux de Souworow va tout réparer. Cet actif guerrier rassemble son petit corps de troupes, formant mille hommes, et part de Lublin en disant : *Sauvons d'abord l'armée russe, et, s'il le faut, je payerai ensuite de ma tête ma désobéissance.* Le danger où il s'expose double ses moyens : en quatre jours de marche forcée il fait plus de cinquante lieues, surprend le grand-maréchal, l'attaque malgré les ténèbres de la nuit la plus obscure, disperse tous les corps qui se rencontrent sur son passage, et s'empare de la ville de Stalowiz. A peine le jour a-t-il paru qu'il attaque de nouveau les Polonais réunis dans la plaine. Après un combat vif et sanglant, il parvient à contraindre la victoire à se prononcer. Oginski est fait prisonnier, son armée est en partie détruite, le reste est dispersé, et Souworow en poursuit les foibles débris jusqu'à Slonym où il entre le même jour; enfin douze pièces de canon,

un butin immense, restent au vainqueur, et la confédération est dissoute.

Cet audacieux général s'empresse alors d'envoyer, par un aide-de-camp, le rapport de cette expédition au maréchal Buturlin, et lui écrit : *Comme militaire, j'ai désobéi.... Je dois être puni, et je vous envoie mon épée... Mais comme Russe, j'ai fait mon devoir, en détruisant les forces des confédérés, auxquelles nous n'aurions pu résister si elles avoient eu le temps de se réunir.* L'étonnement du maréchal Buturlin fut extrême en recevant ce rapport. Il apprenoit en un même instant cette expédition et son heureux succès, tant Souworow avoit agi avec rapidité. Incertain cependant de la conduite qu'il devoit tenir envers cet officier vainqueur, il se hâte de demander les ordres de l'impératrice, et lui fait part d'un événement aussi heureux qu'extraordinaire. Aussitôt cette souveraine, qui savoit si bien apprécier tout ce qui étoit grand et beau, écrit au général Souworow : *Comme votre chef, le maréchal Buturlin doit vous mettre aux arrêts, pour punir la faute du militaire insubordonné ; mais comme votre souveraine, je me réserve le plaisir de récompenser le zèle du sujet fidèle qui, par une action éclatante, a bien servi son pays.*

Cette expédition commença la célébrité et la fortune de Souworow. Trente ans après, blanchi sous les lauriers, élevé aux suprêmes honneurs militaires, il déploya la même énergie de caractère.

Lorsque Souworow partit pour aller prendre le commandement suprême de l'armée d'Italie, le cabinet de Vienne, accoutumé à sa vieille routine de faire des plans de campagne dont ses généraux n'étoient que les serviles exécuteurs, n'osoit cependant astreindre le maréchal à cet usage ; néanmoins il désiroit que ce général lui fît part des plans qu'il avoit formés : l'embarras étoit de les demander en communication. L'empereur s'en chargea. Souworow lui répondit : — *Je ne fais jamais de plans de campagnes fixes ; les temps, les lieux, les circonstances me décident.* — « Il est impossible, reprit l'empereur, que » vous n'ayiez pas un plan de campagne ; je désire le con- » noître. » — Le maréchal, alors poussé dans ses derniers retranchemens, dit avec fermeté à ce monarque : — *Si j'en avois un, je ne le dirois pas à Votre Majesté ; si vous*

le saviez, Sire, votre conseil le connoîtroit ce soir, et l'ennemi, demain, en seroit instruit.

Lorsque Macdonald arrive du fond de l'Italie pour combiner ses opérations avec Moreau, et surprendre l'armée de Souworow, occupée à faire des siéges, le cabinet de Vienne se livre à des craintes irréfléchies. Dans le premier moment, il appréhende que les troupes du général Kaïm, occupées à faire le siége de la citadelle de Turin, ne puissent point effectuer leur retraite. Aussitôt il expédie, à la hâte, un courrier au maréchal, et lui intime l'ordre positif de faire lever le siége de cette citadelle.

On annonce à Souworow l'arrivée des dépêches de Vienne. Il ne connoît point encore positivement la teneur des ordres qu'on lui envoie; mais il est cependant persuadé qu'ils doivent être contraires à ses projets. En conséquence, il fait en sorte que le courrier autrichien ne puisse, pendant trente heures, parvenir à le joindre. Dans cet intervalle, il achève de battre l'ennemi, et le général Kaïm prend la citadelle de Turin : c'est alors seulement que Souworow reçoit les missives de l'empereur François II. Après les avoir lues, il répond sur-le-champ à ce prince, « qu'il est bien fâché de ne pouvoir exécuter ses » ordres, mais que la citadelle de Turin étoit tombée » en son pouvoir, lorsqu'il avoit reçu les dépêches de » S. M. qui lui enjoignoient de lever le siége de cette » place. »

Le personnel du maréchal Souworow cadroit parfaitement avec son originalité. C'étoit un petit homme d'environ cinq pieds un pouce, d'une structure foible et délicate en apparence; mais la nature l'avoit doué d'un tempérament robuste et très-nerveux, qu'il avoit fortifié par une vie sobre, dure et active. La maladie lui étoit donc presqu'entièrement inconnue; il pouvoit même supporter toute espèce de fatigue, mieux que l'homme le plus fortement constitué. Néanmoins, sa foiblesse physique étoit telle, sur la fin de ses jours, que le poids de son sabre lui faisoit incliner le corps.

Il ne paroît pas que dans sa jeunesse il ait jamais été d'une jolie figure. Sa bouche étoit grande, et l'ensemble de ses traits peu agréable; mais son regard étoit plein de feu, vif, et surtout pénétrant : on eût dit qu'il vous scrutoit jusqu'au fond de l'ame, quand il vous fixoit attentivement.

J'ai vu, dit M. de Guillaumanches, peu d'hommes le front fût plus couvert de rides, et de rides plu pressives ; enfin, on peut dire que sa physionomie pa[...]

Le jeu habituel de sa physionomie tenoit à la grande de ses qualités, c'est-à-dire, à un tact surp[re]nant. Si quelqu'un se servoit d'un terme impropre, voyoit son front se couvrir aussitôt de rides sourcill[ée]ses, qui se reployoient au même moment sur le derri[ère] de sa tête, pour revenir l'instant d'après sur son fro[nt.] Il se formoit ainsi un jeu alternatif dans sa physionom[ie] jusqu'à ce que l'impression défavorable fût effacée par un autre idée.

En général, il évitoit tout ce qui pouvoit lui rappeler so[n] âge. On avoit soin de faire couvrir ou ôter les glaces de[s] appartemens dans lesquels il devoit habiter, et même or[di]dinairement de ceux où il alloit en visite. Rien n'étoit plaisant que de le voir passer devant une glace : lorsqu'il l'apercevoit, il prenoit sa course au petit galop, en fer[-] mant les yeux, et faisant toutes sortes de grimaces, jus[-] qu'à ce qu'il fût hors de l'appartement. On se tromperoi[t] fort si l'on regardoit cette bizarrerie comme le produi[t] de quelques prétentions surannées. Le maréchal faisoi[t] souvent lui-même des plaisanteries sur sa figure ; et quant à la singularité de son aversion pour les glaces, je l'ai plusieurs fois entendu répéter *qu'il ne se regardoit jamais, afin de ne point apercevoir les ravages du temps, et pour se croire ainsi toujours en état d'exécuter les mêmes entreprises militaires que dans sa jeunesse.* D'après ce motif, s'il rencontroit une chaise sur son chemin, il la franchissoit en posant un pied dessus, afin de prouver qu'il avoit conservé sa légèreté. C'est encore pour cette raison qu'on le voyoit rarement marcher, mais toujours courir, surtout en entrant et en sortant de son appartement. Le cercle le plus nombreux ne lui en imposoit point ; il redoubloit même ses gambades et ses originalités en tous genres, s'il se trouvoit avec des étrangers d'un rang distingué. Au contraire, dans son intérieur domestique, il lui arrivoit quelquefois d'oublier toutes ses singularités ; il étoit alors simple, sans prétentions, et sa conversation devenoit encore plus intéressante ; mais la plus légère disparate ou inconvenance de la part des personnes qui l'entouroient, le ramenoit aussitôt à son originalité habituelle.

Le maréchal Souworow se levoit souvent à minuit, et

jours avant quatre heures du matin. Il dînoit ordinairement à huit heures en hiver, et à sept en été. On ., après des manœuvres de nuit, dîner à la clarté :remiers rayons de l'aurore. Le dîné étoit son :ipal repas. Ce temps étoit celui de sa récréation ; ı se plaisoit-il à rester à table, où souvent il s'ou- ɔit plus long-temps qu'il ne vouloit.

Sa cuisine étoit ordinairement très-mauvaise; il mangeoit s ragoûts kosaks détestables; mais on n'auroit point osé oir l'air de les trouver tels, une pareille délicatesse i auroit déplu.

Pour s'endurcir à toutes les intempéries des saisons fortifier son tempérament, il avoit contracté l'habitude, en se levant le matin, d'aller tout nu à la porte sa tente, et de se faire jeter plusieurs seaux d'eau oide sur le corps. Son âge avancé n'avoit point apporté e changement à cet usage.

Son habillement consistoit dans des bottes à retroussis, al cirées, mal faites et tombantes; de grandes manchettes e bottes montant fort haut; une culotte de basin blanc; ne veste de même étoffe, ayant des revers et un collet e toile verte; par-dessous un gilet blanc; il portoit sur a tête un petit casque ou casquet de feutre, garni de anges vertes : ce qui formoit un costume d'autant plus izarre, que deux anciennes blessures au genou et à la ambe, dont il souffroit souvent, le forçoient de temps à autre à n'avoir qu'une seule jambe bottée, ayant du côté malade la jarretière de la culotte déboutonnée et le bas mal tendu. Ajoutez à ce costume un sabre traînant jusqu'à terre, et dont le poids lui faisoit pencher le corps; observez enfin que ses habits avoient l'air de tenir à peine sur lui tant il étoit maigre et fluet.

Lorsque le froid devenoit excessif en hiver, il prenoit un vêtement de drap blanc, pareil à celui de basin blanc qu'il quittoit; mais cela étoit rare, et ne duroit que quelques jours.

Ce général, pour récompense de ses victoires, avoit obtenu les décorations en diamans d'un grand nombre d'ordres; il en étoit couvert dans les cérémonies importantes. Alors, seulement, il prenoit son habit de feldmaréchal. Ordinairement il avoit une telle simplicité, que, soit dans son intérieur, soit à la tête de ses troupes,

il ne portoit sur sa veste blanche que le cordon de la troisième classe de l'ordre de Saint-Georges.

Ce général soldat se plaisoit à conserver les manières d'un soldat. Lorsqu'il vous saluoit, il s'arrêtoit, tournoit ses pieds en dehors presque sur la même ligne, se redressoit, effaçoit ses épaules; enfin se plaçoit comme il avoit dû être inspecté, et portoit ensuite la main droite, ouverte et de côté, à son casquet; c'est ainsi que le soldat salue.

L'appartement le plus simple étoit toujours celui qu'il préféroit; en conséquence, on avoit soin de ne laisser aucun meuble de luxe dans les lieux où il devoit loger. Rarement il couchoit dans une maison quand son armée étoit campée; et l'armée russe l'est la plus grande partie de l'année. Au quartier-général on tendoit sa tente dans un coin de jardin; il y demeuroit la nuit et la plus grande partie du jour, et n'entroit guère dans la maison où se tenoit son état-major, qu'à l'heure du dîné. Sa tente étoit celle d'un simple officier. Il n'avoit jamais, dans toute sa vie militaire, passé une nuit entière dans son lit: quelques bottes de foin, proprement arrangées par terre, étoient pour lui la couche la plus somptueuse. Tel étoit son lit habituel, dans quelque lieu qu'il fût logé, même dans le palais de l'impératrice.

Il ne portoit sur lui ni montre ni bijoux d'aucune espèce, excepté dans les grandes cérémonies, où il se paroit avec les présens en diamans que ses victoires lui avoient acquis de la munificence de plusieurs souverains; alors s'il se trouvoit auprès d'un étranger, on le voyoit se plaire à lui dire, en montrant chacun de ces objets: *A telle action j'ai obtenu cet ordre, et celui-ci à telle autre; ces diamans m'ont été donnés pour telle victoire, etc., etc.*

Il ne possédoit ni équipage ni chevaux de selle ou de traîts; en un mot, il n'avoit aucune suite. Pour son service personnel il n'employoit qu'un seul domestique; pour le service momentané de sa maison il se servoit d'autant de soldats ou de kozaks que la nécessité l'exigeoit, suivant les circonstances. Sa voiture étoit traînée par des chevaux de poste ou de réquisition; cette voiture étoit un simple *kibitk* ou charrette russe. Lorsqu'il alloit

commander ses troupes dans les manœuvres ou dans les combats, il montoit le premier cheval venu.

Souworow avoit acquis une fortune immense, ses dépenses étoient très-modiques; cependant il avoit peu d'argent, tant il étoit volé; il le savoit, il le voyoit et n'en disoit rien, parce que réellement il méprisoit la fortune et que ses besoins étoient fort restreints.

Son désintéressement étoit tel, que même, dans aucune de ses victoires, il n'a jamais retenu pour lui la plus petite portion du butin. Après l'assaut d'Ismaïl, celui que fit son armée fut évalué à vingt-cinq millions de notre monnoie environ, et néanmoins il n'en prit absolument rien. Dans la campagne de 1771, contre les confédérés de Pologne, il surprend un officier escortant une riche caisse de régiment; loin de s'approprier ce butin, il donne un passe-port à cet officier qui, grâce à son désintéressement, conduit tranquillement ce trésor au lieu de sa destination. Après la reddition de la citadelle de Turin, il renvoie au roi de Sardaigne tous les diamans de ce prince; il pouvoit les retenir comme droit de conquête, les ayant pris dans cette place, sur un Juif à qui les républicains les avoient vendus à vil prix.

Il paroît cependant qu'il avoit la réputation d'un avare, parce qu'il n'imitoit point le faste des autres seigneurs russes. Le voyageur *Reinbeck*, vivement critiqué par M. de Guillaumanches, a eu tort de répéter à cet égard des bruits populaires. « Souworow, dit M. de » Guillaumanches, donnoit peu, parce que son homme » d'affaires lui disoit toujours qu'il n'avoit pas d'argent, » et ce guerrier philosophe dédaignoit de s'occuper de » ses finances. Il donnoit peu, parce qu'il se rappeloit » que peu de chose lui suffisoit étant jeune, et il jugeoit » tout le monde d'après lui. D'ailleurs, il est certain » qu'il ne connoissoit plus la valeur extrinsèque de » l'argent, tous les prix ayant changé depuis sa jeu- » nesse. »

On est généralement accoutumé à considérer Souworow comme un homme très féroce; on sera étonné d'entendre M. de Guillaumanches parler dans les termes suivans:

« Parmi les qualités du maréchal Souworow, une de celles qui se faisoient le plus souvent remarquer, étoit une bonté réelle et soutenue: peut-être même pourroit-

on lui reprocher de s'être trop laissé aller à ce sentiment, qui lui fit quelquefois conserver auprès de lui des personnes entachées de grands défauts, douées cependant de qualités qu'il avoit démêlées et savoit utiliser. »

« Ordinairement la marque d'un bon cœur est d'aimer les enfans; aussi je n'ai jamais vu ce vieux guerrier en rencontrer sans s'arrêter pour les embrasser : il les caressoit long-temps, et leur donnoit ensuite sa bénédiction. L'honnête homme malheureux, et opprimé par un sort injuste, avoit la certitude de trouver, dans son cœur bienfaisant, intérêt et appui. »

« Souworow fut toujours bon parent, ami sincère et père tendre. Il regardoit néanmoins comme un devoir du guerrier, de n'accorder aux affections de l'ame que le temps qui ne peut être employé pour la gloire. Ces principes furent toujours la règle invariable de sa conduite : qu'on en juge par un trait de sa vie. »

« Ce général se rendoit à l'armée. Ignorant le temps qu'il devoit y rester, il brûloit du désir d'embrasser ses enfans. Pour satisfaire et la gloire et son cœur, il se détourne de sa route, arrive en poste (sans s'arrêter ni jours ni nuits) à la porte de son hôtel à Moskou. Tout le monde étoit couché. Il descend de voiture avec précipitation, frappe doucement, entre et pénètre, sans faire de bruit, dans la chambre de ses enfans (1). Une bougie à la main, il entr'ouvre doucement leurs rideaux, considère avec attendrissement les objets de sa tendresse, puis il les bénit, les embrasse, referme les rideaux, descend, remonte en voiture, et part sans que leur sommeil ait été troublé. Il avoit vu, embrassé et béni tout ce qu'il aimoit; les réveiller eût été provoquer le chagrin d'un adieu pénible : son cœur seul eut à souffrir de cette séparation. C'est ainsi que l'originalité de son caractère influoit jusque sur ses

(1) L'an 1774, Souworow, étant âgé de 44 ans, avoit épousé Barbe-Ivanowna Prosorowska, fille du général en chef Prosorowski.

Le maréchal Souworow eut de ce mariage, 1° Arcadi Souworow, prince *Italiski*, aujourd'hui lieutenant-général, et marié avec Hélène-Alexandrowna Narichkine, dont il a des enfans : la mère de Pierre-le-Grand étoit de la maison de Narichkine; 2° une fille, aujourd'hui veuve du général Nicolas Zoubow, frère du prince Platon Zoubow, favori et premier ministre sous le règne de Catherine II.

plus tendres affections : passionné pour la gloire, il sembloit lui dérober ce qu'il aimoit cependant à céder à la nature. »

On conçoit que le prestige de l'amour dut être toujours inconnu à l'ame de Souworow. Il n'avoit jamais aimé les femmes, les regardant comme des entraves à la gloire d'un militaire, dont elles énervent la santé, les mœurs et le courage. Lorsque dans la société il se trouvoit placé, malgré lui, auprès de quelques femmes, il évitoit d'une manière fort originale de porter les yeux sur elles, et surtout de les toucher. Cependant on l'a vu plusieurs fois très-aimable pour celles qu'il croyoit devoir distinguer. Étant marié, il ne connut pour son épouse d'autres sentimens que ceux de l'amitié ; il dut faire son bonheur, si le bonheur d'une femme se compose d'une grande confiance en elle et d'une entière liberté. Ses idées sur la pudeur, qu'il considéroit comme une des premières vertus, portoient surtout le cachet de la bizarrerie de son caractère. Après avoir passé une partie de la nuit avec son épouse, ce qui étoit rare, il sortoit du lit avec précipitation, et se faisoit jeter plusieurs seaux d'eau sur le corps, comme pour se purifier.

Souworow avoit une grande piété ; il assistoit au service divin avec beaucoup de recueillement. Cependant, original en tout, *il chantoit l'office avec les prêtres*, faisant sans cesse des grimaces et des contorsions. Une pareille singularité eût été propre sans doute à décrier sa dévotion auprès des étrangers ; mais il suffisoit de l'approcher quelque temps, pour apprécier la sincérité de son cœur et la pureté de ses principes.

Pendant son exil au fond du gouvernement de Novogorod, ce guerrier, par une pieuse bizarrerie, exerçoit l'infatigable activité de son caractère sur les cloches de l'église de son village, dont il s'étoit fait nommer marguillier. *Lui seul, jour et nuit, sonnoit tous les offices*, qu'il alloit ensuite chanter avec le pope au milieu de tous ses paysans.

Tout ministre du culte avoit droit à ses respects ; souvent il s'arrêtoit devant un simple prêtre, un pope, et toujours devant un évêque, demandant à chacun leur bénédiction. Après avoir reçu celle du prêtre officiant à l'église, il se tournoit ordinairement vers ses officiers, *et les*

bénissoit à son tour; cependant il distinguoit très-bien le ministère saint d'avec la personne du ministre, comme le trait suivant le prouve. En arrivant à *Altorf*, dans sa campagne de Suisse, il aperçoit le prêtre ou curé du lieu; il descend aussitôt de cheval pour aller lui demander sa bénédiction; et quelques instans après, sur des plaintes *très graves* qu'on lui porta contre cet ecclésiastique, il lui fit donner cinquante coups de bâton.

Jamais il ne se mettoit à table et n'en sortoit sans dire le *benedicite* et les *grâces*. Quelquefois il les terminoit *par une petite bénédiction qu'il donnoit à ses voisins*. Si l'on ne répondoit pas *amen*, il avoit l'habitude de dire en riant : — *Ceux qui ne disent point amen, n'ont pas d'eau-de-vie.* — Cette espèce de sentence avoit rapport à l'usage établi dans toute la Russie, de boire un verre d'eau-de-vie avant de se mettre à table; ce qui se nomme la *challe*.

Le maréchal avoit la plus haute idée de l'ame humaine. La regardant avec raison comme une émanation de la Divinité, il lui attribuoit une grande puissance. — *Sais-tu pourquoi*, me dit-il un jour, *les jacobins triomphent en France? c'est que leur volonté est ferme et profonde, et que vous autres vous ne savez pas vouloir.... Pour réussir, il faut une volonté entière.*

Souworow parloit huit langues : le russe, le polonais, l'allemand, l'italien, le grec vulgaire, le turc, le tartare; enfin il s'exprimoit en français avec autant de facilité que s'il eût été de cette nation.

Sa manière de parler étoit courte, concise, énergique, caustique, originale et entrecoupée; chacune de ses petites phrases, de trois à quatre mots, renfermoit un sens tout entier; ce sens étoit toujours profond et exact. Mais ce laconisme n'étoit point à la portée de tout le monde; pour les étrangers surtout, c'étoit autant d'énigmes. Ceux même qui l'approchoient habituellement avoient besoin, pour le comprendre, d'une grande attention.

Souworow étant général, assis sur un tambour au milieu des ruines de Tourtoukaya, écrit la lettre suivante au feldmaréchal Romanzof, pour lui annoncer qu'il vient d'emporter cette place.

Slawo Bogou, Slawo bowam;
Gloire à Dieu, Gloire à vous.

Tourtoukaya wsiala, ia tam;
Tourtoukaya prise, moi là.

Souworow.

Partant de Turin pour aller au-devant de l'armée de Macdonald, qui venoit de Naples, il écrit le billet suivant au général Kaïm :

« Mon cher général, je pars pour Plaisance; je vais » battre Macdonald : prenez promptement la citadelle » de Turin, afin que je ne chante pas le *Te Deum* » avant vous.

» Souworow. »

Écrivant à l'empereur d'Allemagne, pour lui rendre compte de la bataille de Cassano, il terminoit ainsi son rapport : *Dans cette mémorable journée, les soldats de Votre Majesté se sont conduits comme des héros, et les Russes comme des Autrichiens.* Je le demande au lecteur, est-il un courtisan de la cour polie et élégante de Louis XIV, qui eût fait un rapport d'une manière plus aimable?

A la bataille de Novi, le centre de l'armée russe, repoussé dans son attaque, étoit dans le plus grand désordre. Un officier court à la hâte en donner avis au maréchal; mais oubliant qu'il parloit à Souworow, il lui dit : — Je viens vous annoncer que les Russes sont battus. — *Les Russes sont battus,* reprit froidement le vieux guerrier? *ils sont donc tous morts?* — Non certainement, répondit l'officier. — *Eh bien! ils ne sont donc pas battus,* continua le héros.

Nous regrettons de ne pouvoir faire connoître à nos lecteurs les détails que M. de Guillaumanches donne sur les manœuvres et la tactique de Souworow. Il montre en lui un très-savant capitaine. Voici quelques traits de sa vie militaire :

La Trébia séparoit les armées coalisées de celles de France; le maréchal envoie l'ordre à un corps de ca-

valerie autrichienne de passer cette rivière (1) et de déloger l'ennemi d'une de ses positions. Surpris de voir, quelque temps après, que son ordre n'est pas exécuté, il pique des deux, arrive ventre à terre aux Autrichiens et leur témoigne son mécontentement de ce qu'ils ne sont point encore sur la rive opposée. — Nous attendons des pontons, lui répondit l'officier autrichien qui commandoit. — *Vous attendez des pontons!... Qu'on aille me chercher un régiment de Kosaks*, reprit Souworow en se tournant vers un de ses aides-de-camp. — Les Kosaks arrivent en diligence; *ce vieux général*, le sabre à la main, se met à leur tête, commande : *pérod! stoupa, stoupa, stoupaye* (2)! part au galop, traverse la Trébia à la nage, attaque la position de l'ennemi et l'emporte. S'adressant alors à un de ses officiers : — *Allez*, lui dit-il, *apprendre aux Autrichiens comment on passe les rivières en Russie!*

Une faute d'insubordination eût subi le plus sévère châtiment. Cependant il étoit rarement dans le cas d'en infliger, tant il inspiroit naturellement l'obéissance et le respect! Portant l'originalité de son caractère dans toutes ses actions, il vouloit servir *de modèle de subordination* à son armée. C'est dans cette vue qu'il avoit imaginé de dire à Tichinka de lui ordonner de sortir de table, quand il s'apercevroit que, par préoccupation, il continueroit de manger au-delà de son appétit ordinaire. Alors il se retournoit d'un air en même temps grave et plaisant, et lui demandoit : — *De quelle part?* — « Par ordre du maré- » chal Souworow. » — *Il faut qu'on lui obéisse*, reprenoit-il en riant, et se levoit sur le champ. — Il en étoit de même lorsque ses occupations le tenoient trop sédentaire; Tichinka lui ordonnoit de sortir. Il faisoit la *même demande*, son aide-de-camp lui faisoit aussi *la même réponse*, et il alloit aussitôt se promener.

Il regardoit l'exemple du général comme le meilleur moyen de diriger et de conduire des soldats. C'est pourquoi il ne laissoit jamais échapper aucune occasion de donner des exemples de religion, de pureté de mœurs, de

(1) La Trébia, guéable dans beaucoup d'endroits, ne l'étoit pas dans le lieu dont il est ici question.

(2) En avant! marche-marche-marchez!

désintéressement; de valeur, de fermeté, de constance dans les fatigues de la guerre; mais il poussoit la prévoyance, à cet égard, jusqu'à la *bizarrerie* la plus extraordinaire.

S'il étoit pressé de quelques besoins, soit à la parade, soit pendant quelques manœuvres publiques, il y satisfaisoit devant tout le monde; afin que le soldat n'eût pas honte en l'imitant, de céder publiquement aux besoins que la nature a imposés à tous les hommes; mais aussitôt après il se faisoit apporter de l'eau et une serviette, pour se laver et essuyer les mains, croyant faire en cela un acte de propreté, et rendre un hommage public à la pudeur.

On l'a vu, tout couvert de ses ordres nombreux, surchargé de diamans, vêtu d'un uniforme de feldmaréchal enrichi d'une superbe broderie sur toutes les tailles, se moucher dans ses doigts qu'il essuyoit sur sa manche, et cela uniquement parce qu'il se trouvoit alors devant quelques soldats.

De semblables moyens cessent d'être petits lorsqu'ils sont efficaces; et Souworow, qui connoissoit à fond le caractère de ses soldats, avoit l'art de s'en faire adorer, et parvenoit même, quand la circonstance l'exigeoit, à exalter leur courage jusqu'au fanatisme. Sa sévérité envers eux, étoit plus que compensée par une justice rigoureuse, et par une bonté et une familiarité habituelles: jamais il ne manquoit une occasion de leur parler, d'aller boire de l'eau-de-vie dans leurs tentes, de goûter leur soupe, de les imiter dans leurs usages, et de vouloir même leur servir de modèle. Toujours il partageoit leurs dangers, leurs travaux, leurs fatigues; et si l'armée avoit à souffrir, il savoit se multiplier, se montrer presque partout en même temps, afin de prouver qu'il n'étoit pas mieux que le dernier soldat. Aussi eût-il fait passer son armée à travers les flammes, et chacun se seroit dévoué pour lui à une mort certaine.

Autant Souworow se montroit indulgent pour des fautes légères, autant il déployoit de sévérité pour les choses importantes. — Dans une affaire de cavalerie contre les Turcs, il aperçoit un colonel *prudent*, qui suivoit son régiment à quelque distance, au lieu de charger à sa tête. Indigné, il s'adresse aux Kosaks dont il se faisoit habituellement accompagner, et leur dit: — *Un colonel derrière sa troupe!... voyez, il est seul;.... l'ennemi peut*

l'enlever ; ... quelle honte ce seroit pour nous ! ... Tue, tue, tue ! ... Les Kosaks partent aussitôt pour sabrer ce colonel ; mais celui-ci a entendu les derniers mots de Souworow, et piquant des deux, il rejoint son régiment, charge à sa tête, et enfonce les Turcs.

Aussitôt que Paul I fut parvenu à l'empire, ce prince voulut changer entièrement l'organisation militaire. Ses nouveaux réglemens s'étendoient jusque sur la tenue des troupes: Souworow reçut alors de petits bâtons pour servir de modèles aux boucles des cheveux, et de mesure pour les queues des soldats. Le vieux guerrier, qui ne voyoit dans le métier des armes *que la guerre et rien que la guerre*, ne pouvoit approuver des changemens qui remplaçoient la simplicité militaire des cheveux coupés, par une toilette recherchée, longue, dispendieuse et futile. Trop grand pour ne pas mépriser toutes ces pauvretés de discipline, il en fit l'objet de ses plaisanteries, et dit en petits vers russes :

Kaçoi né kalot.
Bouklei né palit.
Poudrei né stréliat.

Les queues ne piquent pas comme des baïonnettes.
Les boucles ne tirent point comme des canons.
La poudre ne fait point feu.

Ces sarcasmes passèrent en proverbe dans l'armée, à qui toutes les innovations de Paul I déplaisoient infiniment. Ce prince irrité fit retomber tout son ressentiment sur son vieux général, qu'il destitua. Souworow, vêtu en simple grenadier, assemble ses soldats pour leur faire ses adieux, et se dépouillant en leur présence de toutes ses décorations : — *Camarades*, leur dit-il, *un temps viendra peut-être où Souworow reparoîtra au milieu de vous ; alors il reprendra ces dépouilles qu'il vous laisse et qu'il portoit toujours dans ses victoires.*

(*La suite au Bulletin XXI.*)

Population du canton de Vaud.

Aucun état de population du canton de Vaud n'ayant été publié depuis la dernière révolution en Suisse,

nous croyons faire plaisir aux géographes en leur offrant le tableau ci-joint, extrait de sources officielles, et dressé par ordre alphabétique des soixante districts qui composent ce canton.

Aelen	2865 ames.
Aubonne	2509
Avanche (Wiflisburg)	1587
Ballens	2093
Beaulmes	2119
Begnins	2164
Belmont	2052
Bex	2723
Bottens	2328
Champvent	1939
Château d'Oëx (Oesch)	2301
Le Chenit	2027
Colombier	2214
Concize	2346
Coppet	1805
Corsier	2211
Cossonay	2230
Cudresin	2180
Cully	2013
Challens (Tscherliz)	2442
Ecublens	2088
Gilly	1980
Gimel	2086
Gingins	2434
Grand-Cour	1529
Grandson	2148
Granges	2318
Lassoraz	1985
Lausanne (ville)	9965
Lisle	2206
Lucens	2112
Lutry (ville)	2603
Mézières	2116
Molondin	2369
Morsée et Tolochenaz	2137
Milden, etc	2407
Nyon (Neus) et Prangins	2488
	89,089

D'autre part	89,089 ames.
Ollon, haut et bas	2148
Orbe	2633
Ormont, haut et bas	3194
Oron	2169
Peterlingen, etc.	2238
Les Planches	2820
Le Pont	1931
Pully	1894
Roll, etc.	2329
Romainmoitier	2345
Romanel	2110
Rougemont	1916
Saint-Cierges	2083
Sainte-Croix et Bullet	3233
Saint-Saphorin	2194
Sullens	1744
La Tour-de-Peils	2307
Vallorbes	2643
Vevay (ville)	3786
Villars sous Yens	2521
Villeneuve	1581
Vuorrans	2084
Yverdon (ville)	2482
Somme totale des habitans	144,474

Ouvrages Géographiques sur le royaume de Saxe et le duché de Varsovie.

— M. *Bohusz*, dans un mémoire lu à la société académique de Varsovie, a cherché à prouver que les *Lithuaniens*, dont il reconnoît la différence absolue d'avec les Polonais, sont les descendans des *Herules*, opinion déjà soutenue par quelques savans d'Allemagne.

— Parmi les ouvrages nouveaux, relatifs à la Saxe, on distingue les suivans : *Description historique, géographique et statistique du royaume de Saxe et du duché de Varsovie;* par M. *Pœlitz*. Léipsick, 1808. On en fait

l'éloge. — Le septième volume de la *Géographie de la Saxe;* par M. *Engelhardt*, troisième édition. Dresde, 1808. Cet ouvrage, très-estimé en Allemagne, est bien minutieux et bien prolixe. — Observations et rêveries pendant un voyage en Saxe et dans le Brandebourg; par M. *Scheitlin*, deux volumes. Saint-Gall, 1808. — Observations faites pendant un voyage dans le cercle de Wittemberg, dans la haute et basse Lusace; par M. *Maas*. Wittemberg, 1808. — Observations pendant un voyage de Wittemberg à Dresde; par le même. Wittemberg, 1808.

—Les *Éphémérides géographiques* de Weymar donnent le tableau suivant des divisions de la population et de l'étendue actuelles du royaume de Saxe, et du duché de Varsovie.

Royaume de Saxe.

	milles d'Allemagne carrés.	habitans.
Cercle de *Wittemberg*...........	66,^{50}....	130,730
Thuringe..	55......	177,293
Restant de *Mansfeld* (1)..........	2,^{50}....	6,220
Comté de *Stolberg*...............	6......	15,000
Cercle de *Meissen* (*Misnie*)........	89,^{50}....	282,308
Léipzick (avec *Wurzen*).	86......	234,021
Ertzgebirge (des Mines).	102,^{50}....	434,021
Seigneuries de *Schœnburg*........	18,^{50}....	60,269
Cercle de *Voigtland*.............	33,^{25}....	85,738
Neustadt.............	14,^{25}....	36,812
Evêché de *Mersebourg*..........	20......	40,837
Naumbourg-Zeiz......	15......	31,896
Principauté de *Querfurt*..........	8,^{25}....	22,469
Partie saxonne de l'*Henneberg*....	8,^{75}....	23,965
Haute-Lusace.................	126,^{50}....	313,963
Basse-Lusace.................	80......	126,495
Cercle de *Cottbus* (2)............	17,^{167}....	33,260
L'armée..............................		50,997
Somme totale...........	748 $\frac{1}{3}$....	2,085,476

(1) La plus grande partie a été cédée au roi de Westphalie.

(2) Ci-devant au roi de Prusse.

tie et ceux de la démocratie, sans exprimer aucune opinion sur le mérite de ces deux formes de gouvernement, qui, d'ailleurs, n'ont jamais existé à Rome dans toute leur pureté. Mais cet esprit de parti qui domine M. Royou, a eu d'autres suites avantageuses pour l'instruction de ses lecteurs; décidé à rabaisser tous les grands hommes de la république (à l'exception des *usurpateurs* comme César), M. Royou a soigneusement recueilli beaucoup de traits propres à peindre les mœurs, la vie sociale, le ton et les manières des Romains; la galerie biographique qui en résulte, offre naturellement un intérêt plus vif que le récit des événemens politiques.

Dans toutes les discussions, étrangères aux systêmes politiques, M. Royou montre un esprit élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et se livre, avec raison, à ce penchant pour le doute qui, dans toutes les sciences historiques, est inséparable d'un véritable savoir. Ce scepticisme que dans son *Histoire des empereurs* il a étendu sur quelques événemens apocryphes qui touchent à l'histoire de l'église chrétienne, lui a attiré un *sermon*; prêché par M. l'abbé de *B.* dans un recueil périodique, intitulé : *Mélanges de philosophie, de littérature et de morale.* M. l'abbé regarde l'histoire du *Labarum*, apparu à Constantin comme un article de foi, et déclare atteint de *philosophie* quiconque oseroit n'y voir qu'une tradiction accréditée par un pieux enthousiasme, mais au fond très-étrangère à la cause de la religion. A cette occasion, M. l'abbé fait une sortie générale contre ce qu'il appelle le *Pyrrhonisme historique;* sous ce nom odieux, il paroît désigner cette sévère critique qui, depuis cinquante ans, a conduit les savans de France, et surtout d'Allemagne, à rejeter des fables inventées par l'orgueil national, répandues par des compilateurs ou embellies par des poètes et des orateurs; critique à laquelle cependant la théologie doit les *seules bonnes* réponses qu'elle ait à opposer aux systêmes chronologiques des antiquaires Chinois, Indiens, Egyptiens et autres.

Nous engageons fortement M. Royou à mériter de plus en plus le titre de philosophe que le rédacteur des *Mélanges* vient de lui décerner.

NOUVELLES DIVERSES.

— M. *Lacretelle* le jeune vient de publier le troisième volume de son *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle* (1). L'intérêt et la réputation de cet excellent ouvrage vont en croissant, et le *neuvième livre*, qui offre le tableau littéraire du siècle des Voltaire, des Montesquieu, des Buffon et des J. J. Rousseau, épisode naturel et presque obligé dans cette Histoire, montre dans son plus grand éclat le talent de M. Lacretelle, l'harmonie suave et la sage énergie de son style. Nous rendrons un compte plus détaillé de ce volume.

— Il a paru une traduction de l'*Histoire du règne de Philippe III, roi d'Espagne*; par *Robert Watson*, continuée par *G. Tomson* (2). Cet ouvrage fait naturellement suite à l'histoire de Charles-Quint par Robertson, et à celle de Philippe II par Watson lui-même. Il est divisé en six livres, dont les quatre premiers sont de Watson, et les deux derniers de M. Tomson, éditeur de l'ouvrage original. Quoique inférieur aux ouvrages à Robertson, ceux de M. Watson jouissent de beaucoup de réputation.

Les pièces diplomatiques, jointes à l'ouvrage, sont très-curieuses. La traduction fait honneur au jugement de M. *L. J. A. Bonnet* sous le rapport du choix, et à son talent, sous celui de l'exécution. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

---

(1) Tome troisième; un volume in-8° de plus de 400 pages. Prix 5 francs broché, pris à Paris, et 6 francs 25 centimes, *franc de port par la poste*. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(2) Troisième volume, *in*-8°. Paris, chez *Cerioux*, quai Voltaire, n° 17, *Nicolle* et *Arthus-Bertrand*.

— Le *Tableau historique des Nations*, par M. *Jondot*, vient de paroître et a été reçu de la manière la plus flatteuse. Tous les journaux se sont accordés à l'annoncer avec éloge. Nous avons fait connoître le plan de cet ouvrage dans un *Bulletin* précédent; nous en citerons quelques morceaux dans un cahier suivant.

— L'édition in-folio des *Hindous*, de M. *Solvyns*, avance, et continue de mériter les suffrages du public. Le *Discours préliminaire*, qui seul manquoit pour compléter le premier volume, est sur le point de paroître. Nous donnerons un nouvel extrait de ce bel et intéressant ouvrage dans un bulletin suivant.

— Nous venons de recevoir le *Voyage de d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de la Perouse*, rédigé par M. *Rossel*, ancien capitaine de vaisseau. Ce grand ouvrage est publié par ordre de S. M. l'Empereur, et sous les auspices de S. E. le Ministre de la marine, le vice-amiral, comte Decrès; l'exécution en est digne d'un gouvernement puissant et éclairé; c'est un nouveau droit que la puissance s'est acquis aux hommages de la science. M. *Rossel*, secondé par M. *Beautemps-Beaupré*, ingénieur-hydrographe, n'a rien laissé à desirer sous les rapports littéraires et scientifiques. Le *Bulletin* XXI contiendra une analyse détaillée de cet ouvrage, que l'Europe placera avec reconnoissance à côté du *Voyage aux terres Australes*, par *Péron*.

— Le *Voyage dans l'Amérique méridionale*; par M. *Félix Azara*, impatiemment attendu par le public, vient de paroître. Nous nous sommes empressés, il y a quelques mois, d'annoncer d'avance cet ouvrage intéressant, plein de faits nouveaux en tous les genres, et auquel des hommes d'un grand mérite, MM. Cuvier, Sonnini et Walckenaer, ont fait d'importantes augmentations. Nous nous proposons d'insérer dans le *Bulletin*

XXI ou XXII une analyse détaillée de la partie qui regarde plus particulièrement la géographie et l'histoire.

— Les *Œuvres choisies du prince de Ligne*, en deux volumes, dont nous avons parlé dans le Bulletin XIX, ont paru. L'idée de cette édition, faite avec soin et discernement, avoit été communiquée à M. *Propiac* qui, par un abus de confiance très-mal calculé, s'est hâté de compiler un seul volume d'*Œuvres choisies*, dans lequel les meilleurs morceaux historiques et politiques sont omis; d'autres morceaux sont tronqués d'une manière peu judicieuse. Ceux qui, sans acheter la volumineuse collection originale du prince de Ligne, annoncée dans notre Bulletin précédent, veulent avoir une idée de cet écrivain plus original et plus spirituel qu'aucun prosateur français vivant, doivent se procurer les *Œuvres choisies* en *deux* volumes, et les *Lettres et Pensées* publiées par madame de *Stael* (1).

— Les circonstances politiques ont fait éclore une foule de compilations sur la géographie et l'histoire de l'Espagne. Il seroit au-dessous de la dignité des *Annales* d'en faire seulement mention. Mais nous croyons devoir distinguer avantageusement un ouvrage que son titre pourroit faire confondre avec ces productions inutiles; nous voulons parler du premier volume des *Campagnes des armées françaises en Espagne et en Portugal* (2). Ce volume contient une *statistique* ou tableau géogra-

(1) L'un et l'autre ouvrage se trouvent chez *J. J. Paschoud*, à Genève et à Paris; et chez *F. Buisson*, à Paris.

(2) *Campagnes des armées françaises en Espagne et en Portugal*, pendant les années 1808 et 1809, sous le commandement de S. M. l'empereur et roi et de ses généraux; précédées de la description statistique de l'Espagne et du Portugal, et d'un tableau historique des événemens qui y ont eu lieu avant l'abdication de Charles IV. Ouvrage destiné à recueillir les grands événemens, les actions héroïques des militaires français, etc. On y a joint des Notices biographiques sur les généraux morts dans ces campagnes, et des notices sur les siéges et batailles qui

phico-politique de l'Espagne, fait avec beaucoup de soi de jugement et de l'exactitude; plusieurs chapitres offrer même une instruction approfondie, et l'on voit qu l'auteur a compulsé, comparé et analysé tous les écrivain dignes de quelque foi.

ont eu lieu précédemment dans les mêmes royaumes; avec d cartes et portraits gravés en taille-douce, Tome premier, contena la description statistique de l'Espagne.

Un volume *in*-8° de plus de 400 pages, avec la carte coloriée d l'Espagne, et des tableaux. Prix 6 francs 50 centimes broché, 8 francs par la poste, *franc de port*.

A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

APPERÇU

E LA MONARCHIE AUTRICHIENNE,

Au mois de Mai 1809. Par le Rédacteur.

DANS un ancien Cahier nous avons annoncé les *tatistiques* de l'Autriche par MM. *Bisinger*, *Iassel* et le baron de *Liechtenstern*; nous retrdâmes alors l'analyse de ces ouvrages, à laqelle les circonstances n'attachoient aucun iltérêt majeur : aujourd'hui que de grands événemens ont attiré tous les regards sur l'Autriche, nous nous empressons de faire jouir nos Lecteurs des matériaux que nous avions accumulés. Nous suivrons principalement M. *Hassel* et M. *de Liechtenstern*; le dernier de ces savans vent de publier la deuxième édition de ses *Tableaux statistiques*, accompagnée d'une carte, suffisante pour se former une idée de la position exacte des provinces. Une copie de cette carte est jointe à ce cahier. Nous avons encore consulté les statistiques de la Hongrie par *Demian* et *Schwartner*, les Eclaircissemens de M. *Grellmann*, les voyages de *Hacquet*, d'*Esmark*, et le tableau de l'Autriche par *Rohrer*, les archives de statistique de M. *de*

Liechtenstern, les recueils périodiques le *Schedius* et *Bredezky*, enfin une foule de mémoires particuliers qu'il seroit trop long de citer tous.

§. I[er]. *Formation successive de l'empire d'Autriche. Étendue et Population.*

Les états de l'Europe moderne doivent leurs accroissemens à deux causes principales, les *mariages des souverains* et les *conquêtes*. Le premier moyen fait souvent naître les empires mal arrondis, le second fait gémir l'humanité: la politique autrichienne les a employés tous les deux. Ce n'est que depuis une centaine d'années qu'elle a quelquefois réussi par la force des armes; auparavant le lit nuptial étoit le champ de bataille où les archiducs gagnoient les victoires les plus profitables pour leur illustre maison, et l'on répétoit à leur égard ce vers si connu:

Bella gerant alii; tu, felix Austria, nube (1).

Ce systême d'agrandissement qui, en donnant à l'Autriche beaucoup de possessions éparses, a multiplié les points de contact entre cette puissance et les autres états européens, offriroit matière à beaucoup de réflexions intéressantes; mais, circonscrits dans un espace

(1) Que les autres fassent la guerre; toi, heureuse Autriche, fais des mariages.

étroit, nous nous contenterons de présenter à la méditation les simples faits dans le tableau chronologique suivant :

nées.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Rodolphe Ier., Empereur, depuis 1272 *jusque* 1291.			
1251.	La maison *Babenberg*, qui avoit donné à l'Autriche (1) et à la Styrie leurs premiers princes, s'étoit éteinte en 1246 ; sans héritiers mâles. Les voisins s'en disputèrent la dépouille : la Bohême finit par se mettre en possession de l'Autriche ; la Hongrie s'empara de la Styrie.			
1	Rodolphe Ier., de la maison d'Habsbourg, seigneur de la *Thurgovie*, de l'*Argovie* et des villes de *Lucerne*, *Glarus* et *Zug*. . . .	109		
260.	Auxquelles il avoit joint, par la force des armes, les *quatre cantons*, dits *forestiers*.	69		

(1) L'Autriche fut d'abord un margraviat qui s'étendoit depuis l'Ens jusqu'à Raab, et se composoit des conquêtes faites par Charlemagne sur les Huns-Awares. Les margraves d'Autriche étoient soumis aux ducs de Bavière : cette dignité fut rendue héréditaire dans la maison de Babenberg ou Bamberg, en 944. Le pays à l'ouest de l'Ens ayant été détaché de la Bavière, en 1156, l'Autriche agrandie de cette province, reçut le titre de *duché*.

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1273.	Est appelé au trône royal de l'Allemagne, par l'élection des états. .			
1282.	Il ne tarde pas à réclamer l'Autriche, la Styrie, et une partie de la Carniole, comme fiefs de l'Empire. Après avoir vaincu Ottocar de Bohême, en 1278, il obtient le consentement des électeurs pour investir de ces provinces ses deux fils, Albret et Rodolphe, et pose ainsi les premiers fondemens de la grandeur future de la maison de Habsbourg-Autriche.			
1291.	A sa mort, Rodolphe Ier. laisse, en biens domaniaux.	. . . .	. . . . .	178
	Albert Ier., Empereur, depuis 1282 jusque 1308.			
1282.	Albert Ier, avec son frère Rodolphe, reçoit des mains de son père les *duchés d'Autriche*, de *Styrie*, de *Carniole* et la *Marche-Vénède*. Après la résignation de Rodolphe, il devient seul possesseur de. . .	1000		
1291.	Il y réunit les biens domaniaux de son père.			
1301.	Et après la mort du Margrave Henri, décédé sans enfans, le Margraviat de *Burgau*, et dépendances, comme fief dévolu à l'empire. . .	178 18		

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Étendue du pays à la mort de chaque monarque.
1308.	Mais dans la guerre de la liberté que lui font les Suisses, il perd les quatre cantons forestiers, et laisse,	. . . . .	75	
	après sa mort, à ses fils. . . .	. . . . .	. . . . .	1121
	Albert II, duc, aves ses frères Frédéric-le-Beau, Léopold II, Henri et Otto, depuis 1308 *jusque* 1358.			
1324.	Le duc Albert II épouse Jeanne, héritière du comte Ulric de Pfirt, et acquiert par ce mariage le comté de *Pfirt* ou *Ferrette* (1). . . .	167		
1326.	L'empereur Frédéric-le-Beau séquestre les terres de *Kybourg* dans l'Alsace, pour cause de félonie commise par leur possesseur, et les donne en fief à ses frères. . . .	36		
1330.	Le duc Léopold II obtient de l'empereur Louis-le-Bavarois, par la paix de Hagenau, les villes de *Brisac*, *Schafhouse*, *Rheinfelde* et *Neubourg*.	$12\frac{1}{2}$		
1335.	Après le décès de Henri, duc de *Carinthie*, mort sans héritiers, le duché de ce nom échoit à l'Autriche.	$200\frac{1}{2}$		
1358.	A la mort d'Albert II, les Etats autrichiens comprennent. . . .	. . . . .	. . . . .	1537

(1) Dans le *Sundgau* et la *Haute-Alsace*.

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Albert II, Duc, avec ses frères Rodolphe IV, Frédéric II et Léopold III, depuis 1358 *jusque* 1395.			
1363.	Le comté de *Tyrol* est légué à la maison d'Autriche par Marguerite surnommée *à la grande Bouche*. .	360		
	Le duc Léopold achète de Rodolphe de Werdenberg, pour la somme de 36,000 florins, le comté de *Feldkirch*.	7		
1367.	Léopold et son frère Albert achètent du comte de Furstenberg, pour la somme de 55,000 florins, le *Brisgau*, avec dépendances. .	26½		
1374.	Par suite de pactes particuliers, les *terres* de la maison de *Goerz* (Goricie) en Carniole, écholent à la maison d'Autriche	125½		
1376.	Le duc Léopold achète, du comte de Werdenberg, le comté de *Bludenz*.	7		
1379.	Il achète également de l'empereur Wenceslas, pour la somme de 40,000 florins, les *bailliages en Souabe*.	12		
1380.	Du droit des armes et par soumission volontaire, le territoire de *Triest* est réuni aux possessions autrichiennes.	3		

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1381.	*Hohenberg* est acheté de Rodolphe de Hohenberg, pour la somme de 66,000 florins.	16		
1387.	Et *Laufenbourg*, de Jean de Habsbourg, pour 12,000 florins. .	3		
1395.	Possessions de la maison d'Autriche, à la mort d'Albert II. . .	. . . . .	. . . . .	2096$\frac{3}{4}$
	DIVISION *des Etats Autrichiens*, depuis 1395 jusque 1496.			
	a. *Ligne autrichienne*.			
1395.	Lors du partage des états de son père, le duc Albert IV obtient le duché d'Autriche.	545$\frac{1}{2}$	. . . . .	545$\frac{1}{2}$
1404.	Son fils Albert II devient empereur d'Allemagne, roi de Hongrie et de Bohême, après la mort de Sigismond.	8531	. . . . .	9076$\frac{1}{2}$
1439.	Cette ligne s'éteint, en 1457, avec le roi Ladislas le puîné. La Hongrie et la Bohême élisent une autre dynastie royale. L'Autriche seule retourne aux agnats.			
	b. *Ligne styrienne*, en deux branches.			
	aa. Branche *tyrolienne*.			
1395.	Le duc Frédéric IV obtient, de l'héritage d'Albert III, le Tyrol,			

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	les pays antérieurs en Souabe, l'Alsace et l'Helvétie.	766 ¾		
1401.	A l'extinction de la ligne habsbourg-laufenbourguienne, il hérite du comté de *Seckingen*.	4		
1415. 1416.	Mais, par la protection accordée imprudemment au pape Jean, il perd l'Argovie; et dans la guerre suisse il perd encore Bremgarten, Baden, Mellingen et Sursée. . .	. . . . .	28	
1439.	A sa mort, ses états comprennent.	. . . . .	. . . . .	752 ¾
1451.	Le duc Sigismond achète, d'Elisabeth de Montfort, l'une moitié de *Bregenz*.	9		
1452.	Dans la guerre suisse, il perd le comté de Kybourg.	. . . . .	12	
1453.	Il obtient avec toute sa maison, de l'empereur Frédéric II, la dignité d'*archiduc*, que Rodolphe IV s'étoit déjà attribuée en 1359.			
1465.	Il achète du comte Jean de Thengen le comté de *Nellenbourg*. . .	16		
1474.	Il séquestre le *comté de Sonnenberg*, et le conserve moyennant un dédommagement.	4		
1477.	Il perd le Thurgau et les autres domaines helvétiques.	. . . . .	63	
1481.	Il acquiert, du comte Eberhard de Wirtemberg, le château de Meydberg			
1486.	Il rachète le baillage d'Altorf avec			

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Ravensbourg, qui avoient été engagés.			
1496.	Et laisse à ses agnats.	. . . . .	. . . . .	706 $\frac{3}{4}$
	bb. Branche *styrienne*.			
1395.	Le duc Ernest obtient, de l'héritage d'Albert III, la Styrie, la Carinthie et la Carniole.	784 $\frac{1}{2}$	. . . . .	784 $\frac{1}{2}$
1456.	L'empereur Frédéric IV et l'archiduc Albert y joignent, en vertu du *nexus feodal*, le *comté de Cilly*, après le décès du comte Ulric, mort sans héritiers.	64 $\frac{3}{4}$		
1457.	L'héritage du roi Ladislas, le puîné, ou l'Autriche propre échoit à la branche styrienne.	545 $\frac{1}{2}$		
1485.	*Mathias Corvin*, roi de Hongrie, maître de la Transylvanie, la Servie, la Bosnie, la Moravie et la Silésie, s'empare de l'Autriche, fixe sa résidence à *Vienne*, et y meurt en 1490.			
1493.	Etendue des états autrichiens à la mort de Frédéric IV, non compris les pays de la branche tyrolienne. .	. . . . .	. . . . .	1394 $\frac{3}{4}$
	Maximilien Ier, Empereur, depuis 1493 *jusque* 1519.			
1477.	Maximilien Ier. obtient les états de *Bourgogne* par son mariage avec			

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Marie, fille et héritière de Charles-le-Téméraire.	1436		
1493.	Son patrimoine, Autriche, Styrie, Carinthie et Carniole.	1394 $\frac{3}{4}$		
1494.	Les possessions de la ligne tyrolienne éteinte.	706 $\frac{3}{4}$		
1500.	Il occupe *Goricie et le Frioul*, après le décès de Léonard II, en vertu d'anciens pactes de famille. .	47 $\frac{1}{4}$		
1503.	A la paix avec la Bavière, il acquiert le château de *Rattenberg*, les villes de *Kuffstein*, *Kitzbuehl*, *Neubourg*, *Rannaried*, le *comté de Kirchberg*, etc.	35 $\frac{1}{4}$		
1518.	Les *confins welches* (1) par cession de la part de Venise. . . .	2 $\frac{1}{2}$		
1519.	Etendue de la monarchie autrichienne, à la mort de Maximilien Ier.	. . . . .	. . . . .	3620 $\frac{1}{2}$
	Charles V, Empereur, depuis 1519 *jusque* 1522.			
1519.	Charles-Quint, le plus puissant prince de la famille de Habsbourg, cède à son frère Ferdinand Ier., en 1521, tous les états allemands; il ne conserve pour lui que la dignité impériale de l'Allemagne, les couronnes de Castille, d'Arragon, de			

(1) Par les *confins welches*, on entend une lisière méridionale du Tyrol.

[Ann]ées.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Naples, de Sicile, de Sardaigne, les Pays-Bas, le Milanais, la Haute-Bourgogne, Navarre et le Nouveau-Monde, possessions qu'il passe ensuite à son fils Philippe II. Ses états avoient une étendue de.	. . . . . .	. . . . .	16688 ½
	Ferdinand Ier., Empereur, depuis 1521 *jusque* 1564.			
1521.	Ferdinand Ier. reçoit de son frère les états allemands de la maison d'Autriche.	2184 ⅓		
1519.	Il achète le *Wirtemberg* de la ligue souabe (1).	134		
1523.	Et du comte de Montfort l'autre *moitié de Bregenz*.	[illegible]		
1526.	Il prétend hériter de la couronne de *Hongrie* et de *Croatie*, en vertu de son mariage avec une princesse hongroise et des traités passés entre les princes autrichiens et les derniers rois de Hongrie. La couronne lui est contestée par Jean Zapolya, élu par la majorité des états.	4496 ¼		
	Il devient roi de *Bohême*, y compris la plus grande partie de la *Silésie*, la *Moravie* et la *Lusace*.	2321 ¼		
1534.	Il rend le Wirtemberg au duc légitime, Ulric.	. . . .	134	

(1) Confédération des villes libres de Souabe.

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	
1542.	Il achète du comte de *Thengen* la seigneurie de même nom. . .	$\frac{1}{2}$		
1548.	Il force la ville libre de Constance de soumettre à l'Autriche. . . .	$\frac{1}{4}$		
1561.	Il se voit obligé d'abandonner aux Turcs la plus grande partie de la Hongrie.	. . . . .	1952 $\frac{3}{4}$	
1564.	Etendue de l'Etat à la mort de Ferdinand.	. . . . .	. . . . .	70[illegible]
	MAXIMILIEN II, empereur, et ses frères, depuis 1564 jusque 1576. .	. . . . .	. . . . .	70[illegible]
	RODOLPHE, empereur, et ses cousins, depuis 1576 jusque 1612. . .	. . . . .	. . . . .	705[illegible]
	MATHIAS, empereur, et ses cousins Tyroliens, depuis 1612 jusque 1619.	. . . . .	. . . . .	705[illegible]
	FERDINAND II, empereur, depuis 1619 *jusque* 1637. .			
1623.	Le Tyrol (sous la dénomination d'*Autriche supérieure*) et l'Autriche antérieure, composée des territoires en Souabe, sont abandonnés à l'archiduc Léopold, résidant à Insbruck.	. . . . .	541	
1635.	Les deux Lusaces cédées à l'électeur de Saxe.	. . . . .	206 $\frac{1}{2}$	
1637.	Etendue de territoire à la mort de Ferdinand II.	. . . . .	. . . . .	6302 $\frac{1}{2}$

essions en mill carrés d'Alle agne	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Ferdinand III, empereur, depuis 1637 *jusque* 1657.			
	Par la paix de Westphalie il cède l'Alsace et le Sundgau à la France.	. . . . .	203	
52.	Thengen passe à la famille Auersberg.	. . . . .	$\frac{1}{2}$	
	Etendue du territoire à la mort de Ferdinand III.	. . . . .	. . . . .	6099
	Léopold Ier., empereur, depuis 1657 *jusque* 1704.			
5.	Les pays de la ligne d'Insbruck retournent à la maison principale.	541		
5.	*Brieg, Liegniz* et *Wohlau* sont occupés après le décès du dernier prince.	115		
	Le cercle de Schwiebus est cédé pour satisfaire aux prétentions de la maison de Brandebourg. . . .	. . . . .	10	
687.	La Hongrie déclare sa couronne héréditaire dans la descendance mâle de la maison d'Autriche. . . .			
695.	Le cercle de *Schwiebus* est rendu à l'Autriche.	10		
1699.	Par la paix de Carlowitz, le restant de la *Hongrie*, la *Transylvanie* et l'*Esclavonie* retournent sous la domination de Léopold Ier. . .	2923		

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendu du pay[s] à la mo[rt] de cha[que] mo[narque]
1704.	Etendue de la monarchie à la mort de Léopold Ier.	. . . . . .	. . . . .	9678
	Joseph Ier, empereur, depuis 1711 jusque 1740.			
1713.	La paix d'Utrecht et celle de Rastadt procurent à l'Autriche les *Pays-Bas*, le *Milanais*, Naples, la Sardaigne et Brisac.	2599		
1717.	*Gradisca* passe à l'Autriche. .			
1718.	A la paix de Passarowitz, la Porte cède *Temeswar*, Krajawa, la Servie et un district de Bosnie jusqu'à la Save.	1645		
	Par la Quadruple Alliance la Sicile est donnée à l'Autriche.	576		
	D'un autre côté la Sardaigne est cédée à la maison de Savoie. . .	. . . . .	430	
1735.	D'après les préliminaires de Vienne, Charles VI se voit forcé de céder les deux Siciles à don Carlos	. . . . .	2023	
	Et à la Sardaigne, les districts de Tortona et Novara. . . .	. . . . .	16	
	Il obtient en compensation *Parme* et *Plaisance*.	89		
1739.	Par la paix de Belgrade, l'Autriche perd la Servie, Krajova et la Bosnie.	. . . . .	916	

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1740.	Etendue du territoire autrichien, à la mort de Charles VI. . . .	.....	.....	11003
	Marie-Thérèse, Impératrice-Reine, depuis 1740 *jusque* 1780.			
1742.	Par la paix de Breslau, l'Autriche perd la plus grande partie de la Silésie, avec le comté de Glaz. .	.....	685	
1743.	Une partie du Milanais est cédée au roi de Sardaigne.	.....	97	
1748.	Parme est cédé, par la paix d'Aix-la-Chapelle, à un prince espagnol.	.....	90	
1759.	L'empereur François Ier investit l'impératrice-reine, son épouse, du comté de *Hohenems*.	3 ½		
1761.	Et lui donne le comté de *Falkenstein*.	2 ½		
1772.	La Pologne cède à l'impératrice les provinces qui forment les royaumes de *Galicie* et de *Lodomerie*. . .	1389		
1777.	La Porte Ottomane lui abandonne la Bukowine.	162 ¾		
1779.	La Bavière lui cède le quartier de l'Inn, (l'*Innviertel*).	41 ½		
1780.	*Tettnang* et *Argen* sont acquis par achat.	9		
——	Etendue de la monarchie autrichienne, à la mort de Marie-Thérèse.		.....	11739 ½

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Joseph II, empereur depuis 1780 *jusque* 1790.			
1784.	Joseph réunit à ses Etats la principauté de *Castiglione* et de *Solferino*, ainsi que la seigneurie d'*Asch*.	6		
1790.	Etendue de la monarchie, à sa mort.	. . . . .	. . . . .	11745 1/[illegible]
	Léopold II, empereur depuis 1790 *jusque* 1792.			
1791.	La Porte cède le district d'*Alt-Orehowa*.	4		
1792.	Etendue de la monarchie, à la mort de Léopold II, non compris la Toscane.	. . . . .	. . . . .	11749 [illegible]
	François II, empereur depuis 1792.			
1795.	La *Galicie occidentale* est acquise par le partage de la Pologne. . .	949 $\frac{3}{4}$		
1797.	Les Pays-Bas, avec Falkenstein, sont cédés à la France par la paix de Campo-Formio.	. . . . .	471 $\frac{1}{2}$	
	Le Milanais, le Mantouan et Castiglione sont cédés à la république Cisalpine (royaume d'Italie).	. . . . .	264	
	Le Brisgau et l'Ortenau le sont au duc de Modène.	. . . . . .	51	

Années.	Accroissement de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	En revanche, *Venise*, l'*Istrie*, la *Dalmatie* et les *Bouches-du-Cattaro*, sont acquis par la même paix.	711 ½		
1801.	Par la paix de Lunéville, le Frikthal et le district au-delà de l'Etsch sont cédés, l'un à l'Helvétie, et celui-ci à l'Italie.	. . . . .	11 ½	
1802.	Par l'acte des indemnités, *Trente* et *Brixen* sont acquis à l'Autriche.	92		
1803.	*Lindau* et *Rothenfels* le sont par achat.	9		
1804.	La seigneurie de *Blumeneck* et autres attenances de Weingarten le sont par un échange fait avec Nassau-Fulde.	2 ½		
	Dans la même année, le monarque prend le titre d'*Empereur héréditaire d'Autriche*.			
1805.	Par la paix de Presbourg, François II perd le Tyrol et l'Autriche antérieure ou les provinces en Souabe, avec Venise et la Dalmatie. . . .	. . . . .	1294 ¾	
	Il acquiert en revanche *Salzbourg* et *Berchtesgaden*.	181 ½		
1806.	Après la dissolution de l'empire d'Allemagne, il renonce au titre et aux priviléges d'empereur d'Allemagne.			
1807.	Echange de Gradisca et d'Aquileja contre Montfalcone.	12	32	

Années.	Accroissement de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1807.	Etendue actuelle de l'empire autrichien, non compris Wurzbourg et Mergentheim.	. . . . .	. . . . .	11581 $\frac{3}{4}$
	RÉSUMÉ.			
	En 1522, Charles-Quint transmet à son frère Ferdinand les états de la maison de Habsbourg en Allemagne, ayant une étendue de. . .	. . . . .	. . . . .	2183 $\frac{1}{2}$
	Depuis cette époque, les acquisitions de l'Autriche se sont élevées à.	18862 $\frac{3}{4}$		
	Elle a cédé.	. . . . .	9464 $\frac{1}{2}$	
	Reste, les cessions défalquées, une augmentation de.	. . . . .	. . . . .	9398 $\frac{1}{4}$

Tel a été le lent, mais presque continuel accroissement de la monarchie autrichienne; c'est ainsi qu'elle est devenue la quatrième puissance de l'Europe en étendue de territoire, la troisième en population, revenus et forces militaires. Nous avons, dans un cahier précédent, donné des tableaux de population assez étendus sur toutes les parties des états autrichiens; pour ne pas tomber dans des redites inutiles, nous nous bornons à en répéter ici les principaux résultats.

	Habitans.
Dans l'Autriche, avec le Salzbourg, la Styrie, la Carinthie, la Carniole et Trieste.	3,553,922
Dans la Bohême, avec la Moravie et la Silésie autrichienne.	4,752,257
Dans la Hongrie, avec la Transylvanie, la Croatie et l'Esclavonie.	9,318,432
Dans la Galicie ou Pologne autrichienne, avec la Bukowine.	4,931,477
Individus dénombrés en 1801 et 1803. .	22,556,088
Militaires avec leurs femmes et enfans. .	600,000
Accroissement de population depuis 1801 et 1803.	300,000
Total probable de la population. . . .	23,456,088

Sur cette masse de 20 ou 23 millions, il y a cinq à six millions d'*Allemands*, trois millions trois cent mille d'*Hongrois*, et treize à quatorze millions appartenant à la *race slavonne*, soit Bohêmes, soit Polonais, soit Esclavons d'Hongrie. Considérés d'après leur croyance religieuse, les Autrichiens sont pour la plupart catholiques; plus de 17 millions et demi suivent le culte romain. Le rite grec compte 2,600,000 sectateurs; le calvinisme 1,800,000; le luthéranisme 1,050,000; il y a 452,000 juifs, et quelques sectes moins nombreuses.

Nous allons consacrer d'autres articles au tableau moral des nations soumises au sceptre autrichien, lorsque nous aurons reçu la collection complète des ouvrages allemands qui en contiennent les matériaux; ici, notre but prin-

cipal est de faire connoître exactement *la géographie physique* de chaque province, leur situation, température, productions et ressources naturelles; base essentielle de tout l'édifice politique.

§. II. *Description de l'Autriche proprement dite, avec la Styrie, le Salzbourg, la Carinthie, la Carniole et Trieste.*

Ces provinces forment le véritable noyau de la monarchie autrichienne; elles renferment la capitale et les peuples les plus attachés à la dynastie régnante; elles offrent, même après le démembrement du Tyrol, beaucoup d'avantagés naturels pour la défense militaire, avantages qui rendent doublement honteuses les défaites des généraux autrichiens: mais elles le cèdent en fertilité à la Hongrie, la Galicie et la Bohême.

Deux grandes chaînes des Alpes parcourent ces pays; celles qu'on surnomme *Alpes Noriques* s'étendent dans le Salzbourg, la Carinthie et l'Autriche au-dessus de l'Ens (1); leurs

(1) *Haute-Autriche* des cartes françaises. Mais cette province, malgré ses montagnes, est comprise politiquement dans l'*Autriche inférieure* ou proprement dite. La Styrie, la Carinthie et la Carniole forment l'*Autriche intérieure*. Le Tyrol étoit nommé, dans les chancelleries, *Autriche supérieure*.

sommets granitiques, arrondis en dômes immenses, se couvrent de neiges et de glaces éternelles. Le *Hochhorn* s'élève à 10,620 pieds; le *Watzmann* à 9,058; le *Kogel* à 9,100, et la *Stang-Alpe* à 7,764 pieds au-dessus du niveau de la mer. Une prolongation des Alpes Noriques vers Vienne forme le pittoresque *Kahlenberg*, le mont *Cetius* des anciens. Une autre branche se projette en Styrie. La chaîne méridionale des Alpes, qui traverse la Carniole et passe entre la Croatie et la Dalmatie, porte à l'ouest le nom des *Alpes Carniques*, et à l'Est celui des *Alpes Juliennes*; on regarde le pic de *Terklou*, élevé de 10,094 pieds, comme le point de partage entre ces deux parties de la même chaîne (1). Depuis le Terklou, les montagnes, beaucoup plus basses, n'offrent que des rochers calcaires, singulièrement escarpés, crevassés et percés de cavernes; c'est dans cette région que se trouve *le lac de Cirknitz*, décrit dans un cahier précédent.

Les rivières se dirigent généralement de l'ouest à l'est, comme le Danube, la Save, la Drave, la Muhr; quelques-unes vont du sud au nord, comme l'Inn, la Salza et l'Ens.

Il résulte de ce que nous venons de dire sur les montagnes et les rivières, que la pente générale de ces pays est vers le levant. Il en

(1) *Ebel*, Description des Alpes, etc.

naît deux pentes partielles; un côté de chaque vallée est exposé aux rayons du soleil; l'autre côté est couvert des ombres des montagnes : les grandes vallées de Salzbourg et du pays au-dessus de l'Ens penchent entièrement vers le Nord, et offrent une température froide et humide. La chaleur moyenne de l'année est de 7°, 6 (Réaumur) à 7°, 8 ; les extrêmes de froid et de chaleur varient à Vienne et dans la partie basse de l'Autriche, de 40 degrés (1). Les variations nuisent peu à la santé; mais la stagnation de l'air dans les vallées est dangereuse. Un ancien proverbe italien dit que si Vienne n'éprouvoit point de coups de vent très-forts, le climat y seroit pestilentiel :

Vienna ventosa o venenosa.

C'est sans doute à l'air renfermé qu'il faut attribuer le grand nombre de *crétins* qu'on voit en Styrie et surtout en Carinthie.

Considérons maintenant les productions naturelles, en commençant par le règne minéral.

L'or se trouve, mais en petite quantité, dans la Carinthie et dans le Salzbourg. Les mines d'or et d'argent de ce dernier pays donnent, l'un dans l'autre, 1015 marcs.

(1) *Liechtenstern*, sur le climat du pays au-dessous de l'Ens, dans ses excellentes *Archives de statistique*, 1801, tom. I.

L'argent se trouve par-tout mêlé dans les mines de plomb et de cuivre : on n'a découvert que très-peu de mines d'argent pur. Les mines de plomb de *Saint-Annaberg*, dans le pays au-dessous de l'Ens, donnent 3,300 marcs d'argent par an. Les mines de cuivre sont beaucoup plus importantes. Il y en a environ une douzaine de très-riches, situées pour la plupart dans la Styrie, la Carinthie et le Salzbourg. Le produit en est, pour le premier de ces pays, de 5,489 quintaux par an; pour le second, de 936, et pour le dernier de 835.

Le fer de la Styrie surpasse en quantité et en qualité tous les autres métaux de ce cercle. Depuis mille ans on exploite les mines d'Eisenertz et de Vorderberg, sans qu'elles aient perdu de leur valeur. Pline et d'autres anciens vantent la qualité de ce fer dont les Romains forgeoient leurs épées (1). On compte dans cette province environ six mines assez abondantes, et la production annuelle doit monter à 315,000 quintaux. La Carinthie et la Carniole possèdent aussi ce métal en grande abondance; le fer de Frisach, en Carinthie, égale parfaitement celui de Styrie. Le produit des mines de fer de la Carinthie est de 165,000 quintaux; celui de toutes les provinces s'élève à un million.

Une autre production intéressante est

(1) *Plin.* XXXIV, 14, etc.

plomb de la Carinthie, connu dans l'Europe sous le nom de *plomb jaune de Villach* (1). Cette province seule en produit 37,000 quintaux, de la valeur de 330,000 florins : la Styrie, l'Autriche propre et le Salzbourg en ont encore un grand nombre de mines ; mais le plomb n'y égale pas celui de Villach en bonté. Le produit de celles de Styrie est de plus de 4,000 quintaux.

La mine de vif-argent à Ydria, est la plus riche de toutes celles de l'Europe ; elle produit 12,000 quintaux par an. Les Espagnols en achetoient la moitié, à 2 piastres le quintal. On y voit souvent couler le mercure vierge par les fentes ; les crevasses. Le cinabre naturel y est très-commun. La Carniole fournit par an 6 à 7,000 quintaux de cinabre.

La Carinthie produit plusieurs sortes de cadmie ; le tout forme 3,400 quintaux par an. On trouve en quelques endroits de l'alun, du vitriol, du cobalt, du soufre et autres minéraux moins importans. La haute Styrie et l'Autriche sont assez pourvues de salpêtre.

Les mines de sel fossile et les sources salées comptent parmi les trésors de l'Autriche. Les mines de Durrenberg, dans le Salzbourg, donnent 300,000 quintaux de sel ; les salines de Berchtesgaden en fournissent 87,000. Un canton

(1) *Plomb* molybdaté. *Haüy*, III, 502. *Jacquin*, *Heyer*, etc.

considérable de l'Autriche, au-dessus de l'Ens, porte le nom de *Salz-Kammergut*, c'est-à-dire terres domaniales des salines; il renferme deux mines de sel très-considérables à Ischel et Hallstadt: leur produit est estimé à 660,000 quintaux. Près d'Aussée et Rainisch, dans la haute Styrie, on fait par an 15,000 quintaux. Toutes ces mines ne sont que la continuation de celles du Salzbourg, de la Bavière et du Tyrol; une immense couche de sel semble s'étendre le long de la pente septentrionale des Alpes rhétiennes et noriques (1).

En général, le sel d'Autriche n'est pas d'une cristallisation belle et pure. C'est ordinairement une pierre de sel brun ou rougeâtre, chargée de parties terreuses, et qui, en allemand, est nommée *Rernstein*. On la fait dissoudre dans de l'eau douce, et on conduit ensuite cette eau imprégnée de la matière saline dans des canaux construits en bois de pin, vers les endroits où l'on en extrait le sel. La Carniole, dépourvue de ce minéral, se sert du sel de mer; on en fabrique par an 30 à 40,000 *metzen* ou minots de Vienne de 3,100 pouces cubes.

On trouve en divers endroits du beau marbre, de l'albâtre, du jaspe, de la terre à porcelaine, du plâtre et des charbons de terre.

La culture du blé ne suffit pas, en général,

(1) *De Bray*, Voyage en Tyrol, etc.

aux besoins des habitans. Les districts fertiles, tels que le quartier d'Inn, la Basse-Styrie, l'Istrie, ne peuvent pas, par leur excédent, couvrir le déficit des autres provinces. Vienne, l'Autriche-Inférieure et la Haute-Styrie sont nourries du blé de la Hongrie.

Il y a cependant des endroits où l'agriculture est portée à un très-haut degré de perfection. En d'autres endroits, comme en Carniole, on a une double récolte : car, après le froment ou le seigle, on sème du blé-sarrazin ; et après le chanvre et le lin, du millet. Dans la Styrie, on fait la nourriture ordinaire du blé-sarrazin.

Les vignobles abondent dans la partie basse de l'Autriche propre ; ils fournissent du vin pour la consommation ordinaire des habitans. Celui connu sous le nom de *vin du Danube*, croît sur les montagnes vis-à-vis de Vienne, au nord : il ne souffre pas de transport ; mais celui qui vient au sud de Vienne, et qu'on appelle vin des montagnes (*gebirgwein*), gagne à être conservé et transporté : ses bonnes qualités lui méritent les éloges même des étrangers. Le comte Fries, négociant du premier rang, a tenté d'introduire jusqu'en Angleterre l'usage des vins d'Autriche, au lieu de ceux de Bourgogne ; mais ce projet, quoiqu'appuyé des Anglais, n'a point eu de suite. Les vins de Styrie sont aussi très-bons, et il y en a qui, pour

la force, égalent ceux du Rhin. En général, ces vins ont une couleur verdâtre, et deviennent potables en peu de temps. Ceux qui viennent sur les côtes de la mer adriatique, sur-tout à Prosecco et Antignana, pétillent de feu. D'après des calculs qui paroissent authentiques, la Basse-Autriche produit annuellement 1,800,000 *eimer* (1); la Styrie, 590,000; et la Carinthie, 100,000. La culture des pommes, poires et autres fruits d'arbres, occupe une grande partie des habitans de l'Autriche propre, de la Carinthie et de la Carniole. C'est principalement dans ces deux dernières provinces que l'on fait du cidre en abondance.

Les fruits d'Italie, les citrons, les amandes, les oranges, les olives, les marrons viennent très-bien dans l'Istrie et dans le Littoral, au midi des Alpes-Juliennes, mais la quantité en est peu considérable.

La Haute-Styrie cultive beaucoup de lin: le meilleur vient dans la Carniole. Le chanvre de la Basse-Styrie est fin et long. Le safran et la moutarde que l'Autriche propre produit en abondance, sont très-estimés. Parmi les nombreuses plantes médicinales et aromatiques dont se couvrent les flancs des Alpes-Noriques, il y en a une qui se nomme en allemand *speik*, et qu'on exporte en Turquie comme un

(1) Mesure de 2,852 pouces cubes.

parfum estimé des Orientaux. Beaucoup de cantons des montagnes offrent, au milieu des rochers arides, une brillante végétation qui, jointe à l'aspect imposant des vastes lacs et des rivières rapides, forme les vues les plus pittoresques, et rappelle les fameux sites de la Suisse.

Il n'y a que la Styrie avec l'Istrie, et la partie nord-ouest de la Carinthie, qui possèdent de belles bêtes à cornes. Les Alpes, ou plutôt les vallées entre les hautes montagnes et les sommets des collines qui les entourent, fournissent des pâturages excellens que les habitans améliorent par la culture de la luzerne et du trèfle. Les bœufs sont d'une race très-bonne et forte, quoique médiocrement grands. On ne doit point s'attendre à trouver une belle race de chevaux dans ces pays montagneux ; ils sont en général d'une taille moyenne, mais forts, et d'un pied très-sûr, ce qui les *rend propres* à porter des fardeaux à travers les montagnes. Dans la vallée de Geil, en Carinthie, sur les montagnes de Karst, en Carniole, et sur-tout dans le Salzbourg, on soigne mieux les chevaux que dans le reste du pays. Les bêtes à laine ne sont pas nombreuses ; il y a peu de districts qui possèdent des pâturages convenables pour ces animaux : cependant les moutons de la Carniole, dont les béliers n'ont point de cornes,

portent une laine aussi fine que celle de Padoue.

La Styrie et les environs de Vienne nourrissent une quantité incroyable de volaille, sur-tout de poulets et d'oies. Dans la partie orientale de la Carinthie, on a beaucoup de porcs; hors la Carniole, on n'élève que très-peu d'abeilles.

Le gibier de toute espèce, depuis le terrible sanglier jusqu'au lièvre timide et au gras loir, abonde dans ces provinces où tant de montagnes et de forêts lui offrent un asile. Le capricorne et le chamois bondissent sur les Alpes de Salzbourg, où le grand vautour les guette. La marmotte habite aussi ces montagnes. On y voit des aigles, des loups, et de petits ours. Le nombre de ces animaux diminue cependant à mesure qu'on éclaircit les forêts voisines des grandes villes ou des mines. La nature a prodigué à l'Autriche le bois de toute espèce. On voit dans les plaines les arbres de la France, et dans les hautes montagnes on retrouve la verdure éternelle des forêts du nord. La Styrie peut couper par an 1,440,840 cordes de bois; elle exporte encore de la térébenthine, du goudron, des noix de galle; mais la Basse-Autriche, à cause de la consommation de la capitale, achète par an 330,000 cordes au-delà du produit de ses propres forêts. Les lacs et les fleuves de l'Autriche, de la Ca-

rinthie et de la Carniole, offrent une profusion d'excellens poissons. Les esturgeons du Danube, qui pèsent quelquefois quinze quintaux, appartiennent plus à la Hongrie qu'à l'Autriche ; mais cette dernière peut vanter les truites des lacs de Traun, d'Aber et de Cirknitz, les écrevisses de la Styrie, et les lamproies qui abondent dans les petites rivières de montagnes. On pêche des anchois et des sardines dans les golfes de Trieste et de Traun. Quelques eaux, dans l'Autriche, ont des bancs de perles.

§. III. *Description physique de la Bohême, avec la Moravie et la Silésie autrichienne.*

La Bohême est un bassin presque circulaire situé à un niveau très-élevé, entouré d'une chaîne de montagnes granitiques dont les Sudètes, vers le nord-est, renferment les sommets les plus hauts, tels que le grand *Sturmhaub* de 4,722 pieds ; la *Grosse-Rade*, de 4,661 pieds ; le *Schneekoppe*, de 4,800 pieds ; le *Tafelfichte*, de 3,380 pieds; et autres, tous situés dans la Silésie prussienne ou dans la Lusace. La partie la plus haute et la plus nue de cette chaîne s'appelle en allemand *Riesen-geburge*, c'est-à-dire, monts des Géants. Les Sudètes ressemblent à un grand rempart sur lequel s'éleveroit une suite d'autres remparts placés presque transver-

salement : le granit en forme les masses principales ; le porphyre, le schiste micacé et argileux s'appuient à ce noyau (1). Au sud-est, le granit disparoît, les montagnes perdent de leur hauteur. Cette chaîne intermédiaire qui les lie aux Alpes Carpathiennes, s'appelle par un nom général, montagnes de Moravie, ou *Gesenker-geburge*, c'est-à-dire, montagnes abaissées. Malgré cette dénomination, la chaîne qui parcourt la Silésie autrichienne a une élévation considérable ; à Iablunka l'élévation augmente subitement, et on regarde ce point comme le commencement des Alpes Carpathiennes. Les montagnes de Carlsberg et de Mannhart ceignent le midi de la Bohême, et touchent, à l'ouest, aux monts nommés la forêt de Bohême ou *Boehmer-Wald*, chaîne de monts granitiques moins élevés que les Sudètes, et couverts de végétaux jusqu'au sommet. A l'extrémité occidentale de la Bohême, on trouve le *Fichtel-geburge* ou mont des Pins, qui est haut de 3,630 pieds du Rhin, et d'où partent, comme d'un centre commun, les trois chaînes qui séparent la Franconie de la Saxe, ainsi que la Bohême de la Saxe et de la Bavière. Le *Fichtelberg* est un assemblage de montagnes, de précipices, de plateaux et de ravines ; le

(1) *Léopold Buch*, Observations géologiques, etc. On en trouve un extrait détaillé dans la *Géographie de toutes les Parties du Monde*, tom. XVI.

granit veiné, ou *gneiss*, y domine. Le sommet renferme un ancien lac changé en marais. Les montagnes entre la Saxe et la Bohême, nommées *Erzgeburge*, c'est-à-dire monts Métalliques, joignent dans la Lusace les Sudètes. Les plus hauts sommets de l'*Erzgeburge*, se trouvent dans la Saxe, et s'élèvent à 3,600 ou 3,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les revers de ces montagnes, du côté de la Bohême, présentent un grand nombre de pics composés de basalte, et dont l'aspect imposant anime une contrée déjà très-pittoresque en elle-même. Ces pics se montrent sur-tout dans une chaîne secondaire de ces montagnes, appelée le *Mittelgeburge*, c'est-à-dire, les monts du Milieu, et qui s'étend dans le cercle de Leutmeritz; parmi ces cîmes, le *Donnersberg* a 2,640 pieds (1), et le *Geltsch* 2,100 pieds de haut.

Toutes les eaux de la Bohême se versent dans l'Elbe, dont les deux principales rivières affluentes sont la *Molda* et l'*Egra*. L'Elbe s'écoule par une issue étroite, et qui semble porter les marques d'une révolution physique; ce qui fait croire à quelques naturalistes que le bassin de la Bohême, autrefois couvert d'eaux qui n'avoient pas d'écoulement, a dû présenter un ou plusieurs lacs. Il faudroit, pour examiner cette hypothèse, beaucoup plus de

(1) *Hoser*, corrigé par *Lindner*; voyez la *Description de Bilin* par *Reuss*.

renseignemens positifs que les naturalistes n'en ont recueillis jusqu'à présent. Parmi les curiosités naturelles de ce pays, aucun objet ne doit plus éveiller l'attention que le *Labyrinthe-de-Rochers* près d'Adersbach, dans le cercle de Koenigingrœtz. Des milliers de pierres de grès, posées perpendiculairement, hautes de 100 à 200 pieds, et d'une périphérie égale à la moitié de leur hauteur, formant ainsi de grandes tours carrées, occupent un espace d'une lieue et deux tiers en longueur, sur une demi-lieue en largeur. L'entrée dans ce grouppe immense ressemble à celle d'un amphithéâtre : des arbres et des arbustes épars contrastent par leur verdure avec les masses grisâtres des rochers : les formes de ceux-ci sont bizarrement variées. Un ruisseau serpente au milieu de cette scène unique ; bientôt il se précipite dans une grotte où semble siéger l'effroi. L'écho de cent rochers répète le bruit de cette superbe cascade (1).

La Moravie, considérée sur une carte ordinaire, semble, comme la Bohême, offrir un bassin fermé de tous les côtés ; les eaux se versent toutes dans une seule rivière, celle de *Morawa*, appelée *March* en allemand ; mais la contrée par laquelle cette rivière s'écoule

(1) Nous donnerons dans la suite de ces *Annales* une *Vue du labyrinthe d'Adersbach*, accompagnée d'une description détaillée d'après *Bucquoi*, *Langhans* et *Zœllner*.

dans le Danube, présente une vaste issue naturelle. Tout le terrain de la Moravie, d'ailleurs, s'incline de ce même côté, et forme une espèce de plan oblique interrompu par des hauteurs et des vallées, tandis que celui de la Bohême forme plutôt un amphithéâtre complet. D'ailleurs, les montagnes abaissées qui séparent la Moravie de la Silésie, ne présentent pas une barrière aussi marquée, aussi imposante que celle dont la Bohême est ceinte.

La Silésie autrichienne occupe le sommet de cette longue vallée qu'arrose l'Oder, et où est située la belle province prussienne du même nom.

Quoique soumis à une température plus froide que les provinces de l'Autriche, ces pays ont eu leur bonne part aux libéralités de la nature. Quant au règne minéral, tous les métaux s'y trouvent. Les mines d'or, dans les cercles de Kaurzim et de Prachin, sont *épuisées*; quelques rivières charient des grains de ce métal, mais en petite quantité. L'argent abondoit autrefois dans les mines de Kuttenberg, mais elles sont maintenant inondées. On en trouve quelques-unes moins importantes dans les cercles de Pilsen et de Bethin, ainsi que dans le district d'Elnbogen. Le produit de ces mines est de 2,400 marcs. Dans le district d'Elnbogen à Dreyhacken, se trouve aussi la meilleure

mine de cuivre. Le cuivre de Bohême est très-souvent, et le plomb toujours, mêlé d'un peu d'argent. Les mines de plomb donnent par an 6,000 quintaux. Les mines de fer sont disséminées sur toute la surface de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie autrichienne; ces deux dernières n'ont qu'une petite quantité d'autres minéraux.

Les mines d'étain, qui se trouvent dans les montagnes qui séparent la Bohême de la Saxe, sont aussi importantes que remarquables; elles sont les plus orientales de toute l'Europe, et en continuant d'aller vers l'est; il faut même chercher jusqu'à Sumatra et au Japon, avant que d'en trouver d'autres. L'étain de Bohême, sur-tout celui de Schlakenwalde, est aussi estimé que celui d'Angleterre. La Bohême fournit suffisamment tous les Etats autrichiens de ce métal. Il y a dix mines d'étain dans le cercle de Saatz, et deux dans celui de Leutmeritz.

On évalue le produit net de toutes ces mines, sans y comprendre le fer, à un million de florins de Vienne.

Le vif-argent n'est pas en assez grande quantité pour compenser les frais de l'exploitation.

Le cobalt abonde en plusieurs endroits; et le produit annuel, qui est de 11,000 quintaux, pourroit être porté plus haut si un débit plus

grand l'exigeoit. Il y a beaucoup de zinc, de l'arsenic, de la calamine et un peu d'antimoine. On cuit annuellement trois mille quintaux d'alun, sur-tout à Commotau et à Falkenau; on trouve aussi du soufre et du vitriol. Il y a plusieurs terrains imprégnés de nitre.

Les charbons de terre se trouvent en plusieurs endroits; il y a de bonnes tourbières. La Bohême manque de sel; du moins on regarde les dépôts qui s'en trouvent comme trop peu considérables pour mériter l'attention.

On trouve en plusieurs endroits de la bonne terre sigillée, de la terre à porcelaine, de la craie, de la chaux, etc.

Il y a en Bohême, et même en Moravie, de beaux marbres, sur-tout à Tesin dans le cercle de Beraun; on trouve du jaspe et du porphyre en quantité. On y rencontre de l'asbeste, du serpentin, de l'albâtre et autres objets.

Les superbes cristaux de roche de la *Bohême* sont décorés du nom de *diamans*, de rubis, de chrysolithes, d'émeraudes, de saphirs; mais ces prétendues pierres-gemmes sont toutes fausses : même la plupart des topazes de Bohême ne sont que des cristaux de quartz jaune (1); cependant il se trouve à Schlackenwald de vraies topazes, de la nature de celles de Saxe. Les véritables pierres-gemmes de la Bohême

(1) *Haüy*, Minéral., IV, 419.

sont les *grénats*. On est d'accord qu'ils égalent et surpassent même ceux de l'Orient. C'est à Winitschick, dans le cercle Kaurzim, et à Dlaschovitz, dans celui de Leutmeritz, qu'on trouve les meilleurs. Les grenats rouge-de-sang passent pour les plus beaux : on les trouve depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'une grosse noisette. Il faut encore remarquer parmi les productions fossiles de la Bohême, les quartz-agathes fins, qu'on nomme en Allemagne *karneol*, l'asbeste, le talc de Moscovie, et l'ambre-jaune qu'on a trouvé près de Skalitz. Les prétendus améthistes, topazes et onyx, se trouvent aussi en Moravie : près du village de Hradisko, on trouve une substance qu'on nomme *myrrhe-fossile*, et qui semble être une variété d'ambre jaune.

Quoiqu'il y ait beaucoup de districts où l'agriculture et le jardinage sont négligés, et quoiqu'on trouve souvent des champs incultes, la Bohême et la Moravie produisent en abondance des blés, des légumes, toutes sortes de végétaux, des fruits d'une qualité supérieure ; entr'autres, de magnifiques cerises en Bohême, d'excellentes noix et châtaignes en Moravie : il y vient de très-beau chanvre et le meilleur houblon de l'Europe. Toutes ces richesses sont ici le don de la nature bienfaisante ; l'industrie humaine contribue peu, soit à les augmenter, soit à les améliorer. Ce-

pendant les *Hanâques*, habitans de la fertile plaine de la Hanna en Moravie, montrent beaucoup d'intelligence dans l'agriculture ; ils soignent bien leur chanvre, distingué par sa longueur et sa finesse. Les bords de la Moravie offrent depuis quelques années des rizières qui ont réussi.

On croit que la Bohême et la Moravie produisent par an deux millions de minots de Vienne de froment, dix millions de blé; quatre millions d'orge; huit millions d'avoine. Il y avoit en Bohême, en 1786, 7,700,000 pieds d'arbres.

Parmi les vins de Bohême, on distingue ceux de Melnik et de Podskalky. Le dernier est rouge, agréable et capiteux; il est ordinairement trouble, et se conserve rarement au-delà d'une année. La Moravie méridionale a de même plusieurs vins très-estimés, entr'autres celui de Poleschowitz. Mais ni l'un ni l'autre de ces pays n'en a assez pour sa consommation. On estime le produit annuel des vignobles de la Moravie à 458,542 *eimer*, et de ceux de Bohême à 26,326.

On cultive en quelques endroits du safran, du gingembre, du tabac, mais en petite quantité.

Les montagnes dont la Bohême est entourée, outre une quantité infinie d'herbes médicinales, nourrissent des pins, des sapins et autres arbres; il y a aussi de grandes forêts de chênes dans l'intérieur de ce royaume et dans les parties les

plus basses de la Moravie. On peut couper par an 2,164,174 cordes de bois, dans la Bohême, et 883,683, dans la Moravie.

La Silésie autrichienne a peu de blé, mais des forêts très-considérables. La culture des bêtes à cornes fait le principal soutien des habitans de cette province, ainsi que de la partie la plus élevée de la Moravie. Dans la Bohême, cette branche d'économie est négligée, excepté dans le seul cercle de Kaurzim.

La race de chevaux, au contraire, est bonne en Bohême, et il y a beaucoup de haras qui fournissent des étalons à la Moravie, où les chevaux sont d'une taille petite et difforme.

On nourrit en Bohême beaucoup de porcs, d'oies, de canards et de poules. Le district de Hanna, en Moravie, se distingue encore par l'abondance de ces animaux. Les ruches sont aussi, en plusieurs cercles, d'un produit considérable; la Bohême en comptoit 20,257 en 1791.

La laine des moutons bohémiens n'est pas fine, et l'on ne l'emploie que pour les étoffes les plus communes. Cependant le grand nombre de bêtes à laine rend cette branche de commerce très-intéressante.

On cherche à annoblir la race originaire, au moyen des béliers de Padoue. Les cercles de Budweiss, de Rakonitz et de Beraun, ainsi que les terres immenses des princes de Lichtenstein,

se distinguent dans cette partie de l'économie. La Moravie a une espèce particulière de moutons, d'une très-grande taille, avec le dos voûté, la tête effilée et la laine longue ; il y a peu de troupeaux de race pure. Mais on a introduit la race espagnole ; et déjà, en 1800, il se trouvoit dans le seul cercle de Znaym plus de 64,000 moutons d'origine espagnole ; la laine fine étoit vendue 140 florins le quintal (1). Cette amélioration est due au zèle patriotique de l'illustre *maison* de *Lichtenstein*.

Toutes ces provinces abondent en gibier ; surtout en sangliers et en lièvres. Le poil des lièvres bohémiens est le meilleur qu'on puisse avoir pour les chapeaux ; les chapeliers du pays consomment annuellement 40,000 peaux. Les faisans de Bohême sont renommés.

On trouve dans les montagnes des ours et des loups. Busching parle d'une espèce de « petits » léopards » qui doivent se montrer quelquefois dans la Moravie, et que l'on appelle en esclavon *rissowe*. Les auteurs modernes ne disent rien sur cette espèce d'animal.

Les nombreux étangs de la Bohême fourmillent d'excellent poisson. La Moravie méridionale en fournit également. L'Elbe et la Molda nourrissent de beaux saumons.

(1) *Lasteyrie*, Histoire de l'introduction des moutons d'Espagne, I, cap. 6.

On trouve de très-belles perles dans les rivières d'Ottowa et de Wattawa.

Pour donner une idée de la proportion qui existe, en Bohême, entre les différens genres d'économie rurale, je donnerai ici le tableau officiel suivant. La Bohême avoit, en 1786,

Terres labourables . .	3,609,360 acres	776 toises carrées
Etangs de poissons . .	67,115 ——	1373
Champs.	220,136 ——	1393
Prairies.	978,393 ——	1066
Jardins.	85,712 ——	722
Etangs employés comme prairies. . . .	65,515 ——	970
Pâturages et bruyères.	613,131 ——	1209
Vignobles.	4,482 ——	672
Bois.	2,219,811 ——	575
Total.	7,783,660 acres	8738 toises carrées.

La Bohême et la Moravie seroient promptement placées au rang des pays les plus délicieux de l'Europe, si tous les grands seigneurs possédoient autant de lumières que les princes Lichtenstein qui, dans leurs terres de Felsbourg et d'Eisgrub, ont établi des plantations où, en 1804, fleurissoient deux millions d'arbres et d'arbustes de l'Amérique septentrionale.

§. IV. *Description physique de la Hongrie, y compris la Transylvanie.*

Les *monts Karpathiens* ou Karpathes, appelés *Krapack* (1) en polonais, environnent au nord et à l'est la vaste plaine où le Danube semble s'arrêter au milieu de son cours, et qui forme la principale partie de la Hongrie. A l'est de cette plaine, la *Transylvanie* occupe trois grandes vallées, entre les branches des monts Karpathiens : à l'ouest, l'Esclavonie s'étend entre la Drave et la Save ; plus loin encore, la Croatie s'appuie aux dernières branches des Alpes Juliennes. Telle est la situation générale des provinces dont nous allons tracer le tableau physique, en les distribuant en deux grouppes distincts, l'un comprenant la Croatie et l'Esclavonie, l'autre la Hongrie et la Transylvanie. C'est la classification la plus naturelle ; celle qui est employée dans la géographie politique, sépare de la Hongrie haute ou montagneuse, la *Transylvanie* qui en est pourtant une continuation.

Les monts Karpathiens s'étendent sur une ligne demi-circulaire de 200 lieues, et s'élèvent

(1) Qu'on prononce *krapatsk*. Ce nom barbare peut et doit être remplacé par le nom classique de *karpathes*, employé par Ptolémée.

à une hauteur considérable; le pic de *Lomnitz* atteint une élévation de 1,350 pieds au-dessus du niveau de la mer; celui de *Kesmark*, de 1,329; et celui de *Kriwan*, de 1,303. Ces cimes montrent le granit à nu; mais un peu plus bas, cette roche est recouverte par une immense couche de roche calcaire compacte et primitive, à laquelle s'appuient à leur tour les roches de schiste argileux (1). Des flancs de ces hautes chaînes il en part d'autres d'une moindre élévation, qui ont une direction transversale à celle de la grande chaîne, et qui se composent ici de porphyre scénite; là, de calcaire-grénu; c'est dans ces montagnes que sont déposés les trésors métalliques dont la nature a si libéralement pourvu la Hongrie et la Transylvanie. Dans le calcaire-grénu, les métaux sont par *bancs*; dans le porphyre, ils sont par *filons* (2). C'est encore entre ces montagnes, et quelquefois même aux pieds de la chaîne calcaire primitive, que se montrent les immenses dépôts de sel gemme; dépôts dont on ne connoît pas toute l'étendue, et qui se retrouvent également de l'autre côté des Karpathes en Pologne ou Galitzie (3). Après la région des métaux et du sel

(1) *Esmark*, Journal des Mines, n°. XLVII, p. 819; *Lefebvre*, même Journal, XII, 39.

(2) *Esmark*, ibid. 815.

(3) *Fichtel*, Histoire du sel gemme, *passim*.

viennent encore des hauteurs qui s'avancent dans la plaine comme autant de promontoires, et dont la masse principale consiste en roches calcaires de seconde formation, remplies ou accompagnées de débris de corps marins, et ayant à leurs côtés des terrains meubles, déposés par couches, pleins de bois fossile, et de bitume pétrifié; enfin, des terrains d'alluvion, dans le langage des géologues (1). Sur ces promontoires, il s'élève des pics ou des cônes basaltiques, et la même chose a lieu sur les hauteurs de la forêt de Bakony qui se trouvent vis-à-vis, du côté sud-ouest (2). Cette circonstance, insignifiante aux gens du vulgaire, devient un phénomène curieux pour les naturalistes, puisqu'il semble non seulement indiquer une continuité entre les branches des Karpathes et celles des Alpes, mais même une cause commune aux révolutions qui ont pu les séparer.

On est bien autrement frappé quand on descend dans la plaine. Déjà entre les collines on voit jaillir plus de trois cents sources salées, la plupart très-chargées. D'autres sources sont imprégnées de nitre; on en trouve depuis Szamos jusqu'aux environs de Vienne, et depuis les Karpathes jusqu'aux bords de la Drave et du

(1) *Schedius*, Journal de Hongrie, n°. III, art. 6.

(2) *Von-Asboth*, dans les Mémoires topographiques de *Bredetzky*.

Danube. Enfin, des lacs, ou plutôt des mares pleines de soude carbonatée ou de natron, remplissent toutes les plaines, mais principalement celles du comté de Bihor; desséchées dans l'été, elles présentent l'aspect d'un creux couvert d'une efflorescence blanchâtre (1). Ajoutez à ces phénomènes généraux l'arrangement régulier de tous ces sels, les marais de natron entourés de magnésie sulfatée, mais sans aucun mélange, les terres d'alun et de nitre séparées par couches parallèles, du sel blanc et du sel brun étendu, près Thorda, en des couches alternatives (2); enfin, dans le centre du pays, une plaine tracée au niveau et pétrie de coquillages.

Si on considère maintenant que cette plaine se termine par une gorge unique et étroite, puisqu'il est certain qu'il existe au midi de la Hongrie un rapprochement entre les montagnes de la Transylvanie et celles de la Servie, qui tiennent aussi aux Alpes par la Dalmatie, rapprochement tout-à-fait semblable à celui qui en Autriche resserre le cours du Danube, il semble assez naturel de supposer que la basse Hongrie (3) a pu être le bassin d'un lac dans le

(1) Divers Mémoires dans les *Annales de Chimie* de *Crell*.

(2) *Esmarck*, loc. cit. p 820.

(3) On prend ici l'épithète *basse* dans le sens *physique*, et non pas dans celui de la géographie politique.

fond duquel se seroient déposées toutes les cristallisations salines et alcalines dont le sol de ce pays est imprégné. Les coquillages qui y abondent auroient également habité ce lac et auroient péri lors de la révolution qui, en ouvrant ou en élargissant le détroit par où passe le Danube, a dû le laisser à sec.

Mais laissons aux géologues le soin de développer, de confirmer ou de réfuter cette hypothèse, et occupons-nous des productions, aussi abondantes que précieuses, dont la Hongrie est enrichie par les mains de la nature.

Les métaux de toute espèce se trouvent dans les montagnes Karpathiennes; les mines d'or de *Schemnitz* et de *Kremnitz* ont cependant beaucoup perdu de leurs anciennes richesses; on n'y trouve aujourd'hui que peu d'or massif, et le quintal de minérai ne contient que deux ou trois drachmes d'or. Le produit annuel monte de 2 à 3,000 marcs d'or, et 80 à 90,000 marcs d'argent (1). La mine la plus profonde de Schemnitz est de 200 toises au-dessous du sol:

(1) *Hassel* donne 160,000 marcs d'argent comme le produit de tout le *canton de mines* soumis aux deux directions qui siégent à Schemnitz et à Kremnitz. *Demian* dit que toute la Hongrie produit 87,000 marcs, I, 207. Il a été frappé à Kremnitz, depuis 1740 jusqu'en 1773, pour 100 millions de florins en monnaie d'or et d'argent. *Demian*, I, 203.

néanmoins elle est encore 162 toises au-dessus de la surface de la mer. Les mines de *Felsœ* et de *Nagy-Banya*, dans le comté de Szathmar, sont assez productives. On trouve de l'or pur sur le mont Ponor, dans le comté de Bihor (1). Mais l'or de *Botza*, dans le comté de Lipto, qui se trouve mêlé avec l'argent dans du schiste gris, est regardé comme le plus fin de la Hongrie, et en général de toute l'Europe. Toutes les rivières de la Transylvanie charient de l'or; mais l'*Aranyos* est celle qui en porte les plus grandes paillettes. Parmi les 40 mines de ce pays, les unes se trouvent dans les montagnes de grès de Véræspatak; les autres dans la roche amphibolique (*hornstein*) de Fazebay; celle de *Nagyag* offre un minérai singulièrement riche et remarquable sous plusieurs rapports minéralogiques; il contient depuis 45 à 170 onces d'argent au quintal, et 200 à 210 deniers d'or au marc; ainsi, il donne un tiers d'or et deux tiers d'argent. Malgré cela, ces mines, après avoir commencé par donner un bénéfice net de 20,000 florins par mois, sont maintenant exploitées à perte (2). Les filons de ces mines ne se trouvent point dans une roche volcanique, comme quelques auteurs l'avoient affirmé : c'est

(1) Journal de Hongrie, IV, 5.

(2) *Stutz*, Description des mines de Nagyag. Vienne, 1803, en allem.

un porphyre-scénite, singulièrement dé posé et dénaturé; les filons s'entrecroisent d manière la plus bizarre. C'est dans le min de Nagyag que *Muller de Reichenstein* a découvert le nouveau métal nommé *tellu* avant Klaproth à qui on attribue ordinai ment cette découverte. Le lavage d'or dan Drave, aux confins de la Croatie, de la H grie et de la Styrie, donne 1,800 marcs par a dans le comté de Temesch, qui fait partie d Bannat, on retire des rivières 12,000 marcs d'o Plusieurs traces d'anciennes exploitations sem blent prouver que les Romains ont connu le trésors métalliques de la Transylvanie et d Bannat de Temeswar qui faisoient partie de l province de *Dacie* (1).

Le fer se trouve dans les palatinats de Gomor, de Sol, de Klein-Hunt, de Wesprime, de Zips, d'Abruiwar, dans le Bannat de Temeswar, dans la Transylvanie, à Wagda, Hunyad, Dousalva et autres endroits. Le produit annuel s'élève à 694,000 quintaux.

Le cuivre abonde surtout dans les mines de Neusohl, Herrengrund, Rosenau, Schmolnitz, Einsiedel, Gœllnitz, Dobsau, en Hongrie propre, à Dognatza et Oravitza, dans le Bannat de Temeswar, à Dewa, Wesel et Gura-Satul en Transylvanie. La Hongrie seule produit annuel-

(1) *Griselini*, description du Bannat, en allem., etc.

donnent 34,000 quintaux de cuivre d'une qualité supérieure ; la Sibérie est le seul pays qui ait une plus grande abondance de ce métal.

Le plomb, le vif-argent, l'antimoine, l'orpiment, le cinabre, le soufre, le vitriol, l'alun, l'arsenic, la chrysocolle, méritent encore d'être cités parmi les minéraux de la Hongrie. Le produit n'en est pas si considérable que celui des mines d'or, d'argent et de cuivre ; néanmoins elles seroient remarquées et vantées dans bien d'autres pays. La seule mine de Zlatna, en Transylvanie, donne 760 quintaux de vif-argent (1). Dans les environs de Debrezin et de Gros-Waradin, l'alcali minéral, ou le natron, se trouve comme une efflorescence légère sur des terrains sablonneux ; quelquefois le lac Kiss-Maria en est couvert. La production annuelle est estimée à 10,000 quintaux.

Une production bien plus importante, c'est le *sel*, soit fossile, soit de source. Les immenses dépôts de sel-fossile accompagnent principalement les montagnes de seconde formation, et semblent, comme celles-ci, avoir été couverts par les eaux de la mer. Dans cette région où, pour ainsi dire, chaque rocher est un bloc de sel, on voit passer à côté de ces masses salines, des ruisseaux limpides dont les eaux n'ont

(1) *Hassel*, Statist. p. 120.

aucun goût saumâtre ; mais, descendu dans la plaine, on rencontre à chaque pas des sources saumâtres et même très-salées, qui jaillissent au pied des collines (1).

Le sel de roche et de source se trouve dans une quantité étonnante, surtout en Transylvanie, à Torda, Vizaka, Kolos, Szeck, Deés, et plus encore à Para. Il y a dans cette province 6 mines de sel natif, 25 endroits où il s'en trouve des indices, et 120 puits *salés*. La production annuelle monte à plus d'un million de quintaux. *Rhona-Szeck*, dans le comté de Marmarosh, mérite le premier rang parmi les salines de la Hongrie propre. Les salines de Nagy-Bosca, de Szlatina et autres, en sont voisines. Cette province seule produit environ 600,000 quintaux par an (2). Le gouvernement retire un immense profit de cette propriété. Quelques-uns l'évaluent à dix millions de florins.

On trouve du marbre de différentes *qualités*, de l'albâtre, de l'aimant, de l'asbeste, du cristal de roche à double pyramide sexilatère, qu'on vend pour des diamans, des grenats ordinaires qui sont contenus dans la mine de cuivre à Dognatza, dans le Bannat, des opales nobles à Czerwetitza près Kaschau, seule mine

(1) *Fichtel*, Histoire du sel gemme.

(2) *Demian*, I, 187 ; *Fichtel*, etc.

dans l'Europe; de prétendues topazes enfumées, et autres sortes de pierres.

On trouve en quelques endroits de la houille, du pétrole, de la terre d'ombre et de la bonne tourbe. Les mines de houille près OEdenbourg ont fourni, en 1806, près de 300,000 quintaux.

Le règne végétal n'offre ni moins de richesses, ni moins de variétés. Dans une contrée, ce sont les campagnes les plus riantes où le froment, le blé-sarrazin, le millet, le riz, le maïs, récompensent un travail léger par une moisson immense; là, ce sont des vignobles qui produisent les meilleurs vins de toute l'Europe; ici, ce sont des pâturages qui nourrissent des troupeaux aussi nombreux, aussi beaux que ceux de l'Ukraine. Quoique l'économie rurale soit ici de beaucoup inférieure à celle de l'Allemagne, néanmoins l'extrême bonté du sol et l'influence bienfaisante du climat procurent aux Hongrois, presque sans travail, toutes ces richesses qui rarement ailleurs se trouvent réunies. Aussi, toutes les provinces ne participent pas également à ces bienfaits de la nature; les contrées montagneuses du nord manquent même quelquefois de grains, et on y est souvent forcé de manger, comme en Norwège et en Ecosse, du pain d'avoine. On y cultive une variété particulière de seigle, nommée *ikritza*, et qui est venue de Moravie. Il y a aussi des plaines

stériles dans le milieu, le long du Danube. Le comté de Bihar surpasse tout le reste pour les blés. Les provinces méridionales de la Hongrie abondent surtout dans une variété de maïs qu'on nomme *kukuruz*, et qui a souvent des épis d'un pied de long. Les cinq plantations de riz qui existoient, il y a six à sept ans, dans le Bannat (1), ont eu le plus grand succès, et ont probablement servi à répandre plus loin cette culture bien convenable aux parties marécageuses de la Hongrie.

C'est dans le comté de Zemplin, dans le district de Tokai près le village de Tarczal, sur le mont Mézès-Malé (c'est-à-dire, rayon de miel), que croît le fameux *vin de Tokai*, regardé avec raison comme un nectar digne de la table des dieux. Ce vin qui, même dans son canton natif, est fort rare, doit ses excellentes qualités, en partie, au sol qui n'est qu'une poussière brune, douce, friable et légère, *fermentant avec les acides*, et ressemblant à du basalte décomposé, et en partie au soin qu'on a de cueillir d'avance les premiers raisins mûrs, de les sécher, et d'en extraire une essence semblable au miel pour le goût, et à la thériaque pour la vue. C'est en mêlant cette essence au vin ordinaire du canton, qu'on produit le vé-

(1) *Struve*, Aventures et courses, etc. 1802, en allem. cité par *Demian*.

ritable vin de Tokai dont il y a deux sortes, l'une appelée *ausbruch*, l'autre *masklass*; le premier se vend par *antals*, le second par *barils* qui contiennent deux antals : dans le Masklass, il y a deux fois autant de vin ordinaire, avec la même quantité de l'essence, que dans l'Ausbruch. Kereztur, Sator-Wihely, Tallya, Mada, Toltswa, Sator-Alya, et autres vignobles voisins, fournissent tout le vin qui, dans le commerce, porte le nom de Tokai. Ceux qui se prétendent doués au plus haut degré de la science d'un gourmand, assurent que les vins de Tokai propre, de Tarczal et de Mada, ont le plus de douceur, celui de Tallya, le plus de corps, et celui de Zombor, le plus de force ; ils ajoutent que ceux de Szegi et Zsadany offrent le bouquet le plus exquis, et que le Toltschwa et le Benye pétillent d'un feu plus vif que les autres. C'est aux soins du roi *Bela* IV que la Hongrie doit ces précieux vignobles : il en fit venir, en 1241, les premiers plants qui avoient été choisis parmi les meilleurs de l'Italie et de la Grèce. Une espèce qu'on nomme encore *formint*, descend, dit-on, de ces fameuses collines de Formies qui, selon Horace, fournissoient la table de Mécène ; d'autres plants ont été apportés de Malvoisie en Morée par les Vénitiens. On prétend que les prélats du concile de Trente, et le Pape lui-même, ont

reconnu la supériorité de ces vins sur ceux d'Italie et de France. Il est certain que le savant Hermann-Conring vantoit déjà ces vins en 1576, quoiqu'il paroisse que leur grande célébrité et la meilleure méthode de les faire ne datent que de l'an 1650. Aujourd'hui le produit annuel de tout le canton est de 240,000 *eimer*, mesure équivalant à 5 décalitres 689. La principale consommation se fait à Vienne et à Varsovie (1).

Outre ce vin fameux, la Hongrie en possède encore de très-bonnes sortes. Le vin de Rust, sur le lac de Neusiedel, est presque aussi fort que celui de Tokai, et doit, selon Busching, brûler comme de l'alcool. Œdenbourg, Wersitz dans le Bannat, et les montagnes autour de Bude, donnent des vins qui, selon les patriotes hongrois, égalent les meilleurs de Bourgogne. Il paroît que le vin de Schirack ressemble dans le fait au vin de Champagne mousseux.

La Hongrie renferme 851,690 arp. de vignobles qui, année commune, donnent 18,230,000 *eimer* de vin.

Le lin et le chanvre viennent surtout dans le Bannat, dans les comtés d'Arwe, d'Eisenbourg, de Zips et de Scharosch.

(1) *Notitia hist. pol. œcon. montium viniferorum comit. Zemplin*, par M. *Szermay*. A Kaschau, 1798. *Uber Tokais weinbau*, par M. *de Dercsen*, Vienne, 1795.

Le pastel et la garance sont cultivés dans le comté de Borschod, près d'Apatin, et dans le Bannat. On a du safran, du houblon et des noix de galle. Les ruches se multiplient, ainsi que les vers à soie.

Le bétail à cornes est de la plus forte race; il a le poil et les cornes d'une longueur extraordinaire; il se distingue encore par sa couleur grise. Les troupeaux les plus nombreux paissent dans les grandes plaines, entre Debrezin, Gyula, Temeswar et Pesth; mais les bœufs que nourrit la Transylvanie sur ses collines verdoyantes, ont la chair plus délicate. On trouva, en 1786, que le nombre des bœufs de la Hongrie étoit de 2,394,000; mais on croit qu'il a diminué. On en conduit tous les ans 150,000 têtes en Autriche et en Italie. La Hongrie renferme 1,486,098 arpens de prairies, qui donnent par an 17 millions de quintaux de foin (1).

Mais à côté des prairies que la nature elle-même revêt de la verdure la plus riante, l'indolent Hongrois laisse de vastes *communaux* en proie aux eaux stagnantes et aux mauvaises herbes. C'est là qu'il envoie paître ses moutons et ses chevaux.

Le mouton de Hongrie est d'une espèce particulière; c'est l'*ovis strepsicéros*, L. Ce mouton

(1) *Grellmann*, Eclaircissemens de statistique, *en allem.*

se distingue par sa grande taille et ses cornes tournées en spirale ; sa laine est courte et grossière. Du croisement de cette race indigène avec les moutons de Turquie, il est résulté une variété répandue dans le midi de la Hongrie, et dont la peau, garnie de sa laine, fournit une jolie pelisse.

Dans la Hongrie occidentale, et surtout à *Soveryhacz*, comté de Raab (1), on a introduit des moutons d'Espagne, dont la laine se vend 120 florins, tandis que la laine ordinaire n'en vaut que 40.

Les chevaux des seigneurs, quoique négligés, sont beaux et légers, mais petits. Le haras royal, près de Mezæhegyes, dans le comté de Czanad, contenoit en 1795 environ 10,000 étalons et cavales. Les Arméniens élèvent surtout de beaux chevaux. Les paysans hongrois en ont très-peu et de mauvaise espèce. L'Autriche ne sauroit remonter de ses propres moyens sa grosse cavalerie. Les grands seigneurs se servent des chevaux napolitains pour la selle, et des holstenois ou danois pour l'attelage. On a des buffles, des mulets et des ânes. Les porcs se trouvent surtout dans le centre de la Hongrie, au nombre de plusieurs millions ; mais, en grande partie, ces immenses troupeaux ont été

(1) *Mich. Nemeth*, dans la *Feuille patriotique de Hongrie*, 1804, n°. 1.

achetes maigres dans la Bosnie et la Servie.

Les poules et oies de la Hongrie occidentale égalent en qualité celles de la Styrie et de la Bohême; on en exporte beaucoup sous le nom de ces deux pays : tant un *nom* peut donner de mérite, même à des oies.

Aucune espèce de gibier ne manque ni dans la Hongrie, ni dans les pays y annexés : cerfs, daims, chamois, marmottes, ours, loups, loutres, martres, loups-cerviers, *lemmings* ou rats de montagnes, aigles et vautours, coqs de bruyère, perdrix, gélinottes, francolins, bécasses, faisans, oies et canards sauvages, outardes et pélicans; voilà les quadrupèdes et oiseaux les plus communs dans les forêts de la Hongrie.

Ces forêts sont très-considérables vers le nord et l'ouest de la Hongrie, ainsi que dans la Transylvanie. La grande plaine où les fleuves du pays se réunissent, manque de bois. La forêt de Bakony, la plus considérable parmi celles de la Hongrie, est remplie de chênes de la plus grande beauté; il y en a qui sont presque aussi droits et aussi hauts que les sapins. Les monts carpathiens sont couverts de *pinus pumilio*, appelé ici *Krumholz*, et dont on tire un suc connu sous le nom de baume de Hongrie.

Parmi les arbres qui fournissent du joli bois

de menuiserie, on distingue l'if et le *corylus coturna* L. On trouve aussi en Hongrie le tilleul blanc, *tilia alba* L. qu'on croyoit n'appartenir qu'à l'Amérique (1). Toute la Hongrie renferme 8,942,740 arpens de bois de haute futaie.

Rien n'égale la profusion du poisson, soit dans les rivières, soit dans les innombrables lacs et étangs. On doit remarquer le huson ou grand esturgeon du Danube, dont les œufs servent à faire le caviar. Les carpes étoient, en 1798, en si grande abondance, qu'on en donna la centainé pour cinq florins du Rhin : ce qui fait onze francs le cent, ou deux sols un centime la pièce : c'étoit de la meilleure espèce. La Hongrie fournit Vienne de tortues et de grenouilles. On trouve dans quelques rivières des moules à perles.

Cette variété d'excellentes productions feroit de la Hongrie le plus beau pays du *monde*, si la paresse des habitans et la politique jalouse du gouvernement autrichien ne s'accordoient pour y entraver les progrès de la culture.

C'est en partie à l'incurie des habitans qu'il faut attribuer les épizooties et les maladies endémiques si fréquentes dans les parties basses de la Hongrie. Des eaux stagnantes y exhalent, pendant les fortes chaleurs de l'été, les vapeurs

(1) *Demian*, I, 148.

les plus méphitiques et les plus nuisibles à la santé des hommes. Les Hongrois, proprement dits, paroissent en souffrir moins que les Allemands et les Esclavons. Il faut convenir, d'un autre côté, que les eaux salées et nitratées, dans plusieurs comtés, inféctent tellement toutes les sources, qu'on ne peut obtenir qu'à force de filtrations un eau tant-soit-peu propre aux besoins domestiques. L'usage immodéré des viandes a été considéré, par quelques anciens médecins, comme la cause de plusieurs maladies fréquentes dans ce pays, particulièrement de celle connue sous le nom de *charbon de Hongrie*, ainsi que du scorbut; mais les savans modernes ont prouvé, par de nombreuses observations, que la classe d'habitans la plus exposée à ces maladies, est celle des Valaques qui, conformément aux préceptes de leur religion, passent 238 jours de l'année sans manger de la viande : les femmes surtout, qui vivent d'eau et de légumes, en meurent fréquemment (1).

§. V. *Description physique de la Croatie et de l'Esclavonie.*

Si, dans les paragraphes précédens, nous avons rectifié ou étendu les notions répandues

(1) *Gœmeri*, de Indole aeris hungarici. Viennæ, 1765. — *Schraud* (*proto-medicus* de la Hongrie), Notice sur le Scorbut. Vienne, 1803.

en France sur la géographie-physique des provinces autrichiennes, nous allons, dans celui-ci, tracer un tableau entièrement neuf, et qui manque dans les géographies françaises, ou traduites en français.

La *Croatie* comprend trois régions physiques ; le pays mêlé de montagnes, de vallées et de plaines, que parcourent la Drave, la Save et la Kulpa; le plateau formé par les diverses branches des chaînes de montagnes, connues sous le nom de *Kapella*, de *Wellebit*, et autres ; enfin, la côte maritime, qu'on a long-temps appelée *Dalmatie hongroise*, mais qui est aujourd'hui incorporée au royaume de Croatie.

De ces trois régions, le plateau offre les phénomènes les plus intéressans pour la géographie - physique. Les montagnes calcaires dont il est formé s'élèvent à des hauteurs considérables ; le *Plissivitza* a 925 toises de Vienne de haut (environ 5,500 pieds). Le principal sommet du mont *Wellebit* atteint le niveau de 900 toises ; beaucoup d'autres sommets parviennent à 700 ou 800 toises : les monts *Kapella* restent à 500. Ces chaînes de montagnes qui font partie du *Mons-Ardius* de Strabon, et auxquelles plusieurs auteurs allemands donnent mal-à-propos le nom d'*Alpes-Dinariennes*, ne présentent de toutes parts que des masses singulièrement escarpées, cre-

vassées dans tous les sens, percées de cavernes immenses, et coupées par d'affreux précipices. Sur le dos de ce systême de montagnes s'étendent des vallées fermées de tous côtés, et dans lesquelles coulent des rivières qui, ne trouvant aucun débouché, se perdent dans les cavernes d'où probablement leurs eaux arrivent par des conduits souterrains jusqu'au lit de la Kulpa. Souvent ces rivières, enflées par les pluies, et ne pouvant s'écouler assez rapidement dans les cavités souterraines; inondent toute la vallée et en font un lac (1).

On distingue parmi ces vallées celles qui forment les cantons de *Licavie* et de *Corbavie*, habitées par des peuplades à demi-sauvages, dont nous décrirons autre part les mœurs et les usages. Outre les rivières de *Lica* et de *Corbava*, celle de *Gyula* mérite d'être remarquée parmi celles qui n'ont aucun écoulement visible. La *Sluinchicza*, avant de s'engouffrer, forme 43 belles cascades, et fait mouvoir un nombre égal de moulins.

Cette région, quoique parsemée de petits vallons pittoresques et cultivés avec soin, peut en général être considérée comme stérile, sous les rapports de la végétation. Les marbres les

(1) Voyages dans les Alpes Dinariennes, Juliennes, Carniques, etc.; par *Balthazar Hacquet*, 2 vol. Leipzick, 1785 (en allemand).

plus beaux et les plus variés y abondent ; on en a construit tous les ponts et les parapets de la *voie Caroline*, et la plupart des maisons à Fiume, Zeng et Porto-Ré (1).

Le fléau de ces contrées est le vent du Nord, qu'on désigne ici sous le nom grec de *Borra ;* rien n'égale le froid qu'il apporte, si ce n'est la véhémence avec laquelle il souffle. Hacquet l'a vu précipiter des hommes dans la mer, et soulever de grosses pierres qui retomboient à des distances considérables. Il y a même un canton nommé *Rudaicza*, que ce vent rend inhabitable et presqu'inaccessible.

L'étroite lisière qui se trouve entre les montagnes et la mer, ou plutôt le golfe de Guarnero, jouit par-tout où le *Borra* ne pénètre pas, du climat de l'Italie, et voit mûrir les figues, les citrons et d'autres fruits du Midi.

La plus grande partie de la Croatie, celle qu'arrosent la Drave et la Save, offre beaucoup de terrains fertiles en seigle, maïs et avoine, beaucoup d'arbres fruitiers, surtout des pruniers, quelques vignobles et des forêts immenses de chênes d'une hauteur surprenante. La Croatie produit environ 3,700,000 *metzen* ou minots de Vienne de toute sorte de grains. La mine de *Szamobor* donne par an 8,000 quin-

(1) *Demian*, II, 182.

taux de cuivre. En général, ce pays ressemble à l'Esclavonie, que nous allons décrire.

Les montagnes de *Cariévitza* qui passent à travers la Croatie, entre la Drave et la Save, s'étendent aussi dans l'Esclavonie, et y présentent quelques pics assez considérables, tels que le *Papuk*, qui est de 458 toises au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes, composées de gros quartiers de roche calcaire, et portant sur leurs sommets escarpés de magnifiques forêts, offrent des aspects très-pittoresques, et même des vues riantes, surtout vers Posega, où elles s'abaissent et forment de grandes vallées. Pendant huit mois de l'année la chaleur et l'humidité entretiennent en Esclavonie une verdure perpétuelle; on voit constamment éclore des fleurs nouvelles ou mûrir de nouveaux fruits (1). Dès que les eaux rassemblées pendant l'hiver disparoissent, les prairies se couvrent spontanément de diverses espèces de trèfle et d'autres herbes excellentes; aussi le bétail y parvient à une grosseur égale à celle des bœufs de la Hongrie. Le nombre des moutons s'élève à 2 millions et demi, s'il faut en croire *Taube*, mais peut-être cette estimation est-elle exagérée. Un établissement pour l'introduction des mou-

(1) *Taube*, Description de l'Esclavonie et de la Syrmie, 3 vol. en allemand. Léipzick, 1778.

tons à laine fine, formé à Merkopaïl, a obtenu de grands succès.

L'agriculture, quoique peu aidée des lumières de la science, produit en Esclavonie de très-abondantes récoltes. Le maïs donne le centième et quelquefois le deux-millième grain. On récolte une grande quantité de froment, mais il est mêlé de toute sorte de mauvaises graines; la paresse empêche les habitans de sarcler les champs et de trier les blés. Tout le produit de l'Esclavonie en grains s'évalue à 4 millions de *metzen* par an. Outre les blés cultivés, ce pays abonde en une espèce de grain qu'on appelle *manne;* c'est la *festuca fluitans* de Linné.

C'est dans la partie orientale de l'Esclavonie, connue sous le nom de Syrmie, qu'il faut chercher les vins les plus spiritueux et les plus séduisans après celui de Tokaï. Le vin rouge de Syrmie égale le Montepulciano. Le plus ancien vignoble, est celui du mont Alma : les premiers plants furent mis en terre par l'empereur Probus, en l'an 270. Mais ni les vins d'Esclavonie ni ceux de Croatie ne supportent le transport.

Toutes sortes de fruits et de jardinage viennent ici en abondance; les pêchers, les amandiers, les figuiers, les châtaigniers, les pruniers sont surtout très-communs. Il y a des plantations de pruniers si vastes, qu'on les prendroit pour des

forêts. Les Esclavons font, des pruneaux, une boisson forte, douce et saine, qu'ils nomment *raky* ou *sliva-vitcha*. Les auteurs allemands assurent que cette liqueur est préférable au rhum.

La culture du tabac est d'une grande importance dans l'Esclavonie, surtout près de Possega, où le tabac égale celui de Turquie.

Les mûriers blancs réussissent parfaitement dans ce pays, et par conséquent la soie qu'on y récolte est de très-bonne qualité. Il croît dans les forêts diverses plantes propres à la teinture ; la garance y vient spontanément : les Autrichiens en ayant apporté des plants du jardin de Schanbrunn, furent étonnés de trouver ceux du pays meilleurs. La réglisse d'Esclavonie est excellente. Les cochons y découvrent par-tout des truffes aussi aromatiques que celles du Piémont; mais on néglige cette production. On ne tire non plus aucun parti du frêne à fleurs (*fraxinus ornus*) qui en Calabre donne une manne précieuse, et qui, de même que le peuplier d'Italie, vient aussi bien en Esclavonie qu'aux pieds des Apennins.

Telles sont les richesses naturelles de ces deux provinces, intitulées royaumes, quoique l'Esclavonie n'ait que 450,000, et la Croatie 730,000 habitans.

§. VI. *Remarques sur la Galitzie, ou Pologne autrichienne.*

Les notions les plus récentes et les plus authentiques sur la Pologne autrichienne ayant été recueillies dans un ouvrage (1) que nous supposons être entre les mains de beaucoup de lecteurs de ces *Annales*, nous n'entrerons point dans les détails de la géographie-physique de ce pays; nous nous bornerons à rappeler les principaux faits qui peuvent en faire sentir l'importance.

Les régions montagneuses de la Galitzie ont de tout temps été renommées pour leurs riches dépôts de sel-fossile. Qui n'a pas entendu parler des merveilles qu'on admire dans les salines de Wielicza et Bochnia, des églises taillées dans le sel, et des villes souterraines? Toutes ces pompeuses fables ont été réfutées par l'analyse comparée qu'on a donnée, dans le *Tableau de la Pologne*, des cinq meilleures descriptions que nous possédons sur ces lieux célèbres. L'importance économique de ces salines avoit également été exagérée : elles produisent par an

(1) *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*; par *Malte-Brun*, 1 vol., 1807.

L'édition de cet ouvrage est épuisée, à une soixantaine d'exemplaires près, qui se trouvent entre les mains de M. *Nicolle*, libraire à Paris.

790,000 quintaux d'excellent sel, valant environ 2 millions de florins ; sur cette somme, il y a 400,000 florins de bénéfice net. Outre ces mines, il y a 214 chaudières dont 14 appartenant au gouvernement ; elles produisent environ 900,000 quintaux de sel. Dans la *Bukowine*, province démembrée de la Moldavie et réunie à la Galitzie, on tire de la saline de Kaschike 3,000 quintaux, et de 5 chaudières, 8,400 quintaux. Ainsi, le produit de l'exploitation du sel, au nord des monts Karpathes, n'égale point celui des salines situées au midi de cette chaîne, et dont nous avons parlé en décrivant la Hongrie et la Transylvanie.

La Pologne autrichienne offre bien d'autres productions fossiles à ses possesseurs : en 1786, un minéralogiste laborieux (1) rappela trop tard aux Polonais qu'ils possédoient, dans les montagnes entre la Pilica et la Vistule, des mines de plomb argentifère et du fer limoneux. L'Autriche s'en souvint lors du partage, et arracha ces contrées au roi de Prusse. Les mines de fer de la Russie-Rouge ou Galitzie orientale furent aussi mises en meilleur état par les soins des Autrichiens. Cette partie de la Galitzie (2)

(1) *Carosi*, dont on trouve un extrait dans le *Tableau de la Pologne*.

(2) C'est par erreur que, dans le *Tableau de la Pologne*, on a mis : *Toute la Galitzie*, etc.

produit annuellement 68,000 quintaux de fer gueuse, et 50,500 de fer forgé.

Mais les deux principaux trésors de la P logne autrichienne sont ses blés et ses bestiau Il manque sur ces deux objets, comme sur l minéraux, des tableaux statistiques *complets* mais il paroît qu'on peut, sans exagération évaluer l'exportation annuelle en blé-fromen et autres grains, à 1 million ou 1,100,000 *metzen* ou boisseaux de Vienne ; ce qui se rapproche de la somme des blés exportés de la Hongrie. Le nombre des bêtes à cornes ne passe guères 1,600,000, autant qu'on peut le conclure des tableaux publiés ; mais le beurre de Galitzie est plus estimé à Vienne que celui de Hongrie.

Beaucoup d'autres végétaux utiles, tels que le lin, le chanvre, le tabac, la rhubarbe, sont de jour en jour mieux cultivés dans ce pays. Les vastes forêts, surtout celles de la Bukowine, renferment des bois de construction navale en abondance et de la plus grande beauté. Divers minéraux intéressans, la calamine, le soufre, le marbre, l'albâtre, d'innombrables étangs bien empoissonnés, et une grande quantité de ruches d'abeilles méritent encore d'être comptés parmi les richesses naturelles de cette partie de l'empire d'Autriche, qui sans doute sera une des premières que la main de la victoire en détachera pour toujours.

VII. *Résumés généraux sur la monarchie autrichienne.*

D'après le cadastre officiel, les terrains utiles de la monarchie étoient, en 1806, distribués de la manière suivante :

Les champs.	22,001,740 arpens de Vienne.
Les prairies.	10,375,914
Les communaux, soit en champs, soit en pâturages.	15,315,000
Les vergers et potagers. . .	2,964,546
Les vignobles.	1,482,273
Les étangs.	1,638,853
Les forêts.	32,597,460
	86,874,486 arpens.
Restant pour les villes, maisons, routes, fleuves, rochers inhabitables, etc.	23,933,814
	110,808,300 arpens.

On n'a pas assez de données pour calculer le revenu net que donne cette étendue de terrain. Hassel cherche à démontrer qu'il s'élève à la somme de 627,743,820 flor. Ce qui donneroit, pour chaque individu, un revenu de 26 florins 42 kreutzers.

Le prix d'affermage d'un arpent est, en Hon-

grie, de 3 florins; en Galitzie, de 3 à 4; en Autriche et Bohême, de 8; en Styrie, de 7 à 9.

Le nombre des bestiaux est évalué de la manière suivante :

Chevaux de tout âge. . . .	1,838,976 têtes.
Bœufs, vaches, etc. . .	12,800,000
Moutons.	15,000,000
Porcs.	6,000,000
Chèvres.	70,000
Buffles.	60,000

Le peu de frugalité des Autrichiens à l'égard de la nourriture animale, rend pourtant nécessaire l'importation d'une quantité de bœufs et de cochons; on les tire principalement de la Servie et de la Podolie.

Tous les vignobles des états autrichiens produisent par an 25 millions d'*eimer*, ce qui ne suffit pas à la consommation. Cependant, faute de communications intérieures et d'un commerce libre, la Hongrie ne peut pas exporter tout son superflu; on est obligé d'en vendre de très-bonnes sortes sur les lieux à vil prix.

Les produits des mines de toute la monarchie sont évalués, par M. de Liechtenstern, à la valeur de 47 millions de florins; sur cette somme, il y a 13 millions de bénéfice net. Les principales espèces de minéraux y concourent dans la proportion suivante :

Fer.	2,500,000 quintaux.....	valant	20,000,000 florins
Sel.	5,022,000 ———		5,260,000
Argent. . .	208,000 marcs		4,160,000
Cuivre. . .	60,000 quintaux		3,375,000
Or.	3,500 marcs		1,213,334
Vif-argent.	13,000 quintaux		1,950,000
Plomb. . .	75,000 ———		750,000

Les provinces autrichiennes présentent un spectacle très-varié sous le rapport de l'industrie. La *Bohême* fabrique de belles toiles, du verre d'une très-bonne qualité; elle compte plus de 350,000 individus occupés à filer le lin, le coton et la laine; dans ses villages embellis et agrandis on voit fleurir tous les métiers et tous les arts, tandis que plusieurs d'entre ses villes redeviennent villages. Prague, cependant, fait des progrès: on vante les chapeaux et les instrumens de musique fabriqués dans cette ville. En *Moravie*, dans la *Silésie autrichienne* et dans l'*Autriche* avec toutes les autres provinces allemandes, les villes et les campagnes avancent d'un pas égal dans les routes de l'industrie. On loue beaucoup les draps et les velours de coton de la Moravie; les soieries, les velours de soie et les indiennes de l'Autriche; les glaces de Neuhaus; les faulx, les aiguilles et les limes de la Styrie; les hameçons de Waidhofen, dans lesquels la première matière, le fer, est vendue *onze mille fois* sa valeur brute (1); la porce-

(1) *Hassel*, 139.

laine, la bijouterie, l'orfévrerie, l'horlogerie et les voitures de Vienne : une manufacture impériale à Lintz fournit pour 3 millions de draps. On doit encore remarquer les jolis hochets en bois et en os, de Berchtesgaden, les soieries de Goricie, les toiles de la Carniole, les dentelles d'Ydria, les chapeaux de paille de Gottschée, le *rosoglio* de Trieste et de Fiume.

La *Hongrie*, la *Transylvanie*, la *Croatie* et l'*Esclavonie* sont presque dépourvues de fabriques : elles renferment cependant des cantons où l'esprit de l'industrie anime chaque individu. Ainsi, dans les comtés d'Arwa et de Zips, toutes les femmes slavonnes font de la très-bonne toile ; autre part, dans les Karpathes, on trouve des villages peuplés de forgerons ; en Esclavonie et en Croatie le paysan est lui-même cordonnier, tanneur, forgeron et charpentier, tandis que sa femme tisse les étoffes nommées *abba* et *darovatz*. On teint en bleu du ciel de la plus grande beauté les pelisses de mouton, qu'on vend souvent 10 ducats la pièce. Ainsi chaque maison est une fabrique, et c'est, nous le pensons, le genre d'industrie le plus avantageux dans une contrée où la population n'est pas très-accumulée. L'art de hongroyer les cuirs et d'en faire des maroquins occupe cependant utilement les habitans de *Debretzyn* ainsi que ceux de *Presbourg*, *Rayetz*, *Pesth*, *Bude*,

Ketskemet et autres villes. Le savon dont, entr'autres, les femmes des Cumaniens font une très-bonne sorte; les têtes de pipe de terre rouge, dont à Debretzyn on fabrique 1,800,000 par an; les tabacs de Presbourg, Pesth et Bude; les huiles de *pinus pumilio*, de térébenthine et de sureau, fabriquées par les Slowaques ou Slavons des monts Karpathes, méritent encore une mention.

La Transylvanie voit depuis quelques années prospérer et s'accroître sa fabrication de toiles, de fil de lin et de chanvre, et d'étoffes de laine.

Dans la Galitzie Occidentale on ne remarque presqu'aucune branche d'industrie; il y a quelques fabriques de faulx et de lames, et quelques verreries; on y fait aussi de la poterie. La *Galitzie Orientale* est bien plus avancée : de grandes manufactures de toiles grosses et fines à Ederow, à Tarnow, à Samber, dans tout le cercle de Przemysl; la grande fabrique impériale de draps à Jaroslaw, et 8211 métiers appartenans à des particuliers; de nombreuses mégisseries et hongroyeries; des fabriques de tabac très-importantes; le village de Kolbuszowa qui n'est peuplé que de menuisiers; la construction de bateaux sur la Sann et la Wisloka, voilà des faits qui prouvent les progrès de cette province dans les arts de la civilisation.

M. de Liechtenstern estime la valeur de tous les produits des fabriques et des ateliers autrichiens à 350 millions; il essaie même de calculer le bénéfice net, mais il nous semble que les données positives lui manquent trop pour que nous puissions avoir une grande confiance en ses indications.

Si nous eussions voulu excéder les bornes d'une description physico-économique des provinces soumises au sceptre autrichien, il nous resteroit encore des choses importantes à extraire des nombreux ouvrages de statistique que nous avons cités au commencement de cet article. Mais ne seroit-il pas hors de propos de décrire le commerce de Trieste ou celui de Semlin, au moment où des rapports politiques absolument nouveaux doivent y amener une révolution totale? de discuter le bilan des exportations et importations, ou les causes du discrédit des effets publics, lorsque l'ordre des choses, auquel tenoient ces résultats, semble s'écrouler pour toujours? de retracer des constitutions que les lumières, d'accord avec la victoire, vont modifier? de calculer, d'après des données obscures et confuses, si la maison d'Autriche a eu 104 ou 112, ou 120 millions de florins de revenu, aujourd'hui qu'il ne lui reste peut-être pas un asile sur le continent européen? enfin, de dénom-

brer les corps d'infanterie et de cavalerie autrichienne (1), qui viennent de disparoître comme une fumée devant le souffle d'un conquérant irrésistible, et qui peut-être ne se réuniront plus sous les drapeaux d'un seul souverain? — Nous pensons que tous les rapports généraux de la monarchie autrichienne ont trop perdu de l'intérêt qu'ils pouvoient inspirer à un lecteur frivole, et qu'ils sont trop connus des lecteurs instruits, pour qu'il fût convenable de les développer ici. Ainsi, nous avons cru devoir nous borner à exposer ce qu'il y a de plus stable dans l'état naturel et économique des provinces autrichiennes, en nous réservant de tracer, dans d'autres articles, les mœurs et usages de quelques-uns des peuples qui les habitent.

(1) *Hassel* dit que, d'après le pied de paix de 1806, l'armée étoit de 344,000 hommes.

LETTRE

Faisant partie d'un Voyage inédit en Languedoc et en Provence.

Par M. *G.....n.*

Avignon, le....

Voulez-vous contempler la Nature dans toute sa vigueur, telle que Milton nous la dépeint dans les bosquets d'Eden (1), ou telle qu'on la verroit sur les bords vierges encore de l'Orénoque, si elle y étoit aidée par un peu de culture : montez sur la roche d'Avignon, et admirez.

Oui, Monsieur, fatigué de la verdure monotone et sombre des oliviers, et de l'aspect dépouillé des collines calcaires, c'est ici que j'ai trouvé la plus belle des oppositions. *Figurez-vous* le Rhône, séparant ses bras, réfléchissant dans ses eaux le beau soleil de Provence, et formant par un vaste contour une île magnifique (2); elle est sous nos yeux, avec

(1) On which the sun more glad impress'd his beams,
Than in fair evening cloud, or humid bow,
When god hath show'r'd the earth.......
Paradise Lost, Book IV.

(2) L'île de la Barthalasse.

e luxe de sa végétation, présentant un immense apis de verdure dont les nuances sont variées ı l'infini, couverte d'une multitude d'arbres de outes les formes, de toutes les tailles, parmi esquels s'élève avec fierté le peuplier blanc que l'on pourroit appeler l'*arbre du Rhône*, ant il est fréquent sur ses bords. Imaginez lans l'éloignement les tours de Sorgue et de Châteauneuf, se dessinant pittoresquement sur les collines qui donnent du mouvement au tableau et le diversifient; mais imaginez, si vous pouvez, l'effet magique de la chaîne des Alpes, dont les pics couverts de glaces terminent la perspective, et qui s'abaissent devant ce majestueux *Mont-Ventoux*, qui élève ses formes tranquilles jusqu'aux nues auxquelles il semble atteindre sans effort, dominant la plaine et paroissant vouloir la ceindre de ses bras. Tout se trouve dans cette belle vue, fertilité, variété, grandeur; et si vous voulez des souvenirs, Avignon est à vos pieds, et c'est derrière cette roche que nous irons bientôt surprendre la nymphe de Vaucluse.

Ce château gothique qui s'élève à notre niveau, et qui ne ressemble pas mal à une prison (1), a été le palais des Pontifes. Sa vaste enceinte ne présente plus que l'image du désordre et de l'abandon. On sait que le temps que les Papes

(1) Il sert, en effet, à cet usage.

ont habité ce château a été appelé par les auteurs italiens la *captivité de Babylone*. Les Pontifes, cependant, étoient loin d'y être prisonniers; ils y ont exercé leur souveraineté sur les consciences avec la plus grande licence: mais Avignon méritait alors le nom de Babylone; et si l'on en croit les auteurs contemporains, jamais ville ne fut aussi dissolue.

Le pape Clément transféra l'église romaine dans ce palais. Elu par la protection de Philippe-le-Bel, ayant peut-être pris avec ce prince des engagemens qu'il auroit tenus difficilement à Rome, il résolut de transférer son siége à Avignon. C'est d'ici qu'il lança la bulle d'excommunication contre les Templiers, ordre malheureux et presque à coup sûr innocent de la plupart des crimes qu'on lui imputa: l'ordre de Rhodes (1), le pape et le roi s'en partagèrent les dépouilles.

A la mort de ce pape, un conclave tenu à Carpentras se rompit scandaleusement après un combat de pugilat que se livrèrent les cardinaux. Assemblés de nouveau à Lyon, et leurs différends continuant toujours sans qu'il fût possible d'accorder les prélats gascons et italiens, ils convinrent tous de s'en rapporter à la voix du cardinal Jacques d'Euse, qui eut la modestie de se nommer lui-même et prit le nom de Jean XXII.

(1) Devenu depuis l'ordre de Malte.

Il se servit bientôt de son autorité pour excommunier et déposer Louis de Bavière, qui venoit d'être élu empereur. Celui-ci, pour s'en venger, l'excommunia et le déposa aussi; ensuite il fit élire à sa place Nicolas V: mais Louis ayant laissé ce nouveau pape en Italie, sans le faire soutenir par des forces suffisantes, il fut livré à Jean XXII qui l'enferma dans une prison perpétuelle, où il mourut trois ans après. . . .

Le sévère Benoît succéda à Jean, et chercha à ramener les prélats à cette austérité de mœurs dont ils n'eussent jamais dû s'écarter. C'étoit lui qui disoit qu'un pape n'avoit point de parens. Cette conduite lui valut la haine générale et une épitaphe aussi plate que méchante (1).

Clément VI lâcha le frein que Benoît venoit d'appesantir sur sa cour, mais il montra aux princes de l'Europe un orgueil et une rigidité inflexibles. Il bouleversa l'Allemagne, y excita la guerre civile, et fit un empereur tandis que Rienzi révolutionnoit Rome. Il est assez curieux d'observer que cet homme qui venoit de soulever le peuple de Rome contre l'autorité pontificale, et qui avoit voulu rétablir la république, étant ensuite tombé entre les mains du pape, on se contenta de le détenir sept ans dans les prisons d'Avignon, et qu'il fut ensuite élargi

(1) *Hic situs est Nero, laïcis mors, vipera clero,*
Devius à vero, cuppa repleta mero.

et même employé par Innocent VI qui succéda à Clément.

Enfin Grégoire XI, qui succéda à Urbain V, ramena le saint siége à Rome, séduit par les révélations de Catherine de Sienne qui se donnoit pour l'épouse de J. C., et ébranlé d'ailleurs par l'opinion publique. Ce pape reprenant un jour un évêque de ce qu'il ne résidoit pas, cet évêque lui reprocha hautement de ne pas lui en donner l'exemple. Cette hardiesse contribua à le décider.

Les pontifes avoient habité Avignon pendant soixante-treize ans. Bientôt après, le schisme y ramena des papes, et il ne fut terminé que par le concile de *Constance*.

Tels sont les souvenirs historiques que nous offre ce château vaste et incohérent que l'on appelle ici *palais*. On distingue dans l'ancienne chapelle pontificale, au milieu des morceaux les plus insignifians, un tombeau gothique de Jean XXII, dont le travail est délicat.

La ville présente une enceinte très-vaste, mais remplie de jardins et de champs cultivés; cependant la portion habitée de cette enceinte est encore très-grande en proportion du nombre de ses habitans.

Avignon, comme toutes les villes méridionales, déplaît au voyageur qui vient de parcourir le nord de l'Europe, il s'accoutume diffici-

lement aux maisons basses, aux toits plats et construits en tuiles. D'ailleurs, si l'on en excepte une ou deux rues, et même une ou deux maisons dans chacune de ces rues, il faut convenir que, malgré la beauté des matériaux, cette ville est bâtie sans goût et mal percée. Hâtons-nous de sortir de ces rues étroites et tortueuses qui composent la plus grande partie de la ville, et nous trouverons les belles allées qui bordent le Rhône et qui entourent la ville, qui nous dédommageront bien de l'aspect du dedans.

La promenade qui borde le fleuve, agréable par elle-même, par la fraîcheur que lui communique ce voisinage, si précieux dans ce pays pendant l'été; par la perspective dont on y jouit de l'île qui est sur l'autre rive, et de cette belle ruine du pont à travers les arches duquel on voit le lointain des Alpes que nous avons déjà admiré; cette promenade, dis-je, devient encore plus attrayante les jours de fête, par le mouvement, les figures et les costumes variés des promeneurs. Là, marchent réunis, le marinier du Rhône avec ses larges pantalons de drap brun, ses cheveux noirs crêpus, accompagné d'une Lyonnaise à la coiffe relevée, au tablier rouge, à la contenance grave; le roulier de Provence, la tête bien poudrée, avec un énorme catogan, adressant des complimens un peu rudes à une belle Avignonaise au teint frais, à la coiffe battante, à la

tournure leste, sémillante, décidée; enfin le riche Avignonais avec sa figure italienne, son nez aquilin, ses yeux noirs vifs, mais un peu enfoncés, son regard équivoque, sa taille bien faite, en un mot rappelant parfaitement tout le sang ultramontain qui coule dans ses veines, et conduisant sa compagne qui participe à ces mêmes qualités, et dont les yeux renferment ce feu concentré que l'on connoît quand on a fréquenté l'Italie. Ajoutez à cette variété de groupes le mouvement du port et celui de la navigation du fleuve, et l'on se formera l'idée d'une scène qu'on rencontre difficilement loin des ports de mer les plus fréquentés.

Cette ville renferme quelques fabriques; mais, comme nous l'avons fait entendre (1), ses forces ne suffisent pas pour animer un corps aussi vaste. On sent tout ce qui manque à Avignon au premier coup-d'œil, et un plus long séjour ne dément pas les observations que l'on a faites en arrivant. Les teintures et les *fabriques de* taffetas sont les principales branches de l'industrie de cette ville; mais dans cette dernière, elle a une terrible concurrence à soutenir avec Nîmes. Les taffetas d'Avignon valent mieux; mais le bon marché de ceux de Nîmes l'emporte souvent. Pour les teintures, cette ville n'a point de rivale, et ses curieux sont même forcés de con-

(1) Dans une lettre inédite.

venir que nulle part elles ne sont meilleures ni plus solides. Elles doivent ces qualités aux canaux qui amènent à Avignon une partie des eaux de la fontaine de Vaucluse.

Il se faisoit autrefois ici un immense commerce de librairie ; les livres prohibés et les contrefaçons enrichissoient les libraires. Cette branche d'industrie est presque anéantie. On n'a plus que la ressource d'un grand nombre de mauvaises éditions dont on inonde le pays à un prix excessivement bas, et qui, encore que fautives, produisent au moins le bien de répandre beaucoup l'instruction.

Une fonderie de canons, un hôtel des invalides, une fabrique de cuivre à l'usage de la marine, tels sont les établissemens nationaux qui contribuent à donner quelqu'ombre de vie à cette cité languissante. Elle doit la plupart de ces établissemens, et d'autres encore que je ne compte pas, à l'administration vigoureuse et éclairée d'un de ses concitoyens. Chacun le reconnoît sans qu'on le nomme. Mais le principal mobile manque surtout ici; ce sont des hommes riches, doués de la volonté de faire.

La position d'Avignon est si belle, si favorable au commerce, aux manufactures, aux fabriques, que l'on ne peut s'empêcher de réfléchir amèrement sur la situation de cette ville ; et les réflexions font naître le désir de trouver

un remède à ses maux. Sont-ils incurables? « Non, sans doute, répondra l'étranger superficiel; voici un pays superbe, une ville bien située, trois grandes routes qui y aboutissent, une rivière navigable, plusieurs canaux qui amènent l'eau la plus pure et la plus abondante, un beau ciel enfin : peut-on révoquer en doute les destinées futures d'une telle ville? Avignon deviendra une place de commerce considérable. » Tout semble décidé par cet appareil imposant de causes physiques de prospérité; mais des personnes qui paroissent avoir réfléchi mûrement sur l'état des choses, font tenir cette stagnation à des causes importantes, et qu'il n'est pas possible de développer avec une certaine étendue.

Cependant la réflexion suivante pourra mettre sur la voie les personnes les plus étrangères à la matière que je traite. Le premier besoin d'un négociant qui s'expatrie et qui vient, avec des capitaux considérables, enrichir une *ville* étrangère, c'est la considération; c'est une société agréable qui lui tient lieu de celle qu'il quitte et des liens de famille qu'il perd. Trouvera-t-il tout cela dans Avignon? Je n'ai point assez étudié le pays pour prononcer la négative; mais on dit que, soit attachement à certains préjugés gothiques, soit défaut de communication et de facilité à se lier avec les étrangers,

ceux-ci ne trouveront rien de ce qu'ils cherchent dans ce genre à Avignon. Dépendroit-il du gouvernement même de lever cet obstacle ?

Avignon étoit, avant la révolution, la résidence d'un vice-légat qui administroit au nom du Pape le Comtat Vénaissin et celui d'Avignon. Ces deux petits pays formoient deux états distincts. Cette influence italienne étoit terrible pour cette contrée; elle maintenoit avec soin cette ancienne division en deux parties, et l'observateur voyoit avec étonnement deux peuples distincts qui, appartenant à un même souverain et renfermés dans un territoire de moins de soixante lieues carrées, n'étoient cependant séparés par aucun obstacle naturel, physique ni moral. Les hommes qui y développoient le germe de quelque talent, étoient obligés de s'expatrier pour suivre l'impulsion de la nature et se rendre célèbres; et s'ils n'adoptoient pas une nouvelle patrie en apportant à la France le tribut de leurs talens, ce n'étoit qu'à Rome que leur souverain soupçonneux vouloit profiter de leurs connoissances, et jamais *Contadin* de mérite n'occupoit de fonction publique importante dans son pays.

L'administration étoit digne en tout de cette politique ténébreuse. Elle se contentoit de ne pas rétrograder, et se gardoit surtout d'éclairer ces peuples. Ceux-ci n'étoient point chargés d'im-

pôts directs, ils s'adonnoient à l'indolence au milieu de leurs oliviers et de leurs mûriers, et n'étoient réveillés qu'aux clameurs de la chicane, monstre insatiable qui rongeoit ce malheureux pays où les procès étoient interminables.

Ainsi la faim régnoit aux portes du palais de ce vice-légat, qui croyoit qu'un peuple est heureux parce qu'on ne lui demande rien, et qui ignoroit que c'est quelquefois en paroissant exiger de lui, qu'on lui communique ce mouvement heureux qui produit l'abondance et fait la richesse du citoyen et du gouvernement. Les rues d'Avignon étoient pleines de ce peuple dégradé qui vous accompagnoit sans relâche, qui vous attendoit aux carrefours où il soupçonnoit que vous deviez passer, et qui ravissoit ainsi par ces embuscades, souvent fort adroites, des aumônes forcées à l'étranger qui n'étoit pas au fait de cette étrange tactique.

C'étoit la fameuse reine Jeanne qui *avoit* vendu ce pays aux souverains Pontifes, pour une absolution; cette même reine qui rédigeoit à quinze ans des réglemens pour les lieux publics (1), et faisoit étrangler son mari à vingt-un ans. Cette prétendue vente devint le prix de l'absolution et de la liberté qu'elle sollicita ensuite de Clément VI; elle fit stipuler pour le prix de 80,000 florins, somme que Jeanne

(1) En date de l'an 1347.

devoit au Saint-Siège, pour dix années d'arrérages du tribut que lui payoit le royaume de Naples. Mais comme cette stipulation auroit été nulle, à cause des lois féodales qui ne permettoient d'avoir recours, à défaut de paiement, qu'au feude qui devoit les arrérages, on supposa dans le contrat que les 80 mille florins étoient réellement payés (1).

De crainte, encore, que la modicité du prix ne produisît, dans la suite, des moyens de faire casser la vente pour cause de lésion, l'adroit Pontife se fit faire donation du surplus. En signant ce contrat Jeanne devint innocente et libre, de prisonnière et coupable qu'elle étoit; ses sujets se crurent alors si peu liés par cette vente, qu'ils refusèrent de prêter serment à Clément VI.

Telle est l'histoire de cette vente célèbre que les rois de France ont toujours regardée comme nulle, et sur laquelle on peut beaucoup disputer sans s'entendre, si l'on ne veut pas distinguer de bonne foi les apparences des réalités. Au reste, les Avignonais ont toujours continué de jouir des mêmes droits que les autres sujets français : ils se sont distingués dans nos armées; le brave Crillon étoit Avignonais;

(1) Cette somme représenteroit 672,000 francs de la monnaie actuelle.

le chevalier Folard, le savant commentateur de Polybe, l'étoit aussi.

Les rois de France regardoient cette possession comme un frein imposé aux Papes. En étoient-ils mécontens, ils s'emparoient du Comtat, et ne le restituoient que quand leurs différends avec la cour de Rome étoient terminés. C'est ce qui arrivoit plusieurs fois à chaque règne.

Il étoit cependant essentiel pour la France de reprendre ce pays, qui étoit devenu le réceptacle des banqueroutiers, des usuriers, des contrefacteurs, et surtout des contrebandiers. On avoit été obligé de l'entourer de douanes, et ces douanes gênoient le transit des marchandises qui venoient de Marseille à Lyon. Mais les moyens que l'on employa pour en prendre possession furent odieux et peu dignes d'une grande nation. Avant d'en venir là, on arma les Contadins les uns contre les autres; on leur fit faire ce ridicule siége de Carpentras, qui ne coûta point de sang versé en combattant, mais qui, en exaspérant les esprits, produisit d'abord la glacière et les supplices populaires qui accompagnoient ses horreurs, et, depuis, tous les malheurs dont cette contrée a été la victime pendant la révolution.

Vaucluse m'occupera probablement les premiers jours de la semaine prochaine. Je suis

retenu ici par la bise (1) la plus violente et la plus froide que l'on puisse éprouver : elle revêt cette belle plaine d'un habit de deuil, et la teinte grisâtre qu'elle lui communique désenchante un pays enchanteur. Au reste, ce météore est trop fréquent et trop célèbre dans l'histoire naturelle de cette contrée, pour que je quitte cette vallée du Rhône sans vous en entretenir. Je cherche à recueillir quelques détails dans un pays où l'on sent plus qu'on n'observe, et où je trouverais plutôt le roman que l'histoire de la nature.

(1) Vent du nord-ouest très-fréquent dans la vallée du Rhône et dans les contrées voisines.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XXI.

REVUE *de quelques Ouvrages nouveaux sur la Hongrie.*

Le royaume de Hongrie, si intéressant sous le rapport de l'histoire naturelle et de la géographie, n'a été décrit jusqu'à présent que par des voyageurs étrangers, soit allemands, soit français ou anglais; et il n'a pu l'être que d'une manière imparfaite, parce que ces voyageurs, ne connoissant pas plus la langue du pays qu'ils *parcouroient*, que les mœurs et les usages des habitans, jugeoient de ce qu'ils voyoient d'après ce qu'ils avoient vu dans leur propre patrie; ou bien, faute de renseignemens, ils ne remarquoient pas ce qu'il y avoit de plus digne d'être observé. Heureusement les Hongrois eux-mêmes commencent depuis quelque temps à jeter un œil observateur sur leur propre pays, et déjà leur littérature s'est enrichie de plusieurs *voyages* et *recueils* relatifs à la géographie de la Hongrie. Fidèles au plan que nous nous sommes tracé, de recueillir dans ces Annales tout ce qui enrichit le

domaine de la science qui en fait le principal objet, nous allons faire l'analyse de quelques-uns de ces ouvrages.

I. *Reisen durch Ungarn und einige angrœusende lœnder :* c'est-à-dire, voyages en Hongrie et dans quelques pays adjacens, par Dom. *Teleki de Szék*, comte de l'Empire; traduits du hongrois en allemand par *L. de Nemeth.* Pesth, 1805.

Cet ouvrage est un recueil de quatre voyages successifs, entrepris, il y a douze à quinze ans, par M. *de Szék*, jeune gentilhomme que la mort a enlevé trop tôt aux sciences et à sa patrie.

Le premier des voyages contenus dans ce recueil concerne quelques contrées de la Haute-Hongrie. L'auteur partit de *Pesth* en 1793. Depuis cette ville jusqu'au bourg de *Peczel*, la route est très-sablonneuse; c'est dans ce dernier endroit que réside M. Gédéon-de-Raday, poète hongrois fort estimé, qui y a formé une bibliothèque très-riche, surtout en ouvrages sur l'histoire de sa patrie. De Péczel, l'auteur dirigea sa course vers *Godolo*, où le prince de Grassalkovik possède un magnifique château bâti à la française. Les environs de cet endroit sont couverts d'un sable mobile que le vent agite et chasse souvent avec tant de violence, que les herbes même qui y prennent racine, sont entraînées par le tourbillon et recouvrent avec le sable toute la route; mais à quelque distance de Godolo, le sol devient plus solide : une terre noire et fertile succède à ces dunes, et à mesure que le voyageur avance, de charmantes collines entrecoupées par de belles vallées, viennent récréer sa vue. La route qui conduit à *Saros-Patak*, en longeant le pied du mont *Matra* ou *Mastra*,

traverse divers cantons couverts de forêts et de vignes. L'auteur fait une description détaillée des cantons de Pesth, Reves et Borsod, dont voici l'essentiel. Le canton ou département du Pesth, est, après celui du Batzel, le plus grand de toute la Hongrie, et a 192 milles carrés d'étendue; la partie septentrionale en est la plus agréable et la plus peuplée : c'est ce qu'on appelle le district de *Waizn* qu'on peut regarder comme le magasin de provision de Pesth et d'Ofen; car, quoique les habitans de ces deux villes tirent également des autres cantons le blé dont ils ont besoin, il n'y a cependant que le district de *Waizn* qui les pourvoie en abondance de fruits, de bon vin de table, de bétail, ainsi que de bois. Le canton de *Reves*, joint à celui de *Szolnok*, forme une étendue de 120 milles carrés. C'est dans la partie du nord-ouest que se trouve la grande montagne de *Matra*, dont la plus grande masse s'étend entre les villages de *Parad* et *Markasz*. Auprès du premier de ces endroits, il y a des thermes très-salutaires, des mines, des fabriques d'alun et de vitriol, ainsi que deux verreries; l'autre partie, située vers le sud-est, est entièrement plate et extrêmement fertile. Il en est de même de tout le canton de Borchod, où l'on cultive beaucoup de blé et de vignes, et où l'on élève de fort bons chevaux. A *Saros-Patak* il y a un fameux collége réformé sur lequel l'auteur donne des détails fort étendus. Le nombre des étudians se monte à 2,000. Autrefois il y avoit, dans ce collége, une très-grande bibliothèque qui a été dispersée dans les troubles du 17[e] siècle. On a commencé depuis le 18[e] à en former une autre : ce que l'on y voit de plus curieux, c'est une bible polonaise, écrite très-élégamment sur du beau parchemin; elle a été traduite du hongrois par *Hedwige*, reine de Pologne, et fille de Louis I[er]. roi de Hongrie. Le musée du collége contient de beaux

apparats de physique, et une belle collection de minéraux. C'est dans le *Hegyallya*, ou la partie montagneuse du canton de *Zemplin*, que se trouvent les vignobles qui produisent le fameux vin de *Tokay*, et qui s'étendent depuis *Szanto* jusqu'à *Torouya*, dans un espace de sept milles de long sur deux de large.

Après avoir quitté ce canton, l'auteur visita la ville de *Kaschau*, dans le canton d'Abauyvar. Cette ville est, sans contredit, la plus belle de la Haute-Hongrie : située dans une large plaine sur le fleuve de Hernat ou Kundert, elle est défendue par une double enceinte de murs, et renferme beaucoup de jolies maisons; les habitans y sont au nombre de 15,000, pour la plupart Allemands ou Esclavons. Nous apprenons que depuis quelque temps on y a établi une grande manufacture de faïence, qui fournit de très-beaux ouvrages, et une fabrique de draps. L'auteur et le traducteur ne parlent ni de l'une ni de l'autre. A peu de distance de Raschau sont les eaux minérales d'*Herlein* ou *Rauka*, qui sont très-fréquentées par les Hongrois. De-là, l'auteur alla visiter les fameuses mines d'opales auprès de *Czerwenitza* ou *Veres Vagas*. Autrefois tout le monde avoit le droit d'exploiter ces mines; mais aujourd'hui la chambre royale afferme ce privilége à très-haut prix. Au lieu d'exploiter les opales par carrières ou par couches, on les exploite par sillons. On en trouve non-seulement auprès de Czerwenitza, mais encore dans le canton de *Scharosh* auprès de *Sovar*, ville remarquable par les salines qui fournissent annuellement environ 120,000 quintaux de sel, dont chacun, tous frais comptés, ne coûte au gouvernement que 24 sols (1). Non loin de Sovar, est la ville royale d'*Eperies*, siége du tribunal civil du

(1) Voyez sur ces salines l'ouvrage de M. *Bredetzky*, analysé ci-après.

département au-delà de la Theiss, et d'un collége évangélique. Ensuite l'auteur visita la ville royale de *Leutschau*, dans le canton de Zips. Les habitans, pour la plupart Allemands, se distinguent par leur politesse et par la bonne éducation qu'ils donnent à leurs enfans. Ils s'appliquent beaucoup au jardinage; aussi les légumes, spécialement les pois qu'on recueille dans les environs de Leutschau, ont la réputation d'être d'un goût exquis, et ils s'envoient dans toute la Hongrie. La bierre que l'on brasse dans cette ville est également renommée; on en expédie une grande quantité en Pologne. Malgré cela, Leutschau ne fait plus autant de commerce qu'autrefois. *Kasmark* est une autre ville royale aussi habitée par beaucoup d'Allemands, dont l'activité et le caractère social méritent des éloges. Cette ville, située sur la rivière de Poprad, dans le voisinage du mont *Tatra*, fait un grand commerce en toiles qui sont le principal objet d'industrie de tout ce canton. On assure qu'on en exporte au moins six millions d'aunes par an. Ces manufactures de toile, établies à Kasmark même, sont portées à un très-haut point de perfection, et fournissent, entr'autres, d'excellentes toiles bleues, qui se vendent très-bien dans les foires de Debretzyn, aux marchands grecs et arméniens. Il est à remarquer qu'un habile *chimiste* de la même ville, M. Pfeifer, tire depuis plusieurs années, d'une plante nommée *Isatis sativa* dans la botanique, une couleur bleue, aussi belle mais moins chère que le véritable indigo: malheureusement cet homme utile manque de moyens pour faire ses opérations en grand, et personne ne vient à son secours. Les habitans de Kasmark font aussi un grand commerce en vins de Tokay, qu'ils expédient pour la Galicie, la Pologne et la Silésie: quoique l'auteur assure que ce commerce ne met dans la circulation qu'une somme de 200,000 florins, nous

savons cependant positivement qu'elle se monte au moins au triple de cette valeur. De Kasmark l'auteur alla à *Iglo* ou *Neudorf*, une des seize villes royales de ce canton, et le siége de l'administration de ces villes. Les grandes mines de cuivre sont ce qu'il y a de plus remarquable dans les environs d'Iglo. La montagne qui les recouvre est composée d'ardoises. Auprès d'une autre ville de ce canton, appelée *Schmœlnitz* ou *Smolnok*, on trouve également de riches mines de cuivre ainsi que de vitriol, avec des fonderies. L'auteur décrit, d'une manière très-détaillée, les procédés employés à la préparation de ces objets (1). Il rapporte, entr'autres, que l'on fait passer l'eau vitriolique par des tuyaux et des canaux longs de plusieurs milliers de toises, et remplis de morceaux de fer, par le moyen desquels les parcelles de cuivre, dissoutes dans l'eau de vitriol, se précipitent et restent au fond : c'est la chambre royale d'administration, qui fait exécuter la plupart de ces opérations. *Schmœlnitz*, avec le bourg adjacent, forme un district particulier, soumis au département des mines ; le petit canton qu'on appelle *le siége des dix porteurs de lances* (*sedes decem lanceatorum*), dépend, depuis la diète de 1802, du tribunal du comité de Zips ; ce que le traducteur auroit dû faire remarquer.

L'auteur traversa ensuite plusieurs petits villages, savoir : *Haut Metzenseifen* et *bas Metzenseifen*, où l'on parle un jargon allemand presqu'inintelligible aux habitans d'Allemagne, et qui mériteroit d'être examiné par les savans qui s'occupent de l'histoire des langues ; *Jasso*, où il y a un beau couvent de Prémontrés ; *Torna* et *Szilitze*, dans les environs duquel est une grotte souterraine qui dans l'été est froide et contient de la glace, et où, dans l'hiver, au

(1) Consultez, sur le même sujet, le *Voyage minéralogique* du danois *Esmark*.

contraire, on sent un air doux et tempéré. Auprès du vi
lage d'*Agglelek*, situé comme le précédent dans le cant
de Torna, on voit une autre caverne remarquable, qui
remplie de pierres de tuf de toutes formes, et contient pl
sieurs pièces situées toutes à la file, et s'étendant à
distance d'environ deux milles (1). L'auteur passe p
Neusohl, Kremnitz et autres villes, sans faire des obser
tions intéressantes. C'est dans la fabrique de monnoie
Kremnitz qu'on frappoit dans les temps antérieurs to
l'or et l'argent qu'on tiroit des mines de la Hongrie; a
jourd'hui on transporte ces métaux en barres à la monn
de Vienne. Kremnitz a 10,000 habitans allemands ou escl
voniens. Non loin de cette ville est celle de *Schemni*
(Selmecz Banya) dans le comté de Hont; elle est trè
grande et renferme 19,000 habitans. Les mines d'arge
qu'elle possède sont les plus abondantes de toutes celles d
la Hongrie. Il faut dire aussi que l'exploitation s'y fait p
des procédés très-parfaits (2); l'école des mines établie
Schemnitz a fixé depuis quelque temps l'attention de tou
l'Europe, et elle est fréquentée par beaucoup d'étrangers,
surtout par les Allemands, les Espagnols, les Danois e
les Suédois. Les observations de l'auteur sur les mines d
Schemnitz et de Kremnitz ont besoin d'être rectifiées; il dit
« que les montagnes qui les renferment sont composées d'une
» pierre grise et argileuse, contenant du minerai, et mêlée
» tantôt à du quartz, tantôt à du schorl et à du spath de
» chaux. » Cette *pierre contenant du minerai*, n'est autre
chose que le porphyre de Hongrie, ou le *saxum metallife-
rum* de Born. La masse principale de ces montagnes est le

(1) On trouve une description de cette grotte dans le dernier des ouvrages analysés dans cet article.

(2) L'ouvrage de M. *Esmark*, qu'on vient de citer, donne sur ces mines des détails satisfaisans.

feldspath, qui se change souvent en argile dure, et donne au porphyre-syénite l'air du porphyre argileux; mais le schorl ne s'y trouve jamais : ce que MM. Born, Fichtel, Haquet et autres minéralogistes ont regardé comme tel, n'est que du *cristal d'amphibele*. Du reste, cette masse principale est entremêlée quelquefois de cristaux de quartz ou de mica noirâtre; mais le quartz y manque souvent entièrement, tandis qu'on est toujours sûr d'y rencontrer de *l'amphibole*, excepté lorsque le porphyre s'est déjà calciné : on n'y trouve pas non plus du spath calcaire (1). De Schemnitz, l'auteur retourna à Pesth par *Waitzen*, jolie petite ville épiscopale, avec une belle cathédrale bâtie par le cardinal Migazzi, avec de grands marchés, avec un institut pour les sourds et muets, et un très-vaste collége, autrefois nommé Thérésianum, et donné par l'empereur actuel d'Autriche aux états de Hongrie pour en former une école militaire pour les jeunes Hongrois.

L'auteur termine la relation de ce voyage par des observations générales et intéressantes sur les habitans des contrées montagneuses qu'il a parcourues. Il en résulte que ceux qui habitent la campagne sont presque tous des *Slowaques*, ou descendans d'Esclavons ou Slaves, et ceux qui demeurent dans les villes, des *Allemands;* dans les plaines on rencontre quelques *Magyares* ou Hongrois. Le peuple est en général pauvre dans ces pays-là, à cause de la stérilité du sol. Les Slaves sont d'une forte constitution; ils ont le cœur bon; mais leurs mœurs sont grossières : il en est de même des Allemands, à l'exception de ceux qui habitent les villes, surtout celles du canton de Zips où l'on parle aussi un dialecte moins dur que dans les campagnes. Les gens les moins cultivés et les moins instruits de ces contrées, ce sont les *Rusniakes*, ou descendans des Russes, qu'on trouve

(1) Nouvelle Gazette de Littérature, etc. Léipzick, n°. 59, 1808.

dispersés çà et là, et qui professent la même religion que les Valaques au-delà de la Theiss.

Le second voyage que fit l'auteur s'est étendu sur une partie de la Transylvanie. La relation commence par la description de *Klausenburg* (en hongrois Kolosvar), capitale de la Transylvanie et résidence de l'administration. La ville, quoique belle, l'est moins que celles de Hermanstadt et de Kronstadt. De-là l'auteur partit pour la ville royale de *Maros Vésérhely*, siége du tribunal civil du roi; il y a aussi un bon collége des Réformés, avec une imprimerie particulière. Après avoir traversé *Saromberke*, *Héderfaja* et *Bonyha*, notre voyageur arriva à *Ebesfalva*, (*ville d'Elisabeth*, et non *ville d'Eber*, comme le traducteur a rendu ce mot, page 83). Cet endroit est presqu'entièrement habité par des négocians arméniens. Le peu de Hongrois et d'Allemands qui y demeurent ne s'occupent que de l'agriculture et des métiers. La ville royale de *Schassburg* (Segeswar) que l'auteur visita ensuite, est jointe à une forteresse et n'a presque pour habitans que des Saxons de la secte évangélique. En quittant Schassburg, l'auteur passa par *Fehéregyhaz*, où le comte de Haller possède un beau château; *Székely-Kerestur*, *Szekely-Udvarkely*, où il y a une belle église et un gymnase catholiques, ainsi qu'un collége réformé; *Olah-Falu*, c'est-à-dire *village* de Valaques, dont les environs contiennent des eaux minérales; *Trik-Szereda*, *Szentz Lélek* et *Kerdi Vasarhely*, ville considérable, avec une belle église des Réformés. C'est dans les environs de cette dernière ville que se trouve le *Budos-Hegy*, ou *Mont Puant* (1), nommé ainsi, à cause des

(1) On peut consulter, à l'égard de cette montagne remarquable, *Lebrecht's Erdbeschreibung von Siebenbürgen*, Hermanstadt, 1804; et *D. Sartori's naturwunder der oesterreichischen monarchie*. Nous en donnerons une description.

exhalaisons sulfureuses qui sortent fréquemment des trous et des fentes que l'on y voit de distance en distance, et dont les bords sont enduits d'une couche de soufre. M. Fichtel et plusieurs autres minéralogistes du pays prétendent que le *Mont Puant* étoit autrefois un volcan, et ils veulent prouver cette assertion par l'existence des pierres de tuff autour de ces bouches à vapeur, ainsi que par celle de la pierre ponce dans toute la contrée. Nous ignorons jusqu'à quel point on peut ajouter foi à ce que dit M. Fichtel sur les nombreux volcans éteints dans la Hongrie et dans le pays de Transylvanie; mais ce que nous pouvons dire avec assurance, c'est que la pierre de tuff ne peut servir de preuve d'une révolution volcanique, et que la pierre ponce même peut être une production maritime, ce qui a été déjà prouvé par plusieurs géologues, nommément par Kirwan et Voigt.

Cette seconde relation se termine par des détails sur le district de *Raromszek*, dans le canton de Szeke. Le sol en est très-fertile; cependant il ne produit point de vin. On n'y trouve plus des bois que sur les montagnes. Tout le district est bien peuplé; les Hongrois et les Valaques qui l'habitent sont plus civilisés que ceux des autres contrées de ce pays. Une grande partie des habitans suivent le culte de Réformés; quelques-uns sont catholiques, d'autres sociniens ou unitaires; parmi les Valaques, un grand nombre est attaché à l'église grecque orientale.

Le troisième voyage, également intéressant, eut pour but les contrées méridionales de la Hongrie. L'auteur partit en 1794 de *Bude*, et dirigea sa course vers *Szegedin*; il traversa d'abord le bourg d'Ossa, celui de *Nagy-Koros*, contenant 12,000 habitans qui sont presque tous à leur aise, et tirent leur subsistance de leur nombreux bétail; et de *Keoskemet*, bourg très-considérable avec 24,000 habitans.

On y conserve dans les archives une quantité d'ordonnances et de missives turques, qui n'ont de curieux que le style despotique dans lequel elles sont écrites. En voici un échantillon : « Nous, par la grâce de Dieu, Aga de Katzi Szians,
» chargé d'affaires, et architecte du palais du puissant
» bacha d'Ofen, (*Bude*,) Kaivrakan ; aussitôt que vous,
» de juges Kecskemet et de Koros, verrez cet ordre puissant,
» je vous charge et vous ordonne, au risque de votre corps
» et de votre vie, d'envoyer sur-le-champ à Gran, assiégée
» par le redoutable bacha d'Ofen, des charriots avec atte-
» lage, savoir : vous, juges de Kecskemet 20, et vous,
» juges de Koros 15, avec des provisions pour deux se-
» maines. Si vos têtes vous sont encore utiles, vous ne
» tarderez pas une demi-heure après l'arrivée de cette
» mission ; et dans le cas que les charriots ne seroient pas à
» Ofen demain à midi, vos corps seront infailliblement
» exposés, et sécheront sur des poteaux. Nous payons pour
» chaque charriot 4 écus, soit aux juges, soit aux cochers,
» comme il vous plaira. Vous, juges de la ville, ne vous
» avisez pas d'y manquer, ou il faut que vous périssiez.
» A. D. 1685, le 11 août. »

Le principal objet d'industrie des habitans de Kecskemet, c'est le bétail. C'est dans les environs de ce bourg que se trouvent les bruyères les plus considérables de toute la Hongrie. De Kecskemet, l'auteur se rendit par *Felegyhaza*, grand bourg avec 8,000 habitans dans la petite Cumanie, à *Szegedin* ville considérable auprès du confluent des rivières de Theiss et de Maros. Elle a 16,000 habitans qui font pour la plupart un grand commerce en grains et en tabacs. Le traducteur n'auroit pas dû passer sous silence le théâtre hongrois qui s'est établi dans cette ville. Après avoir quitté Szegedin, l'auteur passa par les bourgs de *Grand-Becskerck*, de *Hatzfeld*, de *Torok-Becse*, de *Magyar-*

Becse et *Neuf-Verbasz*. Auprès de ce dernier endroit passe le *Canal de François*, rendu navigable en 1802; l'auteur en parle avec beaucoup de détails. De-là il se rendit à *Essek*, bourg avec 8,000 habitans et défendu par une forteresse très-redoutable, dont les casernes sont assez vastes pour contenir 30,000 hommes. Notre voyageur traversa ensuite *Vukovar* et *Novoszello*, et arriva à *Neusatz*. Cette ville royale, qui n'est séparée que par le Danube, de *Peterwardein*, la plus grande forteresse de la Hongrie, est dans une position très-favorable pour faire le commerce avec la Turquie. Le grand bourg de *Karlowitz* situé dans la même contrée, est habité par des Illyriens et des Naitzes; c'est là que réside le métropolite de l'église Grecque non unie, pour tous les états de l'Autriche. De Karlowitz, l'auteur se rendit par *Neuf-Paszova* et *Battanitza* à *Semlin*, bourg considérable sur le Danube, renfermant 9000 habitans, Raitzes, Allemands, Arméniens, Grecs ou Juifs, qui vivent presque tous du commerce. Le district de *Grand-Kikinda*, dans le canton de Torontal, sur lequel l'auteur donne des détails intéressans, est composé de onze bourgs royaux qu'on appelle les *bourgs privilégiés de la chambre*, et il paye à la chambre royale la somme de 38,000 florins. Quant au canton de *Torontal*, c'est un des plus grands et des plus beaux de toute la Hongrie, ayant 130 milles carrés d'étendue, et formant une plaine continue dont le terroir fertile produit en abondance toutes sortes de grains, et où l'on trouve les plus gras pâturages. Parmi les habitans de ces cantons il n'y a que peu de Hongrois; les autres sont presque tous des Raitzes, des Valaques, des Colons Allemands venus de la Franconie, du Palatinat et de la Souabe, ainsi que des Français de la Lorraine qui se sont établis dans ce pays sous le règne de l'empereur Charles VI et y ont conservé leur langue maternelle. La principale ville du

canton de *Temes*, que l'auteur décrit ensuite, c'est *Temeswar*, dont les habitans sont pour la plupart Raitzes ou Allemands et s'occupent particulièrement du commerce. La forteresse de Temeswar est une des plus grandes de la Hongrie. Le territoire de cette ville royale est compté parmi les plus fertiles du royaume, et les habitans laborieux y récoltent en grande quantité du blé, du vin, du lin et du tabac. Une partie de ce district est tout-à-fait plat, et entrecoupé d'étangs et de marais, de sorte que les joncs et la tourbe y suppléent au défaut du bois; tandis que l'autre partie, située vers le sud-est, se trouve suffisamment pourvue de bois et de montagnes, et renferme des mines et des eaux minérales. « Auprès de Saska, dit » l'auteur, il y a de l'eau de vitriol qui dépose ses parcelles » de cuivre par le moyen du fer qu'on y jette. »

Depuis la page 170 jusqu'à 191, l'auteur fait part au public des observations faites, dans ses excursions, dans quelques contrées de l'Esclavonie. Elles n'offrent pas de choses neuves. Voici une remarque utile sur les noms modernes des peuples qui habitent ces contrées.

» On donne actuellement aux habitans de l'Esclavonie, de la Croatie, Bosnie, Servie et Dalmatie, le nom d'*Illyriens*, parce que l'ancien *Illyricum* comprenait tous ces pays. Les anciens Illyriens se sont presque entièrement perdus parmi les *Slawes*, qui s'attribuent le nom de *Serbli* ou *Serbiens* (en langage vulgaire *Serviens*). On appelle *Raitzes* (*Ratzok*) les Illyriens d'aujourd'hui qui appartiennent à l'ancienne église grecque, parce que la plupart d'entr'eux sont venus de l'ancienne *Rascie* ou Servie méridionale (1). Par la dénomination de *Sclavoniens* on dis-

(1) L'idiome des Serviens et des Rasciens ressemble beaucoup au *russe*; tandis que le dialecte des Croates est presqu'identique avec le *polonais*. (*Note du Rédact.*)

tingue les habitans modernes de l'Esclavonie, des *Slaves* en Hongrie, qu'on appelle aussi *Slovakes*. Il y a en outre, dans l'Esclavonie, des Hongrois, des Allemands et des Bohémiens. Au lieu de mener une vie errante, selon la coutume de cette tribu, ces derniers sont obligés de labourer la terre; mais ils éludent tant que possible l'ordonnance qui leur impose ce devoir. Les Illyriens sont d'une forte complexion, et ont des mœurs rudes et incultes. Ils ont adopté beaucoup d'usages des Turcs; la polygamie, entre autres, est très-usitée parmi eux. L'auteur finit son récit par une notice sur les *Clementins*, petite peuplade particulière originaire de l'Albanie, et établie maintenant dans l'Esclavonie. Ils descendent apparemment des anciens Illyriens, et ont une langue et un costume particuliers. Dans leur émigration, ils ont amené de leur patrie des moutons dont la laine est très-fine; la race de ces animaux se propage considérablement dans ce moment-ci, et on la connoît dans le pays sous le nom de *moutons clementins*.

Le quatrième voyage de M. de Szek eut lieu en 1795, à travers la partie de la Hongrie située vers le sud-ouest, et à travers la Croatie jusqu'à Trieste. En partant de Pesth, notre voyageur se dirigea sur *Foldvar*, grand bourg, dans les environs duquel les vignes, ainsi que la pêche sur le Danube, sont d'un grand rapport. De-là l'auteur passa successivement par *Szakszard*, où il y a d'excellent vin rouge; *Kiltas*, *Nadas*, *Péesvarad*, beau bourg avec une fameuse abbaye, et *Pécs* ou *Fünfkirchen*, ville royale située dans un pays délicieux et entourée de beaux vignobles. Le commerce de cette ville est considérable. La bibliothèque épiscopale renferme beaucoup de livres et de manuscrits rares. On y voit aussi un cabinet de médailles bien fourni. On trouve à Pécs beaucoup d'antiquités romaines. Tous les endroits qu'on vient de nommer font partie du

canton de *Barany*, un des plus grands de la Hongrie, ayant 85 milles carrés d'étendue, et renfermant 366 bourgades. Ces habitans sont des Magyares ou Hongrois, des Allemands et des Bosniens. Il y a 26 bourgades entièrement habitées par des Allemands; il y en a autant d'occupées par les Bosniens; et beaucoup d'autres sont habitées par des Allemands et des Hongrois, ou bien par des Hongrois et des Bosniens. De Pécs, l'auteur continua sa route en traversant le canton de *Szalad*, où l'on trouve le bourg de *Szigelvar* avec une forteresse. C'est là que fut tué, en 1566, dans un combat contre les Turcs, le brave *Niclas Zriny*, le Léonidas de la Hongrie. Dans un autre bourg, nommé *Keszthely*, notre voyageur visita le *Georgikon*, fameux institut pour l'économie rurale, établi par le comte *Festeties de Tolna*. La partie du canton de Szalad, située entre la Drave et la Mur, sur les frontières de la Styrie, est appelée le *Murau*. C'est un beau pays, formant une presqu'île de 16 milles carrés d'étendue, et fertile en grains et en foin; il renferme en tout 113 endroits, dont la population se monte à 46,000 ames. Presque tous les habitans sont Croates et de la religion catholique. Le pays de *Murau* appartient en entier au comte Festeties de Tolna.

Après avoir passé le Danube, notre voyageur entra dans la Croatie et se rendit directement à *Warasdin*, ville royale, grande et belle, dont il faut lire la description dans l'ouvrage même. De-là il partit pour *Agram*, ville royale éloignée de la précédente de 10 milles et renfermée dans des montagnes; elle contient 18,000 habitans, et elle est la résidence de l'administration royale de la Croatie et de l'Esclavonie : il y a aussi une académie royale. En quittant Agram l'auteur se dirigea sur *Karlstadt*, ville royale dont le commerce est très-considérable. La route, qui de cette ville mène à Fiume, et qui porte le nom de *route de Charles*,

ou *Via Carolina*, est très-belle et mérite les éloges que l'auteur lui donné. A Fiume la langue italienne est devenue la langue dominante, et la société même y est sur le ton italien.

On trouve encore dans cette relation des détails importans sur les pays maritimes de la Hongrie, sur la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie. Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche d'en transcrire une partie.

II. *Beyträge sur topographie des Kœnigreiches Ungarn*, c'est-à-dire, matériaux pour servir à la Topographie de la Hongrie, par *Samuel Bredetzky*. Vienne, 1805. 4 vol. in-8°.

Parmi les divers morceaux de ce recueil, il y en a de fort intéressans et d'autres qui le sont moins. C'est surtout sous le rapport d'histoire naturelle qu'ils méritent d'être lus, parce que c'est la partie la moins connue de la topographie de la Hongrie. Dans le premier volume on distingue les *lettres sur les Karpathes*, par *Berzeviczy* et *Asboth*; de temps en temps seulement on rencontre de légères erreurs inévitables dans ces sortes de matières. Le rédacteur, M. Bredetzky, a inséré dans ce même volume une description de la *Grotte des Dragons*, près Demenfalva, ainsi qu'un article sur la ville d'*Oedenburg*, dans lequel on trouve d'importans détails sur l'histoire naturelle et la statistique; ce volume ne se trouvant pas entre nos mains, nous nous arrêterons un peu plus long-temps sur les autres. Voici les titres des morceaux contenus dans le second volume, aveo quelques notes que nous avons cru utile d'en extraire.

I. *Les Salines de Sovar*. Jusqu'en 1752 on s'est contenté,

à Sovar, de se servir de sel brut; mais quand la carrière fut tout-à-coup submergée par l'eau, on commença à faire le sel d'après les procédés connus, et en 1800 on a construit à cet effet un nouveau bâtiment à la manière des salines de Tyrol; il en résulte qu'on économise par-là la moitié du bois qu'on y employait autrefois. Dans les montagnes de *Hoivisz*, *Simonka*, *Dubova* et *Gedlovetz*, appartenant toutes aux salines de Sovar, on trouve de belles opales. — II. *Les rochers de Szulyo*. Cette description poétique faite par une dame, présente un tableau assez animé. — III. *Sur la vie de J. M. Korabinsky*, auteur d'un bon dictionnaire géographique et historique, et d'un Atlas portatif de la Hongrie. Ce savant a éprouvé beaucoup de malheurs et n'a obtenu aucune récompense. — IV. *Topschau*. On trouve dans cet article des détails longs et minutieux sur la petite ville allemande de Topschau dans le canton de *Gomor*; mais l'auteur a eu tort de ne point parler des carrières de cobalt et de fer qui se trouvent dans les environs, ainsi que du dialecte particulier qu'on parle dans cet endroit. — V. *Voyage de Keszthely, dans le comté de Szalad à Veszprim*. Ce morceau intéressant présente, entr'autres, une description satisfaisante des montagnes coniques et isolées de *Badatson*, *Keski*, *Csobancz*, *Hegyesd*, *Helap* et *Szent-Gyorgy*. Le chemin qui conduit au mont *Badatson*, est entièrement recouvert de basaltes et d'autres pierres poreuses, qui cependant ne semblent être que du tuf. Dans le lac de Balaton, sur le territoire du village de *Kajar* et auprès de Kock, on ramasse du sable de fer. La ville épiscopale de *Veszprim* fait beaucoup de commerce de blé et de vins qui y viennent très-bien; malheureusement elle manque d'eau, étant située sur une montagne rocailleuse. — VI. *Œdenburg*. L'auteur décrit avec beaucoup d'exactitude les environs de cette ville et du lac de *Neusiedl* dont le

rivage occidental est couvert de vignobles appartenant à cet endroit. La chaîne de montagnes qui ceint ce vaste bassin est composée de chaux et d'argile ; de temps à autre on rencontre des couches de gneis. Autour du lac la température est toujours plus douce qu'à Œdenburg même, parce que les promontoires qui touchent au lac forment un plan incliné sur lequel les rayons du soleil dardent perpendiculairement, et que le lac est par sa nature un conducteur du froid. Sur la montagne appelée *Brennberg*, il y a de bonnes carrières de charbon de terre qui, en 1800, en ont fourni 138,114 quintaux ; leur produit s'élève maintenant, dit-on, à 500,000. Quant à la ville d'Œdenburg, elle n'est pas une des plus considérables de la Hongrie ; en 1802 il y avoit 775 maisons et 12,319 habitans. Les foires de cette ville sont importantes ; l'Autriche y achète 40,000 bœufs et 80,000 porcs. Les vignobles d'Œdenburg contenant 1,920,060 toises carrées, donnent par an 32,000 eimer d'un excellent vin rouge. — VII. *La ville de Marie-Thérèse.* Cette ville royale a 3,000 maisons et 20,000 habitans, et un territoire de 160,000 *joch* ou arpens, dont chacun contient 2,000 toises carrées. Quelle vaste banlieue ! il n'arrivera pas dans cette partie de la Hongrie ce qui arrive en Silésie, où les villages se joignent et se confondent ensemble. — VIII. *Le Berger hongrois* avec une gravure. L'habillement d'un berger de *Szymeg* consiste en une chemise de toile, et en de larges pantalons de la même étoffe bien enduite de graisse, tant pour en prolonger la durée que pour garantir le corps contre la vermine et contre la piqûre des mouches : il porte continuellement ces deux objets jusqu'à ce qu'ils le quittent eux-mêmes en lambeaux. Les pieds sont enveloppés dans des chiffons de toiles, et un morceau de cuir assujetti avec des courroies tient lieu de semelles. Outre un chapeau rond orné de rubans et un manteau blanc de

grosse laine, ces pâtres sont munis d'une besace suspendue à l'épaule par une large courroie, garnie ordinairement d'une double ou triple rangée de boutons de métal : une petite hache (*valaska*) fixée à un long manche, est leur arme soit d'attaque, soit de défense, contre les animaux et contre les hommes ; ils savent la lancer avec grande adresse à une distance de vingt ou trente pas. Les cheveux bien graissés de lard, sont arrêtés des deux côtés sous les oreilles avec des nœuds. Ils n'ont presque aucune idée de dieu ni de religion, et sont capables de se porter au meurtre pour une garniture de boutons. Voilà le sauvage dont on nous retrace ici le portrait. — IX. *Sur les colonies de la Hongrie.* L'auteur de ce morceau traite particulièrement des anciennes colonies allemandes établies dans le canton de Zips et dans la Transylvanie. L'auteur pense que celles de la Transylvanie sont venues du Bas-Rhin, et celles de Zips, de la Haute-Saxe et de la Franconie : quant à cette dernière assertion, elle n'est pas à l'abri de toute objection. On a prouvé que les premiers Colons allemands, dans le canton de Zips, sont également originaires du Bas-Rhin ou du Palatinat, bien qu'ils portent le nom de *Saxones* dans les anciennes chartres des roi hongrois, et que par leur langage et leur caractère ils diffèrent essentiellement des autres colons, leurs *compatriotes*, établis en Hongrie. Ce n'est que dans les temps postérieurs que des montagnards de Saxe et de Franconie vinrent également s'établir dans le comté de Zips, où l'on parle encore aujourd'hui deux dialectes bien différens, dont l'un ressemble à celui de Flandre, d'Alsace, de Trèves et de la Transylvanie allemande ; et l'autre à celui de la Saxe, comme on le voit dans les recueils d'idiotismes publiés par les professeurs Genersich et Kumi. Le rédacteur a aussi ajouté à ce volume une collection d'idiotismes du pays de Zips.

Les articles contenus dans le troisième volume sont :

I. *Revue de la littérature topographique du royaume de Hongrie, dans les années* 1801, 1802 et 1803. On y trouve, entr'autres, une liste des cartes sur la Hongrie, publiée dans ces années. II. *Le lac de Neusiedl* (*Ferto*). L'auteur de ce morceau prouve que ce lac n'est point, comme on a cru auparavant, le *Peiso* de Pline, mais qu'il est d'une date plus récente que celui-là, dont on reconnaît encore les traces dans un ravin entre Saint-Georges et Lansitz. Parmi les preuves que l'auteur allègue à l'appui de cette assertion, et qui pour la plupart sont bien déduites, il fait voir que le lac *Pelso* d'Aurélius Victor, et le *Peiss* de Pline, ne sont que le même lac, et que ce ne peut être celui de *Neusiedl*, ou le *Ferto*, puisque Aurélius Victor dit tout simplement que l'empereur Galerius fit conduire les eaux du Pelso dans le Danube, afin de regagner un terrain susceptible d'être défriché (1). Voici comment l'auteur prouve que le lac de Neusiedl est d'une époque très-moderne. D'abord les Romains, qui cependant ont vécu dans cette partie de la Pannonie, ne font aucune mention de ce lac : aucun Itinéraire, ni même les fameuses Tables de Peutinger, n'en parlent. Dans les chartres conservées dans les archives d'Œdeinburg, ce lac est toujours appelé *Ferto*; et même, dans un acte publié en 1339, on lui donne le nom de fleuve; et un autre acte de 1366 cite des villages situés à l'endroit où est maintenant le lac de Neusiedl. Toutes ces raisons engagent l'auteur à croire que ce lac s'est formé peu-à-peu, dans le 10e ou 11e siècle, par la stagnation des eaux de la rivière de Ferto, qui, faute d'une pente nécessaire dans ces marais, ne pouvaient s'écouler. On pourrait objecter que la salure des eaux de ce

(1) « *Agrum satis reipublicæ commodantem, cæsis immanibus silvis atque emisso in Danubium lacu Pelsone apud Pannonios fecit.* »

lac annonce qu'il date de l'époque à laquelle l'Océan s'est retiré des plaines de la Pannonie ; mais si on soumettait ces eaux à des recherches chimiques, on trouverait sans doute qu'elles ne sont salées que parce que le fond du lac est impregné d'un acide minéral qu'on trouve même sur ses bords, et qui leur donne la qualité d'être un bon purgatif. Il est à regretter que sous le rapport chimique il n'ait point encore été examiné attentivement. Les montagnes qui entourent ce lac renferment beaucoup de pétrifications. L'auteur de cette description a trouvé en 1803, dans une carrière à Œdenburg, représentée dans l'ouvrage par une jolie gravure, une dent d'éléphant de 13 livres pesant. III. *Sur les carrières de sel à Rhonaszek.* Parmi les nombreuses erreurs physiques et chimiques dont cet article fourmille, on trouve néanmoins quelques détails curieux. « La moindre » commotion dans ces mines, dit l'auteur, est dangereuse, » on ne peut pas y tirer un coup de pistolet, ni sonner du » cor. » Ceci est totalement faux. A Wielitzka en Galitzie on détache les blocs de sel, en les faisant sauter par le moyen de la poudre, sans que l'explosion produise le moindre effet sur le reste de la mine. Il se trompe également, lorsqu'il dit que l'atmosphère dans les salines de Rhonaszék est chargée de vapeurs suffocantes et méphitiques, composées de particules de soufre *arsénical* : si cela était, le *sel de* Rhonaszék serait le plus dangereux poison. IV. *Sur la ville épiscopale de Neutra.* C'est une description bien faite de la charmante ville de Neutra, située sur la rivière du même nom, et habitée par des Sclavons qui tirent un grand profit des vignes dont les environs de la ville sont plantés ; semblable au Nil, la rivière de Neutra fertilise les campagnes adjacentes par ses débordemens annuels. V. *Fragment d'un voyage d'Œdenburg à Stein sur l'Anger, avec quelques remarques sur la position des Romains en Pannonie.* La

ville de Stein sur l'Anger était appelée *Sabaria* par les Romains, qui ont occupé ce pays jusqu'à Œdenburg où l'on trouve souvent encore des médailles, des urnes, des lacrymatoires et des pierres avec des inscriptions romaines. Deux auteurs, Jordan et Schœnwisner (1), prétendent qu'à la place d'Œdenburg était anciennement la ville nommée par les Romains *Scarabentia*; mais notre voyageur réfute leur opinion par des raisonnemens solides que voici.

Ces antiquités, dont on vient de parler, ne se trouvent que dans un espace très-borné, et tel qu'il a bien pu être assez vaste pour un camp, mais non pour une ville : d'ailleurs il n'est pas probable que les Romains, grands amateurs de belles plaines, se soient établis dans ce passage étroit où l'on manque de sources. M. Schœnwisner ne fait qu'une supposition gratuite, en disant que les Romains, pour aller de *Sabaria* à *Vindobona* (Vienne), prenaient la route qui encore aujourd'hui conduit de Stein sur l'Anger à Vienne. Auprès de Stein il reste encore des monumens antiques que l'auteur décrit. VI. *Pistian* (*Posthény*) et *Teplitz.* C'est une notice sur le village de Posthény dans le canton de Neutra, et des eaux thermales de Teplitz, situées dans les environs du village. L'auteur de cette notice mérite d'être blâmé d'avoir fait le panégyrique de ces bains, au lieu de les avoir examinés sous le rapport chimique. A l'en croire, les bains de Teplitz sont un remède universel dans toutes les maladies. « *Il n'est point extraordinaire*, » ajoute-t-il sérieusement, *de voir des personnes qui ar-* » *rivent avec deux béquilles, essayer une walse au bout* » *de quelques semaines.* » Que ce bain ferait bientôt fortune si cette assertion était vraie ! VII. *Mélanges d'his-*

(1) M. Schœnwisner est auteur d'un ouvrage intitulé : *Antiquitatum et historiæ Sabariensis ab origine usque ad præsens tempus libri novem.*

toire naturelle, particulièrement du règne minéral. Cet article contient, entr'autres, une notice sur la pierre cellulaire qu'on trouve au pied du mont Tatra dans le canton de Zips, et qui, étant fendue, représente l'intérieur d'une ruche ou d'un nid de guêpes. L'auteur se trompe cependant s'il croit que cette pierre est unique dans son genre. On en a découvert en Autriche aussi bien qu'en France.

Dans le quatrième volume, on trouve les morceaux suivans : I. *Fragmens de Daniel Cornides, relatifs à l'histoire de la civilisation et de l'industrie commerciale des villes de Hongrie.* Il résulte de cet article que, dans le 15e et 16e siècle, les arts, l'industrie et le commerce florissoient plus qu'actuellement ; qu'on doit aux Hongrois diverses inventions, et que plusieurs procédés des arts et des métiers ont été en usage en Hongrie plutôt qu'en France, en Angleterre, etc. — Dans la Transylvanie, les manufactures avoient déjà, au 14e siècle, atteint un si haut degré de perfection, que les marchands de ce pays-là expédioient leurs marchandises indigènes à Vienne, Prague, Venise, Cracovie, etc.; ce que l'auteur prouve par plusieurs documens historiques. « La splendeur de la cour, dit M. Engel » dans la préface de cet article, sous un Charles Robert et » Louis Ier, la puissance de l'empire hongrois, puissance » qui, sous Louis Ier, s'étendoit depuis la mer du *Nord* » jusqu'à la mer Noire et à l'Adriatique, la route de com- » merce qui traversoit la Hongrie, tant que le cap de » Bonne-Espérance ne fut pas découvert, et que chez les » autres peuples la navigation étoit encore au berceau, » l'échange avantageux que faisoient les négocians hongrois » avec ceux de Constantinople, Venise, Prague, Breslau, » Varsovie, Dantzick et Kiew, animoient l'esprit d'in- » dustrie en Hongrie à un point éminent. Sigismond, em- » pereur et roi, lui fournit de nouveaux alimens en met-

» tant la Hongrie en rapport direct avec l'Allemagne, et en » accordant aux représentans des villes allemandes en Hon- » grie le privilège de voter à la diète. » Voici un extrait des notes intéressantes de l'auteur relativement à l'état des arts et métiers en Hongrie et en Transylvanie, à cette époque. 1°. *Fabricans d'éperons*. L'usage des éperons chez les Hongrois est de la plus haute antiquité. 2°. *Fabricans de fils d'archal*. Ce métier étoit exercé, en Transylvanie, vers l'an 1376 par les épingliers; et en Hongrie on se servoit généralement de fils de cuivre jaune, vers 1440. 3°. *Tanneurs de cuirs*. Il est parlé de tanneurs dans les actes publics au commencement du XIe siècle. Les peaux et cuirs fins s'y fabriquoient bien plutôt qu'en Allemagne; et l'apprêt des cuirs dits de Hongrie est absolument une invention hongroise. 4°. *Peaussiers*. On peut également prouver historiquement que les Hongrois ont exercé de très-bonne heure ce métier. 5°. *Vitriers*. Il y a eu des vitres et des vitriers en Hongrie long-temps avant qu'il n'y en eût en France, Angleterre, Portugal et en Suède. On y faisoit des gobelets de cristal dès le XVe siècle. 6°. *Couteliers*. La Transylvanie a eu des couteliers 201 ans avant l'Angleterre où le premier couteau ne fut fait qu'en 1563. (Voyez les *sketches of the history of man*.) 7°. *Papetiers*. Depuis l'an 1300 on a fabriqué en Hongrie du papier de chiffons. 8°. *Drapiers*. Le drap se fabriquoit déjà dans le XIIIe siècle en Hongrie, et dans le XIVe en Transylvanie. 9°. *Orfèvres*. Il y en a eu en Hongrie dès l'établissement de la monarchie. 10°. *Horlogers*. Quand l'art de l'horlogerie étoit encore dans l'enfance en Europe, le prince de Transylvanie, Jean Zapolya, possédoit déjà une bague enrichie d'une montre qui sonnoit non-seulement les heures, mais qui indiquoit encore le cours des planètes, et dont il fit cadeau, en 1566, à Soliman, empereur de Turquie.

11°. *Peintres.* Le plus ancien monument de la peinture qu'on remarque en Hongrie, c'est un portrait du roi Etienne Ier, et de son fils Emerich, à Gran. 12°. *Imprimeurs.* Ce fut en 1472 qu'on établit à Bude la première imprimerie de ce pays. 13°. *Usage de la poudre à canon et des arquebuses.* Selon une ancienne chronique, conservée à la bibliothèque impériale à Vienne, le roi Salomon s'est servi de canon au siége de Belgrade en 1073. Il est probable que c'est de l'Orient que les Hongrois ont apporté l'usage de la poudre à canon et des arquebuses. En 1566, le fameux général Nicolas Zriny, commandant de Szigeth, se servit contre les Turcs de mortiers et de bombes. Nous remarquerons ici, en passant, que Saint-Foix (1) se trompe grossièrement, en attribuant l'invention des bombes à un évêque de Munster qui ne parvint à l'évêché qu'en 1650, c'est-à-dire vingt ans après que l'usage des bombes fut introduit en France, et soixante-deux ans après le siége de Wachtendonk en Gueldre, où l'on s'en servit suivant *Strada*, x, 2. Ainsi, tout en voulant jeter du ridicule sur le clergé, M. de Saint-Foix s'en est couvert lui-même. — II. *Coup-d'œil physique et topographique sur le comté d'Œdenburg.* C'est une description très-bien faite du beau pays d'Œdenburg, dont les productions principales sont le blé, du vin et des fruits excellens, des charbons de terre, la tourbe, le minerai de fer, du quartz, du bois, etc..... Le bétail, le gibier, les poissons et les oiseaux aquatiques y abondent; le climat de ce pays est doux et agréable. On y fabrique du sucre, du salpêtre, de la potasse, du verre, des poteries, etc..... Ce comté est habité par des Allemands, des Hongrois et des Croates qui paient, en contributions annuelles, la somme de 204,875 florins. — III. *Coup-d'œil physique et topographique sur le comté de Zips.* Moins

(1) Essais historiques sur Paris, tom. IVe, p. 143, édit. de 1762.

complet que le précédent, cet article renferme quelques détails minéralogiques sur les environs de Kesmarck, Leibnitz, Lomnitz, Matzdorf, Teplitz, Tillendorf, Johannsdorf et Saint-André. Dans ce dernier endroit il y a plusieurs sources minérales, dont l'eau sert aux gens du pays de levain pour faire le pain. A Laudok on voit une chaîne de montagnes formées de blocs de pierre calcaire et de marbre. — IV. *Quelques détails sur Tolna.* Ils sont, pour la plupart, intéressans, et traitent de la culture du tabac, de la pêche du *hausen*, de la fabrication de la potasse, de l'éducation des lièvres à soie ou lapins de Hongrie, etc..... — V. *Description d'une tête de bœuf à demi pétrifiée.* Cette tête, trouvée, il y a vingt-un ans, auprès de la rivière de Torissa, canton de Scharosh, est moins pétrifiée que desséchée et endurcie. — VI. *Essai d'une faune entomographique d'Iglo.* L'auteur de cet article décrit, entr'autres, les papillons des environs d'Iglo, et dit qu'il en a découvert quelques nouvelles espèces, par exemple, de la famille du *Papilio heliconius*, L.; des espèces abâtardies du *Papilio machaon*, *Pap. iris*, *Pap. aglaia*, du *Spinx ocellata*, etc....

Parmi les gravures dont ce volume est orné, l'une représente un bailli d'un village saxon en Transylvanie; et une autre, un slavon de la frontière de Moravie.

III. *Neue Beytraege, zur topographie und statistik des Kœnigreichs Ungarn.* Nouveaux matériaux pour servir à la topographie et à la statistique de la Hongrie; par *Sam. Bredetzky.* Vienne et Trieste, 1807.

Voici les articles qui composent la suite de l'ouvrage dont nous venons de parler :

1. *Description du mont Tatra, faisant partie des montagnes Carpathiennes, dans le pays de Zips.* Cette description qui se lie à celles qui ont été publiées précédemment par Hacquet, Townson, Fichtel et autres, pourra servir désormais de guide à ceux qui désirent visiter les montagnes remarquables dont le Tatra n'est qu'une partie. On peut cependant reprocher à l'auteur plusieurs erreurs, ou du moins des fautes provenant sans doute d'inadvertance. Quoique Fichtel prétende que les Carpates sont les plus hautes montagnes des états d'Autriche, on sait cependant qu'il y en a de plus élevées en Stirie et en Carinthie. Selon Townson, la hauteur de la pointe de *Commitz* n'est que de 1350 toises, et celle du *Krivan* de 1303 toises au-dessus du niveau de la mer. Les Carpates sont au nombre des montagnes primordiales; elles consistent presqu'entièrement en granit; sur le revers occidental la roche se change cependant en une espèce de *gneuss*. Ce que l'auteur dit d'un métal qu'on y trouve dans le minerai et qui ressemble à *l'or blanc*, est trop vague pour qu'on puisse y ajouter foi. Qu'a-t-il voulu dire par *or blanc*? est-ce le platine? On n'en peut guère supposer l'existence dans les Carpates. L'auteur paroît se tromper également sur les raisons d'un phénomène de ces contrées, c'est un lac dont les eaux sont très-vertes et qu'on appelle pour cela le *Lac Vert*. Nous ne croyons point avec l'auteur et avec plusieurs savans que ce soit la dissolution des parcelles de cuivre et de fer, par le moyen de l'acide de vitriol, qui donne au lac cette couleur; car si cela étoit, il faudroit que l'eau qu'on y puise conservât cette teinte : mais l'on sait qu'elle est très-claire et limpide; d'ailleurs, plusieurs essais chimiques faits pour constater l'opinion commune, ont montré qu'il n'y a point de parcelles de cuivre ou de fer dans ce lac. Nous croyons avec plus de fondement qu'il faut chercher la cause de

phénomène en question, tout simplement dans l'optique et la dioptique; et nous savons positivement qu'on en peut voir de pareils dans un grand nombre de fleuves (1). — II. *Description topographique de la grotte de Baradla auprès du village d'Agtelek, dans le comté de Gomor*, avec deux gravures. Nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur sur l'origine de cette grotte, qu'il attribue à une révolution volcanique, par la raison qu'on y trouve du quartz, du *trapstein*, etc.... Depuis qu'on a découvert quelques volcans anciens, on veut en découvrir par-tout, et le plus léger indice suffit souvent aux naturalistes pour les confirmer dans leur opinion, ou plutôt pour donner une apparence de vérité à leurs hypothèses. — III. *Supplément à la description physique et topographique du canton de Zips*. On y trouve des détails intéressans sur les environs de *Bela*, *Bauschendorf* et *Oberrauschenbach*, où l'on trouve de belles pierres cellulaires, reposant sur du tuf calcaire, des eaux sulfureuses et des bains de soufre calcaire. Dans la contrée qui s'étend à l'est vers la Gallicie, il y a de beaux cristaux de roche, et du *hornstein* d'une couleur noire et bleuâtre. — IV. *Continuation de l'essai d'une faune entomographique d'Iglo*. C'est un catalogue des phalènes et des autres insectes qui se trouvent dans les environs d'Iglo en Hongrie. A côté des dénominations latines, l'auteur a joint les noms allemands, hongrois, slavons, français et anglais.

On voit par ce court extrait que le recueil de M. Bre-

(1) Dans le *Journal de la Hongrie*, recueil très-intéressant dont nous espérons pouvoir donner un jour l'analyse, et qui est publié par M. *Schedius*, on trouve la véritable explication du phénomène du *Lac Vert*. L'aspect de ce lac est dû à des touffes de *pinus cembra*, et à la réflexion de leur teinte verte. Cette explication, démontrée par des preuves tirées de la catoptrique, est due à M. *Stunder*, peintre danois, qui exerce son talent à Pesth en Hongrie. *Voyez* ledit *Journal*, vol. V, art. 2. (*Note du Réd.*)

detzky est d'un grand intérêt pour la science géologique ; et il faut espérer qu'il l'augmentera bientôt de quelques nouveaux supplémens. (Article de M. *Depping*.)

HISTOIRE DE FRANCE *pendant le XVIIIe. siècle ; par M.* LACRETELLE *le jeune*, tom. 3e (1).

L'AUTEUR de cet excellent ouvrage annonçoit, dans sa préface, que le 3e volume seroit en grande partie consacré au tableau littéraire et philosophique du 18e siècle. Ce travail, si important par lui-même, paroît aujourd'hui, et va nous fournir une nouvelle occasion d'apprécier les talens et l'impartialité de l'historien.

Traitant ce sujet difficile dans les rapports qu'il peut avoir avec les évènemens du 18e siècle, et voulant que ce tableau servît à expliquer les faits imposans et terribles au milieu desquels il s'est terminé, on pense bien que M. Lacretelle ne s'est point borné à apprécier le mérite scientifique et littéraire d'une époque fertile en grands écrivains. Pour atteindre son but, il avoit à considérer dans cette littérature un côté bien plus important : il avoit à tracer son histoire morale ; il avoit à dévoiler les causes qui ont jeté des hommes puissans en génie et en talens hors de la route de leurs prédécesseurs, et à déterminer l'influence que ces mêmes hommes ont exercée sur les peuples : voilà quelles étoient ses obligations ; dire qu'il les a remplies dans toute leur *étendue*, c'est faire assez son éloge.

Un écrivain distingué a posé ce principe fécond en résultats : « La littérature est l'expression de la société » ; et des hommes qui tiennent à honneur de suivre les traces de cet écrivain, tout en commençant par adopter ce principe incontestablement vrai, ne se sont pas apperçus que leurs déclamations tendoient à prouver l'idée contraire ; ils ont voulu soumettre tous les événemens des siècles à l'influence des doctrines philosophiques, et ils ont négligé de rechercher les causes pour ne s'occuper que des effets. Ce défaut

(1) Volume in-8°. de 410 pages. Prix 5 fr. broché, et 6 fr. 25 cent. *franc de port* par la poste. A Paris, chez F. *Buisson*, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 10.

remarquable dans la plupart des ouvrages qui traitent de la littérature et de la philosophie du 18[e] siècle, n'a pas échappé à M. Lacretelle. On voit qu'il se hâte de l'éviter. Dès les premières pages de ce volume, il examine les causes de cette révolution dans les idées qui s'annoncent à l'aurore du siècle, et qui éprouvent des variations sensibles dans toute sa durée.

Trois grandes époques se font remarquer dans l'histoire de l'esprit humain au 18[e] siècle, et c'est la vie de Voltaire, le représentant en quelque sorte de ce siècle fameux, qui va nous les fournir. Depuis son entrée dans le monde jusqu'aux jours de son exil chez les Anglais, on voit poindre cet esprit d'innovation que Fontenelle et Lamothe introduisoient en littérature, et cet esprit frondeur et irréligieux qui perçoit dans Œdipe et dans les Lettres Persannes. « Le secret et le talent de Voltaire, dit M. Lacretelle, avoient éclaté en même-temps. Chaque trait de sa conversation indiquoit un désir impérieux de braver et d'insulter les croyances religieuses. Ce moyen de célébrité le séduisoit, comme si son génie ne lui en eût pas fourni d'autres. Les plaisanteries qu'on se permettoit à la cour du Régent sur les objets les plus sacrés, n'excitoient que trop sa fougue indiscrette. Cependant, doué d'un sens juste et profond, il se faisoit des objections sur un dessein pernicieux. Jeune, il parvint à s'imposer un frein qu'il écarta dans un âge mûr; il ne voulut porter ses premiers coups qu'au fanatisme. »

Il paroît assez extraordinaire, au premier abord, qu'au moment où Voltaire, Montesquieu, Fontenelle, Lamothe attaquoient de hautes renommées, frondoient quelques vérités qu'on regardoit comme inattaquables, et portoient dans la discussion des matières sérieuses une légèreté jusqu'alors inconnue; il paroît, dis-je, extraordinaire de voir à la même époque les Sacy, les Vertot, les Mongault et quelques autres, inébranlables sur les anciennes doctrines. Mais l'étonnement cesse lorsqu'on se rappelle qu'il existoit dans les derniers temps du règne de Louis XIV, deux sociétés entre lesquelles se partageoient et les grands seigneurs et les hommes de lettres. Dans l'une d'elles on conservoit cette réserve et ce ton des convenances, et ce goût du juste et de l'honnête qui distinguoient les belles années du grand siècle. On savoit y plaisanter sur les ridicules, mais tout ce qui tient aux

questions de la morale et de la politique en étoit banni ; on ne cherchoit point à découvrir dans le Télémaque des leçons adressées à un roi qui s'éteignoit dans l'infortune ; on n'admiroit dans cette belle production que le mérite de la composition et les charmes du style. Pour faire une distraction à des revers passagers, on se plaisoit à redire quelquefois ces brillantes campagnes qui avoient reculé les bornes de la France ; on ne s'étendoit point avec complaisance sur les fautes de la cour et sur leurs funestes résultats ; on étoit encore trop éminemment Français dans ces réunions, pour ne pas excuser un monarque qui savoit se montrer supérieur à ses destinées.

L'autre société offroit un autre spectacle : composée d'hommes plus spirituels que judicieux, l'étiquette en étoit bannie, et la licence et l'incrédulité sembloient y avoir établi leur séjour. Ceux-là se plaisoient à fronder gaiement les opérations d'un gouvernement qui prêtoit à la critique. Ils ne proposoient rien de mieux, mais ils se contentoient de verser le ridicule sur ce qui existoit. On conçoit que la révocation de l'édit de Nantes, le dépeuplement de la France, la chute des manufactures créées par Colbert, étoient, pour les raisonneurs du salon, un texte de reproches inépuisables. Les jeunes gens, les aimables de cette réunion, faisoient aussi leur partie dans ces concerts satyriques ; ceux-ci n'épargnoient ni la veuve de Scarron, ni la vieillesse un peu monacale du roi ; et les épigrammes adressées à l'hypocrisie finissoient toujours par rejaillir sur la religion.

Dire que Voltaire avoit brillé au sortir du collége dans cette dernière société, c'est indiquer déjà la tournure de ses idées. Depuis le jour où il fit jouer Œdipe, M. Lacretelle le montre préludant, mais avec scrupule, à ces attaques qu'il poussa si vivement à son retour d'Angleterre.

En parlant du voyage simultané de Voltaire et de Montesquieu dans ce pays, M. Lacretelle indique, d'une manière très-dramatique, la différence qui existoit entre ces deux observateurs. « Voltaire, dit-il, revint en disant :
» Imitez vos voisins, pensez librement comme eux, usez
» de leurs richesses, perfectionnez ce qu'ils n'ont fait
» qu'indiquer, et surtout ne restez pas étrangers à ce
» qu'ils ont perfectionné eux-mêmes. Montesquieu se con-
» tenta de dire : Estimez vos voisins, étudiez leurs lois,
» mais ne négligez pas les principes des vôtres, et ap-

» préciez-en les salutaires effets. » Cette différence dans le génie de ces deux grands écrivains parut sur-tout dans les deux ouvrages qu'ils publièrent à leur retour d'Angleterre : Montesquieu fit imprimer ses immortelles réflexions sur les causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains ; Voltaire donna ses Lettres Anglaises.

M. Lacretelle a indiqué rapidement leur influence sur l'esprit du siècle, mais peut-être auroit-il pu donner plus de développement à ce morceau remarquable par la finesse et la justesse des apperçus. Ces lettres qui, comme il le dit lui-même, étoient dirigées contre deux grandes autorités du siècle précédent, Descartes et Pascal, et qui tendoient à élever une nation rivale aux dépens de notre gloire, furent condamnées par tous les hommes sensés. L'histoire de leur publication est d'autant plus curieuse, qu'elle prouve que les grands n'étoient point encore imbus des nouvelles doctrines qu'ils protégèrent quelque temps après. Voltaire a rappelé, dans sa Correspondance, quelques-uns des obstacles qu'il éprouva dans cette circonstance. « J'ai lu, dit-il au cardinal de Fleury, deux lettres sur les Quakers, dont j'ai retranché tout ce qui pouvoit effaroucher sa dévote éminence. » (Lett. à M. de Fermont, déc. 1732.) Le cœur me saigne, écrit-il à M. de Cideville (4 janv. 1732), de tous les retranchemens que je fais. Je suis obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de Locke ; parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un Anglais. Sa lettre sur Pascal souffrit encore plus de contradiction. Ses amis même lui conseilloient de ne point argumenter contre Pascal ; mais Voltaire connoissoit mieux l'esprit du siècle : « Si je déplais aux fous de Jansénistes, j'aurai pour moi les révérends Pères » (Let. à M. de Cideville ; 3 juil. 1733) ; et puis il savoit fort bien qu'en fait d'innovations il faut toujours aller aux extrêmes : en composant avec les idées reçues il se fût rendu ridicule aux deux partis.

Si je m'arrête si long-temps aux Lettres Anglaises, c'est qu'elles jouent un rôle trop important dans l'histoire morale de la littérature du dernier siècle. Cet ouvrage, dit Condorcet, fut parmi nous l'époque d'une révolution ; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaise ; à nous intéresser aux arts, aux opinions, aux mœurs de ce peuple ; à nous faire adopter

l'influence qu'un esprit général de liberté exerce, en Angleterre, sur toutes les institutions politiques, civiles et religieuses. Certainement cette influence fut très-fâcheuse ; Voltaire n'en prévoyoit pas les tristes effets, il ne savoit pas où elle pouvoit conduire des hommes qui ont tout à gagner dans un bouleversement d'idées.

En s'élevant contre les Lettres Anglaises, l'impartialité de M. Lacretelle lui fait un devoir de dire tout le bien qu'elles ont produit. L'inoculation qu'elles recommandoient rappelle un des plus grands services que Voltaire ait rendu à sa patrie, et l'on doit regarder encore comme un de leurs brillans effets les savans voyages des académiciens français au Pérou et en Laponie. On sait que ces entreprises furent résolues pour vérifier une des hypothèses les plus importantes du système de Newton, que Voltaire eut la gloire d'introduire en France.

Au milieu du mouvement général des esprits qui suivit la mort du cardinal Fleury, M. Lacretelle nous offre Montesquieu méditant l'Esprit des Lois qui expia, comme le dit l'ingénieux historien, les torts de son auteur envers la religion chrétienne.

On pourra s'étonner que l'auteur des Lettres Persannes soit revenu si vite aux principes qu'il avoit semblé braver dans sa jeunesse ; mais doué d'un cœur droit, le spectacle de ceux qui s'égaroient l'empêcha de prendre le chemin de l'erreur. Vivant au milieu d'hommes graves et attachés aux lois de leur patrie, ces exemples de vertu et d'honneur influèrent sur ses idées. Il n'eut point, comme l'a remarqué M. de Barente, cette indépendance que recherchent *tous* les hommes de lettres, et qui nuit peut-être à leur talent et à leur caractère ; il étoit retenu dans des liens de famille et de corporation qui lui imposoient des devoirs ; il ne vivoit pas loin des affaires, et n'habitoit point ce monde théorique où les écrivains ne trouvent rien de positif qui puisse les ramener à la raison et au vrai, lorsqu'ils viennent à s'en écarter.

M. Lacretelle me semble avoir parfaitement indiqué l'effet que produisit l'apparition de l'immortel ouvrage de Montesquieu. La magistrature s'étonna de sa forme et de son expression ; la cour ne savoit qu'en penser ; le clergé ultramontain en pensoit fort mal : il ne pardonnoit pas à l'auteur d'inviter la puissance civile à se tenir indépendante de la puissance ecclésiastique. Des théologiens l'attaquèrent,

des femmes le protégèrent, des philosophes le défendirent, des gens de robe le lurent : ils furent flattés de trouver dans Montesquieu le panégyriste des grands corps de magistrature ; son succès fut décidé, et la postérité a confirmé le jugement d'une génération contemporaine.

Maintenant si l'on examine attentivement l'Esprit des Lois, tout en l'admirant, on ne pourra s'empêcher de reconnoître qu'il offre encore les couleurs du siècle. Sans doute Montesquieu rejette bien loin ces vaines théories de gouvernement que l'on commençoit à admirer dans son temps; mais il admira peut-être trop lui-même quelques-unes de ces démocraties qui paroissent de loin à loin dans l'histoire. En général, on peut remarquer dans l'ouvrage de Montesquieu une ambition de pensées et une détermination bien prononcée de rattacher tout à un centre commun. Montesquieu voit les choses sous un point de vue général, et, pour ne parler que de la religion, tout en la respectant, il la soumet à son examen et en discute les avantages et les inconvéniens. Dans le siècle précédent, Domat, dans un travail semblable, comme le remarque M. de Barente, en avoit fait tout découler, au lieu de la regarder comme accessoire. Par cela seul, Montesquieu n'est-il pas déjà un peu loin du dix-septième siècle ?

L'Esprit des Lois plut aux parlementaires ; ils ne tardèrent pas à se prévaloir des principes qui y étoient énoncés, dans le long combat qu'ils soutinrent contre le clergé et contre l'autorité souveraine. On peut donc reconnoître que cet ouvrage favorisa l'esprit d'indépendance dans les grands corps de l'Etat ; sous ce rapport, il fut très-défavorable à l'autorité royale, et on doit le considérer pour quelque chose dans les causes qui en ont préparé la chute.

« Montesquieu, observe M. Lacretelle, avoit si bien décrit les bons effets du système représentatif, que les Français cherchèrent à se consoler d'avoir perdu leurs Etats-généraux, en favorisant la fiction à l'aide de laquelle les parlemens paroissoient succéder aux assemblées nationales. Dès-lors, on put remarquer dans différens actes de ces corps judiciaires, et surtout dans leurs remontrances, une théorie de droit public plus élevée que celle dont jusques-là ils s'étoient fortifiés. La nation vit avec reconnoissance qu'on stipuloit ses droits. Les ministres furent obligés de la respecter eux-mêmes dans leur manière d'interpréter les constitutions du royaume : aussi paroissoient-elles se rapprocher

d'une liberté modérée. Malheureusement, l'influence salutaire de *l'Esprit des Lois* fut bientôt contrebalancée par le *Contrat social*, ouvrage où J. J. Rousseau se perdit dans les hypothèses dont Montesquieu avoit vu le vide et dédaigné la futilité ; par les conceptions chagrines et inapplicables de l'abbé de Mably qui rêvoit, comme un citoyen de Sparte ou de Rome, sur les rives de la Seine, et demandoit toujours au-delà de ce qu'il étoit possible d'obtenir ; enfin, par les déclamations dont l'indiscret et fougueux Diderot transmit le goût à plusieurs de ses disciples, et surtout à l'abbé Raynal. »

Nous voici arrivés au moment où les innovations en morale et en littérature vont prendre un caractère prononcé d'audace et d'ambition, et où les hommes d'état séduits par les hommes de lettres vont se jeter dans des routes nouvelles. Cette époque est celle du traité d'Aix-la-Chapelle. Voltaire y paroît dans tout l'éclat de sa renommée littéraire. Comme philosophe, c'est le moment où il rejette tout-à-fait les voiles dont il avoit cru devoir quelquefois s'envelopper. La publication de la Pucelle est le passage de sa vie tranquille à sa vie agitée. C'est le signal d'une révolution dans les mœurs, qui fut fatale à la décence. Si l'on accuse Voltaire, avec quelque raison, d'avoir été l'un des corrupteurs de la génération naissante, il faut avouer aussi que ceux qui, dans l'origine, firent la fortune de son poëme, avoient perdu tout sentiment d'honneur et de noblesse ; qu'ils se montroient totalement indifférens à la gloire nationale, en osant faire un éloge honteux d'un ouvrage qui attachoit, comme le dit M. Lacretelle « un opprobre ingrat et bizarre au nom d'une héroïne qui sauva la France. »

Autour de Voltaire viennent se grouper alors les Dalembert, les Diderot, les Helvétius. Ces deux derniers le laissent bien loin derrière eux en incrédulité et en innovations littéraires. Rousseau *s'annonce sur l'horizon des arts* en calomniant ce dont il devoit attendre toute sa gloire. Plus que le fougueux athée Diderot, plus que Boulanger, que d'Holbach, que Mably et que les autres écrivains de son époque, il exerça une haute influence sur l'esprit de son siècle ; il sut se faire des partisans parmi les hommes graves, et il gagna aux nouvelles doctrines des hommes que Voltaire n'auroit jamais séduits.

On pense bien, pour revenir à ce dernier, que M. Lacretelle n'a point oublié un ouvrage tout chargé de l'esprit

du siècle, *l'Essai sur les Mœurs des Nations*. En reconnoissant le grand talent de l'historien dans ce brillant tableau qui suivit le siècle de Louis XIV, écrit au fond de l'Allemagne, et qui semble par les opinions ne point appartenir au même écrivain, M. Lacretelle reproche justement à l'*Histoire générale* d'avoir continuellement le ton d'un manifeste contre la puissance ecclésiastique. « L'auteur, ajoute-t-il, rit trop souvent des sottises humaines, même lorsque de longs fléaux en ont été la suite. Il ne montre pas assez de nuances entre la barbarie d'un siècle et la barbarie déjà modifiée du siècle suivant. Enfin, il oublie trop de faire ressortir le caractère de quelques grands personnages qui s'élèvent au-dessus de leurs contemporains, quoiqu'ils participent à quelques-uns de leurs défauts et de leurs préjugés. Voltaire ne veut apercevoir la gloire que là où il rencontre des lumières. Mais dans ce même ouvrage, que d'efforts de sagacité! combien de bon sens y est allié avec l'esprit et la grâce! que d'art pour répandre l'instruction la plus difficile! Pourquoi un plan conçu avec tant de grandeur n'a-t-il point été exécuté avec patience? Des pamphlets pleins de sel, mais indiscrets et monotones dans leur objet, valoient-ils donc la peine que Voltaire aspirât à se dégager si vite de la plus belle entreprise qui pût exercer son génie! »

C'est à l'*Histoire générale* que se termine le tableau philosophique de M. Lacretelle, et c'est ici que va se terminer notre extrait. Nous sommes loin d'avoir parlé de tous les écrivains dont s'occupe M. Lacretelle; notre but n'étoit point de tout examiner, mais de faire connoître l'esprit et la marche de l'historien; à son exemple, nous n'avons adopté aucun système; nous croyons cependant qu'il résulte du récit des faits, que l'esprit philosophique et littéraire du dix-huitième siècle fut plus l'esprit national que l'esprit particulier des écrivains : ces derniers n'offrent que des preuves écrites des opinions contemporaines.

(Article de M. de *Larénaudière*.)

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Septième Volume.

RELATION *d'un Voyage à la Cochinchine, accompagnée de Notions géographiques et historiques sur cette Contrée, et sur les Mœurs, Usages, etc. de ses Habitans; par M. CHAPMAN: imprimée pour la première fois dans l'*Asiatic Annual Register, *de l'an* 1801; *trad. de l'angl. par M.* S[T]. L. 5

DESCRIPTION *du lac de Cirkniz dans la Carniole; par M. DEPPING.* 76

VOYAGE *sur les confins de l'Arabie et de la Palestine; par M. SEETZEN, Conseiller d'ambassade de S. M. l'Empereur de Russie.* 137

COUP-D'OEIL *sur l'Empire Chinois, son antiquité, ses forces et sa civilisation, d'après le* Voyage à Péking *par M. de GUIGNES fils, comparé aux Relations des Missionnaires.* 191

LETTRE *de M. C. A. WALCKENAER, sur un manuscrit géographique conservé à Gênes.* 246

APPERÇU *de la Monarchie Autrichienne, d'après LIECHTENSTERN et HASSEL.* 281

Formation successive de l'Empire d'Autriche. Etendue et Population. ibid.

DESCRIPTION *de l'Autriche proprement dite,*

avec la Stirie, le Salzbourg, la Carinthie, la Carniole et Trieste. 300
DESCRIPTION *physique de la Bohême, avec la Moravie et la Silésie autrichienne.* 310
DESCRIPTION *physique de la Hongrie, y compris la Transylvanie.* 322
DESCRIPTION *de la Croatie et de l'Esclavonie.* 339
DESCRIPTION *de la Galitzie ou Pologne autrichienne.* 346
RÉSUMÉ *général sur la Monarchie autrichienne.* 349
LETTRE *faisant partie d'un Voyage inédit en Languedoc et en Provence; par M. G....* 356

BULLETIN des Cahiers XIX, XX, XXI.

ŒUVRES *Militaires et Mêlées de S. A. Mgr. le Prince Charles* DE LIGNE. 87
SUR *l'utilité de voyager.* 88
MANIÈRE *des Orientaux.* 90
SUR *la Danse chez diverses Nations.* 91
PAUL Ier, *Empereur de Russie.* 93
LE *Duc d'Orléans-Egalité.* 94
M. CARACCIOLI. 96
MOT *de Voltaire.* 97
LE *Savoir de M. de Paulmy.* ibid.
LES *Illustres Fuyards.* ibid.
BEAUMARCHAIS *à Vienne.* 98
SUR *la Vieille Europe.* 99
VOYAGE *à Spa.* 100
SUR *Vienne en Autriche. — Fragment d'un Dialogue.* 103
LA *Cour de Moldavie.* 105
ANECDOTE *sur Catherine II.* 107

Les *Harum-Bacha* ou *Brigands de Turquie.* 109
Anglomanie *des Parisiens en 1788.* 110
Notice *sur la Vie et les Ecrits de feu Georges Zoëga ; par M. Arsenne Thiébaut de Berneaud.* 112
Revue *des Nouveaux Ouvrages historiques qui paroissent en Allemagne.* 129
Mémoires *de la Comtesse de Lichtenau, écrits par elle-même en 1808, etc.* 134
Précis Historique *sur le Feld-Maréchal Souwarow ; par M. de Guillaumanches-Duboscage, in-8°. 1 vol.* 255
Population *du canton de Vaud.* 270
Ouvrages *géographiques sur le royaume de Saxe et le duché de Varsovie.* 272
Histoire *romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste ; par J. C. Royou, 4 vol. in-8°.* 274
Nouvelles *diverses, sur la Géographie, les Voyages et l'Histoire.* 277
Revue *de quelques Ouvrages nouveaux sur la Hongrie.* 378
Histoire *de France pendant le 18e. siècle ; par M. Lacretelle le jeune, t. III.* 398

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers XIX, XX, XXI, qui forment le Septième Volume des Annales.

